SIMPLES ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

La Littérature et les Écrivains en France

DEPUIS DIX ANS.

Le XIXe siècle va toucher à la moitié de sa course. C'est un moment décisif, solennel, une heure féconde en réflexions sérieuses. Ce siècle avait une belle tâche à remplir, il occupe dans la série des âges une position magnifique, et des dons merveilleux lui ont été accordés. Où en est cette tâche? comment a-t-il marqué son rang? quel emploi a-t-il fait des facultés qu'il a reçues? Il y a toujours un intérêt grave à interroger ainsi une époque. Si son œuvre est bien commencée et qu'elle se développe avec puissance, le devoir de la critique est d'encourager les travailleurs en leur présentant le brillant tableau de ce qu'ils ont déjà réalisé. Sinon, ne faut-il pas leur montrer leur tâche incomplète, leur crier que le temps s'écoule, et rallier énergiquement toutes les forces dispersées? Cela est surtout nécessaire dans les périodes de crise qu'agite une rénovation littéraire. Chargées d'une cause glorieuse et exposées à de fréquens périls, ces époques-là ont besoin de se surveiller sans cesse. Or, puisque cette situation est la nôtre, qu'avons-nous fait jusqu'ici et que nous reste-t-il à faire? Des hommes qui ont inauguré le siècle par une renaissance poétique, ou du moins par des

tentatives nouvelles, les uns ont déjà cessé d'écrire ou y renoncent en ce moment même; quelques-uns des esprits les plus charmans sont morts et laissent des places vides; les autres ont renié la foi de leur jeunesse et se sont jetés dans des routes fatales où ils se perdent résolûment. Encore une fois, ce moment est grave; l'heure est venue de dresser l'inventaire de nos œuvres, de faire le dénombrement de nos forces. Où est notre armée, la jeune armée du XIXe siècle, qui, déjà formée il y a bientôt trente ans, s'avançait avec tant d'enthousiasme et convoitait des conquêtes si belles? quels sont aujourd'hui ses chefs ou seulement ses soldats? qui est resté fidèle au drapeau? qui l'a déserté? Si le nombre est grand des esprits découragés ou perdus sans retour, qui les remplacera? si l'ancienne phalange est décimée, où prendre les vaillantes recrues qui fortifieront nos rangs? comment les sauver du mal auquel succombent leurs aînés? Questions pressantes, sérieux problèmes où nous sommes tous engagés et qui demandent un examen sévère.

Le premier spectacle qui frappe tout observateur attentif, c'est le désordre, c'est la dispersion de l'armée. Disons-le d'abord, bien peu d'entre nous ont compris tout leur devoir; personne peut-être ne l'a complétement rempli. Deux choses ont manqué : chez les uns, cette sainte ardeur qui triomphe des obstacles, des dégoûts, des découragemens; chez les autres, l'honnêteté et la conviction. Ainsi s'expliquent l'indifférence de ceux-ci, le dévergondage de ceux-là. Combien en est-il qui aient pratiqué les lettres pour elles-mêmes, qui aient aimé l'art comme il faut l'aimer, qui aient conservé fidèlement le culte du vrai, la religion du beau? Trop souvent on s'est jeté dans les lettres, comme il y a cinquante ans dans les armes : on s'y est jeté pour se créer rapidement un nom, au moyen d'une surprise hardie, d'un coup de main éclatant; puis, la position emportée d'assaut, on a caché ses armes, on a renié son origine. J'ose affirmer, contre l'opinion commune, et malgré la foule toujours croissante des écrivains, que les vocations ont été rares dans ce siècle, aussi rares que les talens étaient nombreux et les aptitudes brillantes. J'appelle vocation l'amour passionné et désintéressé du beau. Il y a presque toujours eu quelque chose de factice, de contraint, dans les destinées poétiques : les lettres étaient un moyen et non un but adoré qui se suffit à lui-même. L'ame véritablement élue se fait reconnaître à des signes certains; elle cultive religieusement les facultés qui lui ont été accordées, elle se prépare avec un scrupuleux respect, elle s'approche de sa tâche comme le lévite s'approche de l'autel. Au contraire, la fausse vocation est impudente et frivole; ne vous y trompez pas, elle peut se rencontrer avec le talent le plus vif. L'esprit est facile, l'imagination est prompte, mais la foi est absente. Point d'amour, point de respect pour ces facultés qui demandent une sollicitude si attentive; les plus beaux trésors sont gaspillés en menue monnaie; des théories spé-

cieuses sont inventées tout exprès pour excuser les coupables; fantaisie, légèreté, caprice, ces hypocrites subterfuges de nos casuistes nous rassurent pleinement, et nous nous croyons dispensés des solides vertus littéraires qu'inspire la Muse à ceux qu'elle a choisis dans la foule. C'est ainsi que l'on joue avec les dons de Dieu et qu'on se dépouille soi-même. Vienne maintenant le vent d'automne qui balaie les feuilles séchées, viennent les excitations trompeuses et les séductions grossières; vous verrez tous ces hommes céder presque sans lutte, et cette troupe vaillante dont nous étions si fiers sera décimée en un jour par la convoitise et la débauche.

La révolution de 1830 n'a pas médiocrement contribué aux désordres devenus aujourd'hui si manifestes. Certes, nous n'accusons pas cette crise glorieuse, mais les hommes qui n'ont pas su la traverser dignement. Ce qui était pour les mœurs politiques une victoire féconde a été dans le monde littéraire une source d'entraînemens pernicieux et bientôt la cause d'une déroute presque universelle. L'esprit public, vivement préparé par les luttes de la restauration, aguerri au feu des idées, se fortifiait par le triomphe de juillet. L'école poétique, au contraire, encore mal assurée dans sa foi, était ébranlée violemment, et au bout de quelques années, malgré les efforts des chefs, on vit éclater tous les scandales de la faiblesse. Il faut dans de telles occasions des ames vigoureuses, des intelligences maîtresses d'elles-mêmes, qui puissent, à travers la mêlée, poursuivre résolûment leur but. Les hommes du XVIIe siècle, habitués à la ferme discipline qui double les forces morales, façonnés à cette rectitude hardie qui est la vraie grandeur de la pensée, auraient assisté sans péril à plus d'une commotion pareille. Pour nous, il faut l'avouer sans détour, nous avons été peu à peu jetés hors de nos voies. Comment aurions-nous été fidèles au culte de l'art? Comment aurions-nous conservé des idées qui n'étaient pas en possession de nos ames? Le caprice et la fantaisie, les graces légères et périlleuses, avaient détrôné les principes. La conviction, la volonté persévérante, toutes ces vertus austères nous manquaient. Sans doute le remède aurait pu venir encore, et c'était de ce côté que devait porter l'effort des guides. Il fallait sans cesse montrer le drapeau, avertir les générations fatiguées et entretenir ou rallumer les généreuses ardeurs. La critique, le bon sens public, l'état même, chacun avait sur ce point sa part d'action et de responsabilité; eh bien! qu'il me soit permis de le dire, ni la critique, ni l'opinion, ni l'état, n'ont rempli leur tâche tout entière. Que chacun fasse un retour sur sa conduite passée; que la critique songe à sa mobilité, l'opinion à son apathie, l'état à son indifférence : la situation est assez sérieuse, il y a là assez de grands intérêts compromis, assez de trésors engagés, pour que les pouvoirs les plus hauts s'interrogent eux-mêmes et reconnaissent loyalement leurs fautes.

I.

Ceux qui écriront dans cent ans l'histoire littéraire de ce siècle-ci ne pourront méconnaître, ce me semble, le caractère brillant et décidé de sa jeunesse. Nous en sommes assez séparés déjà pour marquer exactement les limites de ses diverses périodes et en indiquer avec certitude la physionomie générale. Il faut mettre à part la première époque, où apparaissent dans le lointain les grandes et mélancoliques figures de René, de Chactas, de Corinne, époque de transition féconde, de préparation laborieuse, pendant laquelle on voit lutter encore les traditions du dernier siècle et les idées du siècle qui va naître. A quel moment ce siècle nouveau rencontre-t-il ce qui fait son originalité, ce qui lui constitue désormais une existence distincte? Par quels travaux, par quels principes supérieurs a-t-il annoncé sa rupture avec l'ancien esprit? Le XVIIe siècle produit le *Discours de la Méthode* presque en même temps que *le Cid*, avant *Cinna*, avant *Polyeucte*, avant *les Provinciales*, et c'est à dater de ce moment immortel que le XVIIe siècle a une physionomie si originale et si nette, c'est par là qu'il se sépare du siècle précédent, c'est par là qu'il rompt avec le passé et inaugure l'avenir. Toutes les compositions qui vont se succéder porteront l'empreinte ineffaçable de cette souveraine influence. Les méditations sublimes de la chaire sacrée et les chefs-d'œuvre du théâtre, les recherches de la métaphysique et les élégantes productions de la grace mondaine, tous les travaux enfin les plus différens seront unis ensemble par un lien manifeste, et ce lien, ce fonds commun de toutes les œuvres du XVIIe siècle, qu'est-ce autre chose que l'esprit même de ce temps, formulé avec la plus lumineuse évidence dans le *Discours de la Méthode*? Nous n'avons pas notre *Discours de la Méthode*, mais nous avons eu des programmes bien sérieux aussi, des déclarations de droits très importantes, qui ont précédé le premier éveil de la poésie moderne et qui pourront bien encore la relever de son abaissement. Ce qui a remplacé pour nous le charmant et hardi manifeste de Descartes, ce sont les théories élevées qui sur tous les points ont agrandi l'horizon de nos idées et nous ont appris, avec l'impartialité historique, l'amour du genre humain. Nous ne pouvions cesser d'être le XVIIIe siècle, nous ne pouvions commencer à devenir nous-mêmes qu'à la condition de briser les barrières derrière lesquelles s'enfermait volontairement la pensée de nos aïeux. Appelés à détruire le passé, ceux-ci devaient le méconnaître; et, comme c'était avec l'esprit de la France qu'ils attaquaient l'ancienne société, rien n'était plus naturel que leur dédain pour les littératures des autres pays. Cette méconnaissance du passé, ce dédain des littératures étrangères, ont fait la force du XVIIIe siècle et son triomphe définitif; ne blâmons

pas ces généreuses erreurs qui lui étaient ordonnées par la Providence. Cependant, ne l'oublions pas non plus, le jour où nous avons su profiter de la victoire, le jour où nous avons absous le passé, où nous avons compris et accueilli les littératures de nos voisins, le jour enfin où nous avons appliqué à tous les temps et à tous les pays ce grand amour de l'humanité qui était la passion de nos pères, ce jour-là un siècle nouveau commençait.

Ce mouvement ne s'est pas fait tout à coup; il n'y a pas eu de rupture soudaine, éclatante, il n'y a pas eu de déchirement, mais des transformations successives dont je n'ai pas à tracer ici l'histoire. Toutefois, sans nier la généalogie des principes, on peut affirmer qu'il arrive un instant où ces principes deviennent plus forts, plus sûrs d'eux-mêmes, où les idées éparses se groupent, et composent désormais un ensemble nouveau qui mérite un nom particulier. N'est-ce pas de 1820 à 1825 que l'esprit du XIXe siècle a eu vraiment conscience de lui-même, c'est-à-dire que l'intelligence impartiale, la compréhension vive et complète, le sentiment profond des temps passés, le respect enfin et l'amour de l'humanité, sont devenus, en littérature comme en philosophie, l'idéal, la foi, la religion des ames d'élite? Je crois que ce fait ne saurait être mis en doute. Les lettres d'Augustin Thierry sur l'histoire de France sont de 1820. M. Villemain montait dans sa chaire, M. Cousin voyageait en Allemagne et s'enthousiasmait de Hegel, M. Guizot écrivait sa *Vie de Shakespeare*, portant ainsi dans les questions de poésie et d'art cette vive lumière avec laquelle il allait renouveler l'histoire. Il y a bien d'autres témoignages que je pourrais invoquer; je citerai seulement trois écrits dont la calme transparence réfléchit merveilleusement l'état de la pensée publique. Les beaux articles de Jouffroy, *la Sorbonne et les philosophes, de l'État de l'humanité, Comment les dogmes finissent*, résument avec une lumineuse netteté cette situation des choses et signalent l'avénement d'une époque toute nouvelle. Ce n'est pas là, encore une fois, notre *Discours de la Méthode*. Le génie original de Descartes avait tout tiré de lui-même, et, par ce sublime petit livre, il traçait aux écrivains de son temps une route régulière et hardie, que la plupart ont suivie sans le savoir : les manifestes de Jouffroy ne faisaient que mettre en lumière l'état des esprits et donner, avec une précision admirable, l'explication réfléchie de ce qui se produisait de tous les côtés à la fois. C'est déjà une gloire assez belle. L'historien qui racontera dans un siècle le développement de notre littérature ne pourra pas, je le sais bien, attribuer à ces nobles pages l'importance souveraine que réclame le livre de Descartes; mais je ne pense pas me tromper en affirmant qu'il y verra, plus clairement que partout ailleurs, le jeune esprit du XIXe siècle, cet esprit qui déjà renouvelait tout, la philosophie, la poésie, la critique, et qui proclamait son droit.

Le premier résultat de ce nouvel esprit fut de produire une activité ardente. La génération qui entrait dans la vie était sur le seuil des terres inconnues. Quel attrait dans une situation pareille! quelles séductions! quels encouragemens! Il faut ajouter aussi : quels dangers! Mais alors le danger n'arrêtait personne; ce qui devait frapper les esprits, c'étaient moins les périls, inévitables assurément, d'une expédition aventureuse que tous les avantages de cette position unique. Or, ces avantages étaient immenses. Un champ nouveau, un sol vierge à labourer, les plus beaux monumens du passé offerts à l'étude intelligente, les uns révélés pour la première fois, les autres débarrassés des admirations convenues et hardiment interrogés d'une façon directe, puis les littératures étrangères tout à coup dévoilées, le Nord et le Midi nous apportant leurs trésors; les profondeurs mystiques des poésies septentrionales, l'élégance et la fermeté des imaginations du Midi, toutes ces richesses si curieuses, si attrayantes, déployées à profusion sous nos yeux, voilà d'abondantes ressources, voilà un grand foyer d'études, et où trouver, je vous prie, de plus puissantes excitations pour les tentatives courageuses?

Certes, je le sais, les poètes qui se firent alors un nom n'avaient pas tous compris cette situation si féconde; ils n'avaient pas tous embrassé, avec un amour réfléchi, avec une passion sérieuse, cette grande cause du renouvellement de l'art, et il s'en faut bien qu'ils aient aperçu distinctement l'idéal que je viens d'indiquer. Ce que les critiques et les philosophes, ce que les esprits sévères et ardens voyaient d'une vue claire, ils le sentaient d'instinct; et ce but élevé, difficile, ce but suprême où ceux-ci tendaient régulièrement, ils s'y portaient à leur façon, avec la fougue des natures poétiques. On ne pourrait affirmer non plus, sans une grave erreur, que les poètes et les critiques fussent d'accord, ni que les hommes les plus pénétrés des sentimens du nouveau siècle se montrassent d'abord très sympathiques à l'école littéraire qui s'organisait. Cette mésintelligence tenait à plusieurs causes; la principale était la crainte vague qu'inspiraient les novateurs et le peu de confiance qu'on avait dans leur attachement aux dogmes récemment proclamés. Quoi qu'il en soit, et malgré ce désaccord, il était permis alors de s'associer de cœur aux ambitions de la jeune école poétique; on pouvait, sinon se confier avec certitude, espérer du moins, espérer sans trop d'illusions. Laissons-les faire, pouvait-on dire; laissons-nous charmer par tant de verve, par tant de juvénile enthousiasme; n'est-ce pas l'adolescence de ce siècle? Oui, assurément, leur inexpérience est grande, ils ne paraissent pas savoir quelle est la vraie mission de ce temps, ils ne voient pas la mine vierge d'où un artiste laborieux arracherait des trésors, ils se laissent séduire étourdiment aux brillantes superficies; qu'importe? Ce qu'ils font, après tout, n'aura pas été inutile. Et puis ils grandiront, leur pensée mûrira; ces maîtres, dont l'éclat ne

charme encore que leurs yeux, parleront un jour à leur ame, ou bien, s'ils ne peuvent se renouveler eux-mêmes, d'autres viendront sans doute qui sauront profiter de l'exemple de leurs aînés. Affranchis comme eux de la tyrannie des codes abrogés, ils jouiront des mêmes avantages, ils en jouiront avec plus de calme, avec plus de réflexion intelligente, et pourront être, non plus des dilettanti follement amusés, mais de sévères et patiens artistes. Jusque-là, pourquoi ne pas céder au prestige? Pourquoi ne pas suivre avec complaisance les entreprises juvéniles et même les folles équipées de cette téméraire phalange?

Je crois que c'est là, en effet, le jugement qui sera porté à distance sur ce premier départ de nos volontaires, sur cette rapide et aventureuse entrée en campagne. La foule était confuse, indisciplinée; mais quelle vie! quel mouvement! Je ne sais si l'on avait un drapeau, ou si ce drapeau représentait quelque chose de bien défini; mais comme on s'élançait avec joie! comme on s'imaginait sincèrement poursuivre un but et croire à une cause bien comprise! Quel entrain! quelle impatience d'arriver! Comme les uniformes brillaient au soleil! Qu'il y avait de grace, d'intrépidité, d'heureuse hardiesse, dans cette armée sans général! Véritable grace de la jeunesse, avec sa jactance superbe et sa naïve bonne foi, avec son étourderie et sa résolution! La Muse avait vingt ans.

L'inspiration lyrique s'annonça la première, et, tandis que M. Victor Hugo, dans les *Orientales*, s'appliquait surtout à enrichir la langue, à l'assouplir victorieusement, tandis qu'il ajoutait plusieurs octaves à ce magnifique clavier, déjà le poète d'*Éloa* et le rêveur subtil des *Consolations* agrandissaient le domaine des pensées poétiques. Non loin de là, la muse des *Contes d'Espagne et d'Italie* introduisait fièrement une fantaisie étincelante dont les vives folies, si elles ne se fussent modérées,

> Auraient de pied en cap ébouriffé les sots.

Mais cela n'effrayait guère le jeune écrivain, et nul n'a représenté avec plus d'esprit l'insouciance hardie de ces premiers temps. On voulut bientôt s'emparer de la scène, et, si les triomphes n'y furent pas sérieux comme dans la poésie lyrique, qui pourrait cependant ne pas regretter cette aimable inexpérience d'un art qui produisait *Hernani* et *Marion de Lorme*? Comment oublier les jeunes drames de M. Dumas et le brillant succès d'*Henri III*? Ces créations nous sourient encore de loin, car l'inexpérience littéraire, quand elle est unie à des qualités vigoureuses, n'a rien qui nous blesse, et, depuis que nous avons vu tant d'œuvres si différentes, les ruses grossières du métier ont donné je ne sais quel charme inattendu à ces bégaiemens, à ces hésitations d'une poésie naissante. L'inexpérience est une faute heureuse; l'esprit, en la signalant, n'est pas attristé, car qui l'empêche d'espérer dans l'avenir et d'entrevoir,

sous ce défaut gracieux, de bien sincères promesses? Cependant, en dehors des écoles, plus d'un nom glorieux avait déjà établi sa renommée. Lamartine prodiguait négligemment les richesses de son ame, et jamais le spiritualisme n'avait revêtu une forme plus belle, jamais les symphonies célestes n'avaient été traduites dans une langue plus harmonieuse et plus puissante. Il était aussi bien étranger aux querelles des écoles, ce poète si original et si ferme, qui résumait avec un art accompli toute la vieille tradition gauloise, ce chansonnier immortel qui rajeunissait, qui aiguisait, dans une multitude de petits chefs-d'œuvre, l'impérissable esprit des ancêtres, et, sans perdre de vue ce domaine si vrai et si français dont il est le maître, savait d'un seul élan rejoindre les poètes modernes aux plus hautes cimes de l'inspiration, dans le ciel du Dieu des bonnes gens.

Quand la révolution de juillet éclata, une ardeur nouvelle fut imprimée aux intelligences. Si les élégans loisirs de maintes retraites aimables en furent troublés, le mouvement général y gagna. L'ingénieux historien du *cénacle* signalait lui-même, en octobre 1830, le rôle imprévu, la mission plus forte, plus sérieuse, qui appartenait désormais aux artistes et aux poètes, aux studieux rêveurs de la veille. Il ne se trompait pas : les esprits grandissaient; il y avait dans la poésie une vigueur plus décidée, et l'on eût dit que la virilité du siècle allait commencer. M. Victor Hugo publiait *les Feuilles d'automne*, M. de Vigny écrivait *Stello*, et M. Sainte-Beuve venait de donner les *Consolations*. Les mâles accens de M. Auguste Barbier attestaient, avec un singulier éclat, cette virilité hardie de la muse moderne. C'était aussi le moment où l'auteur des *Consolations* reprenait, avec une autorité croissante, son office de critique, c'est-à-dire d'auxiliaire et de guide intelligent. Sous la bienveillance empressée de ses paroles, sous cette sympathie si prompte, si indulgente, qui lui a été reprochée bien à tort, il était facile de voir l'ardent désir d'organiser le groupe des poètes, de les mettre en lumière, de les provoquer aussi, de hâter enfin l'heure triomphale où cette littérature contemporaine s'avancerait, sans contestation, avec tous ses rangs garnis et toutes ses enseignes déployées. C'est ainsi qu'il allait de l'un à l'autre, de Béranger à Lamartine, de M. Victor Hugo à M. de Vigny; c'est ainsi qu'il analysait tour à tour, avec le même empressement, avec la même ouverture de cœur, *Obermann* et *Notre-Dame de Paris*, la grace si pure de *Marie* et les éblouissantes audaces de *Namouna*. Tandis que M. Sainte-Beuve ralliait de la sorte le groupe des poètes aimés, M. Gustave Planche discutait les œuvres nouvelles avec cette décision vigoureuse, avec cette sûreté inflexible, qui ne sont pas un médiocre secours dans l'organisation d'une littérature sérieuse. Je m'assure que le plus grand honneur de cette école est d'avoir mérité et soutenu une telle discussion. Il importait

d'ailleurs que tous les vrais principes de l'art fussent maintenus, à cette époque de crise, par une autorité invincible. Les articles sur la *Moralité de la poésie*, sur *les Royautés littéraires*, sur *la Critique contemporaine*, resteront, j'en suis sûr, et comme l'œuvre d'une pensée originale, et comme un service inappréciable rendu à la vraie poésie. Pourquoi ne pas dire toute ma pensée? Ce qui me frappe le plus dans cette redoutable campagne de M. Planche, — j'en demande bien pardon aux morts et aux blessés, — ce n'est pas l'intérêt des personnes, c'est l'intérêt tout autrement grave de l'art moderne. Cette critique exigeante, impérieuse, qui a placé si haut son idéal, et dont le dédain, même injuste, est encore un acte de foi dans l'avenir, un hommage et un appel aux forces du présent, cette critique-là, je ne m'inquiète pas de savoir si, dans sa rude franchise, elle a blessé les vanités hautaines ou effarouché les ames tendres; mais je soutiens qu'elle a été une nouveauté hardie, et qu'elle est pour la littérature contemporaine un titre incontestable, un beau et précieux témoignage. On ne discute pas si énergiquement ce qui n'a nulle chance de vie. Il y avait assez de dilettanti frivoles qui niaient la possibilité d'une poésie nouvelle : l'austère sévérité de M. Gustave Planche maintenait victorieusement nos droits, et on peut affirmer que l'auteur de la *Moralité de la poésie* cherchait par la dialectique ce que les inventeurs poursuivaient par l'imagination. L'unité du groupe littéraire ne perdait rien, comme on voit, à ces contrastes; poètes et critiques, par des moyens différens, tendaient au même but. Et comment l'esprit le plus exigeant aurait-il douté de la poésie de notre siècle? Au moment où M. Planche attaquait avec vigueur la secte réaliste, au moment où il reprochait aux poètes de cette école leur amour effréné de la matière, leur ignorance de l'ame, et tant de vaine pompe et tant de splendides enfantillages, à ce moment même un talent nouveau se produisait, qui, ne devant presque rien à l'art, empruntait à son ame toute seule une souveraine éloquence. Dans leur inexpérience sublime, *Indiana, Valentine, Lélia*, s'emparaient des cimes de la poésie, et le roman, renouvelé par ces créations glorieuses, pouvait s'ouvrir désormais aux plus hautes tentatives de la pensée.

De ces productions diverses et un peu confuses en apparence résultait d'ailleurs un programme assez net : régénérée par deux révolutions, la société nouvelle voulait se créer un art nouveau. Dans une éloquente introduction à son *Salon de* 1831, M. Gustave Planche avait dit : « L'avénement du principe démocratique, ajourné par le génie de Napoléon, méconnu par une dynastie impuissante et aveugle, ne restera pas sans influence sur les arts de l'imagination. » M. Sainte-Beuve écrivait aussi, vers la même époque : « L'art se souvient du passé qu'il a aimé, qu'il a compris, et dont il s'est détaché avec larmes; mais c'est vers l'avenir que tendent désormais ses vœux et ses efforts; sûr de lui-

même, intelligent du passé, il est armé et muni au complet pour son lointain pèlerinage. Les destinées presque infinies de la société régénérée, le tourment religieux et obscur qui l'agite, l'émancipation absolue à laquelle elle aspire, tout invite l'art à s'unir étroitement à elle, à la charmer durant le voyage, à la soutenir contre l'ennui en se faisant l'écho harmonieux, l'organe prophétique de ses sombres et douteuses pensées. » Il s'agissait, en effet, de maintenir les droits de l'imagination, malgré les tendances positives de la démocratie, de les étendre même, et d'opposer à l'action de l'industrie et de la politique les fêtes souveraines de la poésie. Or, la jeune société ne pouvait défendre l'art qu'en le marquant à son image. Elle voulut donc renouveler les trois grandes formes de l'invention poétique, l'ode, le roman et le théâtre. Au moment où nous sommes arrivés dans ce tableau, la réforme de la poésie lyrique était complète; celle du roman commençait avec éclat, le théâtre attendait encore; mais pourquoi aurait-on douté du succès? La première période du siècle était à peine terminée.

Je ne fais pas une histoire et j'omets certainement bien des noms. Je n'ai rappelé ni l'ingénieux et passionné rêveur, le conteur tant regretté, à qui nous devons *Trilby*, *Thérèse Aubert*, *la Fée aux miettes*, ni le peintre énergique de *Tamango* et de *Mateo Falcone*. Ce qu'il importe d'indiquer surtout, c'est la physionomie générale de cette littérature nouvelle et le groupe déjà célèbre qui en représentait les directions diverses. Or, si quelque chose résultait manifestement de la situation des lettres, c'était la richesse des élémens poétiques; c'était l'abondance des talens, la croyance à l'art immortel; c'était, en un mot, la jeunesse enthousiaste de cette poésie du XIXe siècle. Il y avait là de quoi couvrir et absoudre bien des fautes. Et puis, toutes les fautes alors n'étaient-elles pas des fautes littéraires? On pouvait rencontrer de mauvais systèmes, de fausses théories : les théories mauvaises auraient été détruites, le travail aurait éclairé les esprits les plus rebelles. Peu à peu, en effet, le bien se dégageait du mal; on marchait, on s'avançait visiblement. Goethe, avant de mourir, avait salué de loin l'école française, et il semblait y voir l'aurore d'une grande époque. J'ai toujours été vivement ému quand j'ai lu, çà et là, dans maints ouvrages du poète de Weimar, dans sa correspondance, dans les notes de son journal, tout ce que lui dicte sa sollicitude pour le mouvement littéraire de la France. Le sentiment de Goethe pouvait être partagé par les esprits les plus sévères. Pour ma part, si je ferme les yeux, si j'oublie ce qui s'est fait depuis bientôt dix ans, si, effaçant de mon souvenir les plus récentes images, je me reporte vers ces années heureuses, il me semble toujours voir cette brillante génération, confuse, indisciplinée, mais riche, ardente, et qui d'heure en heure se développe. Elle marche, elle a des ambitions généreuses, et il est permis de croire qu'elle va cueillir

bientôt le rameau sacré de la poésie. Elle a déjà donné à l'art moderne plus que de vagues promesses. Quand les idées de la société nouvelle auront mieux pénétré son esprit, quand la pensée chez elle viendra fortifier l'enthousiasme, qui l'empêchera de créer des figures immortelles et de repeupler les cieux?

II.

Maintenant laissez là ce passé, et jetez un seul regard sur ce qui se fait autour de vous; vous vous demanderez si c'est le même peuple, si ce sont les mêmes hommes, et ce que sont devenues tant d'éclatantes promesses. Goethe, je le disais tout à l'heure, avait salué avec joie l'aurore fortunée du XIXe siècle français; imaginez qu'il revienne au monde et qu'il nous interroge. Je crois le voir, l'auguste patriarche, le pontife vénéré de l'art et de la poésie : avec ce grave enthousiasme cosmopolite que lui a si durement reproché sa patrie jalouse, il nous examine avidement. Son grand œil, où s'allume la flamme secrète, cherche les monumens glorieux dont il a vu les plans et les premières assises. Il parcourt d'un regard rapide ce champ labouré, il y a quinze ans, par tant de mains impatientes, et où devait s'épanouir, sous le soleil de juin, la moisson dorée que bénissent les Muses. Non, le champ n'a pas été béni, la moisson n'est pas venue. Ces monumens, qui pourraient être debout, ont été lâchement abandonnés. La foi charmante des jeunes années est morte au fond des ames, comme un feu sans aliment. Il n'y a plus de croyance, il n'y a plus d'idéal. Le talent, l'habileté, ne manquent pas : ils ont grandi au contraire, ils ont acquis des ressources inattendues; mais ce sont des ressources coupables, et l'œil sévère du maître voit sans peine ce que cette habileté de mauvais aloi a coûté à la sainteté de l'art, combien la pensée est méprisée par ces ouvriers sans pudeur, à quel indigne métier on a condamné la libre poésie chez le peuple le plus héroïque et le plus désintéressé qui fût jamais! Voilà ce que verrait le vieil artiste, et comment s'étonner si sa main effaçait sur son journal les lignes pleines d'espérance, les prédictions enthousiastes que nous lui inspirions hier? Nous-mêmes, faut-il désespérer? Non; je ne pense pas que le mal soit incurable : il y a encore trop de séve dans l'esprit de ce temps; mais, si nous voulons guérir, il ne faut pas nous dissimuler nos misères. Osons nous examiner courageusement, sondons nos reins, et, sans nous préoccuper des cris du malade, mettons le fer et le feu dans la blessure.

Les maux dont nous souffrons sont nombreux. Pour les signaler tous et ne point s'égarer dans cette description compliquée du fléau, je dénonce tout d'abord les deux vices souverains qui contiennent tous les autres, l'infatuation et l'absence d'idées. Si l'on veut bien examiner at-

tentivement notre situation littéraire, on verra que tout le mal vient de ces deux causes. Ce sont là les deux sources empoisonnées qui portent la destruction dans les plaines les plus riches et corrompent les meilleures semences. Oui, nous sommes infatués de nous-mêmes. Cette littérature, qui avait débuté avec enthousiasme, s'est arrêtée tout à coup dès le commencement de sa tâche, et elle s'est adorée avec une confiance inouie. Ne lui donnez pas un conseil, un avertissement : elle règne, elle est irresponsable, et la critique est un crime de lèse-majesté. Comment, en effet, pourrait-elle accepter la discussion, cette parvenue superbe, qui regarde de si haut la philosophie et la politique, et qui veut bien proposer à l'état sa collaboration? On serait bien venu à la reprendre humblement sur quelque point décisif, quand elle parle chaque jour de son trône et de sa liste civile! En même temps, voyez quelle absence de pensée, quelle stérilité maladive! Les écrivains qui représentent de la façon la plus bruyante cet orgueil puéril sont ceux-là même qui se passent le plus volontiers d'une idée, et qui ont introduit dans nos lettres une plaie inconnue à la France, la manie d'écrire sans but, sans principe, sans qu'un sentiment vigoureux conduise et sanctifie la plume. Encore une fois, tout le mal a été produit par ces deux causes funestes. Songez à cette infatuation du siècle, songez à cette indifférence en matière d'idées, et nos misères, si confuses, si mélangées, s'expliquent tout à coup avec une évidence manifeste. Aidé de cette lumière, je n'ai qu'à raconter ce qui se passe autour de nous, et je tracerai sans le vouloir un tableau complet où nos vices littéraires s'enchaîneront les uns aux autres dans une gradation menaçante.

Il y a une idée bien naturelle à ce temps-ci, et qui devait être proclamée de nos jours avec un sincère enthousiasme : c'est celle de l'influence des lettres et de leur action extraordinaire sur les choses du monde. Héritiers du XVIIIe siècle, témoins de ces grands changemens politiques, de ces révolutions immenses décrétées et accomplies par l'esprit de l'homme, nous avons dû comprendre plus vivement que nos pères la puissance irrésistible de la pensée. C'est là, en effet, un de nos dogmes, et jamais ce principe n'a été plus évidemment démontré, jamais on ne l'a célébré avec plus de confiance et d'ardeur. L'orateur romain disait : « O philosophie, maîtresse des affaires humaines! » Nous devions dire les mêmes paroles avec bien plus d'assurance, et en y attachant un sens tout autrement sérieux, nous, fils de Descartes, fils de Voltaire et de 89. Personne n'y a manqué. Philosophes, historiens, publicistes, tous les penseurs enfin ont célébré cette autorité des idées, et il n'est pas de vérité mieux accréditée aujourd'hui. Vérité glorieuse! Avouez cependant qu'elle nous a été fatale. Ce qui se disait ainsi de quelques époques privilégiées, nos poètes et nos romanciers se l'appliquèrent bientôt à eux-mêmes avec une candeur merveil-

leuse. Puisque les grands écrivains des temps écoulés avaient exercé une influence si décisive sur les destinées politiques du pays, comment ne seraient-ils pas à leur tour les guides lumineux des générations nouvelles, les précurseurs des bienfaits de l'avenir? N'avaient-ils pas, d'ailleurs, un précieux avantage sur leurs aînés? Descartes, Molière, Voltaire, Montesquieu, n'ont jamais soupçonné les résultats que produiraient peu à peu leurs écrits; sur ce point, certainement, ils s'ignoraient eux-mêmes. Imaginez un homme qui, éclairé par l'expérience des derniers siècles, connaisse désormais la vertu invincible d'un livre bien fait, l'action inévitable de la littérature; révélez au combattant la portée infinie de son arme : quelle puissance! quelle autorité! de quel ministère le voilà investi!

Il faut que ce raisonnement soit spécieux et ces tentations bien grandes pour troubler tant d'esprits que l'on croyait plus forts. Le temps n'est pas loin, vous vous en souvenez, où le poète, cette chose légère, est devenu tout à coup un personnage solennel. On a vu les artistes les plus épris de la beauté extérieure, les plus indifférens à l'ame et aux idées, se composer subitement une sublime attitude de penseur mystérieux et souverain. Prêtre, législateur, homme d'état, le poète réunissait en lui toutes les puissances de l'esprit; il était la raison première et dernière, il était l'hiérophante suprême. Celui-ci, qui triomphait surtout par les éclats d'une imagination prodigue, qui donnait à la langue la splendeur des toiles vénitiennes et la solidité du marbre, ce maître de la forme et de la couleur, s'est persuadé un jour qu'il remplissait un sacerdoce providentiel, et, au moment où il éblouissait ses lecteurs par les jeux de sa palette étincelante, il a cru qu'il les nourrissait de sa pensée. On ferait un recueil singulièrement curieux de toutes les strophes sonores, de toutes les interpellations adressées au poète, à cet être supérieur, divin, irresponsable, médiateur entre la Divinité et l'homme, et qui transmet au monde, comme le demiurge des Alexandrins, la lumière qu'il a puisée au ciel.

Cette confiance à la fois emphatique et naïve a dû révolter bien des esprits. Toutefois, je viens de le dire, elle était la conséquence d'une idée bien naturelle à notre époque; on pouvait l'excuser tout en souriant, on pouvait même espérer que ce travers ne serait pas inutile à nos mœurs, si les écrivains, guéris de l'exagération, n'en conservaient que la foi dans la pensée, avec un sentiment vrai de l'excellence et de l'autorité des lettres. Il n'était pas impossible qu'il y eût là le principe d'une salutaire émulation. Seulement il fallait, avec les droits et la puissance de l'écrivain, connaître aussi ses devoirs; il fallait se dire que cette influence n'appartient pas au premier venu; qu'il ne suffit point d'écrire une bonne page ou de déployer habilement les strophes d'une ode pour être investi du sacerdoce; que la puissance est aux idées, aux

convictions fortes, aux principes qui animent toute une vie, et qu'enfin, puisque cette influence des lettres est si grande, elle mérite bien qu'on l'achète par d'énergiques efforts et de douloureux sacrifices. Hélas! ce fut tout le contraire qui arriva. Au lieu d'enfanter l'émulation, au lieu d'encourager les efforts patiens, cette foi des écrivains dans leur importance sociale sembla leur donner des priviléges inouis et des dispenses miraculeuses : ils crurent de la meilleure foi du monde qu'ils pouvaient se passer du travail. Ce que l'étude seule peut donner, ce que la réflexion opiniâtre peut seule acquérir, ils s'imaginèrent que leur instinct sublime le possédait sans lutte. S'attribuer une mission supérieure et se croire dispensé du travail, faire d'ambitieuses préfaces pour des livres qui n'existaient pas, s'asseoir sur le trépied prophétique et balbutier des lieux communs puérils, cela devint bientôt une maladie contagieuse. Qui ne se rappelle avec quels pompeux enfantillages les hommes d'imagination réclamaient leur place à côté des hommes d'état? Double faute, qui révélait à la fois et un insatiable orgueil et un profond oubli de leur dignité vraie : ces ambitieux esprits reniaient ainsi les lettres au moment même où ils semblaient écrire pour elles de si hautaines apologies. Les avertissemens ne leur avaient cependant pas manqué, et, puisqu'il faut citer des noms propres, je prendrai mes exemples parmi les maîtres. On n'a pas oublié le jour où M. Victor Hugo entrait à l'Académie, ni cette brillante séance, ni ce discours éloquent et splendide, où le poète, expliquant sa généalogie, citait les plus grands noms de l'histoire, et invoquait sans façon le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. On se rappelle aussi avec quelle sévérité courtoise, avec quelle fermeté ingénieuse et polie, il lui fut répondu que ses ancêtres étaient ailleurs. Cette curieuse scène, si originale et si piquante, doit rester, ce me semble, comme un symbole, comme une fidèle image de la transformation qui s'opérait alors dans le monde littéraire. L'illustre poète ne faisait que subir, à son insu, les effets de la situation des esprits; il cédait, sans le vouloir, aux dangers que je signalais tout à l'heure. Ne fallait-il pas que ces prétentions hautaines fussent déjà un mal très répandu pour que le maître le plus fêté de la nouvelle école fût conduit à déplacer d'une manière si étrange ses origines littéraires et sa parenté intellectuelle?

Que vont devenir cependant, si ce vent-là souffle trop fort, tant d'imaginations légères, tant d'esprits éclatans, charmans, passionnés, mais à qui manquent la provision et la sauvegarde du voyage, je veux dire un principe à défendre, un idéal à poursuivre? Ils avaient besoin d'une direction sévère, et voilà qu'avant de commencer leur tâche, ils s'enivrent d'eux-mêmes! Ils étaient pleins de feu et d'enthousiasme, ils parlaient de l'art et de la poésie comme des lévites parlent de leur dieu, et déjà, entraînés par des influences funestes, ils méconnaissent cet

idéal, ils y renoncent; bientôt ils l'échangeront ou voudront l'échanger contre une position matérielle, tant leur foi est indécise, tant leur religion est vague et mal assurée! Une autre cause va les exciter encore à oublier les projets de leur jeunesse, à renier peu à peu le culte désintéressé de la poésie : c'est la rapide fortune des hommes qui les ont immédiatement précédés. Au moment dont je parle, cette génération née avec le siècle, cette élite distinguée et sensée, venait d'être admirablement servie par les circonstances. Si elle avait préparé la victoire de 1830, elle en avait largement profité; elle était maîtresse du pouvoir et en gardait les avenues. On voit combien d'excitations pernicieuses pressaient, harcelaient de tous côtés les imaginations avides; il y avait dans l'air des vapeurs malsaines et dissolvantes. Quand de telles convoitises s'enflamment, n'espérez plus que l'amour de l'art calmera ces âcres irritations. Le mal ira toujours croissant, et des premiers caprices de l'ivresse on descendra aux excès honteux.

Ce furent d'abord des ridicules plutôt que des vices. Le moindre mal qui puisse arriver aux intelligences, quand ces faux espoirs les aveuglent, c'est l'impatience de leur situation, c'est le désir inquiet de changer de place et de costume. Il se fit alors des transformations inouies, et ceux qui avaient conservé un sens plus calme assistèrent à un spectacle d'une incomparable gaieté. Qu'un romancier se prétende homme d'état, qu'un artiste se fasse pédant, que le pédant attribue à une strophe, à un tour de phrase, à une interjection, je ne sais quelle importance politique, ces travers ont pu se rencontrer bien des fois. Voltaire en a ri, si je ne me trompe, et je crois que Clitandre s'est exprimé là-dessus avec une sincérité assez rude dans le salon des femmes savantes; mais, certainement, Clitandre n'a rien vu : il n'a pas vu ces ambitions chez des hommes d'un mérite incontestable; il n'a pas vu tous les rangs confondus, tous les costumes échangés, et le carnaval de Venise introduit avec le plus grand sérieux du monde dans une société où les talens secondaires sont plus nombreux que jamais. Ce ne sont plus des gredins, ce n'est ni Trissotin, ni Rasius, ni Baldus, qui aspirent aujourd'hui à l'influence sociale; il y a dans ce pêle-mêle de médiocrités et de vanités trop d'écrivains auxquels un meilleur rôle semblait promis. Voilà précisément ce qui donne à ce travers un aspect nouveau, et c'est ce contraste qui est si profondément, si tristement comique. Un de nos amis avait tenté de peindre cette risible et effrayante cohue, et cette comédie bouffonne qu'il avait commencé d'écrire, il l'intitulait : *Chacun hors de sa place.* Ce titre était heureusement choisi. N'est-ce pas le résumé le plus net de ce que nous sommes? Chacun hors de sa place, chacun à côté de sa voie, les rangs bouleversés, les prétentions qui se croisent, et l'infatuation universelle qui va *crescendo* comme une symphonie fantastique et folle, voilà bien, en effet, un

tableau où nous devions nous reconnaître. Que de vives silhouettes on eût pu entrevoir! que de portraits bien accentués! Et ces *maréchaux!* et ces *princes!* et ces *bouffons!* toute la cour, car on ne peut plus dire toute la république des lettres! Par malheur, tandis que l'auteur écrivait, tandis qu'il étudiait la maladie régnante, la contagion l'atteignit lui-même. C'était un esprit net, incisif, une intelligence éveillée, et, dans la vie, nous le croyions du moins, le plus étourdi des poètes. Quelle erreur! L'étourderie du poète cachait une haute vocation politique. Le peintre satirique, l'humoriste de la veille était devenu un solennel discoureur. Un succès l'attendait au théâtre; il avisa qu'il pouvait bien être un homme d'état : il voulait un siége au palais Bourbon, il courut après un fauteuil à l'Académie, autre chemin du parlement; mais dans ces courses multipliées la comédie tomba de sa poche : le modeste observateur des travers de son temps avait fait place à un des personnages de sa pièce. La comédie n'en reste pas moins à faire, le sujet en est riche, comme on voit; le spirituel écrivain nous la doit, et, revenu à sa place, il faut espérer qu'il ne se rappellera cette déviation d'un moment que pour en tirer un épisode et un caractère qui ajouteront à la gaieté du tableau.

Voilà des ridicules assez graves; on est disposé cependant à l'indulgence quand on a vu bien pis, et c'est le cas où nous sommes. Infatuation naïve, dites-vous; innocens travers! prétentions inoffensives et qu'on punit en souriant! Eh bien! non, détrompez-vous : cela n'est pas aussi inoffensif et aussi plaisant que vous pensez. Ce ridicule que vous excusez trop aisément est un des degrés par où l'on descend aux excès qui ne font plus sourire. Une fois qu'on est sorti de la droite route, les fautes succèdent aux fautes, et, sur ces pentes rapides, le mal va vite. On a commencé par se faire de l'art une idée très haute, mais vague et fausse; ensuite on lui a demandé le succès immédiat, l'autorité, une position influente; demain on lui demandera de l'or. Infatuation, vanité, cupidité, telles sont les trois phases du mal. Voilà le chemin que nous avons fait, et c'est ainsi que nous sommes descendus de l'amour exalté de la poésie à l'industrie grossière. Vous êtes quelquefois étonné d'un si brusque changement, vous êtes surpris de voir les mêmes ames, après de si belles et si pures extases, quitter le ciel pour la rue, ouvrir boutique et solliciter les chalands? La cause de ces chutes honteuses vous est maintenant connue. Quand les hommes qui, il y a dix ans, vantaient en des paroles enthousiastes la sainteté de la Muse, se sont mis à trafiquer de l'imagination, long-temps nous avons refusé d'y croire, nous ne pouvions admettre une indignité si grande, nous ne voulions pas effacer de la liste des poètes ces noms que nous avions aimés. Aujourd'hui que l'évidence a dissipé tous les doutes, il faut reconnaître que rien dans ce triste résultat n'eût dû nous surprendre,

que cette conséquence était obligée, fatale, et qu'un moraliste exercé en eût pu prédire le jour et l'heure, comme le médecin décrit d'avance l'inévitable développement d'une maladie sans remède.

Certes, on n'eût point osé, dans un autre temps que le nôtre, discuter seulement une pareille situation; on n'eût pas trouvé de paroles assez discrètes, d'images assez voilées, pour avertir les coupables sans initier le public à ces lamentables erreurs. Je ne nie point qu'il ait existé, à d'autres époques, des hommes prêts à trafiquer de l'esprit; c'était du moins dans les plus obscures ténèbres, dans les plus noirs bas-fonds du monde littéraire. Cela a pu se rencontrer au XVIII[e] siècle, à la suite de cette grande armée qui assiégeait l'ancienne société et qui la renversa. Toute expédition conquérante entraîne avec elle des soldats de fortune et des aventuriers; mais quelle différence! et comment ignorer que ces misères ne s'étalaient qu'aux derniers étages? Ceux qui se livraient ainsi, ceux qui prenaient la plume, non pour le service d'une idée, non pour obéir aux ordres de l'imagination ou pour satisfaire leur amour des lettres, mais dans un vil intérêt et sollicités par l'appât grossier du lucre, ceux-là, s'il y en a eu, devaient être bien honteux de leur trahison, car ils la cachaient avec soin! La critique était dispensée du plus pénible de ses devoirs; elle n'avait point à dénoncer des erreurs qu'il est impossible de châtier sans toucher à l'homme même. Eh bien! on peut le faire aujourd'hui sans scrupules, tant la situation est nouvelle, inouie, monstrueuse! tant le mal est public! tant la corruption est insolente et hautaine! Non, ce n'est plus ici un vice qui a honte de soi et qui se blottit dans les ténèbres; bien au contraire, la corruption est toute fière d'elle-même, elle s'étale, elle s'affiche avec un épouvantable cynisme. On ne cherche plus à cacher que l'appât du gain est le grand mobile, l'inspiration féconde, et que, sans ce grossier salaire, la plupart des romans publiés depuis dix années n'existeraient pas. Pour qui la vénalité de certaines plumes célèbres est-elle encore un mystère? Tout cela se passe au grand jour, au grand soleil. Il y a, à toute heure, marché ouvert; on y vend l'intelligence humaine, la parole humaine, la plus chère, la plus intime partie de nous-mêmes, ce qu'il y a de plus sacré sous les cieux. Qui n'a pas vu la poésie colportée aux enchères publiques, et l'imagination tarifée comme un objet de négoce? Qui ne les a entendus, ces fiers *maréchaux*, ces sublimes *princes* des lettres, raconter eux-mêmes leurs procédés, ouvrir leurs livres de commerce, et jeter ces tristes détails à la face des badauds qui s'en amusent? Quel mépris pour ce siècle, quelle injure à ce noble pays de France, quand ils viennent, parlant le langage des courtiers, exposer, avec une emphase sans nom ou une naïveté plus incompréhensible encore, la manière dont se pratiquent ces honorables transactions! Soyez sûr que ces glorieux producteurs n'oublient pas de compter les lignes; une ligne, un mot, tout cela est coté, tarifé;

ils savent la valeur d'une interjection, et combien rapporte une lettre. Qu'est-ce qu'une pensée pour eux? Une matière banale, qui peut s'étendre, s'allonger, se dévider, comme la soie ou la laine, et fournir une somme ronde. Pensée, messagère de l'infini, toi par qui nous triomphons de la matière, voilà comme ils traiteraient, si tu ne t'éloignais d'eux, les rayons sacrés dont tu illumines le front de l'homme! Je cherche aux plus mauvaises époques de l'histoire littéraire, j'interroge les sociétés les plus corrompues, et je ne trouve rien qui se puisse comparer à de tels sacriléges. Diderot a peint dans *le Neveu de Rameau* les hontes secrètes de la littérature de son temps, Voltaire a poussé souvent des cris de douleur en pensant aux indignités qui déshonoraient les lettres et à cette cohue d'écrivains sans mission que la faim poussait au mal; mais, encore une fois, cela ne sortait pas des ténèbres inférieures. Je rencontre pourtant chez un critique du XVII[e] siècle cette page bizarre, dont quelques traits s'appliquent avec une précision rigoureuse à nos misères présentes. Regardez attentivement ce portrait de La Bruyère : « Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias bel esprit; c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Dosithée, qui l'a engagé à faire une élégie : une idylle est sur le métier; c'est pour Crantor, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous?... entrez dans mon magasin, il y a à choisir. » Vous retrouvez bien ici quelques traits de nos grands hommes; mais aussi que de différences! Ce Cydias, ce bel esprit, c'est un innocent faiseur de stances et d'idylles. Il a un atelier, je le veux bien, il a des compagnons, et Crantor lui donne un riche salaire : voyez pourtant combien il est modeste en ses prétentions! Un mois pour une élégie! Chez nous, il ne s'agit pas de ces petites choses, de ces bagatelles mondaines écrites pour des ruelles et fournies innocemment comme des dragées ou des pastilles. Ce qui est en question, ce qui est en péril, c'est la littérature même dans son développement le plus élevé, c'est l'imagination et la poésie dans leurs œuvres les plus sérieuses. Crantor n'est plus un grand seigneur vaniteux ou un financier ridicule qui commande et paie des sonnets à un bel esprit de profession; Crantor est un spéculateur qui afferme les écrivains célèbres. Oui, il les afferme, et faut-il ajouter pourquoi? Pour faire de ces écrivains ainsi achetés des appâts, des enseignes pour le public glouton!

Répétons-le toutefois, quand de telles misères se produisent ouvertement, ce n'est jamais la faute d'un seul homme. N'accusons ni celui-ci, ni celui-là; presque personne n'est tout-à-fait innocent. Il s'en faut bien par exemple, nous le répétons, que la critique ait toujours rempli

son devoir. Soit mobilité d'esprit, soit dédain, soit découragement, elle a paru souvent abandonner son poste au moment du péril. Les juges les plus autorisés, ceux dont les décisions pouvaient le mieux agir sur la pensée publique, ont manqué à ce qu'on attendait de leurs conseils. M. Sainte-Beuve avait compris excellemment quelle surveillance continuelle était nécessaire aux lettres de ce temps-ci; plus d'une fois, au milieu du mouvement qui nous emporte, il s'était arrêté pour reconnaître le terrain, il examinait la situation, il interrogeait le présent et l'avenir. Pendant quelques années, nul n'a été plus attentif à rallier les troupes qui se dispersaient, et, aux premiers scandales de la littérature industrielle, c'est lui qui a poussé le cri d'alarme. Cette magistrature était considérable, et M. Sainte-Beuve pouvait la remplir de plus en plus avec une sagacité supérieure et une expérience consommée. La situation est-elle donc tellement désespérée, qu'il ne reste aux ames délicates qu'à chercher dans les grandeurs du passé l'oubli des misères actuelles? On peut adresser cette question respectueuse à l'écrivain sincère qui connaît si bien les détours secrets de l'analyse morale, et qui toujours a travaillé passionnément à la recherche du vrai. En présence des tristes déviations de notre littérature, M. Gustave Planche n'avait-il pas, lui aussi, des fonctions élevées à remplir? M. Planche était sévère autrefois, il n'était pas indifférent. Cette sévérité même, je l'ai déjà dit, attestait l'exigence du critique; c'était un rude appel aux artistes. Quand l'industrie envahit les lettres, M. Planche pensa sans doute qu'il n'avait plus rien à faire. Comme il s'était attaché au service de l'art avec une mâle franchise, comme son but avait toujours été de montrer aux inventeurs l'idéal de la poésie nouvelle et de préparer à l'imagination d'éclatantes victoires, le jour où les artistes cédèrent la place aux improvisateurs, il se tut. Fallait-il pourtant renoncer si vite au succès? Dans les crises littéraires comme sur les champs de bataille, le devoir change avec les incidens de la lutte. Il faut plus d'une fois modifier son plan, et se porter ici ou là avec des forces et des armes différentes, selon les nécessités du combat. M. Planche a laissé dans sa vie une lacune regrettable; aujourd'hui encore, il aurait une belle place à garder et surtout à agrandir. Quand l'Allemagne accomplit au dernier siècle sa révolution littéraire, le vigoureux critique qui en défendait les principes, Lessing, ne s'est pas lassé un instant; il s'est renouvelé sans cesse pour les besoins de la stratégie, de tous les côtés il a fait face aux périls. Les devoirs de la critique sont difficiles, je le sais, et l'infatuation dont je viens de préciser les caractères les a rendus plus douloureux que jamais. L'orgueil de l'esprit (où le sait-on mieux que dans cette *Revue* même?) a souvent rompu les liens qui paraissaient les mieux assurés, car l'amitié qui est à la fois douce et austère devait être bientôt un joug intolérable aux intelligences gâtées par l'adulation. Un conseil, une

contradiction, étaient des motifs de rupture. C'est un grand tort, aux yeux de certains écrivains, que de pousser plus loin qu'eux-mêmes le respect de leur talent. Cependant, pour quiconque aspire à maintenir par la critique ou par une direction vigilante les vraies traditions littéraires, n'est-ce pas aussi un devoir d'accepter courageusement ces nécessités de la lutte? On perdrait la dignité des lettres en cédant à d'insoutenables prétentions; on la sauve en défendant les écrivains contre eux-mêmes, en s'efforçant de ramener tour à tour, par l'exemple et par le précepte, les vrais artistes au culte des nobles principes qu'ils ont autrefois défendus.

III.

L'infatuation est un mal immense; il y en a un autre plus grand encore, l'absence d'idées. D'ailleurs, tout cela se tient. Une littérature légère, frivole, que n'anime aucune croyance profonde, doit nécessairement périr par les folies de l'orgueil. Quel écrivain a été plus infatué de sa personne que M. de Scudéry, *gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde et capitaine d'un vaisseau du roi?* L'époque des matamores en littérature, le règne des capitans et des tranche-montagnes, c'est précisément la seule période de notre histoire où les lettres aient tout à coup cessé d'avoir un but, une portée sérieuse, où elles aient renoncé à gouverner les ames. Quand l'écrivain est guidé par une foi, quand il croit à un principe et veut le faire triompher, est-il possible que l'intelligence cède, comme une feuille légère, à ce vent qui gonfle en un instant les cervelles vides? Une idée, une foi, ce n'est pas seulement le but vers lequel on marche, la lumière qui éclaire les mers orageuses, la boussole qui marque le chemin; c'est aussi le lest qui maintient le vaisseau dans sa belle attitude. Avec ce secours, le navire ne perdra jamais son élégance et sa noblesse au milieu des traversées périlleuses. Ne dites pas que l'opinion contraire est plus conforme à la vérité, que les idées conduisent précisément au même péril, qu'elles peuvent enfanter l'orgueil et donner le délire : ce n'est là qu'une apparence. Il est permis à un siècle d'avoir une confiance exaltée dans ses propres forces. Le mal, c'est l'orgueil personnel, c'est la prétention qui s'attribue un rôle supérieur et rapporte tout à soi; or, ce ridicule n'est fréquent que là où la pensée est absente. Alors en effet, comme il n'y a pas pour l'écrivain un idéal qui le gouverne, à qui il doive son inspiration, dont il se reconnaisse l'humble interprète, n'est-il pas trop certain que chaque homme de talent voudra prendre la place de ce guide souverain, et que le *moi* se substituera à tous les principes? Au contraire, si une époque obéit à d'énergiques croyances, les plus hautains resteront à leur rang, et nul ne songera à usurper l'influence qui appartient à une société tout entière. Le

XVIIIe siècle a eu dans sa mission une confiance singulièrement hardie; il s'est proclamé le siècle des lumières : qui oserait l'en blâmer, si cette foi a renouvelé le monde? Eh bien! dans ces années d'exaltation fervente, les écrivains les plus orgueilleux ont-ils jamais oublié d'emprunter leurs forces aux croyances qu'ils défendaient? Ont-ils substitué à ce grand idéal qui les soutenait tous leurs vanités, si vives pourtant, et leurs mesquines ambitions personnelles? Voltaire, Rousseau, Diderot, en leurs plus mauvais jours, se sont-ils attribué une puissance qui ne fût pas celle de leur époque même? Je ne le crois pas. On n'avait pas encore imaginé qu'un écrivain digne de ce nom pût se dispenser d'écrire avec son ame; les idées étaient maîtresses, et l'on était grand ou petit, selon qu'on les servait avec plus ou moins de talent et de bonne volonté. Il faut être fier de son temps, et, depuis trois siècles, l'humanité émancipée est si grande, le travail des esprits est si rapide, il y a tant de compensation aux misères dont on se plaint, que c'est toujours un devoir, même aux heures de crise, de sentir en soi cette légitime et reconnaissante fierté. Il faut être fier de son temps et modeste pour soi; il faut participer à la vie générale, et échapper par là à cette adoration de soi-même qui a perdu tant d'honnêtes gens. Quand les écrivains d'aujourd'hui célèbrent la grandeur du temps où nous vivons, ils sont dans le vrai; ils s'égarent, quand ils oublient de se demander quelle est cette grandeur et comment ils la peuvent servir. Vos belles paroles ne sont que de vides déclamations et non une foi positive. Comment aimeriez-vous les idées de votre époque, ne les connaissant même pas? Vous n'aimez que votre personne; l'esprit de ce siècle s'est retiré de vous.

Certes on ne veut pas méconnaître ici l'indépendance de l'art. L'imagination est souveraine, et, quand elle s'enrôle sous les drapeaux d'un système philosophique ou d'une théorie sociale, ce n'est pas une mésalliance, c'est une abdication. La critique qui demande à la poésie le sacrifice de sa liberté n'est pas une critique sérieuse. Pourtant il faut s'entendre, il faut savoir ce que signifient exactement ces formules si retentissantes : l'indépendance de l'art, la liberté de l'inspiration poétique. Une parole vraie, mal interprétée, peut devenir une immense hérésie. L'art est libre; la poésie, si elle se met au service d'un système, ne doit pas subir des conditions qui la détourneraient de son propre idéal; en d'autres termes, l'art a un but, et ce but, c'est la beauté. Mais quel est, je vous prie, le véritable élément de la beauté poétique? Ce n'est assurément ni la reproduction de la réalité vulgaire, ni la forme ou la couleur qui amusent les yeux. Tout cela sans doute a une valeur; ce sont des moyens dont il faut tenir compte; ce n'est point l'élément essentiel de la beauté. Cet élément, vous ne le trouverez pas davantage dans les singularités qui étonnent l'esprit, ou dans les émotions qui agitent les sens. Le principe fondamental du beau, c'est la

pensée, c'est la peinture des sentimens, l'analyse des passions, c'est la vie morale, entrevue par le regard puissant de l'artiste et revêtue d'une forme idéale, d'une forme lumineuse, qu'adorera la foule éblouie. Or, bien que le domaine de la pensée soit universel, bien que les passions appartiennent à tous les âges et à tous les pays, elles ont cependant toujours un caractère particulier, celui de leur temps. Vous avez beau vous arracher obstinément aux soucis du siècle où vous êtes né, vous les retrouverez tout à coup, si vous voulez reproduire dans votre œuvre une figure empruntée à la vie humaine. Le poète qui a peur des idées doit renoncer à son art; il doit supprimer l'unique et éternel aliment de la poésie, le cœur de l'homme; sans cela, je le lui prédis, mille questions importunes l'assiégeront sans cesse. Au contraire, quiconque étudie une seule ame étudiera son temps; les idées de son siècle, sans que l'artiste y prétende, sans fausse prétention dogmatique, animeront ses écrits, et il y aura dans ses œuvres les plus désintéressées un caractère distinct qui en marquera l'origine et la date. Sophocle ou Shakespeare, Racine ou Lope de Véga, Molière ou Goethe, tous les maîtres qui ont reproduit sérieusement la nature humaine, confirment cette loi par d'immortels exemples. Ne vous retranchez donc pas derrière ces grands mots que vous comprenez peu, l'indépendance de l'art, la souveraineté de l'imagination : l'art est libre, c'est-à-dire que son but est l'invention de la beauté et qu'on ne peut exiger de lui une prédication dogmatique; mais il n'est pas libre de renoncer à l'étude de l'ame, à la peinture du monde intérieur, il n'est pas libre de s'isoler de son temps et d'échapper aux idées.

Il y aurait bien un procédé infaillible pour donner à l'art ces dispenses si favorables à la timidité de l'esprit et à l'indigence du cœur : ce serait de le transporter loin du domaine magnifique dont je parlais il y a un instant. Si vous parvenez à lui interdire ces régions de la pensée où les maîtres ont puisé tant de trésors, si vous l'accoutumez à un tel exil, si la Muse consent à n'aimer que le monde visible, à n'interroger que la matière, à ne peindre que le corps et non l'ame, à ne faire enfin qu'une œuvre vide, oui, alors, je le veux bien, vous serez en repos, vous serez dispensé des idées, et, puisque c'est là votre but, vous pourrez vous vanter de n'appartenir désormais à aucun temps et à aucun pays. C'est ce qu'ont fait long-temps la plupart de nos poètes, c'est par cette voie qu'ils nous ont conduits où nous sommes, et quand la critique formulait ici, il y a dix ans, ce grave reproche, quand elle dénonçait chaque jour les funestes tendances de la poésie matérialiste, ne signalait-elle pas la cause première, la première origine de toutes les erreurs dont nous sommes aujourd'hui témoins? Il est facile de voir en ce moment si c'était là un parti pris et une malveillance chagrine.

On va me répondre que cette insouciance des idées n'existe plus, qu'à

l'époque où on la blâmait si fort, elle était, en effet, le mal le plus pressant, mais que les choses sont bien changées, et que poètes et romanciers, au contraire, se sont partagé les systèmes et les théories pour les prêcher à tous les coins du monde. L'objection ne m'embarrasse guère, et c'est précisément là que je voulais en venir; car si quelque chose prouve l'absence d'idées dans notre littérature, s'il y a un symptôme évident qui mette à nu l'indifférence des écrivains à la mode, leur dédain de la pensée, et même, osons le dire, le mépris et la haine qu'ils professent pour elle, c'est assurément le brusque changement qui s'est opéré tout à coup dans leur conduite. Ce changement subit, ces évolutions rapides, accomplies avec une merveilleuse prestesse, n'avaient rien de très surprenant, après tout, pour les esprits qui ne sont pas dupes. Cet imprévu était inévitable, et il ne s'est rien passé qui ne fût la conséquence nécessaire des erreurs de la veille. Qu'est-il arrivé en effet? C'était le moment où des joueurs habiles venaient d'engager une partie singulière avec la pensée publique, et bouleversaient déjà, avec une audace que l'histoire jugera, les mœurs politiques et la constitution de la presse. Pour réussir dans leur entreprise, ils avaient besoin d'occuper la foule aux longs enivremens de la fiction; il leur fallait des romanciers toujours prêts, des plumes obéissantes et fécondes, des écrivains surtout qu'une indifférence complète laissât libres de suivre en toutes ses fluctuations le caprice de la foule, et de servir la mode, de la devancer même, à toute heure, à tout instant, comme fait un magasin richement approvisionné. Figurez-vous Voltaire, Diderot, Rousseau, ces puissans défenseurs d'une cause sainte, ces cœurs ardens qui battent pour une idée, figurez-vous-les, je vous prie, en face d'un spéculateur qui voudrait affermer leurs noms et leurs écrits! Tâchez de vous représenter les financiers, les intendans, les fermiers-généraux du XVIII[e] siècle, qui viennent enrégimenter l'auteur du *Pauvre Diable*, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse!* Est-il possible seulement d'y songer? Les Turcarets cependant auraient pu réaliser d'assez beaux bénéfices, et, sans parler des abonnés, sans parler des lecteurs de Voltaire qui ne se comptaient pas mesquinement par vingt mille, ils eussent rendu là, convenez-en, un immense service à cette monarchie qui croulait. Par malheur, cette savante tactique, il y a cent ans, était interdite aux plus habiles, et les financiers de Louis XV ne sont guère coupables de l'avoir négligée. Aujourd'hui c'est tout le contraire, et la grande découverte des agens supérieurs de l'industrie littéraire ne doit pas les rendre bien orgueilleux, puisqu'elle leur a été suggérée tout naturellement par l'état des choses et l'incurable indifférence des écrivains à la mode. Non, ces spéculateurs redoutés ne sont vraiment pas si terribles; je ne leur fais pas l'honneur d'imputer à leur adresse toutes les hontes auxquelles nous assistons. Nos romanciers faisaient fi de la pensée; ils écrivaient

pour occuper les oisifs, pour désennuyer les vieillards, pour amuser les enfans et les femmes; ils n'avaient jamais entendu l'appel impérieux de la Muse, de la Muse qui croit au vrai et se passionne pour le bien; ils n'avaient pas dans leur ame un foyer où puiser sans cesse, et au-dessus de leur tête une lumière, un idéal qui fût la règle et le but de leurs travaux. Voyant cela, les spéculateurs se présentèrent en foule, et le marché fut bientôt conclu.

Une fois ce contrat passé, il était inévitable que les écrivains affermés prissent des habitudes nouvelles. La situation se compliquait toute seule par la force même des choses. En vain ces habiles conteurs étaient-ils prêts à tout, en vain croyaient-ils que leur trésor ne s'épuiserait jamais: les tempéramens les plus robustes (il ne s'agit plus de la pensée) ne peuvent suffire à cette improvisation de toutes les heures, à ce travail de fourneaux en feu. On n'assimile pas impunément l'intelligence humaine, ou seulement ce qui en est l'ombre, aux machines rugissantes. Quand la verve se lassa, quand l'invention, si peu scrupuleuse pourtant, ne trouva plus la moindre feuille sèche, le plus léger fétu de paille pour allumer son triste feu de joie, il fallut bien se mettre en quête d'idées et aller frâpper à la porte des systèmes et des théories. Voilà le secret de cette conversion miraculeuse, et comment les plus frivoles des improvisateurs quotidiens se sont avisés un beau jour de prêcher la réforme sociale. Singulière foi qui ressemble bien aux ruses de la famine! Vous croyez qu'ils sont touchés de la grace, que la puissances des idées les a subjugués enfin, qu'ils ont eu honte de leur dilettantisme banal, et qu'ils essaient de se rattacher, tant bien que mal, à la grande tradition française, laquelle n'a jamais pu se passer de la foi en la pensée; que diriez-vous si cette prétendue conversion n'était que le cri de détresse de leur imagination appauvrie, le dernier expédient de leur fantaisie aux abois?

Voyez en effet ce qu'a produit cette transformation subite! Ils se sont partagé les théories comme une terre de labour, comme un domaine généreux, où les contes et les romans allaient pousser ainsi que les vignes au soleil. Le partage s'est fait un peu au hasard, il est vrai, et ils écriraient peut-être la meilleure page de leurs œuvres complètes, s'ils voulaient bien nous raconter l'instant qui a décidé de leur destinée; mais c'est un secret qui leur appartient. Celui-ci, homme du monde et de loisir, esprit élégant, dédaigneux, très bien informé des charmantes minuties de la vie aristocratique, blasé déjà et parvenu ainsi aux dernières limites de la perfection mondaine, s'approprie tout à coup les doctrines socialistes et les met en action. Il avait suivi jusque-là une voie toute différente; on a de lui, si j'ai bonne mémoire, d'assez violentes déclamations contre les impiétés du XVIIIe siècle, et n'avait-il pas essayé de réhabiliter Louis XV, ce bon roi, ce parfait gentilhomme,

tant il obéissait volontiers à la phraséologie des salons? Aujourd'hui c'est le socialisme qui l'inspire, et à ses études d'économie politique, de statistique industrielle, d'organisation, il emprunte des drames secrets, des révélations terribles, hideuses, qui ont réveillé un instant l'attention épuisée de ses lecteurs. Était-ce là seulement ce qu'il voulait? N'a-t-il cherché autre chose que des acteurs nouveaux pour ses romans devenus vides? A-t-il invoqué la protection des utopies philanthropiques pour exhiber plus facilement ces obscènes tableaux que la police dérobe aux yeux des passans? La pensée, la philosophie, si mauvaise qu'elle puisse être, n'est-ce pour lui qu'un moyen, un instrument, un magasin de costumes? Je voudrais ne pas le penser : il est possible, après tout, que ces vives imaginations finissent par croire sincèrement à des idées qui d'abord les séduisaient surtout par des motifs où la foi n'entrait pour rien; mais, cette concession faite, une objection plus sérieuse se présente. La critique a droit de demander à ces romanciers frivoles, devenus tout à coup des tribuns, s'ils ont bien songé aux conditions souveraines de leur art, s'ils ont réfléchi, comme ils le devaient, aux relations mutuelles de la philosophie et de la poésie, de la science et de l'imagination. Dans la première période de leur vie, ils écrivaient sans se soucier de la pensée; maintenant, enchaînés à un système, ils ont sacrifié la liberté de l'invention, ils prêchent, ils dogmatisent. Au lieu de cacher la leçon sous une fable animée, au lieu de créer des personnages vivans, passionnés, vraiment émus, ils font paraître et disparaître des silhouettes qui viennent, chacune à son tour, apporter une leçon de morale socialiste, une citation de Fourier. Hier, c'est le penseur que je regrettais; aujourd'hui, c'est l'artiste. Hier et aujourd'hui, je cherche vainement un poète.

Certes, on le voit, j'emploie tous mes soins à éviter les questions de personne; je sens qu'il ne m'appartient pas d'interroger les consciences, et je voudrais être persuadé que l'auteur des *Mystères de Paris* ne s'est pas attaché aux utopies qu'il défend comme à une ressource inespérée. Je fais pour cela mille efforts, et vraiment c'est avec la meilleure volonté du monde que je chasse de mon esprit tous ces vilains soupçons. Eh bien! non, je ne puis; cette question fatale me harcèle sans cesse. Suis-je libre d'y échapper? suis-je libre de ne pas voir que nos *maréchaux* s'établissent chacun dans une philosophie différente, comme un régiment affamé dans une grasse Lombardie, et qu'ils en tirent tout ce qu'ils peuvent? Ils sont campés, celui-ci au nord, celui-là au midi; ils défendent, chacun de son côté, des théories, je ne dis pas diverses, je dis hostiles et irréconciliables. Ne craignez pas cependant qu'ils tirent les uns sur les autres, qu'ils engagent une lutte, comme cela arriverait infailliblement entre des esprits convaincus. Non; la paix ne sera pas troublée dans notre société féodale. Si ces nobles *princes* s'étaient con-

certés par avance pour exploiter à loisir les doctrines qu'ils ont choisies, à coup sûr ils n'agiraient pas autrement. Le peintre des *Mystères de Paris* met en œuvre les théories socialistes; l'auteur de *Vautrin* se souvient tout à coup qu'il est philosophe, législateur, homme d'état, et, tandis que M. Sue écrit le roman du phalanstère, M. de Balzac emprunte à M. de Maistre ou à M. de Bonald les considérations supérieures qui peuvent seules expliquer *le Père Goriot* et les *Mémoires de deux jeunes Mariées*. Je ne demande pas qui l'on trompe ici, je demande qui l'on espère tromper et à qui s'adressent ces superbes bouffonneries. Personne n'est dupe cependant; ces idées dont vous prétendez vous couvrir, nul n'y croit; on y croirait, soyez-en sûrs, si elles inspiraient sincèrement un esprit loyal et fier. Aussi, voyez ce qui arrive : le lecteur avide d'émotions, le gros public qui va se désaltérer dans ces eaux troubles, passe tout naturellement d'un récit à l'autre; il abandonne le conteur démocratique ou soi-disant tel pour le romancier ultramontain; il va de l'utopie ardente du socialiste aux regrets du gentilhomme catholique, de Fourier à M. de Bonald, de M. Sue à M. de Balzac, sans s'apercevoir un instant qu'il a changé de terrain. Il a vraiment raison de ne pas s'en apercevoir, et bien lui prend de ne chercher dans ces contes que le conte même. Le public trahit ici ceux qui l'amusent, et, dans sa naïve gloutonnerie, il montre assez ce qu'est la philosophie de ces *hardis* penseurs. Ainsi s'explique l'incroyable indifférence des journaux de toute couleur, quand ils acceptent tous les romans possibles, et ceux-là même qui se prétendent inspirés par les doctrines les plus opposées à leur politique. Pourquoi s'en étonner? Ils savent que ces idées ne sont pas bien redoutables, n'étant pas soutenues par la foi qui illumine la plume et communique au langage une force invincible. Les journaux font comme le public; ils croient peut-être à la verve, à la vigueur mélodramatique de l'écrivain, ils ne croient pas à la sincérité, à la puissance du penseur.

Cette indifférence des journaux pour les *idées* de leurs conteurs ordinaires est un signe de dédain, qui m'a toujours paru la plus sanglante des punitions. Aussi, quand une ame sérieuse et convaincue (il y en a encore), quand un esprit ardent se fourvoie dans une telle assemblée, pense-t-on qu'il y puisse conserver son autorité tout entière? Ce serait vraiment un privilége inoui. Personne ne s'était jamais avisé de refuser à l'auteur de *Lélia* et de *Spiridion* une enthousiaste sincérité. On pouvait bien sans doute lui demander compte de cet enthousiasme, on pouvait discuter ses croyances, et il était permis de ne pas s'y associer; on pouvait aussi, dans l'intérêt de l'art, adresser à ses derniers romans des reproches considérables, et rappeler au conteur que l'union de la philosophie et de l'émotion dramatique est un des plus difficiles problèmes littéraires. Il ne suffit pas de dogmatiser pour

créer une œuvre belle; un prédicateur n'est pas un artiste. Voilà ce que la critique avait le droit de discuter avec George Sand, comme avec un éminent écrivain; mais, je le répète, elle n'avait ni le droit ni la pensée de contester la franchise de ses inspirations et l'ardente loyauté de son ame. Croit-on que l'éloquent romancier ait gardé aujourd'hui ce prestige qui le défendait hier? Pense-t-on qu'il n'ait pas nui par des fautes graves à l'intégrité de cette bonne réputation? Qu'il s'interroge lui-même sincèrement, sévèrement, après avoir relu quelques-unes de ces nobles *Lettres d'un Voyageur*, où éclate l'admirable franchise de la jeunesse; qu'il se fasse cette question, et qu'il y réponde. Pour nous, lorsque nous avons vu le nom de George Sand au bas d'un journal où ne l'appelaient ni les sympathies littéraires ni les sympathies politiques, qu'avons-nous dû penser? Quelle conclusion tirer de là? Était-ce simplement légèreté, condescendance trop facile? Était-ce désir d'une publicité plus considérable? Mais comment admettre une pareille défense chez un écrivain si populaire? Quelle excuse, quelle séduction invoquer? N'y en avait-il aucune, et faut-il revenir toujours à la plus vulgaire, à la plus affligeante des explications?

Tel est le service qui a été rendu aux idées. Non-seulement on les a dédaignées long-temps, on a cru pouvoir s'en passer, mais quand on y est revenu, quand on s'est adressé à elles, les écrivains frivoles les ont flétries par un emploi banal, les écrivains sérieux les ont discréditées en les jetant au hasard dans le gouffre sans cesse ouvert de la littérature marchande. L'art dégradé n'a plus servi, en un mot, qu'à énerver l'opinion. Dites-moi maintenant si ce brusque passage de la poésie indifférente à la poésie socialiste a été un progrès utile et une conversion heureuse! Je suppose que le trop facile dramaturge des *Trois Mousquetaires* devienne tout à coup, lui aussi, un romancier à grandes prétentions philosophiques; je suppose que son esprit fatigué, que sa verve devenue stérile (ô fatigue! ô stérilité trois fois bénie!) ait besoin d'un aliment, d'une matière féconde où il y ait largement à puiser; je suppose que, las de défigurer l'histoire, il veuille mettre en drames ou en romans une doctrine politique, religieuse, sociale, et que l'on trouve enfin dans ses contes cet élément nouveau, inattendu, une idée! je suppose, — excusez-moi, — je suppose cette transformation impossible: eh bien! faudra-t-il s'en réjouir beaucoup? faudra-t-il y voir un progrès? L'insouciant fournisseur de contes aura-t-il pris rang parmi les écrivains dont la patrie n'oubliera pas les noms? Hélas! vous venez de voir ce que l'on peut attendre de ces conversions et quel bien en résulte pour la pensée publique. Insouciance d'abord, puis haine et mépris des idées, voilà les caractères de notre littérature, au moment même où nous faisons un prodigieux abus de ces mots sacramentels: mission de l'art, sacerdoce de l'art, ouvriers de la pensée!

Un écrivain allemand a imaginé quelque part une belle scène: c'est le poète, c'est le penseur au fond de sa retraite. De cette laborieuse cellule sont sortis les enseignemens profonds, les idées sublimes, filles austères de son ame; mais le monde les a mal accueillies. Or, tout à coup elles reviennent, blessées, mourantes, et elles remplissent de lamentations suprêmes la maison désolée. Nous assistons alors aux doutes, aux regrets, au désespoir du poète. Pauvre et malheureux artiste! a-t-il bien rempli sa tâche? a-t-il donné à ces filles d'en haut, que Dieu lui confiait, l'immortelle beauté qui devait séduire les hommes? Si elles ont été repoussées partout, si elles n'ont trouvé nulle part un asile hospitalier, n'est-ce pas sa faute et son crime? Ainsi se déroule ce drame intérieur, ce combat sublime d'une pensée que possède un immense amour. Voilà une noble scène, une scène forte, émouvante, pleine d'une majesté religieuse. Hélas! ce n'est pas précisément à ces luttes de l'ame que nous sommes initiés aujourd'hui. Nous ne voyons pas entre les poètes et les idées ces solennels embrassemens. Quel conteur, quel romancier connaît ces voluptés saintes, ces enivremens de l'intelligence qui crée, et aussi ces angoisses terribles, ces augustes douleurs du père frappé dans ses enfans? Ce sont eux, au contraire, qui ont maltraité les filles célestes. Si la pensée semble vaincue, si elle est poursuivie jusque dans les régions où elle régnait toute seule, si elle y meurt misérablement, qui faut-il accuser? Ceux-là précisément qui s'attribuent si haut une influence sociale, ces frivoles conteurs qui amusent les oisifs et qui ont fait d'Athènes une Byzance énervée.

IV.

Ce que je viens de dire s'applique surtout au roman, puisque ce genre est décidément le plus fêté désormais, je veux dire le plus tourmenté par l'industrie, le plus ravagé par les passions mauvaises. En vain quelques maîtres discrets et charmans nous consolent-ils par des productions trop rares : cette forme heureuse, qui se prête si bien aux études les plus fines et aux plus pathétiques inventions est aujourd'hui, osons le dire, le vrai camp des barbares; c'est là que l'invasion est maîtresse. Cependant que devient le théâtre? Ici encore que nous sommes loin des hardis projets, des nobles espérances de la génération qui a inauguré notre siècle! Comme il est urgent d'interroger ce brillant programme, annoncé avec tant d'enthousiasme il y a bientôt trente ans, renié aujourd'hui par les maîtres et les disciples! On voulait, nous l'avons dit, renouveler les trois grandes formes de l'art; la poésie lyrique, le roman, le théâtre, devaient être régénérés par des créations originales. L'inspiration lyrique a été conquise, et il est fort heureux que les maîtres aient achevé leur tâche avant l'irruption violente de l'industrie. Le roman se développait

avec grace et grandeur, quand il a été surpris et bouleversé par cette soudaine attaque; s'il n'a pas donné la moitié des chefs-d'œuvre promis, c'est qu'un vent de mort a soufflé et que la végétation interrompue a été flétrie sur les jeunes branches. Mais au théâtre qu'avons-nous fait? Où sont les inspirations que le culte de Shakespeare devait féconder chez nos poètes? Faut-il rayer de notre programme les promesses de rénovation dramatique? Faut-il se résigner à voir mourir la plus haute forme de la poésie nationale, cette forme si belle, illustrée par tant de chefs-d'œuvre, et que des artistes sérieux pouvaient renouveler par une imagination plus libre et des créations plus vivantes?

C'est là surtout que l'état n'a pas fait le bien qu'il lui était permis d'accomplir; partout ailleurs son influence sur le mouvement des lettres ne pouvait être immédiate et directe. Ici, il avait le frein qui réprime les désordres, et il dépendait de lui que le champ de la spéculation ne s'agrandît pas. Venir en aide au théâtre, menacé et déjà compromis par les dévergondages du roman-feuilleton, ce n'était pas seulement se ménager une excellente position pour combattre la littérature marchande; c'était aussi pour l'état un moyen d'agir directement sur le travail littéraire, qui de mille côtés lui échappe. Pour atteindre ce but, pour sauver la forme la plus élevée de la poésie, il était nécessaire, je le sais, de braver résolûment des difficultés très grandes; la lutte était pénible, mais je m'assure que le succès pouvait être décisif.

Le mal que le roman-feuilleton a produit dans les lettres est incalculable. Toutes les branches sérieuses de l'art en ont souffert. Depuis que les écrivains ont trouvé dans la spéculation des complaisances, des excitations funestes, tout travail sévère, honorable, consciencieux, doit rebuter ces indolens épicuriens. De telles habitudes sont désastreuses : le mal perfidement inoculé corrompt bien vite les germes les plus heureux. Certes, il paraît impossible de convier aux rudes labeurs de l'art ceux que le facile travail de l'improvisation quotidienne comble de grossières faveurs; mais du moins, si le journal semblait décidément envahi par ces tristes influences, on trouvait au théâtre, nous le répétons, un terrain meilleur pour lutter contre l'esprit de spéculation. Le journal est le plus souvent une entreprise industrielle qui paie largement la popularité d'un conteur à la mode; que l'ouvrage soit bon ou mauvais, qu'il y ait succès ou non, l'écrivain ne court aucun risque. Le théâtre, au contraire, ne peut et ne doit offrir à l'écrivain qu'une rétribution éventuelle; l'auteur est rétribué par son succès, c'est-à-dire par lui-même, par son œuvre. Cette association du théâtre et du poète, si profitable à la dignité, ne l'est pas autant à la convoitise et aux mœurs nouvelles qui nous sont faites. Si cependant les théâtres se multipliant, la concurrence développe là aussi une activité factice; si de vulgaires procédés se substituent à la pratique sérieuse de l'art et de grossiers

divertissemens aux fêtes de l'esprit, les rapports du poète et du théâtre se trouveront changés comme ceux de l'écrivain et de l'éditeur. Des deux côtés, la pensée aura perdu son rang et méconnu sa mission. Eh bien! c'est ce qui arrive aujourd'hui. Les théâtres, déjà trop nombreux, n'étaient que trop exposés aux périls qui dégradent les lettres. Il en fallait à peine dix; il y en a vingt-cinq. Toutes les forces vives qui se dispersent dans l'improvisation quotidienne, qui se détruisent dans les rouages sans nombre du journalisme, devaient être réunies sur ce point et ranimées avec vigueur; on les a divisées, on les a disséminées de nouveau. Aussi, que voyons-nous? Les théâtres livrés à la concurrence du cynisme, de folles ébauches acceptées sans contrôle, souvent même érigées en œuvres inviolables, en un mot tous les excès, toutes les vanités littéraires, et peu ou point de littérature. A voir le nombre des théâtres et la liste énorme des écrivains qu'ils emploient, on croirait, en vérité, que les fêtes de l'imagination se renouvellent continuellement, et que nulle époque n'a été plus féconde en poètes, plus riche en créations glorieuses. C'est le contraire qui est vrai. Ce qui semble un signe de prospérité pour la poésie dramatique est précisément ce qui fait sa faiblesse. Plus le nombre des théâtres s'accroît, plus aussi les causes de ruine se multiplient. On est comme enfermé dans un cercle vicieux, dans un cercle qui a ses degrés, et chaque jour on descend plus bas dans l'erreur. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie désastreuse? D'un côté, les esprits élevés, les intelligences prévoyantes, signalent le mal, réclament énergiquement des réformes, demandent la réduction du nombre des théâtres (1); de l'autre, les spéculateurs et les dramaturges, les hommes de désordre calculé ou de fantaisie turbulente, implorent l'anarchie dont ils ont besoin: ce n'est malheureusement pas les premiers qu'on écoute.

La législation théâtrale ne saurait être l'objet d'une étude trop attentive. Cette poésie, qui s'adresse à la foule assemblée, est à la fois la forme la plus haute de l'art et celle qui touche le plus intimement aux intérêts publics. Abandonner sur ce point l'action de l'état, fermer les yeux au mal, faire des concessions à l'esprit de négoce, c'est livrer une des plus hautes tribunes qu'il y ait au monde. Dans une société forte et régulière, le théâtre est une institution presque sacrée. Le drame doit se souvenir de son origine : né dans l'église, il doit toujours conserver, malgré les changemens inévitables, une autorité élevée et un religieux sentiment de sa mission. Il a été dans la Grèce l'expression sublime de la religion et de la patrie; le monde moderne lui a fourni aussi de grands triomphes : au XVIIe siècle, il s'est associé aux pompes splendides de la royauté et il a enchanté une société brillante. N'a-t-il

(1) Voyez l'excellent article de M. Vivien sur *les Théâtres*, livraison du 1er mai 1844.

pas, dans notre société démocratique, des devoirs austères à remplir? Les hardis législateurs de la convention avaient bien compris la gravité de ce problème, quand ils confièrent la surveillance des théâtres à la commission d'instruction publique. Il y a dans ce seul acte un système tout entier et un magnifique programme. Qu'on y réfléchisse : il faut une protection éclairée, active, à cette grande littérature dramatique dont la décadence serait fatale à la poésie, dont la corruption abaisserait les mœurs publiques. L'indifférence et la faiblesse ne sont plus possibles. Le mal n'est pas dans l'avenir, il est là, il nous presse. Ce n'est pas une conséquence lointaine qu'il faut prévoir et détourner, c'est un ennemi présent qu'il faut combattre.

Nous avons peut-être le droit d'élever ces plaintes avec quelque vivacité; cette question est décisive pour la critique, et nul autre problème littéraire n'a les mêmes titres à notre attention inquiète. Il s'agit de savoir si les projets de l'ardente génération qui a ouvert ce siècle seront décidément abandonnés. Des trois réformes qu'on avait rêvées alors, une seule a été menée à bien; une autre, inaugurée d'abord avec éclat, est arrêtée en ce moment et compromise par de déplorables erreurs; la troisième, la réforme du théâtre, a été seulement indiquée. Sur ce point, il y a tout à faire. Les brillantes tentatives de M. Hugo, de M. de Vigny, les premières œuvres de M. Dumas, ont donné de légitimes espérances; mais il n'y a pas eu au théâtre, comme dans la poésie lyrique, comme dans le roman, une seule production vraiment achevée, une seule de ces œuvres privilégiées qui attestent une conquête définitive. Lorsque Lessing entreprit de régénérer le théâtre allemand, ce furent la volonté et la constance qui triomphèrent; bien que l'auteur de *Nathan-le-Sage* eût indiqué le but sans l'atteindre, il ne se découragea pas; cette ardeur opiniâtre porta ses fruits : Schiller et Goethe réalisèrent l'idéal du grand critique. Il y a quelques années, notre situation était assez semblable à ces premiers commencemens de la scène allemande. On cherchait avec ardeur la solution du problème : l'auteur d'*Hernani*, l'auteur de *Henri III*, l'auteur de *Chatterton*, s'avançaient courageusement, chacun de son côté, chacun par des voies qui lui étaient propres et avec des chances diverses. M. Charles Magnin partageait entre la critique et l'histoire du théâtre la curiosité, la sagacité de son esprit, l'autorité de sa rare érudition. M. Gustave Planche, discutant la réforme théâtrale, montrait de quel côté devaient se porter les efforts; il indiquait les victoires dont l'école nouvelle avait besoin pour que ses idées fussent définitivement traduites dans des œuvres durables. Il annonçait même les phases progressives que traverserait l'invention dramatique, et semblait saluer dans l'avenir le poète qui représenterait ce développement plus heureux. Les espérances de la critique ont été singulièrement trompées. Cette généreuse ardeur s'est évanouie, et la réforme

dramatique, à peine commencée, a été interrompue pour long-temps. Faut-il donc renoncer à cette réforme du théâtre qui devait couronner la poésie nouvelle? faut-il abandonner, comme des illusions, les espérances des conseillers sévères qui cherchaient à maintenir les poètes dans la voie si heureusement ouverte? Ce serait une humiliation trop cruelle. D'ailleurs, tous les maîtres, tous ceux du moins qui prétendent à ce titre, n'ont pas dit leur dernier mot. Il nous en coûterait trop de le croire, pour l'honneur même des écrivains qui s'annonçaient, il y a seize ans, comme les réformateurs du théâtre. Il faut qu'ils le sachent bien, les principes de la rénovation littéraire n'ont pas été consacrés à la scène, et les œuvres tant promises, le XIX[e] siècle les attend encore.

Qu'on n'objecte pas que les dispositions présentes du public soient mauvaises, ni que le moment soit défavorable. Le public, dans son instinct naïf, s'aperçoit confusément de ce qui nous manque. Il semble comprendre que la poésie dramatique a besoin d'être renouvelée avec éclat. Il cherche un succès, il le provoque, il est plus disposé à inventer les poètes qu'à les éconduire. D'où est venu, dans ces derniers temps, le succès extraordinaire de *Lucrèce?* Précisément de cette disposition où nous sommes. Dans l'absence de toute œuvre vraiment inspirée, le public s'est attaché à la *Lucrèce* de M. Ponsard, et comme il y reconnaissait la trace d'un travail sérieux, il a cru y découvrir des qualités supérieures. L'estimable étude d'un écrivain soigneux a été prise un instant pour ce chef-d'œuvre que nous attendons tous. Voilà un symptôme rassurant. Ce n'est pas le public qui manquera aux poètes. Pourquoi les poètes, pourquoi les jeunes écrivains, les nouveaux venus surtout, lui manqueraient-ils? Pourquoi, au lieu de recommencer les *Méditations* et les *Orientales,* au lieu de varier à l'infini les symphonies éclatantes ou les légères fantaisies de leurs devanciers, ne se donneraient-ils pas rendez-vous sur ce terrain fécond de la scène, où nulle gloire récente n'offusquera leurs efforts? Si quelque grand poète lyrique se lève du sein des générations survenantes, il saura bien se faire sa place; pourtant il y a plus de chances de succès là où le rameau sacré n'a pas été cueilli.

V.

Que conclure de tout ceci? Quelles obligations résultent pour nous de cette situation des lettres? quelle tâche nous est imposée? Deux choses surtout doivent être évidentes pour tout le monde: d'un côté, les désastres qui nous menacent, de l'autre, les fécondes ressources qui nous restent et qui peuvent tout réparer. Après l'examen de ce qui s'est fait pendant cette première moitié du siècle, la critique a un double devoir à remplir; il faut qu'elle pousse à la fois et un cri d'a-

larme et un cri d'espérance. Elle doit rappeler sur la scène de la vie active les esprits d'élite qui se sont retirés trop tôt, elle doit aussi adresser aux jeunes générations qui s'avancent une parole de foi et d'encouragement. Les écrivains qui annoncèrent, il y a plus de vingt ans, les principes de la réforme littéraire ne sont pas ceux qui ont donné le triste spectacle de l'agiotage et du métier. Les coupables, sauf de rares et déplorables exceptions, ce sont des hommes de second ordre qui sont venus se joindre à la brillante armée de 1828, et qui, n'ayant accepté les doctrines du nouveau siècle que comme un moyen de fortune, n'ont pas eu de peine à les abandonner pour obéir, selon l'occasion, aux caprices de la foule ou aux calculs des spéculateurs. Voilà ceux qui ont porté le trouble dans les lettres. Quant aux premiers, leur tort est surtout de n'avoir pas résisté avec énergie. Ils devaient se séparer hardiment de tous ces faux alliés, serrer leurs rangs et maintenir l'intégrité de leur drapeau. Ils devaient opposer aux envahissemens du mal soit une critique résolue, soit l'autorité de leurs travaux. Cette discipline, on l'a vu, a manqué trop souvent. La critique a détourné les yeux, les poètes se sont tus; presque personne n'a fait tout ce qu'il avait à faire, ni tenu ce qu'il avait promis. On n'avait pas triomphé à Cannes, que déjà l'on s'oubliait à Capoue. Rien n'est perdu cependant; les fautes peuvent être réparées; les hommes ne sont-ils pas encore dans la maturité du talent? On doit craindre de trop multiplier les noms propres en ces délicates matières; on doit craindre surtout, après tant de mécomptes, d'évoquer avec trop de confiance, au milieu des tristesses du présent, les promesses et les souvenirs du passé. Qu'il me soit permis pourtant de demander à l'auteur d'*Éloa* et de *Stello* si les maîtres, pendant de telles crises, ont le droit d'abandonner leur tâche. Il y a quatre ans, dans sa poétique et sombre scène de *la Mort du Loup*, M. de Vigny écrivait ici même ce beau vers :

Seul, le silence est grand; tout le reste est faiblesse.

Le chaste rêveur, le suave et harmonieux artiste voudrait-il aujourd'hui s'excuser lui-même par cette sentence trop dédaigneuse? Je le crains. C'est surtout l'élégante fierté de ces nobles natures qui souffre le plus dans les vulgaires et bruyantes émeutes de la littérature industrielle. La véritable grandeur serait de demander ses consolations, ses vengeances, à la pratique assidue de la poésie. Si vous ne prenez le fouet du Christ pour chasser les vendeurs, restez au moins dans le temple, et entretenez sur l'autel la lampe qui ne doit pas s'éteindre. Qu'il serait beau de voir tomber ces lueurs saintes sur le front effaré des marchands! M. Victor Hugo non plus n'a pas donné tout ce qu'on peut attendre de sa puissance et de sa volonté; s'il est le maître le plus éclatant de la poésie lyrique, la scène ne lui a pas encore fourni ce

triomphe suprême qu'il a poursuivi quelque temps avec vigueur. La haute place qu'occupe M. Hugo dans les lettres contemporaines lui impose de grandes obligations. Qu'il y songe; chaque empiétement de l'esprit de négoce est une défaite et une honte pour les artistes. Des dissentimens particuliers, des différences de goût et d'inspiration ne devraient plus séparer les poètes; ce serait le moment ou jamais de reformer avec une décision plus énergique la phalange d'autrefois. M. de Musset n'a-t-il rien aussi à se reprocher? Pourquoi a-t-il reçu des dons si charmans, pourquoi cette franche imagination, ce style si original et si vif, pourquoi tant de priviléges, si l'heureux poète s'endort dans l'indifférence? Il y avait, il y a chez M. de Musset quelque chose de fier et de vaillant; il y a une grace intrépide qui ne devrait pas redouter la lutte. Je me fie, pour la justesse des coups, à celui qui a jeté au milieu de nos vices la vigoureuse satire *sur la Paresse*. Le mal est si grand, qu'il inspirera peut-être de salutaires répugnances aux écrivains même dont le noble talent a quelquefois cédé à de funestes séductions. Je voudrais que *la Mare au diable* fût le symptôme d'un repentir sincère chez l'auteur égaré de *Consuelo* et d'*Horace*. La simplicité savante de ce récit, la perfection accomplie des détails, forment un contraste bien éloquent avec les inventions dont on repaît la foule. Je n'ai vu nulle part une condamnation plus décisive de notre littérature courante. Tant de bons instincts seront-ils perdus? On a souvent reproché à George Sand la faiblesse qui dépare chez elle un talent si vrai; on lui a reproché les influences souvent contraires qu'elle a subies tour à tour avec une facilité trop prompte; il serait beau pour l'éloquent romancier d'acquérir enfin cette indépendance qui ne se soumet qu'aux principes. Lutter contre leurs indécisions, affermir leurs doctrines et armer leur volonté, voilà la tâche que doivent s'imposer surtout les écrivains d'aujourd'hui.

Il faut espérer dans les esprits d'élite que leur passé engage, il faut espérer aussi dans les jeunes générations qui sont en marche. L'avenir est le refuge de ceux que le présent ne saurait satisfaire; comment nous refuserions-nous cette consolation et cet espoir? Comment pourrions-nous manquer de confiance dans les futures destinées de la poésie? Les débuts de ce siècle ont été glorieux; la triste période commencée il y a une dizaine d'années touche sans doute à son terme, et, dût-elle se prolonger encore, il ne faut pas qu'elle nous fasse oublier ce que nous avons déjà produit. De 1825 à 1835, nos titres sont sérieux et considérables; le XVIIe siècle n'en avait pas autant, arrivé à la moitié de sa course. S'il possédait déjà, en 1647, tout Descartes et les plus beaux chefs-d'œuvre de Corneille, il ignorait les richesses plus brillantes qui ont consacré sa gloire. Pascal, occupé d'enrichir les sciences physiques, ne s'était pas encore armé de cette plume immortelle qui a fixé la langue; Bossuet était *le petit Bossuet, de Dijon*, dont parle Tallemant des

Réaux; Racine commençait à étudier le grec sous le sacristain Lancelot; La Fontaine se cherchait lui-même, sans trop se hâter, et suivant volontiers le chemin le plus long; Boileau avait onze ans, et qu'était Molière, sinon un comédien obscur, parti de Paris la veille et courant les grandes routes avec ses compagnons? Je doute qu'il y eût un œil assez clairvoyant pour découvrir dans des conditions si diverses cette famille dispersée qui devait un jour représenter le grand siècle. Parmi les maîtres, deux seulement avaient parlé. Quant aux écrivains qui composaient le monde littéraire d'alors, quant à cette foule qui faisait si grand bruit, n'était-ce pas une menace plutôt qu'une promesse? Quel désordre! quelle stérilité prétentieuse! quelle emphatique médiocrité dans cette période de Louis XIII! Ne soyons donc pas si prompts à nous décourager; prenons garde d'obéir à un lieu commun et d'abaisser inconsidérément notre siècle. Encore une fois, il a bien commencé et ne doit rien envier au début des plus belles époques; maintenons ce point, maintenons cette position noblement conquise. Nous avons derrière nous un rempart déjà glorieux, rallions-y toutes nos forces; c'est là qu'il faut préparer les sérieuses victoires qui décideront de nous, les conquêtes définitives qui doivent marquer le nom de ce siècle.

Ces poètes inconnus, ces imaginations heureuses qui relèveront un jour la fortune littéraire de ce temps-ci, se préparent sans doute en silence; peut-être ont-ils déjà pris rang dans la génération qui s'avance. On ne peut méconnaître des dispositions vives et brillantes chez un grand nombre de nos jeunes écrivains; les facultés précieuses ne leur manqueront pas plus qu'à leurs aînés. Qu'ils profitent donc de l'expérience commune; qu'ils assurent leur foi et ne livrent pas la Muse! Ils ont vu combien l'orgueil de l'esprit a troublé les ames les mieux douées, dans quelle confusion elles se sont perdues, et comme elles ont été entraînées de fautes en fautes jusqu'aux scandales de la vénalité. Ils demanderont à l'étude et à leurs convictions honnêtes cette dignité morale qui réparera nos ruines. L'infatuation n'aura pas de prise sur ces fermes caractères; leur sérieux amour de la poésie les préservera aussi de la frivolité; ils ne gaspilleront pas leur intelligence en des œuvres puériles, et leurs travaux exprimeront toujours une pensée. C'est ainsi qu'ils seront fidèles à l'esprit de leur temps et à la mission dont l'a chargé la Providence.

Qu'y a-t-il de plus beau que l'harmonieux développement d'un siècle? Chaque génération apporte avec elle je ne sais quels trésors printaniers et comme une gracieuse odeur de renouveau. Quand cette renaissance périodique disparaît, quand on n'aperçoit pas cette floraison régulière, il semble que le mouvement de la vie s'arrête et qu'une vieillesse anticipée nous menace. Voyez, au temps de Corneille et de Molière, ces transformations successives, ce perfectionnement continu

d'un même esprit : le siècle naît, il est jeune, il grandit et il règne. Sa forte adolescence profite des troubles de la fronde, des inspirations espagnoles, et produit *le Cid, Horace, Polyeucte.* — La génération suivante amène Pascal, Molière, Bossuet; une autre, peu de temps après, Racine, La Fontaine, Boileau et Fénelon. — N'admirez-vous pas aussi comme le grand concert du XVIII[e] siècle monte et s'accroît avec une prodigieuse harmonie? D'abord ce sont les railleries insouciantes, les hardiesses légères de Voltaire dans sa première période; puis arrive Montesquieu, puis Buffon, Diderot, d'Alembert, toute l'Encyclopédie, c'est-à-dire la puissance et l'audace; et, quand tout a été osé, voici Rousseau qui vient donner à ce siècle ce qui lui manquait, le spiritualisme, l'élan religieux, l'amour de la nature : il suscite une génération enthousiaste qui applaudira Mirabeau. Depuis les *Lettres sur les Anglais* jusqu'en 1789, et malgré toutes les frivoles distractions de cette société mondaine, le siècle s'avance avec une suite, une vigueur, un accroissement irrésistible. Chez nous, ce développement est indiqué par l'idéal entrevu au début de l'époque actuelle. Nous n'avons à recommencer ni la royale littérature de l'ancienne monarchie, ni les victorieux assauts du dernier siècle. Enfans d'un monde régénéré, nous devons donner à la démocratie l'élévation qui lui manquerait bientôt, si les arts ne balançaient l'influence de l'industrie et de la politique. Embellir et élever la société qui se forme, maintenir l'éternel idéal, perpétuer la grandeur de la France et sa supériorité intellectuelle, voilà le but sacré que doit poursuivre la littérature du XIX[e] siècle. Les esprits infatués d'eux-mêmes et insoucians des idées, les écrivains qui abaissent les lettres devant l'industrie, quels que soient leurs noms, trahissent la France et compromettent la plus belle des causes. Tous ceux, au contraire, qui se souviendront du programme annoncé au commencement de ce siècle, qui le reprendront avec force et affermiront en leurs ames l'amour de l'art sérieux, ceux-là seront vainqueurs; ils auront rempli une mission que la patrie n'oubliera pas. C'est pour cela que nous avons dénoncé résolûment les vices qui nous déciment; c'est pour cela aussi que nous avons rappelé à leur poste les écrivains d'élite et que nous nous adressons aux générations qui s'approchent. L'armée se ralliera, plus forte, plus sûre d'elle-même; la dignité de l'esprit sera sauvée, et la société nouvelle, triomphant de l'industrie et des influences vulgaires, ne sera pas inférieure aux sociétés qu'elle remplace.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ÉTUDES

SUR

L'ART ET LA POÉSIE

EN ITALIE.

II.

PÉTRARQUE.

Pétrarque a exercé sur les études littéraires de son temps une influence immense; il s'est trouvé mêlé aux plus grandes affaires de son pays; il a été chargé des ambassades les plus importantes; dans ses lettres adressées à l'empereur, aux papes, aux princes les plus puissans de l'Italie, il a discuté avec franchise, avec éloquence, les plus hautes questions de la politique, de la diplomatie; il a traité avec une rare sagacité les problèmes les plus difficiles de l'érudition et de la philosophie, et pourtant son nom, si éclatant et si glorieux il y a cinq siècles à peine, serait aujourd'hui à peu près oublié, s'il n'eût pas aimé, s'il n'eût pas célébré son amour, s'il n'eût pas chanté l'objet de sa passion.

avec une élégance, une délicatesse, qui n'ont jamais été surpassées. Les querelles de l'empire et de la papauté, des Guelfes et des Gibelins, occupent tout au plus l'esprit des hommes studieux; l'amour de Pétrarque pour Laure, les sonnets et les *canzoni*, où toutes les émotions, toutes les souffrances de cet amour sont racontées, gardent une éternelle jeunesse. La durée, la constance, la pureté de cette passion, ont rencontré beaucoup d'incrédules; mais depuis les recherches ingénieuses de l'abbé de Sade, depuis les travaux patiens de Tiraboschi et de Ginguené, le doute n'est plus permis. C'est dans les œuvres latines du poète, dans ses lettres et surtout dans ses dialogues avec saint Augustin, qu'on trouve les éclaircissemens les plus complets, les plus décisifs, sur la nature et la durée de son amour. Pétrarque était né dans la quatrième année du XIVe siècle, trente-neuf ans après l'auteur de *la Divine Comédie*. Laure de Noves, qu'il devait immortaliser dans ses chants, naissait quatre ans plus tard. Quand Pétrarque vit Laure pour la première fois, en 1327, elle était mariée depuis trois ans à Hugues de Sade; elle mourut en 1348, emportée par la peste qui décimait une partie de l'Europe, et, pendant plus de vingt ans, l'amour qu'elle avait inspiré ne se démentit pas un seul jour, ne perdit rien de son ardeur. Le cœur et la pensée de Pétrarque ne cessèrent pas un seul jour d'appartenir tout entiers à Laure de Noves. Cependant, pour réduire cette constance à des proportions humaines, nous devons dire que les sens de Pétrarque ne furent pas aussi fidèles que son cœur et sa pensée. En 1337, après dix ans d'une attente inutile, désespérant de fléchir celle qu'il aimait, il jeta les yeux sur une femme dont le nom est demeuré inconnu, dont il n'a jamais parlé ni dans ses œuvres italiennes ni dans ses œuvres latines, et en eut deux enfans : un fils, qui mourut avant lui, et une fille, mariée en Lombardie, qui lui survécut. Toutefois, malgré cet entraînement passager, qui s'explique très bien par l'âge du poète, car il n'avait alors que trente-trois ans, la passion de Pétrarque pour Laure se réveilla bientôt plus ardente, plus absolue que jamais, et la mort même ne l'éteignit pas : l'immortel désir devint un immortel regret.

Le langage mystique dont Pétrarque s'est servi dans la plupart de ses sonnets, en parlant de la femme qui régnait dans son cœur, a fait croire que son amour avait toujours été dégagé de toute pensée sensuelle; c'est une erreur facile à réfuter. La lecture attentive de ses œuvres latines et même celle de ses œuvres italiennes montre clairement que l'amant de Laure tenait à l'humanité aussi bien que l'amant d'Henriette; et, s'il ne s'explique pas avec la franchise de Clitandre, au moins faut-il reconnaître qu'il n'habite pas toujours la région des nuages. Je sais que l'opinion contraire est généralement accréditée; mais cette opinion ne soutient pas l'examen. Dans les sonnets, dans les *canzoni*, dans

le traité du *Mépris du monde*, divisé en trois dialogues, dont les interlocuteurs sont Pétrarque et saint Augustin, on trouve plus d'un passage à l'appui de l'opinion que j'émets ici. L'amant de Laure a désiré, espéré, supplié; il n'est pas permis d'en douter. Pour nier ses désirs, ses espérances, ses supplications, il faut nier le sens même des mots, l'acception la plus naturelle, la plus légitime, des paroles auxquelles le poète a confié l'expression de sa pensée. Si le désir ne se fût jamais éveillé dans le cœur de Pétrarque, s'il ne se fût jamais enhardi jusqu'à l'espérance, jusqu'à la prière, comment s'expliqueraient les reproches que Laure lui adresse? Si l'amant n'eût jamais rien demandé, pourquoi Laure lui dirait-elle : Je ne suis pas ce que tu penses? Se plaindrait-elle dans ces termes d'une adoration muette ou constamment respectueuse? Pour ma part, je l'avoue, j'ai peine à le croire. D'ailleurs, le désir, l'espérance, la prière, n'ôtent rien à la grandeur de l'amour. Les vœux les plus ardens, lorsque le cœur et la pensée y tiennent autant de place que les sens, ne sauraient être un outrage pour la femme la plus pure, la plus sévère pour elle-même. Aussi voyons-nous que Laure, malgré la vivacité de ses reproches, a rendu pleine justice à la passion de son amant. Elle a résisté, elle n'a rien accordé; mais sa colère s'est apaisée. Heureuse et fière de l'amour qu'elle inspirait, si elle n'a pas voulu l'encourager, elle n'a pas voulu non plus le réduire au silence. Si elle n'accueillait pas, si elle refusait d'exaucer les vœux qui lui étaient adressés, ces vœux pourtant ne lui déplaisaient pas. Malgré sa ferme résolution de rester fidèle jusqu'au bout à la vertu la plus austère, elle ne se plaignait pas, elle ne pouvait se plaindre d'être aimée avec tant de constance et d'ardeur. Il y a dans l'amour de Pétrarque pour Laure une exaltation, une sincérité, qui doivent désarmer le cœur le plus farouche. L'amour ainsi compris, malgré le trouble impérieux dont il ne peut s'affranchir, n'est pas seulement un hymne à la beauté; c'est aussi un hymne au cœur, un hymne à l'intelligence. Le poète, en effet, ne dit pas à la femme qu'il supplie : Ce que j'aime en vous, c'est votre beauté, votre jeunesse, l'éclat de vos yeux, la fraîcheur de vos lèvres; il lui dit aussi, il lui dit à toute heure : Votre, cœur qui s'associe à tous les sentimens généreux, votre intelligence, qui devine toutes les nobles pensées, m'attachent à vous par une chaîne que le temps ne saurait briser. Votre beauté pâlira, vos yeux perdront leur éclat, vos lèvres leur fraîcheur; mais la jeunesse en fuyant n'emportera pas mon amour. Votre beauté me ravit; mais la meilleure partie de vous-même, celle que mes yeux ne voient pas, est-elle moins digne d'adoration et de prière? J'aime le son de votre voix, j'aime jusqu'au bruit de vos pas, chacun de vos mouvemens semble réglé par une divine harmonie; mais je ne chéris pas moins tendrement les sentimens cachés au fond de votre conscience, les pensées qui n'arrivent pas sur

vos lèvres et que mon oreille ne peut entendre. Indulgente ou sévère, je vous bénis, car toute ma vie est en vous et je vous appartiens tout entier. Aussi Laure a pâli plus d'une fois en voyant Pétrarque s'éloigner. Quoique ses yeux n'aient jamais rien promis, elle ne se rappelait pas sans émotion, sans attendrissement, les regards ardens qu'elle avait rencontrés. Jamais l'aveu de son attendrissement ne s'est échappé de sa bouche; mais cet aveu n'avait pas besoin de paroles pour arriver jusqu'au cœur de son amant. En pâlissant, Laure avait trahi son secret. Cette pensée aurait dû être pour lui une source de joie et de bonheur; car un sourire, une parole affectueuse, un serrement de main de la part d'une femme sévère pour elle-même, esclave résignée de son devoir, ont plus de prix que la possession d'une femme qui n'a pour elle que la jeunesse et la beauté. Mais le cœur de l'homme le mieux fait pour aimer, pour inspirer l'amour, est un abîme d'ingratitude; au lieu de remercier le ciel des bienfaits qui lui sont accordés, il ne songe qu'à s'affliger, à s'irriter des obstacles qui le séparent du bonheur rêvé. L'avidité, l'ambition, étouffent la reconnaissance. Laure devint mère onze fois, et neuf de ses enfans lui survécurent. Cette maternité féconde était pour Pétrarque un éternel sujet d'affliction, une torture sans fin. Chaque fois qu'il voyait s'accroître la famille de Laure, sa jalousie, un instant assoupie, se réveillait plus furieuse, plus ardente que jamais. Alors il se prenait à douter du témoignage de ses yeux; cette pâleur dont la vue l'avait enivré lui apparaissait comme un rêve indigne d'arrêter un instant son attention. Il se disait qu'il avait été bien fou d'accepter comme une preuve d'amour ce trouble où peut-être il n'était pour rien. Il s'accusait d'ineptie, d'aveuglement; il maudissait sa crédulité, niait résolûment tous ses souvenirs, et cette protestation obstinée contre l'évidence imposait silence pour un instant à sa jalousie; ne se croyant plus aimé, il se promettait de contempler d'un œil indifférent cette famille, chaque année plus nombreuse, qui avait allumé dans son cœur une rage si désespérée, qui lui avait coûté tant de larmes brûlantes. Bientôt cependant l'évidence reprenait ses droits; il rassemblait ses souvenirs, il passait en revue toutes les preuves muettes, tous les témoignages silencieux d'affection que Laure lui avait donnés, et la certitude d'être aimé ranimait toute sa jalousie.

La douleur de Pétrarque fut profonde. Convaincu de la folie de ses premières espérances, il voulut voyager, et crut, dans l'ingénuité de son cœur, que les voyages le guériraient, que l'image de la femme aimée pâlirait peu à peu, et peut-être un jour finirait par s'effacer de sa mémoire. Vains efforts, inutile diversion, tentative impuissante! son amour le suivait partout, il marchait avec lui, il faisait partie de lui-même. Au milieu des forêts, au bord des fleuves, sous le soleil brûlant de midi ou vers la fin du jour, quand le crépuscule calme et serein

semble inviter aux douces rêveries, à toute heure, en tout lieu, l'amant de Laure était toujours le même. Face à face avec sa conscience, il avait beau chercher dans le spectacle de la nature une distraction à ses souffrances; l'inexorable voix de son cœur le ramenait vers l'image adorée et fermait ses yeux à la beauté du paysage, ou, s'il lui arrivait de contempler d'un regard attentif les vallées qui s'étendaient à ses pieds, les montagnes qui se dressaient devant lui, les plaines fleuries ou dorées qui se confondaient avec l'horizon, les nuages qui passaient sur sa tête, dans chaque objet il retrouvait quelque chose de Laure. Dans les blés, il revoyait sa blonde chevelure; dans le murmure des feuilles agitées par le vent, il entendait le bruit de ses pas; dans la plainte du ruisseau dont les flots limpides venaient expirer sur la grève, il écoutait le chuchotement de sa voix. Parfois dominé par son illusion, il parlait à Laure comme si elle eût été près de lui, et il s'étonnait d'attendre inutilement sa réponse. Ainsi le voyage, au lieu de le calmer, au lieu de le guérir, redoublait son trouble et son agitation. Chaque matin il quittait le gîte où il avait passé la nuit, chaque matin il reprenait son bâton de pèlerin; ses yeux voyaient de nouveaux horizons; il fatiguait, il brisait son corps avec acharnement, mais il ne pouvait réussir à chasser de son cœur l'image adorée, et bientôt, las de cette lutte haletante, il se prenait à regretter l'air que Laure respirait, les sentiers où elle imprimait ses pas, l'ombre qui l'abritait, les haies discrètes derrière lesquelles il s'était caché pour apercevoir son beau front ou ses lèvres vermeilles qu'un voile jaloux dérobait à peine à l'avide curiosité de l'amant. Il regrettait jusqu'aux reproches, jusqu'à l'impatience, jusqu'à la colère qu'il avait lue dans les yeux de Laure. Ses souffrances, qu'il avait reprochées au ciel comme autant d'injustices, lui revenaient maintenant en mémoire comme autant de momens fortunés, comme des heures bénies, à jamais dignes de reconnaissance, et il demandait pardon à Dieu d'avoir blasphémé, d'avoir méconnu son bonheur, et son cœur s'exhalait en actions de graces.

Il revenait près de Laure, résolu à jouir pleinement de sa présence, à s'enivrer de sa vue, à ne plus accuser le ciel, à ne plus se rendre coupable d'ingratitude envers Dieu, qui avait mis un ange sur sa route; mais bientôt, hélas! sa douleur renaissait plus vive, plus cuisante, plus impitoyable que jamais. Consumé de désirs que la possession pouvait seule apaiser, trop sûr que la femme en qui se résumait pour son cœur le monde entier ne serait jamais à lui, il n'envisageait l'avenir qu'avec désespoir. Vainement se disait-il qu'il devait s'applaudir de l'avoir retrouvée, de respirer l'air qu'elle respirait, de pouvoir se placer sur son passage et rencontrer son regard: son cœur se taisait devant les reproches de sa raison; à peine la raison avait-elle cessé de parler, à peine avait-elle épuisé les argumens qu'elle croyait victorieux, que

le cœur recommençait à murmurer, à se plaindre, à se révolter. L'amant de Laure se sentait engagé dans une voie sans issue. Retourner en arrière, se détacher de la femme qui gouvernait toutes ses pensées, essayer de l'oublier, il ne fallait pas y songer; un tel projet ne pouvait pas même traverser son esprit. Le malheureux sentait tout le poids de sa chaîne et n'osait la briser, car il comprenait trop bien qu'à peine libre, à peine rendu à l'indépendance, il pleurerait amèrement son esclavage. Une pensée inexorable assiégeait son ame à toute heure, s'asseyait à son chevet, troublait son sommeil et désolait ses rêves: — Elle m'aime, je le sais, je n'en puis douter, j'ai lu dans ses yeux le secret de son cœur; elle a beau s'en défendre, elle a beau se montrer sévère et cacher la pitié sous la colère, elle n'a pu me dérober son émotion, son attendrissement; ce n'est pas contre moi seul, c'est contre elle-même aussi qu'il lui faut lutter. Loin de moi comme près de moi, elle trouve en elle-même un ennemi à combattre, un danger à repousser. Plus d'une fois peut-être ses vœux sont allés au-devant des miens, plus d'une fois elle s'est dit qu'elle n'avait rien à me pardonner, qu'elle-même, aux yeux de Dieu, avait besoin d'indulgence, qu'elle avait perdu le droit de me juger, de me condamner, qu'une commune sentence était suspendue sur nos têtes. En se condamnant, elle m'absout; où commence la complicité, la justice se tait. Elle m'aime, je ne puis fermer les yeux à l'évidence; elle a pâli en me voyant partir, ses yeux m'ont suivi; Sennuccio était près d'elle, épiant les larmes qui roulaient au bord de sa paupière, et pourtant elle ne sera jamais à moi. Son devoir lui est plus cher que mon bonheur; ai-je le droit de lui reprocher sa résolution? Sa vertu fait mon supplice; mais dois-je l'accuser, quand elle se défend contre elle-même comme elle se défendait d'abord contre moi? Mes plaintes ne peuvent s'adresser qu'au ciel, qui l'a placée trop tard sur ma route.

L'affliction, le désespoir de Pétrarque devaient aller plus loin encore. A force de s'apitoyer sur sa vie, à force de souhaiter, d'appeler la mort, l'amant de Laure devait concevoir, devait rêver, devait invoquer le suicide comme son unique refuge. Et ce n'est pas ici une conjecture plus ou moins vraisemblable, une conclusion tirée hardiment de quelques mots obscurs qui se prêtent aux interprétations les plus diverses. L'idée de la mort volontaire paraît dans les vers de Pétrarque sous une forme qui n'a rien d'ambigu. Cette idée s'est-elle souvent présentée à son esprit? Il est difficile de le savoir, et la lecture attentive de ses œuvres ne fournit à cet égard aucun renseignement. Quoi qu'il en soit, le poète a triomphé de son désespoir, il a résisté à la tentation du suicide. Si l'on soumet à un examen sévère les sonnets et les *canzoni* où Pétrarque exhale sa douleur, on arrive à comprendre qu'il a trouvé dans l'analyse et la peinture de ses souffrances une consolation que

l'amitié la plus sincère, la plus dévouée, ne pouvait lui offrir. En étudiant la cause de sa douleur, en se rappelant jusqu'aux moindres circonstances qui avaient accompagné les premiers développemens de sa passion, en recherchant avec un soin patient les épisodes les plus obscurs de ce récit enfoui au fond de son cœur, il a donné le change à sa pensée. Peu à peu, sans doute, il s'est exalté dans la contemplation de ses souffrances, il s'est enorgueilli des épreuves qu'il avait traversées. Peut-être même, dans un accès de fierté, est-il allé jusqu'à se dire : Personne encore n'a souffert autant que moi; personne n'a aimé d'un amour aussi ardent, aussi fidèle, aussi persévérant, aussi désintéressé; personne n'a élevé dans son cœur à la femme préférée un temple aussi magnifique, personne ne lui a rendu un culte aussi fervent. C'est une folie commune chez les amans de s'attribuer le privilége de la douleur et de la fidélité, folie bien digne de pardon, puisqu'elle sert à consoler, à soulager sinon à guérir, à tromper sinon à renouveler les cœurs dominés par une passion sans espérance. En suivant toutes les transformations de la pensée de Pétrarque dans les sonnets et les *canzoni* consacrés à la peinture de son amour, il est impossible de ne pas arriver à la conclusion que j'énonce. Ses plaintes sont d'abord modestes et résignées; bientôt elles changent de ton et se laissent emporter jusqu'à l'orgueil. L'ame du poète s'élève par son martyre au-dessus du vulgaire; elle se fait de sa douleur un trépied, un trône d'où elle domine la foule ignorante, la foule que les épreuves de la passion n'ont pas sanctifiée.

Bientôt toutes ses pensées se tournèrent vers la gloire. Le désir ardent d'obtenir une renommée européenne imposa pour quelque temps silence à la douleur. Ce fut à la langue latine que Pétrarque voulut demander la gloire. Quand on songe que ses œuvres latines comptent à peine aujourd'hui dans l'Europe entière quelques centaines de lecteurs, on s'étonne d'abord de cette résolution. Pourtant, si l'on veut bien se rappeler que dans la première moitié du XIV[e] siècle, c'est-à-dire quand Pétrarque prenait le parti qui nous étonne aujourd'hui, la langue italienne était à peine formée, la surprise s'évanouit. Quoique le XV[e] siècle ait donné tort à Pétrarque, nous comprenons sa défiance envers la langue vulgaire de son pays. Comme il avait fait de Cicéron et de Virgile les compagnons assidus de ses promenades solitaires, comme il passait une partie de ses nuits dans la lecture de l'orateur et du poète romains, il devait naturellement être amené à imiter ces deux illustres modèles. Les lettres de Cicéron donnèrent à Pétrarque l'idée d'une correspondance latine avec les personnages les plus éminens de son temps, soit dans les lettres, soit dans l'église, soit dans la politique. Dans son désir de s'entretenir avec les grands hommes de l'antiquité, il allait jusqu'à écrire aux morts glorieux dont le nom domine l'his-

toire, aux guerriers, aux hommes d'état, aux poètes, qui représentent le génie militaire, politique et poétique de l'ancienne maîtresse du monde. Parmi les héros de l'antiquité, Scipion l'Africain avait surtout captivé l'attention et la sympathie de Pétrarque; l'alliance du courage et de la pureté morale l'avait particulièrement séduit. Ce héros devint pour Pétrarque le sujet d'une épopée latine. Ce poème, connu sous le nom d'*Africa*, mais qui compte aujourd'hui bien peu de lecteurs, fut au XIVe siècle, il faut bien le dire, quelque étrange que puisse paraître un tel fait, le principal ou plutôt l'unique fondement de la gloire poétique de Pétrarque. Je ne veux pas en conclure, à Dieu ne plaise! que ses vers en langue vulgaire n'eussent, de son vivant, aucune célébrité; ce serait faire au goût de ses contemporains une injure gratuite. Pourtant, quel que fût le charme, quel que fût le succès, quelle que fût même, si l'on veut, la popularité de ses sonnets et de ses *canzoni*, qu'il désigne dans ses œuvres latines sous le nom de jolies bagatelles, ni les sonnets ni les *canzoni* n'auraient donné à Pétrarque la couronne poétique du Capitole. Ces créations spontanées de son génie étaient acceptées comme de simples délassemens, et personne ne songeait à y voir un titre de gloire vraiment sérieux.

Ce fut *l'Afrique*, *l'Afrique* seule, qui décida le couronnement de Pétrarque. Et pourtant ce poème était loin d'être achevé : à peine l'auteur en avait-il écrit quelques centaines de vers; mais ces vers, copiés à la hâte, lus et relus avidement, étaient alors un événement littéraire de la plus haute importance : une épopée, une épopée latine, une lutte corps à corps avec l'auteur de l'Énéide, il y avait là de quoi émouvoir, de quoi étonner, de quoi passionner l'Europe savante, et la manière dont cette nouvelle fut accueillie le prouve bien. Le même jour, presque à la même heure, Pétrarque reçut du sénat de Rome et de l'université de Paris des lettres qui l'invitaient à venir recevoir la couronne poétique. Il hésita quelque temps entre l'université de Paris et le sénat de Rome; après avoir pris conseil de son meilleur, de son plus fidèle ami, de Giacomo Colonna, il se décida pour le sénat de Rome. Cependant il ne voulut pas franchir les degrés du Capitole avant d'avoir consulté sur le mérite de son poème Robert, roi de Naples, qui passait alors pour un des plus savans hommes de son temps. Il lut au roi Robert les premiers chants de *l'Afrique*, et soutint pendant trois jours un examen public sur la plupart des connaissances humaines. Après cette épreuve dont il sortit triomphant, il se crut vraiment digne d'être couronné au Capitole, et ne douta plus de lui-même. Le roi Robert l'ayant prié de lui dédier son poème de *l'Afrique*, il se rendit à ses instances avec empressement. Le couronnement de Pétrarque se fit à Rome en 1341 avec une pompe, une splendeur capables de satisfaire l'ame la plus ambitieuse. L'orgueil le plus exigeant devait être content d'un

pareil hommage, et pourtant il est permis de douter que la joie de Pétrarque fût vraiment complète. S'il avait souhaité la gloire, s'il l'avait conquise, ce n'était pas pour la gloire elle-même : c'était pour que Laure tressaillît de joie et d'orgueil en contemplant le laurier posé sur le front de son amant. Cette espérance ne serait-elle pas déçue? La gloire obtiendrait-elle ce que l'amour n'avait pas su obtenir? Cette pensée dut se présenter à l'esprit de Pétrarque à l'heure même où il franchissait les degrés du Capitole pour recevoir la couronne poétique. La gloire la plus éclatante peut-elle contenter, peut-elle apaiser un cœur agité par l'amour? La gloire est une distraction et parfois une trêve à la souffrance; mais, pour un homme dominé par une affection ardente, le bruit qui se fait autour de son nom, les témoignages publics d'admiration prodigués à ses ouvrages ne sauraient effacer le souvenir de la femme préférée. Quand une femme est détrônée par la gloire dans le cœur de son amant, elle peut se plaindre, elle peut s'étonner, elle peut souffrir dans son orgueil humilié; elle n'a vraiment rien à regretter : le cœur qui lui échappe ne valait pas la peine d'être disputé. La gloire est une épreuve dangereuse, une épreuve décisive; les cœurs qui la subissent victorieusement, qui résistent aux applaudissemens, à l'enivrement de la foule, méritent seuls un souvenir éploré. La gloire, digne récompense du génie, mais impuissante pour le bonheur, n'effaça pas l'image adorée dans le cœur de Pétrarque; l'amour demeura tout entier, et, pendant les sept années qui s'écoulèrent entre le couronnement du poète et la mort de Laure, il fut toujours aussi ardent, aussi absolu.

Comme la passion de Pétrarque est le principal événement de sa vie, comme ses voyages, ses travaux, sa renommée, se rattachent à cette passion, j'ai négligé à dessein de raconter tous les incidens dont se compose sa biographie, et jusqu'ici j'ai limité ma tâche à l'analyse de cette passion. Cette méthode, qui peut, au premier aspect, sembler singulière, n'est pas, je crois, sans avantage lorsqu'il s'agit d'un homme tel que Pétrarque, dont le cœur a gouverné l'esprit et la volonté. Maintenant, en effet, l'homme nous est connu, nous le savons tout entier; tous ses désirs, toutes ses souffrances ont passé sous nos yeux. L'homme ainsi étudié nous explique le poète, et nous pouvons ouvrir avec confiance le *Canzoniere* où Pétrarque a déposé la meilleure partie de lui-même.

On a fait aux sonnets de Pétrarque un reproche très grave et qui ne manque pas de justesse, pourvu qu'on ne l'applique pas d'une façon absolue à l'ensemble de ces compositions; on a dit qu'ils manquent de simplicité. Cette accusation, je le reconnais, est fondée sur le bon sens, sur l'évidence; seulement il ne faut pas la généraliser, car la moitié au moins des sonnets du *Canzoniere* offre toute la simplicité, toute la clarté,

toute la franchise qu'on peut souhaiter. Quant à ceux où l'esprit seul domine, où des pensées souvent ingénieuses, mais presque toujours étrangères à la passion, sont combinées avec patience, présentées avec adresse, j'avouerai sans hésiter, malgré l'heureux choix de mots qui les distingue, qu'ils offriraient peu d'intérêt, si le nom de Pétrarque ne les recommandait à l'attention. L'élégance et la grace des images méritent d'être étudiées; mais cette lecture ne dit rien au cœur, et je conçois très bien qu'elle rebute ceux qui, n'ayant pas une connaissance profonde de la langue italienne, sont obligés de méditer sur chaque ligne avant de deviner ce que l'auteur a voulu dire. Quand Pétrarque se compare à un cygne parce que ses cheveux blanchissent, quand il décompose le nom de Laure pour y trouver la louange, le respect et le silence, ou bien quand, à l'aide d'une apostrophe placée entre la première et la seconde lettre, il voit dans ce nom sacré l'air même qu'il respire, assurément tous ces enfantillages ne peuvent donner à personne un plaisir bien vif; mais les sonnets exclusivement ingénieux, dont la seule valeur repose sur l'arrangement des mots et le choix des images, forment à peine la moitié de ceux où Pétrarque a parlé de son amour. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que l'amant de Laure a contribué aussi puissamment que l'auteur de *la Divine Comédie* à la formation de la langue italienne; il est même avéré pour les philologues que le style du *Canzoniere* est généralement plus pur, plus châtié, plus fidèle aux origines latines, que le style de *la Divine Comédie*. Il ne faut donc pas s'étonner si Pétrarque, écrivant sur un thème unique plusieurs centaines de sonnets, s'est quelquefois laissé aller au plaisir puéril d'arranger des mots, d'assortir des images. Quand on poursuit courageusement la lecture du *Canzoniere*, on ne tarde pas à s'apercevoir que la passion y joue un rôle très important; mais pour trouver les pages où le cœur parle seul, où les sentimens les plus délicats, les plus vrais, les vœux les plus ardens, sont exprimés avec franchise, il faut se résigner à lire sans impatience plus d'une page remplie de purs jeux d'esprit. La plupart de ceux qui parlent de Pétrarque et le condamnent magistralement comme un poète constamment maniéré n'ont pas lu cinq cents vers du *Canzoniere*, c'est-à-dire ne connaissent pas même la huitième partie des sonnets. Un jugement prononcé avec tant de légèreté ne mérite pas d'être discuté.

Le poète a su éviter la monotonie; en racontant ses joies, ses espérances, ses regrets, il a trouvé moyen d'intéresser, d'émouvoir, de mettre dans la peinture d'un sentiment unique une variété que le sujet semblait exclure. Il bénit le jour, l'heure et le lieu où il a vu Laure pour la première fois. Il se rappelle avec ivresse le sentier fortuné où elle a daigné lui montrer un visage moins sévère, où elle lui a souri. Cette passion si souvent mystique dans son langage ne s'interdit pour-

tant ni les reproches ni l'ironie. Le miroir où Laure prend plaisir à se contempler, les perles et les fleurs qu'elle mêle à ses cheveux excitent à bon droit la colère de l'amant et amènent sur ses lèvres des paroles sévères. C'est en s'admirant sans relâche que Laure apprend à ne pas aimer; c'est en attachant sur son image un regard ébloui qu'elle enseigne à son cœur l'oubli et le dédain. Un jour le poète conçoit les espérances les plus hardies, il croit toucher au bonheur; son espérance est déçue, et il se plaint avec amertume. Si cette plainte est sincère, si les reproches qui l'accompagnent ne sont pas un caprice d'imagination, Laure, malgré l'immuable pureté de toute sa vie, aurait laissé s'échapper de sa bouche une promesse imprudente. Qu'avait-elle promis? Pétrarque ne le dit pas d'une manière formelle; mais, sous la discrétion de son langage, il est facile de deviner toute la hardiesse de ses espérances; il compte les heures et il s'écrie : Si mon aveugle désir ne m'égare pas, le moment promis à la pitié est maintenant arrivé. Ces mots semblent indiquer assez clairement un rendez-vous auquel Laure a manqué. Puis il ajoute : Quel vent cruel a tué la semence qui allait éclore et donner le fruit désiré? Quelle muraille s'est élevée entre ma main et l'épi? Si cette plainte ne doit pas être prise dans un sens général, si, au lieu de s'appliquer à une série d'espérances déçues, elle désigne un jour, une heure, promis à la pitié, si la muraille placée entre la main et l'épi n'a pas une signification purement figurée, on conçoit quel dut être le désespoir de l'amant trompé dans son ambition. A coup sûr, il n'y a dans le ton de cette plainte rien qui justifie l'accusation portée habituellement contre Pétrarque; il n'y a pas un vers dans ce sonnet qui manque de franchise et de vivacité. Quelle que soit l'interprétation à laquelle on s'arrête, qu'on prenne ce morceau dans le sens littéral ou dans le sens figuré, il est impossible de méconnaître le mérite singulier de l'expression. Toutes les images conviennent parfaitement à la pensée; l'analogie est fidèlement respectée. L'arrangement des mots n'a rien de laborieux; l'art du poète est si parfait, qu'il réussit à se cacher tout entier. Il y a dans la forme tant de spontanéité, tant d'abondance, qu'on oublie d'admirer l'harmonie des vers pour s'associer au désespoir de l'amant. Combien d'autres sonnets dans le *Canzoniere* méritent la même louange! Combien d'autres parlent au cœur dans une langue qui n'a jamais été surpassée!

Le plus beau, le plus grave, le plus complet à mon avis de tous les sonnets de Pétrarque, c'est celui où le poète raconte son entretien dans le ciel avec Laure morte depuis plusieurs années. Il y a dans le récit de cette vision un accent qui rappelle le style des prophètes. Ravi par sa pensée jusqu'à la troisième sphère qu'habitent les amans, le poète revoit plus belle et moins fière celle qu'il a tant aimée. Elle le prend par la main, et d'une voix angélique lui annonce qu'un jour il sera près d'elle.

Le bonheur de Laure ne peut être compris par l'intelligence humaine, et pourtant Laure attend son amant dans le ciel. Son bonheur ne sera pas complet tant qu'ils ne seront pas réunis. Pourquoi a-t-elle ouvert la main qui tenait la mienne? s'écrie le poète éploré. Au son de ses paroles compatissantes, peu s'en est fallu que je ne restasse dans le ciel. Il faut lire dans l'original cet admirable sonnet que je ne veux pas traduire. La fidélité la plus scrupuleuse, l'interprétation la plus littérale ne réussirait pas à rendre le charme divin qui respire dans chaque vers. Jamais l'amour ne s'est exprimé avec plus de délicatesse, jamais le regret ne s'est révélé sous une forme plus pathétique, jamais l'espérance d'une vie meilleure et d'une réunion ardemment désirée n'a trouvé des accens plus pénétrans. Le cadre du sonnet est tellement étroit, qu'il semble impossible, en l'acceptant, de donner à la pensée toute la grandeur que permettrait le nombre indéfini des strophes d'une ode. Pétrarque a démontré victorieusement par le récit de cette vision céleste qu'il y a place, même dans le cadre étroit du sonnet, pour le développement complet des idées les plus sublimes. Toute la difficulté consiste à choisir les traits caractéristiques de l'idée qu'on veut exprimer. En réduisant la donnée poétique à ses élémens principaux, en négligeant tous les élémens secondaires, on élargit le cadre qui d'abord semblait si étroit. Mais, pour faire le choix dont je parle, le goût le plus sûr ne suffit pas; le génie seul saisit par intuition les traits caractéristiques, le génie seul sait éliminer hardiment tout ce qui n'a pas une véritable importance. Aussi ne conseillons-nous à personne d'enfermer sa pensée dans les quatorze lignes d'un sonnet. L'ode ou l'élégie, qui offrent au poète plus d'espace et de liberté, nous semblent devoir être préférées dans la plupart des cas. Cependant je ne crois pas que la pensée de Pétrarque, développée dans de plus larges proportions, eût rien gagné à cette métamorphose. Toutes les parties essentielles de la donnée se trouvent très nettement rendues dans le sonnet dont je parle; l'ode ou l'élégie ne pouvaient rien ajouter qui rendît l'émotion plus profonde. Ici la sobriété dans l'expression était de nécessité absolue; si le poète, au lieu de raconter en quelques lignes son entretien avec Laure, eût multiplié les détails, la divine vision n'aurait pas eu, j'en suis sûr, la grandeur et la grace touchante qui excitent dans l'ame du lecteur une si légitime admiration.

Les *canzoni* sont de véritables odes divisées en strophes régulières. Dans ce genre de composition, comme dans le sonnet, Pétrarque a touché les dernières limites de l'art lyrique; il sert encore aujourd'hui de modèle et de guide à tous ceux qui veulent s'aventurer dans cette voie difficile. L'élégance et la noblesse du style n'ont jamais été portées plus loin, et cependant ces deux qualités si précieuses ne recommandent pas seules les *canzoni* de Pétrarque. Ce qui les caractérise, à mon

avis, d'une manière toute particulière, ce qui leur donne une physionomie toute spéciale, c'est la simplicité presque familière du début et l'adresse merveilleuse avec laquelle l'auteur s'élève de strophe en strophe jusqu'aux plus hautes pensées. Il ménage si bien ses forces, il met tant de naturel dans les transitions, il enchaîne si habilement toutes ses idées, que le lecteur se trouve transporté comme à son insu dans les plus hautes régions de la fantaisie. Dans les *canzoni* de Pétrarque, les premières strophes ont presque toujours le ton de l'épître; elles annoncent rarement le ton des strophes qui vont suivre. Ce contraste entre le début et le reste de la composition, facile à constater, est d'ailleurs si bien déguisé, qu'il ne saurait offenser le goût. Une des plus gracieuses *canzoni* est celle où le poète s'adresse au ruisseau qui a reçu dans ses ondes limpides le beau corps de la femme qu'il aime. Il porte envie aux fleurs qui émaillent les rives bénies de ce ruisseau, aux fleurs qu'elle a foulées, à celles qui sont tombées sur ses blanches épaules, sur les tresses dorées de sa chevelure. Il y a dans l'expression de ces sentimens une délicatesse, une simplicité pleines de charme; chaque parole ressemble à une caresse. Peu à peu la tendresse prend l'accent de la mélancolie. Le poète pense à la mort, et il adresse au ciel une prière fervente : il demande à reposer sous les fleurs que Laure a foulées, au bord du ruisseau qui l'a reçue dans ses ondes limpides. Un jour peut-être, elle arrosera de ses larmes le tombeau de l'homme qui l'a tant aimée. Il est impossible de lire sans émotion cette pièce dont chaque vers respire la sincérité la plus parfaite. Quoique toutes les paroles soient choisies avec un art infini, il semble que ces strophes n'aient pas coûté au poète un instant de réflexion, tant elles ont de naturel et de liberté dans leur mouvement; toutes les pensées ont une forme si précise, qu'il serait impossible de la changer, de la modifier sans altérer d'une manière fâcheuse le caractère de la composition. A ceux qui accusent Pétrarque d'une prédilection exclusive pour les idées ingénieuses, on peut offrir cette *canzone* comme une éloquente réfutation de leur opinion. Si, après l'avoir lue, ils persistent dans leur accusation, c'est qu'ils prendront plaisir à nier l'évidence. S'obstiner à vouloir les convaincre serait perdre son temps et ses paroles. Quant à ceux qui se laissent aller naïvement à leurs émotions et les traduisent avec franchise, sans s'inquiéter des formules accréditées, leur avis ne saurait être douteux : ils verront certainement dans cette *canzone* un chef-d'œuvre de tendresse et de mélancolie.

Pétrarque a écrit sur les yeux de Laure trois *canzoni* connues sous le nom des *Trois Sœurs*. En traitant trois fois le même sujet, il a trouvé moyen d'être toujours nouveau. Quoique l'éloge de la beauté tienne une large place dans ces trois compositions, cet éloge est bien loin d'occuper seul la pensée du poète. Il règne dans ces *canzoni*, dont le

sujet semble devoir s'épuiser si rapidement, une élévation et en même temps une variété qui excitent à bon droit une admiration générale. Je ne pense pas, comme la plupart des critiques italiens, qu'il n'y ait absolument rien à reprendre dans les *Trois Sœurs;* je crois qu'il est permis, sans se rendre coupable d'irrévérence envers le génie, de blâmer certaines images, certaines comparaisons qui n'ajoutent rien à la valeur du sentiment exprimé, et qui ont le défaut de ressembler à de purs jeux. Ces taches, nous devons le dire, sont en bien petit nombre et n'altèrent pas le mérite de ces belles odes. C'est dans la première des trois que se fait jour la pensée du suicide. Après avoir parlé de son ravissement et de ses souffrances, le poète laisse éclater son désespoir. Il se dit qu'après tant de plaintes et de soupirs inutiles, après tant de vœux, tant de prières emportées par le vent, il vaudrait mieux peut-être sortir de sa prison, reconquérir sa liberté par une résolution énergique, et il nomme très clairement la mort volontaire comme l'unique moyen de délivrance; mais la crainte d'un châtiment sévère dans une autre vie, la foi chrétienne en un mot, impose silence à ce terrible conseil de la douleur. Le poète revient au sujet difficile qu'il a choisi, aux yeux de Laure, qu'il ne sait comment célébrer dignement. Et pourtant, tout en accusant l'insuffisance ou plutôt l'impuissance de la parole, tout en demandant pardon pour sa témérité, il célèbre les yeux de Laure avec un enthousiasme, une ferveur, qui tiennent à la fois de la dévotion et de l'amour. Dans la seconde *canzone*, il envisage les yeux de Laure sous un aspect purement moral. En regardant les yeux de la femme qu'il aime, il s'élève jusqu'à la contemplation du ciel. C'est elle qui l'encourage, c'est elle qui lui donne la passion du bien, la passion du beau; c'est dans ses yeux qu'il lit la règle de sa vie; c'est pour lui plaire, pour être digne d'elle, qu'il combat toute mauvaise pensée, qu'il se résout à la pratique des vertus les plus difficiles. Il n'y a pas dans cette seconde *canzone* un seul vers qui rappelle l'ardeur des sens; tout y respire la résignation et le dévouement mystique. Dans la troisième enfin, essayant une dernière fois l'éloge des yeux de Laure, qu'il ne croit jamais pouvoir célébrer en termes assez magnifiques, il les chante comme la source unique de tout bien et de toute joie. S'il est devenu quelque chose, si son nom est répété de bouche en bouche, s'il est arrivé à la science par l'étude, si la gloire a mis sur son front une couronne éclatante, c'est aux yeux de Laure qu'il doit, c'est aux yeux de Laure qu'il rapporte son savoir, sa vertu, sa renommée. Quelle femme a jamais été louée plus éloquemment? Quel poète a jamais trouvé pour l'objet de son amour des paroles plus pures et plus ferventes?

L'amour, qui a tenu tant de place dans la vie de Pétrarque, ne l'a pourtant pas remplie tout entière. Les sentimens patriotiques de cette

ame généreuse sont exprimés avec une rare énergie dans deux *canzoni* qui sont, comme *les Trois Sœurs*, en possession d'une légitime célébrité. La première est adressée, selon quelques-uns, au cardinal Colonna, selon d'autres et plus généralement, à Cola da Rienzo. Le poète évoque tous les souvenirs de la grandeur romaine pour encourager le tribun, maître absolu de Rome, aux plus hardies entreprises. Il lui parle de tous les hommes illustres qui l'ont précédé dans le gouvernement de cette ville prédestinée; il lui montre les factions se disputant avec acharnement les derniers débris du colosse romain, et, pour donner à cette peinture plus de vivacité, il personnifie chacune de ces factions, chacune de ces familles, sous la figure des loups, des serpens, des ours, des aigles et des lions dont se composent leurs armoiries. Il y a dans ce caprice poétique une beauté que tout le monde comprendra. La guerre civile ainsi représentée devient plus hideuse, plus révoltante, et cette image sert admirablement le dessein du poète. Après avoir raconté les larmes et les angoisses des femmes, des enfans et des vieillards qui demandent merci et dont la voix suppliante attendrirait Annibal même, la colère des saints dont les dépouilles mortelles sont profanées, les églises servant de refuge aux voleurs et aux meurtriers, les cloches élevées dans les airs pour remercier Dieu donnant le signal du combat, il termine en disant au tribun de Rome : « Quelle gloire sera la tienne, quand on te nommera après tant d'hommes illustres! Ils ont soutenu Rome jeune et forte, et toi, dans sa vieillesse, tu l'auras sauvée de la mort. » Il y a dans toute cette pièce une vigueur, un accent mâle et résolu qui étonne après la lecture des *Trois Sœurs*. Cette vigueur ne se dément pas un seul instant, et ne coûte rien au poète qui tout à l'heure ne semblait fait que pour chanter l'amour. Dans la *canzone* adressée aux grands d'Italie pour les exhorter à délivrer leur commune patrie, Pétrarque n'a pas été moins heureusement inspiré. Toutes les strophes de cette pièce sont animées d'un noble orgueil. Dès le début, il parle avec autorité, avec amertume. Bien qu'il désespère du salut, de l'affranchissement de l'Italie, cependant il sait que sa voix sera entendue sur le Tibre et sur l'Arno; il s'adresse à Dieu et le supplie de jeter un regard compatissant sur ce beau pays qu'il a traité avec tant de prédilection. « Que faites-vous, s'écrie-t-il, que faites-vous, princes d'Italie, de toutes ces épées étrangères? que faites-vous de ces soldats qui vous ont vendu leur sang et leur ame? Espérez-vous trouver l'amour et la fidélité dans cette race vénale? La nature avait pourvu à notre défense en plaçant le rempart des Alpes entre nous et la race germanique. Maintenant les bêtes féroces et le troupeau sont logés dans la même cage, si bien que les bons gémissent toujours. Et pourtant ces barbares que vous appelez

parmi vous et qui vous dévorent sont de la race à qui Marius ouvrit le flanc, et la mémoire de cette œuvre n'est pas encore éteinte; et, quand le vainqueur haletant voulut se désaltérer, il but dans le fleuve autant de sang que d'eau. Et vous souffrez que cette race vous surpasse en intelligence et répande à flots votre sang, cette race que Dieu avait faite pour vous obéir, et qui maintenant se nourrit de vos discordes! Ne voyez-vous pas les larmes, n'entendez-vous pas les plaintes du peuple qui vous implore? Au nom de Dieu, laissez-vous émouvoir! C'est de vous seul, après Dieu, que le peuple attend son repos. Donnez-lui seulement un témoignage de pitié; la vertu prendra les armes contre la fureur, et le combat sera court. Voyez comme le temps vole; la vie s'enfuit et la mort est sur nos épaules. Maintenant vous êtes ici, pensez au départ, car il faut que l'ame, seule et nue, arrive au passage douteux de l'éternité. Au moment de franchir cette vallée, déposez donc la haine et la colère, vents contraires à la vie sereine. Le temps que vous dépensez pour le tourment d'autrui, employez-le à quelque action plus digne, faites quelque belle et grande chose; ainsi vous jouirez ici-bas, et la route du ciel vous sera ouverte. »

Cette rapide analyse suffit pour montrer toute l'élévation, toute la grandeur de la *canzone* adressée aux princes d'Italie. La *canzone* sur la gloire rappelle par le ton et par le fond des pensées *les Trois Sœurs*, et en particulier la seconde. Le poète s'est épris de la gloire parce qu'elle lui montrera la route de la vertu; tel est le thème que Pétrarque essaie de développer. C'est par amour de la gloire qu'il a entrepris une œuvre longue et difficile, et, s'il arrive au port désiré, il espère vivre encore long-temps quand on le tiendra pour mort. « Rarement, lui dit la Gloire, il s'est rencontré un homme qui, entendant parler de moi, ne sentît en son cœur une étincelle, pour quelque temps au moins; mais mon ennemie, qui trouble le bien, éteint vite cette étincelle. Toute vertu meurt, et le pouvoir appartient à un autre maître qui promet une vie plus tranquille. L'amour, qui le premier pénétra dans ton ame, m'en a dit des choses d'après lesquelles je vois que l'ardeur de ton désir te rendra digne d'atteindre un but honorable; et comme tu es déjà au nombre de mes plus chers amis, pour te le prouver, je te montrerai une femme qui donnera à tes yeux plus de bonheur que je ne saurais le faire. Lève la tête, et regarde cette femme qui s'est montrée à bien peu d'hommes. — Je baissai le front en rougissant, continue le poète, je sentais en moi une flamme plus ardente. La Gloire me dit en souriant : Je sais bien ce que tu penses. De même que le soleil avec ses puissans rayons fait sur-le-champ disparaître toute autre étoile, ainsi ma vue te paraît maintenant moins belle, parce qu'une lumière plus éclatante m'efface. Pourtant je te compte toujours au nombre des miens;

car, cette femme et moi, nous sommes le fruit d'un seul enfantement; elle est née la première, et je suis venue après elle. Ainsi qu'il a plu à notre Père éternel, chacune de nous deux est née immortelle. Malheureux! à quoi vous sert notre immortalité? Il valait mieux pour vous que l'imperfection fût de notre côté. Pendant quelque temps, nous avons été aimées, belles, jeunes, gracieuses; maintenant nous sommes réduites à un tel état, que cette femme bat des ailes pour retourner à son antique asile. Pour moi, je suis une ombre, et je t'ai dit maintenant tout ce que je pouvais te dire en si peu de paroles. — Quand ses pieds furent mis en mouvement : Ne crains pas, me dit-elle, que je m'éloigne. Elle cueillit une guirlande de vert laurier, et de ses mains en ceignit mes tempes. »

Il est inutile d'ajouter que la sœur aînée de la Gloire n'est autre que la Vertu.

Les poèmes de Pétrarque désignés par le nom collectif de *Triomphes* sont moins célèbres et comptent moins de lecteurs que les sonnets et les *canzoni*. Cependant ils méritent d'être étudiés, et le troisième surtout, *le Triomphe de la Mort*, offre de grandes beautés. Le but commun de ces poèmes est de prouver que l'amour triomphe de l'homme, la chasteté de l'amour, la mort de l'amour et de la chasteté, la renommée de la mort, le temps de la renommée, et l'éternité du temps. Il est certain que la démonstration de cette thèse ne semble pas offrir à la poésie des ressources bien variées; mais la figure de Laure domine les *Triomphes*, et cela suffit pour animer cette série de compositions dont le sujet a quelque chose de scolastique. *Le Triomphe de la Mort*, où le poète raconte la mort de Laure, est assurément un des morceaux les plus parfaits qui soient sortis de sa plume. Écrit en tercets, comme *la Divine Comédie*, il soutient sans désavantage la comparaison. Ce mètre grave et simple est d'ailleurs commun à toute la série des *Triomphes*. Jamais le talent de Pétrarque ne s'est élevé plus haut qu'en racontant la mort de Laure. On sent dans ce récit une béatitude angélique, un parfum de piété, qui donne à chaque tercet un caractère presque surnaturel. « Toutes ses amies étaient rangées autour d'elle; alors avec sa main la mort arracha de cette blonde tête un cheveu d'or. Ainsi elle choisit la plus belle fleur du monde, non par haine, mais pour montrer plus clairement sa puissance dans les choses élevées. Combien de sanglots, combien de larmes répandues, tandis que demeuraient secs ces beaux yeux pour lesquels j'ai brûlé si long-temps, pour lesquels j'ai tant chanté! Au milieu de tant de soupirs, de tant de gémissemens, elle seule était assise dans le silence et dans la joie, cueillant déjà les fruits de sa belle vie. Véritable déesse mortelle, pars en paix, disaient-elles, et c'était vraiment une déesse; mais sa divinité ne la défendit pas contre la

mort inexorable. C'était la première heure du sixième jour d'avril, de ce jour qui me fit prisonnier et qui maintenant me délivre; jamais personne ne s'est plaint de l'esclavage et de la mort comme je me plains de la liberté qui m'est rendue et de la vie qui me reste. La mort devait au monde, la mort devait à mon âge de me prendre le premier, moi qui étais venu le premier. Pourquoi ravir à la terre son plus bel ornement? La vertu est morte et avec elle la beauté, disaient tristement les femmes réunies autour de son chaste lit. Son ame en s'échappant de ce beau sein avait purifié le ciel sur son passage. Non comme une flamme éteinte violemment, mais comme une flamme qui se consume d'elle-même, son ame joyeuse s'en alla en paix. Plus blanche que la neige qui tombe à flocons sur une belle colline sans être chassée par le vent, elle paraissait se reposer comme une personne fatiguée. Ce que la foule ignorante appelle mourir n'était dans ses beaux yeux qu'un doux sommeil, quand son ame avait abandonné son corps. La mort paraissait belle sur son beau visage. »

Le second chapitre du *Triomphe de la Mort* offre encore plus d'intérêt que le premier. Il nous explique le cœur de Laure avec une franchise et une chasteté qui ne laissent aucun doute sur la nature et les limites de cette mutuelle passion. « Ma mort, qui t'afflige, dit Laure à son amant, te remplirait de joie, si tu sentais la millième partie de mon bonheur. Quand j'avais toute ma beauté, toute ma jeunesse, quand je t'étais le plus chère, la vie m'était presque amère, comparée à cette mort douce et clémente, si rare parmi les mortels. A l'heure suprême du départ, j'étais plus joyeuse que celui qui revient de l'exil au toit paternel. Seulement je me sentais prise de pitié pour toi. Jamais, dit-elle en soupirant, mon cœur ne fut séparé du tien, jamais il ne le sera; mais je modérai ta flamme avec mon visage, parce qu'il n'y avait aucun autre moyen de nous sauver tous deux. Combien de fois me suis-je dit : Il aime, il brûle; il faut maintenant que je pourvoie au danger; qu'il voie mon visage et qu'il ne voie pas le fond de mon cœur! C'est là ce qui souvent t'a ramené en arrière, et t'a étreint comme le frein un cheval qui s'égare. Plus de mille fois la colère se peignit sur mon visage, tandis que l'amour brûlait mon cœur; mais jamais en moi le désir ne vainquit la raison. Puis, quand je te voyais vaincu par la douleur, je levais doucement mes yeux sur toi, sauvant ainsi ta vie et notre honneur. Ce furent là mes ruses et mes artifices avec toi, tantôt un accueil bienveillant, tantôt la colère. Parfois je voyais tes yeux tellement remplis de larmes, que je me disais : Il va mourir si je ne viens à son secours. Alors je te secourais sans manquer à l'honneur. Parfois je te voyais de tels éperons au flanc, que je me disais : Il faut ici un mors plus dur. Ainsi ardent et vermeil, pâle et glacé, tantôt triste, tantôt

joyeux, je t'ai conduit jusqu'ici sain et sauf, bien que las. Le doux nœud que tu avais autour du cœur me plaisait, et le beau nom que tu me fais avec tes paroles me plaît aussi. En nous les flammes amoureuses furent presque égales, au moins dès que je me fus aperçue de ton ardeur; mais l'un les montrait, tandis que l'autre les cachait. Tu demandais merci et pitié quand je me taisais, parce que la pudeur et la crainte imposaient silence à mon désir; mais le voile ne fut-il pas déchiré quand seule, toi présent, j'accueillis tes paroles en chantant : Notre amour n'ose en dire davantage? Mon cœur était avec toi, je ne te refusais que mes yeux, et tu te plains de l'injustice du partage, toi à qui j'ai donné la meilleure partie, à qui je n'ai ravi que la moindre partie de moi-même! Et si je t'ai dérobé mes yeux mille fois, mille et mille fois je te les ai rendus et je les ai tournés vers toi avec pitié. Et leurs regards tranquilles auraient été sans cesse attachés sur toi, si je n'eusse craint tes dangereuses étincelles. Heureuse dans toutes les autres choses, je me plaignais d'une seule, d'être née dans un lieu trop peu illustre. Aujourd'hui même, je m'afflige de n'être pas née au moins plus près de ton nid fleuri, car le seul cœur en qui je me fie pouvait se tourner d'un autre côté, ne me connaissant pas. Et mon nom serait moins éclatant et moins célèbre. Mais le pays où je t'ai plu est revêtu d'une beauté souveraine. »

Nous devons croire que Pétrarque n'aurait pas mis dans la bouche de Laure ces paroles empreintes d'une ineffable tendresse, s'il n'eût trouvé dans ses souvenirs la meilleure partie des pensées dont se compose cet admirable entretien. Tous ses sonnets, toutes ses *canzoni* respirent une si parfaite sincérité, il a toujours montré dans l'expression de son amour tant de réserve et de discrétion, il a toujours donné à ses plaintes un accent si résigné, que sans doute il se fût reproché toute sa vie comme une profanation, comme un sacrilége, un aveu imaginaire que son oreille n'eût pas entendu. Il y a tout lieu de penser que le second chapitre du *Triomphe de la Mort* relève au moins aussi directement de la réalité que de la poésie. Si le cadre est une fiction, le tableau doit être vrai.

Il est curieux de comparer le *Canzoniere* de Pétrarque aux élégies amoureuses de l'antiquité latine. Ovide, Catulle, Properce et Tibulle ont chanté leurs maîtresses, et la passion leur a fourni d'éloquentes inspirations, d'ingénieuses pensées, des images pleines de grace et d'élégance; mais quelle différence profonde dans la nature des sentimens! Le plus tendre, le plus sincère des quatre poètes que je viens de nommer, Tibulle, est séparé de Pétrarque par un intervalle immense. Ovide, Catulle et Properce ne semblent pas avoir aimé aussi sérieusement que Tibulle : c'est pourquoi il serait souverainement injuste de

vouloir les comparer à Pétrarque; mais Tibulle, Tibulle lui-même, dont presque toutes les élégies expriment une affection si vive, n'a jamais trouvé la délicatesse et l'élévation qui se rencontrent presque à chaque page du *Canzoniere*. La différence qui sépare Tibulle de Pétrarque ne tient pas seulement à la nature diverse de leur génie, elle tient encore et surtout à la diversité de leurs croyances. Sans doute la lecture assidue de Platon pouvait ravir l'ame jusqu'aux plus hautes régions de la pensée, sans doute le Phédon et le Timée avaient deviné, avaient devancé sur plus d'un point les enseignemens de la foi catholique; mais la lecture de Platon n'était pas, ne pouvait pas être populaire. Pour se complaire dans la société d'un tel génie, il fallait s'y être préparé par des études persévérantes, et le spiritualisme de l'académie combattait, sans les terrasser, les doctrines sensuelles du paganisme. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Tibulle, malgré la sincérité des sentimens qu'il exprime, malgré la vivacité des émotions qu'il retrace, malgré le choix heureux des couleurs qu'il emploie, ne laisse pas dans nos cœurs une trace profonde. Dans ses élégies si remarquables à tant d'égards, les sens tiennent plus de place, que le sentiment. Parfois il se laisse aller à des mouvemens de véritable tendresse; mais ces mouvemens ne sont pas nombreux. En général, l'amour est pour lui plutôt un plaisir qu'une passion. Comme Ovide, comme Properce, comme Catulle, il ne voit guère dans la femme qu'il aime que la beauté qui réjouit les yeux, qui enflamme les sens; le cœur et l'intelligence de sa maîtresse tiennent dans son amour si peu de place qu'il semble parfois les oublier complétement. Riches, éclatantes, variées dans les peintures voluptueuses, les élégies de Tibulle abordent rarement le côté intellectuel et moral de la passion, et cela se conçoit sans peine. Le polythéisme réduit aux croyances populaires divinisait l'entraînement des sens; quelques ames d'élite, nourries dans l'étude et dans la méditation, s'efforçaient en vain de spiritualiser la foi commune et d'imprimer à la pensée une direction plus élevée; ces tentatives généreuses n'altéraient pas le caractère dominant des doctrines païennes. Or, le caractère de ces doctrines se retrouve tout entier dans l'amour chanté par Tibulle. Le poète parle de sa maîtresse comme d'une belle chose qui lui plaît, parce qu'elle est belle; il ne songe pas à chercher en elle un cœur pur, une intelligence pénétrante; pourvu qu'elle soit jeune, qu'elle se pare avec grace, avec habileté, il ne lui demande rien de plus. Tibulle a dit de l'amour tout ce qu'il pouvait dire sous le règne des croyances païennes. Tant que les sens étaient divinisés par la religion, ils devaient être nécessairement divinisés par la poésie; les protestations de la philosophie devaient demeurer impuissantes, car la philosophie ne s'adresse pas à la foule, et les vérités qu'elle enseigne modifient lentement les croyances populaires. A l'avénement du chris-

tianisme, tout change d'aspect; les sens ne sont plus divinisés; le cœur et l'intelligence reprennent le rang qui leur appartient, et bientôt la poésie réfléchit fidèlement la révolution accomplie dans le domaine des idées religieuses. C'est à la foi chrétienne qu'il faut demander le sens intime, le sens profond du *Canzoniere*. Supposez Pétrarque né sous l'empire du polythéisme, et les sentimens exprimés dans ses œuvres italiennes ne se comprennent plus. Rien n'est plus facile, au contraire, que de concevoir le développement de ces sentimens sous le règne de la foi chrétienne. Le croyant se fait gloire de lutter contre l'entraînement des sens, de combattre ses désirs, et ce combat même est un des sujets les plus féconds que la poésie puisse se proposer. Pétrarque, on le sait, était sincèrement attaché aux dogmes catholiques: ses ouvrages philosophiques et sa correspondance ne laissent aucun doute à cet égard. D'ailleurs, lors même qu'il n'eût pas accepté sans réserve toutes les affirmations de l'église, lors même qu'il s'en fût tenu au spiritualisme de l'Évangile, la foi puisée à cette source primitive suffisait pour modifier profondément l'imagination et le cœur du poète. Or, si Pétrarque ne peut se concevoir sous le règne du paganisme, Tibulle ne se concevrait pas davantage sous le règne de la foi chrétienne. L'amour, tel que nous le voyons dans les élégies de Tibulle, eût éveillé au XIV[e] siècle bien peu de sympathie; au milieu des croyances populaires, à peine eût-il été compris.

On s'est demandé plus d'une fois en lisant le *Canzoniere* si Pétrarque, heureux dans son amour, eût été inspiré par la joie aussi bien que par la douleur. Je ne me charge pas de résoudre cette question délicate. Si l'amour, en effet, s'attiédit souvent dans la possession, souvent aussi il trouve dans la possession même un aliment sans cesse renouvelé; à cet égard, il serait impossible d'établir des maximes générales. Il est permis de croire que, si Laure se fût donnée à son amant, elle n'eût pas été chérie moins fidèlement et moins long-temps, car elle avait pour entretenir le feu de la passion quelque chose de plus que la beauté. Quand la beauté seule éveille l'amour, quand la seule jeunesse allume les désirs, on peut prévoir que l'amour se lassera, que les désirs s'éteindront le jour où la beauté sera flétrie; mais quand le cœur et l'intelligence ne sont pas captivés moins sûrement que les yeux, quand l'échange des sentimens et des pensées, aussi bien que le désir, développe la passion, la femme qui se donne n'a pas à redouter les outrages du temps. Ses yeux peuvent impunément perdre leur éclat, elle est protégée contre l'infidélité, contre l'abandon par la nature même de la passion qu'elle inspire; le temps ne saurait atteindre son cœur et son intelligence, qui défendront son bonheur bien mieux que la beauté. Si Laure était vraiment telle que Pétrarque nous la représente, si elle

réunissait tous les dons précieux dont il s'est plu à l'orner, elle pouvait sans danger subir l'épreuve des années. Pétrarque eût-il chanté sa joie comme il a chanté ses souffrances? Si la douleur est féconde, le bonheur n'a-t-il pas inspiré au génie des hymnes éloquens? La reconnaissance n'offre-t-elle pas à l'imagination du poète autant de ressources que la plainte? J'aime à penser que Pétrarque eût trouvé dans le bonheur un thème poétique d'une richesse inépuisable. Et puis, s'il n'eût pas été condamné à une plainte éternelle, peut-être se fût-il abstenu de toutes les combinaisons exclusivement ingénieuses, de toutes les allusions mythologiques, de tous les enfantillages laborieux par lesquels il cherchait à tromper sa douleur; peut-être les taches que le goût signale dans le *Canzoniere* ne blesseraient-elles pas nos yeux, si le poète, au lieu de supplier, au lieu d'adresser à la femme qu'il aimait des prières qui ne devaient jamais être exaucées, lui eût adressé des actions de graces. Le contentement donne à l'esprit l'instinct de la clarté; la douleur, en troublant toutes nos facultés, nous pousse à notre insu vers les images ambitieuses, vers les comparaisons bizarres. Quelle que soit, d'ailleurs, la valeur de ces conjectures, le *Canzoniere* restera comme un des monumens les plus parfaits que le génie humain ait consacrés à l'expression de l'amour.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

TOURISTES ORIENTAUX

EN EUROPE.

I. — *Journal of a residence in England of their royal highnesses Reeza Koolee Meerza, Najaf Koolee Meerza, and Taymoor Meerza, of Persia, originally written in Persian,* by H. R. H. Najaf Koolee Meerza, and translated by Assaad Y. Kayat.

II. — *Narrative of the residence of the Persian princes in London,* by James Baillie Fraser.

III. — *Journal of a Residence of two years and a half in Great Britain,* by Jehangeer Nowrojee and Hirjeebhoy Merwanjee, of Bombay, naval architects.

IV. — *Travels in the Penjabet and a visit to Great Britain and Germany,* by Mohan Lal, Esq., 1846.[1]

N'arrive-t-il jamais, au théâtre, que la salle soit plus curieuse à observer que la scène? Quand la pièce est connue, quand les acteurs sont depuis long-temps jugés, on aime à tourner les yeux vers cette foule de spectateurs qui a son rôle dans la grande comédie de la vie, à suivre les combinaisons de l'intrigue du poète avec les mille caractères du public, à surprendre l'impression du drame sur ces spectateurs naïfs dont le goût n'est ni blasé par l'habitude, ni faussé par d'arbitraires conventions. C'est au charme d'un sentiment pareil que nous avons cédé en lisant les récits de quelques voyageurs orientaux

(1) Londres, William Allen; Paris, chez Friedrich Klincksieck, 11, rue de Lille.

qui ont récemment visité la Grande-Bretagne. Par elle-même, l'Angleterre est assurément une pièce fort connue; nous savons tous par cœur les péripéties de ses grandeurs et de ses misères. Mille touristes européens, depuis Voltaire jusqu'au docteur Carus (1), nous ont conduits avec eux à ce drame shakespearien, tour à tour sublime et bouffon. Le pays de l'excentricité est presque devenu un lieu commun, qu'il est possible pourtant de rajeunir. Il ne faut, pour cela, que renouveler le parterre, observer, ainsi qu'il nous a été donné de le faire, l'impression que ressentent les enfans d'une société semi-barbare transportés au sein d'une civilisation aussi raffinée. Cette étude n'est même pas sans quelque utilité. Des préjugés divers s'usent par le frottement, et le bon sens inculte des Hindous peut servir à corriger les ridicules polis des Anglais.

A vrai dire, ce que les Orientaux voient en Angleterre, ce n'est pas l'Angleterre elle-même, c'est l'Europe. Les traits distinctifs qui séparent la Grande-Bretagne de la France, par exemple, leur échappent presque toujours. Ils ressemblent à ces enfans pour qui il n'y a ni marronniers ni tilleuls, mais seulement des arbres. En Asie, tous les Européens sont des Francs; en Angleterre, l'Oriental ne voit guère que des Européens. On doit reconnaître cependant que, de tous les états de l'Occident, l'Angleterre est celui qui peut le mieux lui enseigner l'Europe. Elle grossit, elle met en relief tout ce qu'il peut en admirer et en comprendre. Elle excelle dans la partie du génie européen qui peut émerveiller des imaginations barbares; elle possède l'industrie dans toute sa puissance, la richesse dans toutes ses fabuleuses grandeurs. L'Allemagne règne dans les domaines solitaires de la pensée et dans les arides sentiers de l'érudition, la France a le privilége d'imposer au monde civilisé ses opinions et ses arts; mais ces hautes sphères de l'intelligence exigent une initiation préalable. Qu'est-ce qu'un Hindou ou un Persan pourrait comprendre aux théories de nos savans, aux créations de nos artistes, à l'éloquence de nos écrivains? Il leur faut une puissance matérielle et visible; ils aiment les tours de force de la civilisation. S'ils admirent la science, ce n'est pas lorsqu'avec les calculs du génie elle crée une planète nouvelle au-delà des mondes connus; c'est quand, par ses applications, elle subjugue la nature indocile et asservit les élémens à nos lois. Ils feraient volontiers comme ces plébéiens d'Horace qui, au milieu d'une tragédie, appelaient à grands cris un ours ou des athlètes. Ce n'est pas un beau poème qu'ils demandent au théâtre de l'Europe, c'est quelque chose comme les exploits des Carter et des Van-Amburgh.

Trois nuances bien distinctes de la société orientale sont représentées par les singuliers touristes qu'on nous permettra de ne point sé-

(1) *The king of Saxony's Journey through England and Scotland in the year 1844*, by Dr C. G. Carus, physician to his majesty. 1846.

parer ici et de grouper autour de chaque fait, de chaque institution britannique, comme autant de peintres autour d'un même modèle. Les premiers, par la date comme par l'intérêt du récit, sont trois jeunes princes persans, cousins-germains de Mohammed-Châh, souverain actuel de la Perse. Leur père disputa le trône à Mohammed, fut vaincu, fait prisonnier, et, par une faveur inespérée, n'eut pas les yeux arrachés, comme c'est l'usage dans la famille; il lui fut donné de mourir tranquillement au fond d'une prison. Dès qu'il se vit entre les mains du châh, il écrivit à ses fils de ne point songer à le délivrer par la force, ce qui pourrait irriter son auguste neveu et lasser sa royale clémence, mais d'aller plutôt implorer à Londres les secours tout-puissans des Anglais. Aussitôt voilà les trois princes à cheval, galopant à travers les montagnes, la neige et les torrens, à demi morts de faim et de fatigue, et arrivant enfin à Beyrouth, d'où le *vaisseau de feu* doit les conduire à une distance que leur imagination même n'ose leur représenter. Nous avons sous les yeux leur portrait d'après M. Partridge. C'est un groupe d'un effet original et charmant. L'aîné, Riza Couli, avait trente ans; sa taille élancée, son front large, ses yeux vifs et pénétrans, annoncent un caractère plein de dignité et de résolution. C'était l'homme d'état de la famille; c'est lui qui gouvernait, sous le nom de son père, la vaste province de Fars. Ses frères lui témoignaient, en toute occasion, la plus grande déférence. Le second, Najaf Couli, l'auteur de la relation, est fils d'une esclave géorgienne; sa complexion frêle et délicate rappelait cette origine. Ses yeux étaient bleus, ses cheveux blonds; il laissait croître sa barbe, qui descendait jusque sur sa poitrine. Une vue extrêmement basse, une voix sourde et voilée, une grande timidité, lui donnaient un air de gaucherie et d'embarras. Cependant c'est celui des trois princes dont l'esprit était le plus cultivé. Il possédait parfaitement les littératures persane et arabe, faisait des vers qu'on ne manquait pas d'admirer, et passait pour un prodige d'érudition, surtout à la cour de son père. Son caractère était religieux, ascétique; il prenait volontiers des allures de derviche, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer les bons mots, et même, en dépit du Coran, le bon vin, « l'eau de l'Europe. » On sait que les poètes persans confondent sans cesse, dans leur langage, l'ivresse de la dévotion avec une ivresse moins sainte. On l'avait vu quelquefois, au milieu de ses rians jardins, plongé dans une poétique rêverie, s'arrêter tout à coup et s'écrier : Quel dommage qu'il faille mourir! Et puis, quelque autre jour, ce doux enfant de la Géorgie, ce promeneur sentimental, faisait mutiler les cadavres de ses ennemis et envoyait à son père une sachée de doigts.

Timour, le troisième frère, a cinq ou six ans de moins que l'aîné; il est fils de la même mère, la plus noble des femmes de Firman-Firmâ. Ses traits, moins distingués peut-être que ceux de Riza, ont quelque

chose de plus agréable encore; sa physionomie respire la franchise et la confiance dans les autres comme en lui-même. Moins savant que Najaf, il admire sur parole les beaux vers de son docte frère, et déclare qu'il ne désire que quatre choses au monde : un bon cheval, une bonne épée, une taille de cyprès et une cruche de vin. Timour est en effet grand guerrier, grand cavalier, grand chasseur, non pas à la manière des *fox hunters* de Londres. La chasse en Perse est presque une bataille; on y conduit trois ou quatre mille hommes, comme au temps de Cyrus. On a vu dans une chasse royale Timour, à l'âge de dix-sept ans, se lancer témérairement avant tous les autres et se trouver face à face avec un superbe lion qui, le prenant de flanc, enfonçait déjà ses griffes dans la cuisse de l'intrépide jeune homme. Lui, se retournant froidement, le tua d'un seul coup de cimeterre, et rapporta aux pieds du châh la tête sanglante de son ennemi. Tels sont les trois voyageurs qui s'embarquèrent à Beyrouth, sur le navire à vapeur *l'Africain*, le 22 avril 1836.

Deux ans plus tard, le 29 mars 1838, le navire anglais le *Buckinghamshire* quittait le port de Bombay, ayant à bord, entre autres passagers, deux jeunes gens, l'un fils, l'autre neveu de l'architecte en chef des constructions navales de cette ville. Tous deux appartenaient à la secte religieuse des parsis, ces disciples de Zoroastre, ces adorateurs du feu, qui, chassés pour la plupart de la Perse par l'invasion du mahométisme, refluèrent dans l'Inde et spécialement dans le Guzarate. Race paisible et laborieuse, ils s'adonnent spécialement à l'agriculture et au commerce. Les Anglais n'ont pas dans l'Indostan de plus zélés serviteurs ni de sujets plus dévoués. Depuis plus d'un siècle, la famille des deux jeunes parsis dirige de père en fils l'arsenal maritime de Bombay; elle y a construit, outre plusieurs frégates et petits bâtimens, dix vaisseaux de ligne de soixante-quatorze, de quatre-vingt-quatre canons, « qui sont reconnus, nous dit le constructeur lui-même, pour les plus beaux et les plus forts vaisseaux à deux ponts qui soient au monde. » Cependant le génie turbulent des Européens vient un jour déranger les tranquilles habitudes de l'esprit de caste et rendre insuffisantes les meilleures traditions de famille. L'architecte en chef entend parler des rapides progrès que fait « la gigantesque vapeur; » on dit qu'elle ne se borne plus à la navigation intérieure et au cabotage, mais que des vaisseaux à vapeur d'un immense tonnage vont traverser l'Atlantique et être armés en guerre. Ses amis l'avertissent qu'une ère nouvelle va commencer, et qu'il importe d'étudier la puissance inconnue qui doit la remplir. Il se résout à envoyer en Europe ses deux jeunes et studieux élèves, destinés, selon toute apparence, à le remplacer un jour, comme la vapeur doit succéder à la voile. Noroji et Merouanji partent donc, non pas tant pour l'Angleterre que pour ses chantiers de construction :

il s'agit pour eux moins de visiter l'Europe en touristes que de lui demander des enseignemens. Toutefois, en étudiant l'anglais et les mathématiques chez le révérend M. Hopkins, il leur arrivera de jeter un coup d'œil dans la rue, à travers les fenêtres du tranquille presbytère d'Egham; ou bien, en courant de Londres à Southampton, à Portsmouth, à Devontport, à Bristol, ils saisiront à la hâte quelques remarques. Il est vrai que, par une modestie très peu européenne, les deux parsis ne se mettront que rarement en scène dans leur ouvrage; ils diront plutôt ce qu'ils ont vu que ce qu'ils ont senti, et l'on sera souvent obligé de deviner l'homme sous le récit. Les deux cousins ne se distinguent point en effet l'un de l'autre. Nous ne savons si c'est Noroji ou Merouanji qui a tenu la plume, et il semble qu'ils aient mis tous deux la main à l'œuvre, comme pour construire la charpente d'un navire ou d'un mélodrame. Nous n'avons pas même ici, pour donner une idée de la personne des auteurs, la faible ressource d'un portrait. C'est celui de Jamsetji, l'architecte en chef, leur père et leur oncle, qu'ils ont placé pieusement au frontispice. Nous dirons cependant un mot de cette image : soit ressemblance de famille, soit influence d'éducation, elle indique assez bien le caractère de l'ouvrage. Jamsetji y paraît un homme d'un âge mûr, aux traits prononcés et massifs, qui s'enfonce dans son fauteuil, les doigts croisés sur l'abdomen, et semble affaissé dans une douce quiétude. Son nez aquilin, ses yeux bien fendus, mais chargés d'une épaisse paupière; sa tête sans cou, qui naît immédiatement de sa poitrine, son teint d'un brun foncé, que fait ressortir la blancheur de sa robe, semblent indiquer un de ces hommes d'une seule pièce, qui veulent fortement, mais ne veulent qu'une chose, qui tracent d'un pas sûr leur sillon dans la vie, sans regarder le sillon parallèle creusé par leur voisin. Travailleurs infatigables, savans obstinés, ces hommes poursuivraient, comme Archimède, la solution de leur problème au milieu de la prise de Syracuse. Le monde a beau s'ébranler sur leur tête, il ne troublera leur sécurité qu'en inventant la vapeur, s'ils sont constructeurs en chef à l'arsenal de Bombay.

Le dernier de ces touristes envoyés par l'Orient vers l'Europe est un jeune et beau Cachemirien, fort bien reçu dans la haute société anglaise, et dont le portrait, peint par M. W. Allan, a eu un véritable succès de vogue à l'une des dernières expositions du *British national Gallery*. Mohan Lal est chevalier de l'ordre persan du Lion et du Soleil, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter à son beau nom oriental, au lieu de la qualification honorifique de *mirza* (1), la désignation tout anglaise d'*esquire*. C'est que Mohan Lal n'est pas un réfugié persan qui vient implorer une

(1) Placé avant un nom propre, *mirza* veut dire lettré, savant; après le nom, il signifie prince.

restauration impossible, ni un constructeur de Bombay qui veut compléter ses études et retourner au plus vite dans son arsenal; c'est l'élève et presque le fils adoptif des résidens anglais de Delhi. Issu d'une noble famille, descendu, s'il en faut croire un auguste témoignage (1), de la race des princes de Cachemire, le jeune fils de Ra-Boudh-Singh reçut d'abord chez son père l'éducation ordinaire des Persans. Il fut ensuite présenté à M. Trevelyan, secrétaire du gouverneur-général de l'Inde, qui lui donna lui-même quelques leçons et le fit admettre dans la classe anglaise annexée au collége persan de Delhi. On ne comptait encore dans cette classe que six élèves; c'était une institution ou plutôt une tentative nouvelle : les lettrés de Delhi s'en moquaient; plusieurs résidens européens faisaient de prudentes objections. Cinq ans se sont écoulés depuis cette époque, et le nombre des jeunes indigènes qui suivent le cours des études anglaises est aujourd'hui d'au moins trois cents. La classe annexée est devenue un collége distinct, et même un seul collége ne suffit plus : la noblesse songe à en établir un second à son usage. Dans l'Inde moderne, comme dans la Bretagne de Tacite, les peuples barbares qui naguère repoussaient la langue des envahisseurs ambitionnent aujourd'hui leur éloquence. Pour apprécier toute l'importance de ce changement, il faut songer que Delhi semblait offrir le terrain le plus ingrat à cette culture étrangère : c'était, dans cette partie de l'Orient, le plus ferme rempart des traditions musulmanes, qui, protégées par l'autorité du roi, défendues par le bataillon compacte des *maulavis* et des *hakims* (théologiens et médecins), perpétuées par des cérémonies publiques et par de nombreuses mosquées, paraissaient devoir braver à jamais toutes les tentatives de rénovation. Ce premier succès, si peu probable, ouvre la carrière à toutes les espérances des philanthropes et à toute l'ambition des Anglais.

Le nom de Mohan Lal se rattachera à cette grande révolution morale qui s'accomplit dans l'Inde : le prince cachemirien fut l'un des six élèves fondateurs de l'école anglaise dont nous avons parlé. La rapidité de ses progrès, le tour aimable de son esprit, ne contribuèrent pas peu à faire aimer l'éducation européenne et à en assurer la propagation. Quelques princes de l'Indostan voulurent marcher sur les traces de Mohan Lal; plusieurs devinrent ses intimes amis, entre autres Sadat Malik, fils du roi de Hérat. Les princes de cette contrée n'ont point de dotation : Sadat

(1) Le roi de Prusse a fait remettre à Mohan Lal son portrait enrichi de diamans et de cette inscription :

AN
MOHAN LAL MIRZA,
AUS DEM STAMME DER FÜRSTEN VON KASCHMIR,
FRIEDRICH WILHELM IV, KOENIG VON PREUSSEN
M.DCCC.XLV.

Malik était pauvre; il donna à Mohan Lal tout ce qu'il put lui donner : il lui apprit à nouer son turban avec une exquise élégance, « don précieux parmi les Asiatiques, dit M. Trevelyan, et qui peut exercer la plus grande influence sur la destinée de celui qui le possède. » Mohan Lal, portant donc sur sa tête toutes les espérances de sa fortune, vint en Angleterre il y a deux ans. Il vit aujourd'hui en gentleman dans une jolie maison de Manchester-Square, et, au milieu des loisirs dorés que lui a faits l'honorable compagnie (1), il nous raconte son infatigable odyssée, qui commence à Delhi et passe par Lahore, Caboul et Bokhara, pour arriver ou plutôt pour s'arrêter un instant à Londres, où l'auteur revient encore après avoir fait une promenade à Dresde et à Berlin.

Ainsi ces trois relations de voyage nous représentent en quelque sorte trois degrés dans le progrès des Asiatiques vers notre civilisation. Au premier sont les princes persans. Étrangers à la langue et par conséquent à l'esprit de l'Angleterre, ils n'en saisissent que les phénomènes extérieurs; mais la singularité de leurs jugemens est compensée par la vivacité naïve de leurs impressions. Tout près de nous et presque dans nos rangs sont les architectes parsis, tranquilles bourgeois de Bombay, sujets fidèles de la compagnie des Indes. Ils comprennent et possèdent la science de l'Europe, et ne sont séparés de nous que par la distance de la religion, des habitudes et des arts. Dans un rang intermédiaire, nous placerons le collégien de Delhi, vrai précurseur de ces jeunes races d'Asie que la Grande-Bretagne entraîne dans son immense orbite, moins savant et moins studieux que les voyageurs de Bombay, mais déjà presque Anglais par la langue et par les relations sociales; enfin, pour tout dire en un mot, auteur avec récidive (2) et menacé de devenir un homme de lettres.

Écoutons maintenant les confidences que vont nous faire tour à tour les princes persans, les constructeurs parsis et le noble cachemirien. Sachons d'abord quelle impression a produite sur eux ce moment décisif où l'on quitte le rivage de la patrie pour se jeter dans un monde inconnu. « Tout est solennel, a dit M[me] de Staël, dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas! » Que sera-ce donc si l'on va chercher au-delà des mers une contrée dont la langue, la religion, les mœurs et la nature même n'ont aucun rapport avec celles du pays qui nous a vus naître? Les Persans en général sont fort peu voyageurs. Ils entreprennent une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mecque,

(1) Ses services dans l'Afghanistan ont été rémunérés, dit-on, par une pension annuelle de 1,000 livres sterling (25,000 francs).

(2) Mohan Lal vient de publier la vie de l'émir Dost-Mohammed-Khan, de Caboul, comprenant les succès et les désastres de l'armée anglaise dans l'Afghanistan. — Londres, chez W. Allen.

mais ils frémissent à la pensée d'un voyage en Europe, dans ce pays barbare et infidèle où il n'y a ni mosquées ni mollahs. La mer surtout leur cause une horreur profonde; affronter ses périls n'est pas courage, mais folie. Les princes n'hésitèrent pourtant pas à entreprendre cette longue navigation. Tous leurs amis de Beyrouth descendirent sur le rivage pour les accompagner. Une demi-heure avant le coucher du soleil, les exilés leur dirent adieu et s'embarquèrent « sur la mer de l'Occident, dont les vagues en colère crient continuellement contre leurs cavaliers. » Najaf retrouvait ainsi, sous l'inspiration d'un sentiment vrai, la belle image de Byron : « Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son maître (1); » mais les cavaliers persans connaissaient peu ce coursier à l'écumeuse crinière : aussi la première émotion fut-elle toute physique. Ils se roulaient au hasard dans la cabine, indifférens à tout ce qui se passait autour d'eux. Le lendemain seulement, ils ouvrirent un peu les yeux; le bruit des roues, la vitesse du vaisseau, le miracle de la vapeur, les jetèrent dans un grand étonnement. Bientôt la surprise fit place à la frayeur : un matelot vint fermer les sabords, et, à leurs questions inquiètes, on répondit qu'avant douze heures on aurait à subir un ouragan. « Allah! quelle nouvelle! après ce que nous avions déjà souffert et ce que les Anglais regardaient comme rien, à quoi devions-nous donc nous attendre, maintenant qu'ils n'étaient pas eux-mêmes sans crainte! Ce qui leur prédit la tempête, c'est un tube de cristal où ils placent du mercure, qui s'élève ou descend selon l'état du temps; ainsi notre existence à tous était contenue dans ce verre. » Le baromètre ne fut pas faux prophète. « Le vent continua de grandir, et toutes les vagues de la mer occidentale s'élevèrent en montagnes avec un bruit affreux jusqu'à la planète de Méchétéri (Jupiter). Nous étions si misérables, que nous avions perdu tout espoir. Le navire s'élevait quelquefois jusqu'au septième ciel et descendait ensuite jusqu'à la septième terre, ou jusqu'aux épaules du taureau qui supporte le monde. » L'auteur décrit ensuite les manœuvres de l'équipage, le sifflet du capitaine, le silence obéissant des matelots. C'est une tempête plus qu'homérique, dépeinte avec une imagination plus jeune que celle d'Homère. Le merveilleux même ne manque pas à la ressemblance. Najaf se ressouvint qu'ils avaient avec eux de la poussière de la tombe du *seigneur des martyrs* (2) : il se fit porter par quatre hommes sur le pont. Quel spectacle se découvrit à ses regards! Les vagues ressemblaient à un déluge... Le prince ferma les yeux et jeta dans la mer quelques grains de la poussière sainte; à l'instant, les flots devinrent beaucoup plus calmes, et

(1) *Childe-Harold*, III, p. 1.

(2) L'iman Hossein, la cinquième personne honorée par les partisans d'Ali, à partir de Mahomet. Sa tombe est près de Bagdad.

l'ouragan perdit plus de la moitié de sa violence. — La pincée de poudre était sans doute trop petite pour opérer le miracle complet.

Laissons les passagers persans en proie à leurs craintes, et allons à Bombay assister au départ des jeunes constructeurs. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il n'est plus question ici de ces terreurs de l'inexpérience : c'est le sentiment moral, c'est le chagrin de la séparation, ou plutôt de la privation, qui domine.

« On nous annonça que le *Buckinghamshire* allait mettre à la voile. A mesure que l'heure approchait, nous sentions notre cœur se serrer. L'idée de quitter nos maisons et l'île heureuse qui nous a donné le jour, le sacrifice qu'il nous fallait faire *de tout le comfortable de la vie*, la perspective de trois ans d'absence, loin de nos femmes, de nos parens, nous causaient une profonde tristesse... Le 29, au matin, nous dîmes adieu à nos familles et à nos amis; bien des larmes coulèrent dans cette heure critique. Plusieurs vinrent à bord avec nous et y restèrent aussi long-temps qu'ils purent; mais quelles paroles pourraient peindre notre douleur quand il fallut enfin nous séparer!... Tout le monde à bord était joyeux, excepté nous et quelques matelots indigènes; tous songeaient au bonheur de revoir leur terre natale et les compagnons de leur enfance, et nous, nous quittions notre pays pour une terre étrangère, nous échangions *toutes les aises de la vie* pour les fatigues d'un long voyage sur mer! Nos yeux restèrent tournés vers ce rivage bien-aimé que nous abandonnions, jusqu'à ce qu'il nous fût impossible de le distinguer. »

En vérité, Lucain n'a pas mieux dit dans le beau passage où il arrache Pompée à l'Italie qu'il ne doit plus revoir; seulement le héros de *la Pharsale* est un peu moins préoccupé du comfortable. — Les voyageurs parsis eurent aussi leur tempête : le vent souffla avec fureur. Toute leur sollicitude se borna à mettre un vêtement plus chaud. Ils éprouvèrent pourtant alors une véritable contrariété : il devint fort difficile de boire le thé. « Ce fut la tâche la plus laborieuse, » nous disent-ils, et ils nous apprennent de quelle façon ingénieuse ils s'en tirèrent : « Nous fûmes obligés de tenir la tasse dans nos mains, de verser le liquide et de le boire avec précipitation. » Évidemment voilà des parsis qui sont déjà fort anglais!

Le 19 juillet 1844, Mohan Lal s'embarquait pour l'Europe. Élève des Anglais de Delhi, interprète et secrétaire persan de l'infortuné sir Alexander Burnes, assassiné à Caboul en 1841, il partait à bord de la *Semiramis*, chargé de certificats et de lettres de recommandation. « La vaste étendue de la mer, qui se perdait, nous dit-il, dans un lointain sans bornes, était un spectacle nouveau, étrange et merveilleux pour moi. C'était la première fois que je voyais l'Océan et que je mettais le pied sur un navire à vapeur. » Son admiration ne fut mêlée d'aucun effroi; en vain les vents contraires, qui règnent ordinairement pendant ce mois, soufflèrent avec violence. « Les vagues s'élevaient si haut,

dit-il, et s'élançaient sur nous avec tant de fureur, que je croyais à chaque instant voir le vaisseau sombrer. » La seule chose qu'il éprouva fut un léger étourdissement, ce qui ne l'empêcha pas d'être le seul de tous les passagers qui put tenir tête au capitaine à table. Quant aux regrets que laisse la terre natale, il est probable que Mohan Lal n'en fut pas tout-à-fait exempt, si l'on en juge par ce qui lui arriva à Machad dans le Khorassan. Un Persan, charmé de sa personne et de ses bonnes manières, lui offrait sa fille avec une riche dot, s'il consentait à se fixer près de lui. « J'ai des parens, répondit le jeune Cachemirien, qui m'ont élevé avec peine, et dont je dois secourir la vieillesse. Pourrais-je être heureux, si l'amour de l'or ou de la beauté m'empêchait de remplir le devoir filial? » Le vieillard lui saisit les mains en disant : « Gloire sur vos pensées! » Toutefois l'invincible désir de voir et de connaître, attribut de la jeunesse des hommes et des peuples, le bonheur de braver le danger, espèce d'ivresse à laquelle on s'habitue et qui devient un besoin, entraînèrent Mohan Lal loin de sa patrie. C'est ce qu'il exprimait lui-même avec énergie au médecin anglais Macneill, qu'il avait rencontré à Turbat. Le docteur lui demandait s'il préférait s'arrêter dans son pays ou voyager encore. « L'homme qui, dans une course lointaine, a dormi sur la terre ou sur le rocher nu, répondit-il, n'aime plus le doux lit de la maison. Celui qui a goûté le pain dur du voyage ne peut souffrir les mets qu'assaisonne le lait de son pays. Le cœur susceptible de quelque émotion embrasse ardemment la bonne compagnie des voyageurs, et évite la société domestique. » L'Europe offrira-t-elle aux touristes orientaux ces distractions que Mohan Lal préfère aux joies tranquilles du pays natal? Leurs souvenirs vont nous l'apprendre.

Les princes persans éprouvèrent, en arrivant en Angleterre, une espèce d'étourdissement pareil à celui de Mohan Lal sur la mer agitée des Indes. Dans les campagnes, la fécondité du sol, la richesse de la culture, qui contrastait d'une manière si heureuse avec les solitudes arides de Fars; dans les villes, cette ondulation de la foule, ces lumières, ce luxe, ce bruit, ces équipages, choses si merveilleuses pour des yeux accoutumés aux rues étroites et fangeuses, aux murs de terre sans fenêtres et sans animation qui enferment les maisons de Chiraz, tout semblait les transporter dans un monde nouveau et réaliser pour eux les splendides fictions de Scheherasade. On aurait dit trois hommes des temps héroïques rappelés de la tombe, et assistant au spectacle inconnu de nos arts et de notre civilisation. Eux-mêmes comprennent parfaitement leur position vis-à-vis de la société européenne, et ils l'exposent dans leur journal avec une intelligente naïveté : « Maintenant nous voilà nouveau-nés dans le monde, comme si nous venions de quitter le sein de notre mère! Graces soient rendues au Très-Haut, qui nous a donné pour ainsi dire une nouvelle vie! » Il y a néanmoins,

dans les formules de leur admiration, quelque chose de conventionnel qui vient de la mémoire, ou plutôt qui appartient à la langue. Najaf parfume ses descriptions avec la phraséologie ordinaire de ses poèmes, qu'il emprunte toute faite, le classique qu'il est, à Sadi, à Ferdousi, à Hafiz. « C'est ici le premier étage du paradis; la lune majestueuse verse sa lueur sur les roses gardées par de mélodieux rossignols. Les roses de l'Angleterre ressemblent aux joues de ses habitans. » L'impuissance de décrire se trahit par la profusion des hyperboles. Najaf fait comme cet artiste antique, qui, désespérant de ses pinceaux, jette sur la toile son éponge imprégnée de toutes les couleurs. Il va jusqu'à exalter, le croira-t-on? la gaieté de nos voisins d'outre-Manche. « Comme le vin rouge dans une coupe d'or, ainsi brille la gaieté des Anglais, et leurs belles figures ressemblent à la pleine lune à son lever.» Il s'extasie avec plus de raison sur ce brillant éclairage « qui n'est produit ni par l'huile ni par aucun autre liquide, mais par l'esprit de charbon, que de longs tuyaux conduisent à chaque endroit; ce qui fait que, dans tout l'empire, la nuit est changée en jour. » L'auteur eût pu dire le contraire avec autant de vérité, s'il se fût promené à dix heures du matin au milieu des brouillards enfumés de la Tamise.

La surprise des constructeurs parsis ne fut pas moins vive pour être exprimée d'une façon plus européenne. Il était presque nuit quand ils arrivèrent à Londres, et, malgré cette circonstance, la foule se rassembla autour d'eux pour regarder leur costume. Les deux cousins étaient accompagnés d'un ami et de deux domestiques; tous les cinq portaient le vêtement des parsis. C'était quatre fois plus qu'il n'en fallait pour attrouper les cockneys de Londres. Les étrangers eurent quelque peine à fendre la presse pour arriver à *Portland hotel*, où ils devaient descendre. La multitude immense des passans, les voitures de tout genre qu'ils voyaient courir çà et là et qui paraissaient se hâter d'arriver, le bruit qui croissait sans cesse, leur firent croire qu'il y avait quelque émeute dans la ville ou quelque grand spectacle où tout le monde affluait. Cependant ils ne pouvaient s'expliquer comment ceux qui allaient à droite semblaient aussi pressés que ceux qui se dirigeaient vers la gauche. Chaque rue où ils jetaient les yeux leur paraissait une rivière qui versait son contingent de foule. Quelle fut leur admiration et quelle idée ne conçurent-ils pas de la grandeur de Londres, quand ils apprirent qu'on pouvait voir un pareil flux d'êtres humains chaque jour pendant douze ou quatorze heures!

L'esprit positif et pratique des constructeurs hindous alla bientôt saisir, au milieu de tout ce bruit, la source véritable de la grandeur anglaise. En fixant leurs regards sur la Tamise, ce ruisseau si petit auprès du Gange et de l'Indus, ils remarquèrent une foule presque aussi compacte que celle qu'ils avaient traversée dans les rues. Ce n'étaient, de tous côtés,

que vaisseaux, que *steamers*, que bateaux et barques de toute espèce, spectacle magnifique dont nous ne pouvons, disent-ils, donner une idée à nos compatriotes. Ils se demandèrent alors comment cette tache si petite et si insignifiante que forme l'Angleterre sur la carte du monde peut ainsi attirer vers elle tant de nations, et ils se firent une réponse qu'ils recommandent à la méditation de leurs compatriotes : la cause de cette puissance, c'est l'industrie et le savoir. Les Anglais ne se contentent jamais du progrès accompli ; ils vont toujours en avant, quelque chose qu'il en coûte. La science mise en pratique, voilà le secret de leur grandeur. Cette prodigieuse industrie britannique excite même chez les tranquilles parsis quelques accès d'enthousiasme et une sorte de poésie de meilleur aloi que les hyperboles orientales des jeunes Persans.

« Combien l'Angleterre n'est-elle pas redevable à ses mines inépuisables de charbon et de fer! Des mines d'or et d'argent seraient moins précieuses pour elle. L'argent et l'or n'enrichissent que quelques hommes; le fer et le charbon mettent en mouvement des milliers de bras. Ce sont eux qui donnent naissance aux machines à vapeur, aux rouets, aux métiers et à tous les engins de la Grande-Bretagne. Ah! heureuse Angleterre, qui possèdes en ton sein la source du travail, des manufactures, de la richesse! heureuse Angleterre, tu es et tu seras long-temps l'étonnement et l'envie de l'univers! Que ne peuvent accomplir le fer et le charbon! que ne peut exécuter la vapeur! Les chars, chauffés par le charbon, volent sur des rails de fer; le bois est scié par la vapeur; le fer est forgé en ancres, roulé en feuilles, allongé en barres et en fils par le moyen de la vapeur; le feu même qu'on emploie à produire ces puissantes machines est soufflé par la vapeur. La vapeur pompe l'eau, la vapeur bat le beurre, la vapeur imprime les livres, la vapeur frappe la monnaie. Par la vapeur, les navires, insoucieux du vent et de la marée, parcourent à leur gré les mers. La vapeur met le feu aux canons, la vapeur moud le blé, et toutes les pièces qui composent notre habillement des pieds à la tête sont confectionnées par la vapeur. »

On se doute bien que cette merveille européenne des chemins de fer ne manque pas de frapper aussi les princes persans. Ici encore, après un essai de description, l'imagination vient terminer l'esquisse. Les locomotives sont pour eux « des boîtes de fer dans lesquelles on fait bouillir de l'eau comme dans une cheminée; sous cette boîte est une espèce d'urne de laquelle s'élève une vapeur douée d'une force merveilleuse. Dès que la vapeur s'élève, les roues se mettent en mouvement, la voiture déploie ses ailes, et les voyageurs deviennent comme des oiseaux. » Il est à remarquer que, parmi les arts de l'Occident, les Orientaux venus à Londres ne comprennent et n'admirent que ceux qui se proposent l'utilité pour but. Dans les beaux-arts, ils ne sentent que le mérite vulgaire de l'imitation, de la ressemblance; on les prendrait pour les disciples du digne Le Batteux. Ce n'est pas toutefois qu'il leur manque le

sentiment du beau, cette aspiration sans fin vers l'idéal, vrai titre de noblesse de l'homme : c'est que nos beaux-arts ne satisfont pas en eux ce besoin. Il ne faut pas croire que la musique et même la peinture soient des langages naturels, qui ne doivent à la convention aucun de leurs élémens. Il en est d'elles comme de la poésie, dans une proportion différente; elles ne créent pas en nous l'image du beau de toutes pièces; elles l'édifient avec les matériaux déjà déposés dans notre ame; elles vont y chercher les idées, les souvenirs, les sentimens qu'ont fait naître l'éducation, les usages, les préjugés, et de ce composé d'erreurs ou de vérités contestables, elles font jaillir en nous la vérité suprême, le sentiment divin de la beauté. Toute œuvre d'art a sa perspective, son point fatal, duquel il faut la contempler : un peu plus haut, un peu plus bas, l'harmonie se brise, l'illusion disparaît. C'est ce qui fait que les créations de l'antiquité sont intraduisibles; pour les rendre, il ne suffirait pas de substituer des mots aux mots; il faudrait, par une métamorphose impossible, nous prêter pour un moment d'autres habitudes d'intelligence, d'autres opinions, d'autres mœurs. M. de Châteaubriand suppose, dans ses *Natchez*, que le Huron Chactas est délicieusement ému par une représentation de *Phèdre*. « Je crus entendre, » lui fait-il dire, « la musique du ciel; c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était point un véritable chant; c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole... Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un Français. » Chactas est un sauvage exceptionnel et digne des petits soupers de l'Ikouessen Ninon. Nos touristes orientaux ont reçu en naissant de Melpomène un coup d'œil moins favorable. A peine arrivés à Londres, les princes persans furent conduits à la maison du plaisir et de la musique, qu'on appelle en langage franc l'opéra (à *Queen's Theatre*). Ils furent vivement frappés du coup d'œil que présentait la salle, des draperies qui garnissaient les loges, du splendide éclairage qui les inondait de lumière, des jeunes dames *au visage semblable à la pleine lune*, et dont la beauté *éclipsait l'illumination du soleil.* Ils remarquèrent aussi des endroits déterminés autour de la salle où étaient des femmes d'une grande beauté, avec des bras *pareils au jasmin*, et des figures *semblables à un brillant miroir*. Ces charmantes personnes vendaient des rafraîchissemens. En somme, ce lieu enchanté fournissait tout ce qui nourrit l'ame et le corps. Quant à la musique qu'ils y entendirent, Najaf en parle peu dans son journal, où il se croit pourtant obligé d'admirer tout par politesse, et M. Fraser, l'introducteur, le guide officiel des jeunes princes, nous apprend qu'elle leur parut insupportable. Notez que ce n'étaient point des artistes anglais. On entendit d'abord Lablache, et quand M. Fraser leur demanda ce qu'ils pensaient de lui : « Ce n'est rien

du tout, répondirent-ils sans périphrase orientale, cela ne vaut pas la peine d'être écouté. » Mlle Grisi trouva pourtant grace devant eux; encore leurs yeux furent-ils plus séduits que leurs oreilles. « Sa voix est charmante, disait Riza, mais j'en donnerais bien vingt pareilles pour ses bras. » Les costumes, les décors, les changemens à vue, la pantomime des acteurs, obtinrent complétement leurs éloges, la danse surtout les ravit; mais nous serions tenté de voir dans cette admiration passionnée autre chose que l'amour de l'art pour l'art. « Je suis heureux, disait le jeune Timour, d'être habitué à voir les danses des femmes du châh, autrement il y aurait de quoi devenir fou. » De retour à *Mivart's hotel*, Riza, l'aîné des princes, consignant ses souvenirs de la soirée, terminait par ces mots : « A la fin de la pièce, la danse commence. Vous qui avez un cœur, que vous dirai-je? Figurez-vous de belles jeunes femmes dansant avec de jeunes hommes (en Orient les femmes dansent seules)! Non, la plume ne peut courir, l'œil est forcé de s'arrêter, l'infortuné Riza est contraint de laisser ici son cœur et de retourner à sa résidence. » Et le dévot Najaf écrivait à son tour : « Qu'écrirai-je? que dois-je dire? Rien que ce qui a été dit par les saintes lèvres (par Mahomet) : le monde est la prison des croyans et le paradis des infidèles. En vérité, il ne manque rien à ce paradis, excepté cette grace que le Dieu de l'univers a promise à ses fidèles serviteurs dans le monde de là-haut. Le leur est fait de main d'homme et passager; le nôtre est éternel et durable. Le vin de son plaisir n'est pas fait d'une matière mortelle. »

N'allez pas croire que les jeunes princes fussent insensibles à toute espèce de musique. « La musique, écrit Najaf, fait oublier à l'exilé la douce maison paternelle. » Cette phrase n'est pas une de ces vaines formules où l'exagération du langage dissimule mal la fausseté du sentiment. Les princes aimaient passionnément la musique appropriée à leurs organes et à leurs goûts. Un jour, M. Fraser devait les conduire à l'Opéra-Italien. On donnait la *Sonnambula*. Dès qu'il entra à *Mivart's hotel :* Bonne nouvelle! *Fraser Saheb* (1), s'écrièrent les princes, nous avons un instrument de musique de notre pays. Il faut que vous entendiez Timour; c'est un virtuose des plus distingués. Il a étudié dix ans la musique. M. Fraser fit observer en vain qu'il était tard, que l'opéra allait commencer. — Oh! patience! dit Najaf, nous aurons bien assez d'opéra. Asseyez-vous. — On apporta la *centâra*. Timour s'assit par terre, la plaça devant lui; les autres écoutèrent dans un religieux silence. Timour, faisant voltiger ses doigts sur les fils d'archal de son instrument, en tirait d'aigres sons qui lui causaient ainsi qu'à ses frères

(1) *Saheb* signifie ami; c'est le titre que les Persans ajoutent au nom de tous les chrétiens avec lesquels ils sont en relations.

un visible plaisir. — Bravo! (*aférin!*) s'écriait l'aîné; voilà le morceau qu'on nous jouait en engageant la bataille. Qui pourrait résister à cela? — En effet, nous dit M. Fraser, c'était à faire fuir toute une armée, surtout si elle eût aimé la bonne musique. Cela ressemblait plutôt au bruit d'un certain nombre de pots cassés qu'on agiterait ensemble qu'au fracas imposant d'une bataille. — Eh bien! dit en anglais un interprète qui se trouvait présent, il y a vingt ans que je suis en Angleterre, je comprends et je goûte la musique européenne; cependant telle est la force des premières impressions, qu'il n'y a pas pour moi de musique supérieure à celle-ci.

Voulons-nous maintenant avoir par la comparaison une idée de ce que peut être une mélodie persane: un soir, les princes se trouvaient au bal calédonien. Fatigués bientôt de la chaleur et de la foule, ils se disposaient à sortir, quand arrivèrent trois cornemuses écossaises qui entonnèrent un pibrach national. Qu'est-ce que cela? dirent les princes. C'est de la musique persane! de la musique de notre pays! Les artistes pressèrent la mesure; les princes ne se contenaient plus; leurs yeux s'humectèrent de larmes, leurs têtes, leurs mains, leurs pieds, suivaient le mouvement. Heureusement le pibrach cessa bientôt, car leur bruyant enthousiasme aurait mis le trouble dans toute la réunion.

Les constructeurs de Bombay portèrent à *Queen's Theatre* des dispositions encore moins favorables. Le sentiment de l'art, qui, chez les princes persans, manquait seulement d'un certain genre de culture, semble, chez eux, avoir été étouffé par la culture exclusive d'une autre faculté. L'étude des nombres, la mesure des angles, l'adoration fanatique de l'utile, ne laissent dans leur pensée aucune place pour le beau. Ils remarquent les loges, le gaz, les toilettes, disent en passant un mot poli à la musique; puis ils nous donnent avec exactitude la mesure du théâtre en hauteur et en profondeur, le nombre des places que contiennent les loges et le parterre, avec les différens prix que l'on paie au bureau. Quant au spectacle, ils font pis que de n'en point parler; voici ce qu'ils osent écrire :

« C'était le dernier jour où Taglioni, la danseuse favorite des Français, devait danser en Angleterre, et un ami anglais qui nous accompagnait nous demandait souvent comment nous trouvions sa danse : pour sa part, il en était enchanté. Quant à nous, cela nous semblait avoir fort peu d'intérêt, et nous fûmes très surpris d'apprendre que, chaque fois qu'elle paraissait sur la scène, on lui comptait 150 guinées. Pensez donc! 150 guinées par jour, données en Angleterre à une femme pour se tenir long-temps sur un pied, comme une oie, puis pour étendre une jambe horizontalement, pour pirouetter ainsi trois ou quatre fois sur elle-même, pour faire la révérence si bas qu'elle paraît s'asseoir par terre, pour bondir parfois d'un bout du théâtre à l'autre, toutes simagrées qui ne lui demandent pas plus d'une heure de travail!... Si nous n'avions pas vu ailleurs

des preuves convaincantes de la sagesse du peuple anglais, nous en aurions une pauvre opinion en le voyant payer ainsi les sauts d'une marionnette. »

Les deux Indiens courent ensuite à quelques représentations plus dignes de leurs goûts : ils vont applaudir Van-Amburg à Drury-Lane et Carter à Astley's, et, quoiqu'ils semblent frissonner d'abord un peu à la vue des exploits du premier, ils décrivent avec une complaisance évidente les tours de force du second : ils nous montrent ses tigres acteurs qui feignent de saisir et de dévorer leur maître, ses lions attelés au char et fouettés comme des chevaux, ses panthères entassées sous sa tête en guise d'oreillers et de traversins. De là ils vont à *Victoria's Theatre* rire de tous les bons tours de Blanchard, vêtu d'une peau de singe, dont les gambades les intéressent beaucoup plus que les poses ravissantes de Taglioni. Si quelque chose pouvait expier à nos yeux ce crime de lèse-élégance, ce serait la conclusion suivante, qui n'est peut-être pas sans malice : « L'argent peut tout en Angleterre; il fait danser les chevaux, soumet les lions au frein et déguise les hommes en singes. »

Il paraît qu'à Bombay on ne raffole guère plus de peinture que de danse. Les deux cousins s'en affligent eux-mêmes : ils voudraient que les dames, par exemple, apprissent à peindre, pour passer le temps, ce qui contribuerait sans doute efficacement à créer des artistes; qu'elles s'exerçassent à faire des fleurs, des paysages et d'autres petites gentillesses de ce genre, à l'imitation des dames de l'Angleterre, pays où il y a, comme chacun sait, tant d'artistes célèbres. A ce propos, ils nous rendent compte de leur promenade à la Galerie nationale : ils nous donnent le plan, le coût de cet édifice, et nous apprennent qu'il y a, dans les salles d'exposition, des banquettes fort commodes; ce qui n'empêche pas probablement qu'il n'y ait aussi des tableaux.

Quant aux princes persans, il en était pour eux de la peinture comme de la musique; ils n'aimaient que celle qu'ils faisaient eux-mêmes : c'est un goût qui n'est pas sans exemple chez les artistes. Timour passait une partie de sa journée à dessiner. Quand il pouvait échapper à M. Fraser, on était sûr de le trouver, ou chez son armurier favori, ou dans son appartement, un crayon à la main. Les trois frères furent néanmoins conduits à l'exposition de peinture qui avait lieu alors à Sommerset-House. Ils admirèrent peu les tableaux. Le plus grand plaisir qu'ils y trouvèrent fut de voir, selon leur galante expression, les originaux eux-mêmes descendre de leurs cadres, et se promener dans la galerie sous les traits de cent femmes charmantes. L'illusion était à leurs yeux le triomphe de l'art, par quelque procédé qu'elle fût obtenue. Ils trouvèrent dans les rues de Londres une exposition plus intéressante pour eux que celle de Sommerset-House. Le car-

rosse passa par hasard devant la boutique d'un coiffeur : à la vue des figures de cire qui en garnissaient la devanture, les princes firent arrêter et s'écrièrent avec l'accent de l'admiration : Quelles merveilleuses choses! Le plaisir qu'ils prenaient à voir ces effigies donna l'idée de les conduire au salon de cire de Mme Tussant. On mit deux des princes dans le secret; on ménagea une surprise au troisième, à l'auteur de la relation. On feignit d'avoir reçu une invitation de la reine, on partit en voiture, et on introduisit les étrangers dans une salle vaste et bien éclairée, où ils virent le roi (Guillaume IV), la reine et toute la cour. Najaf s'avança avec le plus profond respect et inclina la tête devant le très gracieux souverain; mais celui-ci ne lui rendit pas même son salut. Le prince tira à part M. Fraser et lui demanda la cause de cette froideur. « Je ne sais, lui répondit son guide; peut-être cela vient-il de ce que ce n'est pas le roi qui vous a invités, mais la reine. » Najaf fit auprès de la reine une seconde tentative aussi infructueuse. Il s'adressa, en dernier ressort, à l'un des ministres, et, n'en obtenant pas de réponse, il le secoua si rudement par le bras, que la pauvre figure de cire tomba sur le parquet. Nous avons suivi dans ce récit la version de Najaf lui-même; M. Fraser nous apprend qu'il ne laissa pas aller les choses si loin : il avertit le prince au moment où il allait présenter son hommage à l'impassible souverain. Nous n'avons pas été fâché de montrer comment l'auguste touriste s'entend à broder une narration.

Il raconte encore avec intérêt une seconde erreur dont il fut le jouet, et que l'artifice de son récit fait en quelque sorte partager au lecteur.

« Nous sortîmes lundi, nous dit-il, pour aller, dans un vaste édifice, visiter les arts anglais. On nous fit entrer d'abord dans une salle où se trouvaient quelques belles peintures et quelques portraits des rois et des héros anciens. Un escalier nous conduisit dans une chambre haute, où l'on nous pria de nous asseoir. Dès que nous l'eûmes fait, la chambre changea de place et monta en l'air comme un aigle au large vol. Enfin elle replia ses ailes, s'arrêta dans les cieux, ouvrit heureusement son bec (sa porte), et nous sortîmes. Nous nous trouvâmes alors sur une terrasse d'où nous découvrions toute la ville de Londres, avec la Tamise et l'Angleterre jusqu'à l'Océan. On voyait également les édifices, les jardins, la foule du peuple dans les rues de tous les quartiers. On entendait un grand bruit de voitures et de chevaux. Nous remarquâmes sur la Tamise d'innombrables vaisseaux, semblables à une forêt, dont plusieurs étaient à l'ancre, d'autres sous voile, d'autres ornés de leur panache de fumée. Après avoir contemplé tout à mon aise, je dis à M. Fraser que, toute magnifique qu'était la vue de Londres, j'aimerais mieux encore voir quelque chose des arts anglais, puisque c'était pour aujourd'hui le but de notre course. M. Fraser sourit et me demanda s'il y avait un art plus étonnant que celui qui nous environnait. »

On comprend qu'il s'agit du panorama. Veut-on maintenant contrô-

ler les impressions du poète par les calculs de l'architecte? Il ne faut que suivre Noroji et Merouanji devant les mêmes tableaux dont l'effet magique est si vivement rendu par le prince Najaf. Les deux parsis nous apprennent que le Colisée, où le panorama se trouve, est situé au sud-est de *Regent-Park*, orné d'un portique de style dorique et d'une voûte circulaire qui repose sur un polygone à six faces, occupant une aire de quatre cents pieds; que l'architecte, M. Decimus Burton, l'a commencé en 1821, fini en 1827; que cet édifice a coûté d'immenses sommes et qu'on paie un shilling d'entrée. Une fois en haut, sur la terrasse, ne croyez pas qu'ils s'abandonnent poétiquement à une stérile contemplation. Par une brusque transition, ils retombent sur le solide terrain de l'économie domestique, et trouvent le moyen de nous apprendre comment on peut acheter à bon marché dans les boutiques de Londres. C'est le caractère et le mérite du journal des constructeurs parsis : leurs compatriotes y trouveront une foule de renseignemens utiles sur les hôpitaux, les omnibus, les ports, les machines, le daguerréotype, le ciment romain et mille autres choses encore. Pour nous, qui cherchons d'ordinaire ces informations dans *le Guide du Voyageur*, de pareils détails sont loin d'offrir le même intérêt.

Najaf et ses deux frères montraient, dans leurs promenades à travers Londres, un esprit moins observateur. Leur curiosité, d'abord très vive, s'émoussait promptement; l'inquiétude sur le sort de leur famille, la perte de leurs biens, le regret du sol natal, l'influence d'un climat sombre et humide, la difficulté de parler et d'entendre, les rendaient indifférens aux choses les plus dignes d'intérêt. « Ami, disaient-ils à M. Fraser, cela est fort beau sans doute; mais à quoi nous serviront toutes ces connaissances? Ne sommes-nous pas de pauvres exilés? » Aussi passaient-ils une partie de la journée à dormir. A l'heure convenue pour une visite, M. Fraser les trouvait souvent au lit; il était obligé d'attendre patiemment la fin de leur toilette, et, quand ils étaient prêts à sortir, le temps était passé. Les deux aînés exprimèrent cependant le désir de voir quelques établissemens utiles : on les conduisit à Bedlam, à l'hospice des aliénés, mais ils se fatiguèrent bientôt et demandèrent à s'en aller. Ils ne purent prendre sur eux de visiter entièrement la maison des jeunes détenus. A peine entrés, ils s'ennuyèrent et partirent. Une seule chose dans cet établissement attira l'attention de Timour, ce fut la brasserie. Les trois princes, malgré la différence de leurs caractères, avaient en commun une certaine légèreté d'esprit qui tenait à leur pays et à leur éducation. « C'étaient à peu près, dit M. Fraser, de grands enfans gâtés. »

Il y a long-temps que nous avons laissé derrière nous un de nos compagnons de voyage, le jeune et brillant Cachemirien, l'*esquire* Mohan Lal. Lui aussi a été frappé à son arrivée du spectacle tumultueux de

cette ville, qui, « par sa prodigieuse étendue et la multitude de ses habitans, peut être considérée comme la réunion de toutes les cités qui couvrent la face du monde. » Il a admiré la propreté, l'éclairage de ses rues, le tumulte régulier des affaires et du commerce, et il s'est demandé « où ces gens-là trouvaient le temps de dormir. » Mais lui-même ne trouve pas le temps de nous peindre tout ce qu'il rencontre : il traverse tout au pas de course, pressé qu'il est de répondre aux invitations qui l'assiégent. Les Burnes, les Elphinston, les Hogg, les Pottinger, les Elliot, et vingt autres *gentlemen* de la plus haute *respectabilité,* se disputent le plaisir de l'avoir à leur table. Son atmosphère, à lui, ce sont les splendides salons des directeurs de la compagnie des Indes, atmosphère un peu étouffante pour l'enfant des montagnes de l'Asie, qui, à l'île de Wight, se baignait tous les jours en mer au mois d'octobre, qui, à Londres, ne ferme ses fenêtres ni nuit ni jour, et court la ville vêtu d'une fine chemise de satin et d'un large pantalon blanc. Néanmoins il s'y acclimate assez bien; il prend goût aux aristocratiques sourires, aux soirées élégantes, à l'amitié toute maternelle des jeunes dames de Londres, aux naïves caresses de leurs enfans, qui s'asseient sur ses genoux sans craindre sa noire moustache, et qui, long-temps après, se rappellent encore « le monsieur étranger aux beaux habits brillans. » Il visite même le prince Albert, qui le fait mander, et il le quitte enchanté, comme tout le monde, de son affabilité et de sa bonne grace. Après cela, comment pourrait-il s'amuser à nous décrire tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent? Il jette pêle-mêle, en quelques lignes, Saint-Paul et Westminster, les vaisseaux et les ponts de la Tamise, le diorama et les chambres nouvelles, l'institution polytechnique et le Colisée, enfin les théâtres, qui, par leurs brillantes décorations, lui rappellent les jardins féeriques dont la description amusait son enfance. Il n'a pas grand'chose à dire sur la beauté ni sur la modestie des actrices; il trouve cependant que le public les traite avec respect, et il apprend avec satisfaction qu'elles font quelquefois d'illustres mariages.

On comprend que, dans cette espèce d'enivrement du monde, Mohan Lal doit jeter un coup d'œil peu sévère sur la société qui l'entoure. Cependant il est le seul de nos voyageurs qui semble se douter de l'affreuse misère que recouvre cette trompeuse dorure. Il est vrai qu'il a été en Irlande. « C'était, dit-il, un spectacle déchirant de voir les hommes et les femmes, entourés d'une nombreuse famille, marcher sans chaussures et à demi nus par le froid le plus rude. Les Irlandais sont hospitaliers : j'étais bien reçu dans toutes les chaumières, et les fermiers paraissaient enchantés de m'offrir un morceau de pain et un verre de bière; mais je voyais en général les pauvres habitans ne vivre que de pommes de terre. »

Quant aux défauts et aux ridicules de la société opulente, on devine que les regards de Mohan Lal se sont surtout arrêtés sur les femmes. Voici une peinture assez piquante de la manière dont se font les mariages :

« Les jeunes filles sont élevées sous les yeux vigilans de leurs mères, et, lorsqu'elles ne laissent rien à désirer sous le rapport de leur langage et de leurs manières, les parens n'épargnent ni dépenses ni fatigues pour les introduire dans la société, où elles ont à jouer un rôle difficile. La jeune personne doit être gracieuse, savoir chanter, danser, lire, écrire et parler au moins le français, si elle ne connaît pas d'autre langue étrangère. Les parens donnent des bals et invitent tout ce qu'ils connaissent de monde élégant. Ils sont fiers si leur fille gagne le cœur de quelque personne respectable; mais, hélas! tous ces talens, joints à des merveilles de beauté, sont regardés comme des choses secondaires: la jeune dame doit avoir de l'argent pour son mari, ou du moins l'espérance d'en posséder quand ses parens mourront. Dans tous les pays d'Asie, si une femme vit dans le célibat après avoir passé l'âge ordinaire du mariage, on la regarde comme une sainte, et encore cela arrive-t-il rarement. L'Angleterre a de quoi étonner les Asiatiques en leur offrant des milliers de saintes, je veux dire de femmes non mariées et pourtant d'un âge mûr, portant toutes le nom de mademoiselle et le costume d'une jeune fille de quinze ans. A mon arrivée en Angleterre, je me sentais tout embarrassé en adressant à une vieille et très respectable dame ce titre de *mademoiselle,* qu'il me fallait donner en même temps à une jeune personne qui paraissait sa petite-fille. Quand on parle de mariage, la première question est celle-ci : A-t-elle de l'argent? Un *gentleman* pourra prodiguer les complimens et les contredanses à plusieurs jeunes filles dans une soirée, mais il ne manquera pas de choisir et d'épouser celle qui a ou qui aura le plus d'argent, fût-elle d'ailleurs laide et sans grace. Dans un cas semblable, la dame sent parfaitement qu'elle n'a d'autres charmes que ceux de ses billets de banque; néanmoins les règles de la société enfouissent toutes ces arrière-pensées dans le cœur des nouveaux mariés, et leur style, quand ils s'écrivent ou se parlent, est précisément celui du plus pur et du plus tendre amour. L'âge n'est pas davantage un empêchement au mariage, dès que la richesse établit une compensation. Malgré cela, on voit plusieurs exemples de véritables affections et d'heureux mariages. Il y a un endroit, nommé Gretna-Green, en Écosse, où une personne qui n'est pas prêtre, et que les journaux disent être un forgeron, a le droit, d'après les lois du pays, de marier les jeunes gens avant l'âge et sans aucune des formalités nécessaires en Angleterre. Pendant mon séjour à Londres, il y eut un exemple de véritable attachement, et une jeune dame de noble famille fut mariée à Gretna-Green (1). »

Voilà certes une page pleine de bon sens et même de malice. Mohan

(1) C'était en effet un forgeron qui célébrait autrefois ces mariages; aujourd'hui le maître de poste de Gretna-Green lui a succédé.

Lal ne laissera pas aller ces observations hardies sans leur donner un passe-port. Il ne veut pas *se brouiller avec la république.*

« Les femmes de l'Angleterre, ajoute-t-il, sont sincères et d'un cœur pur. Elles possèdent toutes les perfections et méritent les plus grands honneurs, les plus profonds respects. Ni intrigues ni hypocrisie ne trouvent place dans leur ame, et s'il survient dans le ménage quelques petits différends, c'est généralement la faute du mari. Telle est mon opinion sur le sexe en Angleterre. »

Cette opinion est-elle bien franche, et les éloges de Mohan Lal prouvent-ils autre chose qu'un désir très naturel de plaire à celles qu'il présente comme si accomplies? Il nous revient à ce propos une petite anecdote orientale qui trouve d'autant mieux sa place ici, qu'elle nous offre l'occasion d'introduire sur la scène un nouveau voyageur. Il y avait une fois à Londres un ambassadeur persan. Issu d'une famille illustre, mais ruinée, Mirza Aboul Hussein-Khan ne devait ses richesses et sa haute position qu'à son propre mérite. Habile et heureux négociant, versé dans la connaissance des langues et des mœurs de l'Europe, il avait été remarqué par le châh, qui l'envoya en Angleterre. Non moins brillant que Mohan Lal, non moins respectueux en apparence pour les femmes, Hussein-Khan put bientôt compter dans le monde des succès de tout genre; mais l'ingrat paya fort mal les bontés dont il avait été l'objet. En 1825, un respectable voyageur l'entendit avec indignation, à la cour de Téhéran, se vanter d'avoir emporté à Londres un grand nombre de magnifiques châles et de ne les avoir pas rapportés. Il nommait hautement des duchesses et autres grandes dames, lisait de jolis modèles de style épistolaire, et montrait au châh lui-même une miniature charmante donnée par une charmante main. Il ajoutait un nom, et ce nom était des plus nobles. N'a-t-on pas quelque droit après cela de se méfier à Londres des Orientaux qui parlent de leur discrétion, de leur vénération pour les femmes?

Les trois Persans vantent les Anglaises avec une effusion qui ne le cède guère à l'enthousiasme de Mohan Lal; seulement ils ne leur accordent pas les mêmes qualités et ne les louent pas dans le même style : « La plupart des femmes anglaises, disent-ils, sont plus délicates et plus mignonnes que la fleur du rosier : leur taille est plus mince qu'une bague, leur forme est gracieuse, et leur voix gagne le cœur. » Tandis qu'ils étaient à Bath, attendant l'autorisation du gouvernement pour se rendre à Londres, leur solitude fut *illuminée par plus d'un visage semblable à l'astre des nuits.* Les lionnes des bains, avec l'excentricité qui les caractérise, n'eurent rien de plus pressé que d'aller visiter les jeunes étrangers à leur hôtel. « Du vendredi 11 février au lundi 14, nous n'eûmes autre chose à faire, écrit Najaf, que de regarder les belles filles des chrétiens; le nombre de celles que nous vîmes en un

seul jour est au moins de cinq mille. Le maître du logis vint nous trouver et nous demanda si nous voulions permettre aux dames de venir nous voir. Je répondis naturellement : Qu'elles viennent. Ainsi tout le jour se passa à recevoir ces aimables visiteuses. » Les princes étaient assis sur un divan, les jambes croisées à la manière orientale, et lorsqu'entrait une personne de marque, ils se levaient, posant les pieds non pas sur le parquet, mais sur le divan même, ce qui leur donnait une attitude fort plaisante. « Une fois nous étions assis, continue Najaf, lorsqu'apparut à nos yeux une planète dont le lever les éblouit. Je pris courage, je touchai ses belles mains de jasmin et l'invitai à s'asseoir. Quelle vie pour le cœur!... Quel est le courage de derviche qui résisterait à tant de majesté? Nous priâmes toutes les dames qui vinrent nous voir, — et à leur vue nous oubliions notre patrie, — de vouloir bien écrire leurs noms. A la fin du jour, le catalogue de ces très illustres houris contenait environ mille noms. » On conçoit que la conversation n'était pas très animée, au grand déplaisir des deux parties. On trouva pourtant moyen d'établir une causerie assez amusante. « Nous nous fîmes, dit Najaf, maîtres d'école et écoliers tout à la fois, enseignant des mots persans, apprenant quelques mots anglais. On traduisait par signes et avec l'aide des doigts, ce qui nous faisait tous beaucoup rire. »

Malgré toutes les hyperboles flatteuses de leur vocabulaire, les princes persans n'étaient pas des admirateurs aveugles, mais bien plutôt des juges assez difficiles. Il ne faut pas se fier à leur livre; nous avons vu déjà qu'ils ne s'y mettaient pas tout entiers; c'est dans leurs causeries intimes qu'il faut en chercher le complément et le correctif. L'un d'eux accompagnait un jour M. Fraser à l'exposition de la société d'horticulture. Les étagères étaient splendidement garnies, les avenues coquettement remplies : Londres faisait l'exhibition de toutes ses fleurs. Le prince, c'était l'ascétique Najaf, commença par s'ennuyer beaucoup, selon sa coutume; puis, ayant su qu'on pouvait se procurer des rafraîchissemens, il s'assit et but à petits coups trois verres de vin de Porto. C'en fut assez pour lui rendre sa gaîté et pour le mettre même en veine de satire. Le jeune Persan qui, comme nous l'avons dit, avait la vue fort basse, voyait avec satisfaction plus d'une fraîche toilette se diriger de son côté. Il attendait patiemment jusqu'à ce que l'amorce infaillible de la curiosité féminine amenât tout près de lui les élégantes promeneuses; mais alors son attente était souvent trompée. « Ces dames sont d'habiles mensonges, disait-il; les brillantes couleurs de leurs vêtemens promettent la beauté; elles approchent, elles sont vieilles et laides. Quelles parures! mais, hélas! quelles femmes! Que ne s'habillent-elles suivant leur âge! » Le prince était de l'avis de Byron : il goûtait peu les graces languissantes et faibles de ces pâles filles

d'Albion (1). Il avait pourtant écrit que les roses de l'Angleterre ressemblaient aux joues de ses femmes. Était-ce l'éloge des joues ou la critique des roses? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fit à M. Fraser une très savante dissertation sur les femmes régulièrement belles et sur les beautés piquantes, « salées, » selon l'expression persane. Il conclut en décidant qu'il y avait là aussi peu des unes que des autres.

Nous avons vu comment Mohan Lal mariait les jeunes Anglaises, et souvent ne les mariait pas; écoutons maintenant le prince Najaf, qui ne traite pas ce sujet délicat d'une façon moins cavalière :

« Voici, dit-il, comment se font les mariages dans ce pays. Les jeunes gens reçoivent d'abord une éducation complète dans les mathématiques et dans les autres branches de connaissances utiles. Les jeunes personnes apprennent à lire, écrire, dessiner et chanter. Puis, à vingt ans environ, voici ce qui se passe : beaucoup de jeunes personnes non mariées vont dans les parcs, dans les jardins publics et autres endroits de plaisir, pour respirer la fraîcheur de l'air. Ces jeunes demoiselles n'ont point de voile : ainsi les jeunes gens ne trouvent aucun obstacle à s'introduire près d'elles et à lier connaissance. Quand une affection durable est née d'une de ces rencontres, le jeune homme, après avoir recueilli quelques informations indispensables sur celle qui l'a inspirée, lui écrit pour lui déclarer son amour et la prier de faire connaître ses sentimens. Si elle ne partage pas cette affection, elle ne fait aucune réponse. Dans le cas contraire, elle favorise le jeune homme d'une réponse aimable, l'assure par écrit qu'elle l'accepte, laissant aux conférences subséquentes le soin de fixer le jour et le lieu du mariage. »

Le mariage à Londres étant chose si facile et si douce, le plus jeune des trois frères, Timour, fut presque tenté d'en essayer. Les princes se faisaient peindre par M. Partridge, leur voisin. Chaque jour, de très belles dames venaient voir le portrait. Un jour, elles s'y rencontrèrent avec les originaux. Ceux-ci les prièrent de s'asseoir, et lièrent tant bien que mal une espèce de conversation. Alors, s'il en faut croire Najaf, l'une d'elles dit à une autre, qui était fort jolie : Je serais bien la femme de votre frère; malheureusement je n'ai pas de frère pour devenir votre mari. Timour, entendant cela, se prit à dire : Madame, si vous le permettez, je serai votre frère, cela lèvera la difficulté. Les dames furent enchantées de cette saillie, et la proposition fut adoptée au milieu des éclats de rire de tous les assistans. La plaisanterie devint sérieuse pour le pauvre Timour. Depuis ce jour, il ne fit que s'asseoir à côté de la jeune Anglaise et lui tenir compagnie. C'étaient des conversations sans fin, quoique par signes, car on ne parlait pas tout-à-fait la même langue, et néanmoins on s'entendait fort bien. Tout le monde compli-

(1) Who round the north for paler dames would seek?
How poor their forms appear! How linguid, wan and weak!
(*Childe-Harold*, I, 58.)

mentait le prince sur sa nouvelle et difficile conquête, car la jeune personne passait pour fort dédaigneuse. Partout où allaient nos Persans, on invitait la jeune lady. Enfin Timour devint éperdument amoureux, et perdit, comme Ulysse dans l'île de Calypso, toute idée de retour. Un fatal accident vint troubler ce beau rêve. Un soir, les princes avaient reçu et accepté une invitation : dès qu'ils arrivèrent, « Timour trouva la maison sombre, n'y apercevant pas un rayon de l'astre de son amour. Il regarda dans toutes les directions et ne vit pas l'étoile se lever sur l'horizon. Alors il se leva, alla droit au maître de la maison : Où est la dame? lui demanda-t-il. Tout le monde se mit à rire. Elle est hors de vos atteintes, lui répondit-on. Il y a deux jours qu'elle est devenue amoureuse d'un jeune homme avec qui elle a été à la grande mosquée; elle s'est mariée avec lui, et tous deux ont quitté la ville; ils se promènent maintenant parmi les fleurs. » Timour devint presque fou de douleur. On finit pourtant par le consoler en lui représentant que, n'ayant pas tenu sa parole, elle méritait peu ses regrets. D'un autre côté, l'état civil de Timour aurait bien opposé à ses désirs quelques légers obstacles : il était déjà marié pour le moins une fois; il avait épousé la fille de Vulli-Khan, très noble chef de bandits qui détroussait les voyageurs sur le grand chemin d'Ispahan. A ses yeux pourtant ce n'était qu'un médiocre embarras. Les Persans ont deux sortes d'épouses, et plusieurs épouses de chaque sorte : les unes liées à leurs maris par des nœuds indissolubles, on les nomme *ahdée;* les autres, appelées *moutah*, ne sont engagées que pour un certain nombre d'années, de jours ou même d'heures; les unes et les autres sont également honorées quand elles sont fidèles aux termes de leur contrat. Fath-Ali-Châh, aïeul de nos princes, avait huit cents ou même mille femmes de ces deux classes, de deux à trois cents fils et environ cent vingt filles. Il laissa à sa mort cinq mille fils et petits-fils. Jadis Priam n'avait que cinquante enfans; décidément, l'Orient est en progrès.

On s'attend bien sans doute à ne pas voir les deux constructeurs de Bombay suivre Mohan Lal et les princes persans sur le terrain glissant où ils viennent de se placer. Il n'y a rien là pour la toise ni pour la statistique. Ce n'est pas à dire qu'ils n'auront pas aussi leur petit grain de causticité, mais, en hommes graves et positifs, ils le jetteront sur les coutumes de la vie sociale et politique de l'Angleterre. C'est ainsi que, remarquant l'importance extrême que les Anglais attachent à la lecture des journaux, ils saisiront finement la nuance de comique qui accompagne ce trait caractéristique des pays constitutionnels.

« Nous croyons, disent-ils, que pour bien des Anglais il n'est pas au monde de plus grande jouissance que d'avoir le journal le matin à leur déjeuner, et c'est une chose risible de voir avec quelle promptitude une certaine classe de lecteurs adoptent les opinions de la feuille qu'ils lisent. Le *Times* prétend que nous au-

rons la guerre avec l'Amérique, et je suis convaincu qu'il a raison, dit l'un. — Le *Chronicle* assure, réplique l'autre, que ce qui nous est parvenu n'est pas le rapport du congrès, mais celui d'un comité particulier. Ainsi nous n'aurons pas de guerre; comptez là-dessus. — Savez-vous, dit quelqu'un, les sommes énormes que dépense le *Times* pour sa correspondance étrangère? — Je ne crois pas un mot de ce que dit le *Times*, reprend quelque autre. Rien de plus divertissant que de lire le compte-rendu d'une même réunion dans deux journaux de couleur différente. Vous n'y trouvez rien de semblable. Les orateurs de leur propre parti ont toujours été écoutés avec la plus profonde attention; leur opinion avait pour elle une imposante majorité. Quant aux orateurs du parti contraire, ils n'étaient pas supportables, et leur opinion n'avait qu'un petit nombre de représentans. »

Le voyageur indien flétrit avec non moins de verve la vénalité des électeurs. Après avoir parlé des bourgs-pourris et de la réforme, il remarque que, les partis ayant désormais une représentation à peu près égale en nombre, la majorité dépend souvent d'une dizaine de voix. Pour les avoir, on trouve tout naturel de les acheter. Alors il y a non pas seulement vente à l'amiable, mais enchère presque publique. Certains électeurs prudens ne se pressent pas de voter; ils attendent l'heure du jour où une vingtaine de suffrages doivent décider du sort de l'élection : alors le prix s'élève, les consciences sont cotées jusqu'à trente, quarante et même cinquante livres sterling la pièce (750, 1,000 et 1,250 fr.).

Les jeunes Indiens lisaient beaucoup, écoutaient plus encore. Leurs renseignemens sur la formation de la chambre haute sont d'une exactitude piquante. Après avoir constaté avec leur sollicitude ordinaire le nombre des princes, des ducs, des marquis, des barons qui la composent, ils nous montrent tous les ruisseaux plus ou moins purs qui ont concouru à en remplir l'enceinte. Les premiers pairs furent les grands vassaux que le roi convoquait sous sa bannière. L'honneur de la pairie fut conféré dans la suite à des titres bien divers. — Un député est-il embarrassant dans la chambre des communes, adresse-t-il sans cesse au ministère de fâcheuses interpellations, on le précipite dans la chambre haute. Un ministre est-il importun à ses collègues, on le force à lâcher prise et on l'exile dans la pairie. Cet honneur toutefois n'est pas toujours un châtiment. Comme le gouvernement a besoin d'avoir aussi dans la noble chambre des amis ou du moins des suffrages, dès qu'on découvre, par exemple, un avocat ambitieux, à l'échine souple, à la langue affilée, prêt à recevoir en toute circonstance le mot d'ordre du ministère, aussitôt, en dépit de ses rustres aïeux, il devient une seigneurie.

Les parsis furent curieux de voir fonctionner de près cette machine politique dont ils avaient analysé les ressorts. On les introduisit dans une

des tribunes de la chambre haute, un jour où devait s'agiter une grande question. Ce spectacle leur fit une impression qu'ils promettent de n'oublier jamais. Ils regardent les huit ou neuf heures que dura cette séance comme les plus agitées de leur vie, et cependant en somme leur attente fut trompée; ils comptaient trouver dans les représentans de toute la richesse et de tous les talens du pays des hommes mieux vêtus et d'une meilleure tournure. Ils les virent dans des costumes d'un négligé effrayant, le chapeau sur la tête, étendus sur les bancs, avec lesquels leurs corps formaient des angles de tous les degrés et quelquefois des lignes entièrement parallèles. Plusieurs nobles pairs dormaient du sommeil du juste et ouvraient seulement les yeux quand un éclat de voix venait troubler leur quiétude. Les Indiens ne pouvaient se persuader que c'étaient là les hommes qui tenaient en main les destinées de plusieurs millions de créatures humaines. Cette surprise, causée par le nonchaloir des mœurs politiques, par l'absence de toute représentation, fut commune à tous nos voyageurs. Pour eux, il n'y a jamais assez de gardes aux portes, assez de trônes dans les palais, assez d'or et de pierreries dans les parures royales. Les Orientaux ne comprennent pas le pouvoir sans le faste. Ils ne sentent pas toute la grandeur d'une force qui peut se passer de prestige.

Les trois frères persans examinent aussi à leur manière la constitution politique de la Grande-Bretagne. On aime à voir comment les idées compliquées et abstraites de notre vieille civilisation prennent une forme simple en passant par ces jeunes et poétiques intelligences.

« Dans les premiers temps, les Francs, surtout ceux d'Angleterre, étaient comme des animaux et des quadrupèdes et n'avaient aucune espèce d'arts. Ils demeuraient dans les forêts, sur les montagnes et au bord de la mer, vêtus de peaux d'animaux, mangeant les produits naturels de la terre, et si par hasard ils avaient un roi, il leur prenait quelquefois fantaisie de le tuer : par contre, leurs rois tuaient beaucoup d'hommes. Ces oppressions, ces violences, causèrent toujours des querelles entre les rois et leurs sujets. Bien des gens, pendant la fureur de la persécution, furent obligés d'abandonner le pays et d'aller au Nouveau-Monde et ailleurs. A présent, ces horribles excès, qui se pratiquent dans les royaumes d'Asie, sont entièrement bannis de l'Europe. Les vizirs, les princes, le roi lui-même, n'ont pas le pouvoir de tuer un oiseau. Si, par exemple, le roi tire un oiseau pendant la saison défendue, il faut qu'il comparaisse devant le tribunal et se soumette à sa décision. »

Le prince Najaf prend trop au pied de la lettre les institutions européennes; on peut s'en convaincre encore quand il parle de la dépendance des ministres : « Le vizir du trésor publie chaque année ses comptes dans les journaux, et toute personne qui a donné à l'impôt 10 tomans (100 francs) de son revenu a le droit, pour peu qu'elle trouve quelque chose à redire à la dépense, de monter à la chambre

des communes, de saisir le vizir par le collet et de lui dire : Qu'as-tu fait de mon argent? »

Le monde anglais est un joli roman dans l'esprit des jeunes princes; c'est presque un conte des *Mille et une Nuits*. Il n'y a point de mendians dans la Grande-Bretagne, et partant point de souffrances; les pauvres sont entretenus comfortablement aux dépens de l'état; les machines fonctionnent toutes seules, et, tout en haut de l'édifice, une brillante aristocratie ne songe qu'à donner des dîners de 10,000 tomans (100,000 fr.). L'histoire des autres peuples ne se simplifie pas moins que celle de la Grande-Bretagne. Veut-on savoir comment l'Amérique a pris le nom qu'elle conserve? Colomb, revenant bien fatigué en Espagne, s'arrête un instant sur le rivage pour dormir; un de ses officiers profite perfidement de son sommeil, court à la capitale, apprend au roi la bonne nouvelle et donne son nom au nouveau continent : il s'appelait Améric. On reconnaît l'esprit symbolique de l'Orient, qui traduit toujours sous des formes palpables les événemens extraordinaires. C'est ainsi qu'il créa jadis les mythes d'Orphée et d'Hercule. La constitution des États-Unis nous est présentée de la même façon : « Ils ont un roi qu'ils renouvellent au bout de quatre années. Notre pays, disent-ils, est libéral et indépendant : chacun a donc le droit de gouverner. Ainsi on ne régnera que quatre ans, chacun à son tour. »

Des voyageurs qui s'expriment si librement sur l'industrie, les arts, les mœurs et la constitution politique de la Grande-Bretagne, auraient dû, ce semble, nous parler de sa religion. Le fait est que, soit respectueuse tolérance, soit habitude de croire sans examen et crainte d'appeler la controverse sur leurs propres convictions, nos touristes s'accordent tous à garder sur ce sujet un silence presque absolu. Mohan Lal n'en dit pas un mot dans la relation de son séjour en Angleterre. Nous voyons seulement qu'avant de quitter l'Asie, il rencontra à Caboul un missionnaire anglais qui le prit en amitié et se réjouit fort d'apprendre que le jeune Indien n'adorait qu'un seul Dieu. M. Wolf, c'était le nom du digne ministre, voulut pourtant tâcher de le mener un peu plus loin. Il vint un jour le trouver dans sa chambre, le pria d'écouter la lecture de la Bible et de se faire chrétien. Mohan Lal ne nous dit pas quelle fut sa réponse; il nous apprend seulement qu'elle plut beaucoup au révérend, qui, en revanche, lui fit part de ses révélations. Il lui dit qu'il avait eu à Bokhara une entrevue avec Jésus-Christ, qui lui avait prédit que la jolie vallée de Cachemire serait dans quelques années une Jérusalem nouvelle. Cette confidence parut « fort singulière » au jeune voyageur, et il attend peut-être pour se convertir l'accomplissement de cette prophétie.

Les princes persans traversèrent la société anglaise avec l'inébranlable sécurité des vrais croyans. La supériorité évidente de la civilisa-

tion européenne n'apporta pas dans leur esprit le plus léger doute sur la religion de leur enfance. « Dieu livre la vie présente aux infidèles, disaient-ils avec le Coran; la vie future sera l'apanage exclusif des élus. » Ils trouvèrent très originale la précaution de mettre une bible dans le havresac de chaque soldat, et parurent douter un peu de l'efficacité de cette prédication portative.

Quant aux deux parsis, ils surent un gré infini au vénérable ministre qui leur montrait les mathématiques de n'avoir pas même essayé de leur enseigner autre chose. Au reste, ces hommes enchaînés par les usages religieux les plus bizarres, qui purifient leurs demeures et leurs personnes avec les excrémens d'un bœuf, qui regardent comme un crime digne de mort de souffler une bougie avec la bouche, ces mêmes hommes, chose étrange, sont des admirateurs et presque des disciples de Voltaire. A la vue de son image dans le salon de Mme Tussant, ils s'arrêtent avec complaisance sur son éloge.

« Nous avons beaucoup entendu parler dans l'Inde, disent-ils, de ce célèbre écrivain, que ses ennemis regardaient comme un athée, parce qu'il n'était pas catholique. Nous avons appris qu'il adorait un seul Dieu, tandis que ses détracteurs en reconnaissaient trois. C'est donc déiste et non athée qu'ils auraient dû le nommer. Nous avons regardé son effigie avec respect, pensant qu'il lui avait fallu bien du courage et de bien fermes convictions pour s'élever ainsi contre la religion de son pays. Maintenant Voltaire et ses persécuteurs ont comparu devant le même Dieu : ils ont éprouvé que celui qui a créé le déiste, le chrétien et le parsi, reçoit dans son sein paternel quiconque agit d'un cœur sincère, conformément à sa croyance. »

Les deux parsis de Bombay en viennent presque à reproduire un passage de *la Henriade* (1) pour célébrer Voltaire. La coïncidence est singulière. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons pas trop voir ici la main de l'éditeur anglais; il ne faut pas oublier que les architectes parsis ont depuis long-temps subi l'influence des idées étrangères. On aime d'ailleurs à retrouver ce cri de la conscience du genre humain au milieu des bégaiemens d'une civilisation imparfaite. L'unanimité de la raison, noble cachet de notre céleste origine, devient plus frappante encore à travers la diversité des dialectes, des coutumes et des mœurs. En lisant de pareils ouvrages, on croit voir les différens âges de la société antique qui se réveillent pour venir contempler la nôtre. Ces voyages inusités, ces longs étonnemens, ces naïves admirations rappellent les merveil-

(1) Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?.....
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même et seule toujours pure;
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
Et, si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

leux récits de l'Odyssée : il semble qu'on entende ici comme un écho d'Homère et comme trois rapsodes de différens siècles. La distance des lieux produit un effet analogue à celle des temps. Malgré le cachet oriental de ces relations, on n'y peut méconnaître les traces de l'action toujours croissante que l'Europe exerce sur l'Asie. Qu'ils viennent de Téhéran, de Delhi ou de Bombay, les voyageurs orientaux éprouvent en présence de la société anglaise une impression commune : c'est l'admiration et le respect; seulement ils en varient le témoignage suivant le degré de culture auquel ils sont parvenus. Najaf ressent ou du moins exprime un enthousiasme sans mélange. L'excès de l'éloge n'est ici que l'impuissance de la critique; Najaf vante tout, parce qu'il ne peut rien apprécier. L'architecte de Bombay examine les détails; il y a chez lui plus d'observation et moins de surprise. Il n'a déjà plus l'enthousiasme qui précède l'étude; il n'a pas encore celui qui la suit. Enfin Mohan Lal adresse plutôt son livre aux Anglais qu'à ses compatriotes, il raconte bien plus l'Afghanistan que la Grande-Bretagne, et, comme pour devenir lui-même le symbole de la destinée réservée à l'Orient, il vient, cet enfant de Delhi, se faire bourgeois de Londres et en prendre, autant qu'il le peut, le caractère et le langage. Notre époque paraît destinée à nous présenter souvent ce curieux spectacle. Tandis que l'industrie européenne supprime l'espace par la rapidité des communications, un instinct de rapprochement arrache à leur isolement séculaire les peuples les plus immobiles. Voilà qu'une immense jonque chinoise, avec ses formes bizarres et ses voiles en natte de jonc, part du port de Hong-Kong pour venir aussi visiter l'Angleterre. L'Orient vient enfin au-devant de l'Occident et lui présente la main : la race humaine court vers l'unité; mais cette fusion inévitable ne s'accomplira pas sans faire naître de part et d'autre mille sensations nouvelles, sans provoquer mille révélations piquantes. Il nous a été donné d'en recueillir quelques-unes et de trouver réuni sous notre main ce que Montesquieu cherchait à créer artificiellement à force de malice, de verve et de hardiesse philosophique : la critique des institutions de l'Europe au point de vue d'un monde étranger au nôtre.

JACQUES DEMOGEOT.

LES
NOUVEAUX HISTORIENS
DE LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I. — *Histoire des Girondins*, par M. de Lamartine. — 8 volumes.
II. — *Histoire de la Révolution française*, par M. Michelet. — Tome Ier.
III. — *Histoire de la Révolution française*, par M. Louis Blanc. — Tome Ier.

La mémoire des peuples n'est pas toujours active, elle a ses langueurs. Les événemens les plus extraordinaires, les plus grandes catastrophes tombent souvent dans une sorte d'oubli pour ne retrouver que plus tard une notoriété impérissable. La France ne songeait guère à la révolution et à Louis XVI quand Napoléon la gouvernait. Quel abîme entre 93 et 1803! A peine le temps avait tourné la dernière page du XVIIIe siècle, que s'élevait une société oublieuse, ignorante du passé qui était le plus près d'elle. D'ailleurs, les émotions, les merveilles du présent, occupaient trop cette société nouvelle pour qu'elle donnât audience à des souvenirs inutiles, importuns, qui eussent pu rendre bien des fronts, et des plus hauts, soucieux et sombres. Avec nos revers, avec les destinées sédentaires que faisait à la France une paix qui la ramenait dans ses anciennes limites, le passé revint inévitablement sur la scène, évo-

qué surtout par des vaincus qui triomphaient à leur tour. Ces derniers parlèrent beaucoup de la révolution pour la maudire. Ils en représentèrent les sentimens, les principes et les actes comme autant de forfaits que la France devait expier, mêlant dans leurs accusations déclamatoires le bien et le mal, enveloppant dans les mêmes anathèmes des crimes détestables et les immortels efforts du patriotisme et du génie.

Cette confusion inique blessa les esprits même les plus calmes; elle rendit nécessaire l'étude de la révolution française. Une collection de mémoires relatifs à cette grande époque fut publiée par des écrivains appartenant à l'opposition constitutionnelle et lue avidement. Ce fut comme une résurrection. On voyait reparaître tour à tour les partisans et les adversaires de la révolution, Mme Roland et le marquis de Ferrières, Rabaud Saint-Étienne et Mme Campan, Cléry et Camille Desmoulins. Cette publicité impartiale donnée aux récits des actions et des témoins de ce drame révolutionnaire ne pouvait suffire aux générations nouvelles. Les fils voulaient juger leurs pères. Deux jeunes écrivains d'un esprit ferme et lucide obéirent, pour ainsi dire au nom de tous, à ce besoin impérieux. Nous ne voulons parler ici de MM. Thiers et Mignet, au sujet de la révolution française, que pour indiquer combien ils en furent les historiens opportuns et nécessaires. C'est, pour une œuvre historique, un mérite qui rehausse tous les autres, que d'être attendue, réclamée par l'opinion. Alors l'histoire s'élève à l'importance d'une action politique; alors ni la fantaisie, ni l'imagination, ni des intérêts particuliers ne poussent et ne déterminent l'écrivain qui a la concience de remplir un devoir que lui imposent le vœu et le génie de son temps. Les choses se passèrent ainsi sous la restauration. Quand Manuel excitait MM. Thiers et Mignet à entreprendre l'histoire de notre révolution, il servait puissamment la cause libérale. On eût dit que ce tribun pensait, comme César, qu'il fallait avant tout relever les images de Marius.

Ces enseignemens de l'histoire portèrent vite leurs fruits et ne contribuèrent pas médiocrement à la révolution de 1830, qui à son tour donna un nouvel essor à tous les souvenirs, à toutes les théories de 89 et de 93. Pendant les six premières années qui suivirent 1830, que de livres entassés pour nous raconter, pour nous expliquer les actes et les doctrines de nos pères! explosion naturelle, chaos inévitable après une grande secousse politique. Les uns écrivirent l'histoire de la révolution avec les passions du comité de salut public; ils se plaçaient au sommet de la montagne, cet autre Sinaï, comme on disait à la convention. D'autres considéraient les théories et le triomphe de la démagogie de 93 comme le véritable avénement du christianisme, et l'histoire n'était sous leur plume qu'un long commentaire de ces paroles de Marat : « La révolution est tout entière dans l'Évangile. Nulle part la cause du peuple n'a été plus énergiquement plaidée, nulle part plus de malédictions n'ont été infligées aux riches et aux puissans de ce monde. Jésus-Christ est

notre maître à tous. » C'est ainsi que toutes les opinions, toutes les erreurs, toutes les manies sanglantes de 93 reparaissaient, seulement, il est vrai, sur le papier. Par une sorte d'élan rétrograde, beaucoup d'imaginations se replongeaient dans ce terrible passé, et se complaisaient à nous en raconter toutes les tragédies avec une exaltation menaçante.

Après un pareil débordement, ne semblait-il pas que le champ de l'histoire révolutionnaire était pour long-temps épuisé? Nous assistons cependant à une espèce de recrudescence qui forme comme une troisième époque dans la littérature historique dont la révolution est l'objet. Sous la restauration, une grande nécessité politique dicta à deux historiens le récit des travaux et des destinées de nos pères. Après 1830, la passion inséparable d'une commotion populaire multiplia les peintres et les commentateurs de la révolution; aujourd'hui, en 1847, c'est la fantaisie qui inspire surtout les trois écrivains à la suite desquels il nous faut parcourir encore le cercle d'une épopée racontée tant de fois.

Les talens divers, inégaux, qui viennent de se jeter dans l'arène du passé révolutionnaire n'ont pas été tant attirés par l'austère beauté de la muse de l'histoire que séduits par l'espérance de la rendre complice de leurs passions et de leurs idées. L'un, le plus jeune, s'est proposé d'expliquer les événemens et les faits par les principes de cette philosophie politique qui scinde la nation en deux fractions hostiles, la bourgeoisie et le peuple. Nous retrouvons là des erreurs que, dans ce recueil, nous avons souvent combattues, et dont la gravité est mise en relief par les efforts mêmes que fait l'écrivain pour donner à ses théories, à travers les siècles, l'appui et la consécration de l'histoire. Le second, qui doit une juste renommée au courage avec lequel il a conçu et en partie exécuté un long ouvrage destiné à dérouter toutes les annales de notre pays, passe subitement de la fin du XV[e] siècle à la fin du XVIII[e], de Louis XI à Louis XVI. La patience du savant, le calme de l'historien, l'abandonnent; il porte une main convulsive sur ce que nos fastes ont de plus moderne et de plus dramatique; il s'agite, il éclate en mouvemens désordonnés, parfois éloquens, emporté par une sensibilité qui l'égare, dévoré par une soif fiévreuse de popularité. Mais comme cette poésie maladive est éclipsée par les éblouissantes splendeurs que jette autour d'elle une magnifique et inépuisable imagination! Voici un glorieux émule de Simonide, de Milton et de Racine, qui met aujourd'hui son orgueil et son ambition à ravir la palme de l'histoire. On dirait Alexandre faisant violence à la pythie et la traînant malgré elle sur le trépied. Si la victoire ne couronne pas cette audace, c'est là du moins une entreprise, un fait d'armes littéraire qui aura réussi à émouvoir notre époque au milieu même de sa torpeur, à réveiller un moment son goût émoussé.

Le commencement d'une histoire de la révolution française sera toujours une œuvre fort difficile. Ce grand fait découle du passé avec

la rigueur d'une conséquence irrésistible, et cependant il y a entre l'ère révolutionnaire et tout ce qui la précède comme une solution de continuité. A quels points, à quels événemens de nos annales, à quels caractères principaux de nos mœurs anciennes l'historien doit-il remonter pour reconnaître et déterminer les véritables causes du changement social le plus complet que les hommes aient encore vu? Si le discernement de l'historien est sûr, si son style a une sobre fermeté, il donnera à l'édifice qu'il veut élever des fondemens solides et un péristyle d'une simplicité majestueuse. Il ne faut pas qu'une pareille introduction récapitule tout le passé dans des proportions sans mesure, et en même temps elle doit concentrer avec une force lumineuse tout ce que ce passé contenait de substantiel, tout ce qu'il avait de fécond tant pour le bien que pour le mal. Une telle introduction serait déjà à elle seule une belle pièce : malheureusement nous l'attendons encore. Ceux qui auraient eu le talent de la concevoir et de l'exécuter ont manqué du loisir nécessaire, et ceux qui l'ont entreprise n'ont réussi que très médiocrement. M. Louis Blanc a consacré tout un volume, le seul qu'il ait encore publié, à dérouler les origines et les causes de la révolution, et il débute par la proposition suivante : *L'histoire ne commence et ne finit nulle part*. S'il y a de la vérité dans cette affirmation, la critique historique s'est donné bien des peines inutiles depuis deux siècles. On avait cru jusqu'ici que le premier devoir de l'écrivain, quelque sujet qu'il embrassât, était de délimiter exactement le champ de l'histoire et de reconnaître où commençaient les faits véritables et les causes sérieuses. M. Louis Blanc n'impose pas à l'historien des obligations aussi rigoureuses : il pense que les faits dont se compose le train du monde présentent tant de confusion, qu'il n'est pas d'événement dont on puisse marquer avec certitude soit la cause première, soit l'aboutissement suprême. Et quelle est la raison de cette ignorance fondamentale à laquelle M. Louis Blanc nous condamne si lestement? La voici. Le commencement et la fin de l'histoire sont en Dieu, c'est-à-dire dans l'inconnu : comment alors fixer le vrai point de départ de la révolution française? Il est donc permis de prendre un point de départ arbitraire, de choisir parmi les faits ceux qui paraissent favorables à la thèse que l'on veut développer, de laisser dans l'ombre tous les autres. Telles sont les conséquences qui découlent des étranges opinions de M. Louis Blanc sur la science historique, et que nous trouvons appliquées dans son livre avec une rare intrépidité. Il lui paraît piquant de commencer l'histoire de la révolution française par Jean Hus et le concile de Constance : pourquoi ne se passerait-il pas cette fantaisie, puisqu'il n'est pas possible de trouver le vrai point de départ? Il nous parle donc en quelques pages de l'hérésie et de la guerre des hussites, de Ziska, de Procope, et, pour tout ce qu'il n'a pas le temps de nous dire, il nous renvoie à l'auteur de *Consuelo*. Quelle autorité!

Après cette entrée en matière, nous rencontrons Luther et Calvin, Rabelais et Montaigne, le cardinal de Richelieu, Louis XIV, le cardinal Dubois, Law, Voltaire, M[me] de Pompadour, Montesquieu, Mably et Turgot : telle est la galerie par laquelle l'écrivain nous mène du commencement du XV[e] siècle à la fin du XVIII[e]. Nous y avons trouvé des faits politiques peu nombreux et vulgarisés depuis long-temps, quelques aperçus littéraires semés çà et là d'une manière ingénieuse, beaucoup de déclamations, des généralités ambitieuses et fausses, au milieu de tout cela du mouvement, parfois de l'éclat, partout les allures d'une rhétorique chaleureuse.

La principale cause des déviations de l'écrivain est le dogmatisme superficiel et erroné avec lequel il s'imagine expliquer tous les faits. Trois grands principes se partagent le monde : l'autorité, l'individualisme, la fraternité. M. Louis Blanc n'a pas d'autre philosophie de l'histoire. Il nous montre l'autorité maniée par le catholicisme et prévalant jusqu'à Luther, qui inaugure l'individualisme. Depuis la réforme protestante, l'individualisme s'est développé avec une force irrésistible; il a triomphé par les publicistes de la constituante, et il règne aujourd'hui. La fraternité, ici nous citerons textuellement, *annoncée par les penseurs de la montagne, disparut alors dans une tempête, et ne nous apparaît aujourd'hui encore que dans le lointain de l'idéal; mais tous les grands cœurs l'appellent, et déjà elle occupe et illumine la plus haute sphère des intelligences*. Il est fâcheux que M. Louis Blanc n'ait pas songé à nous indiquer le rôle qu'ont joué ces trois principes dans les temps antérieurs au catholicisme : nous eussions été curieux de voir l'application de ces formules à toute l'histoire antique, aux théocraties et aux monarchies de l'Orient, aux aristocraties et aux démocraties de la Grèce, à l'ancienne Rome. M. Louis Blanc se renferme dans l'histoire moderne, qu'il divise avec une simplicité merveilleuse, le passé, le présent et l'avenir. Le passé a été soumis au principe de l'autorité, dans le présent l'individualisme domine, et l'avenir appartient à la fraternité. Cela est court et ne charge pas la mémoire; mais cette classification est-elle aussi satisfaisante que facile à retenir?

A chaque moment de l'histoire, tous les principes constitutifs de l'humanité concourent à la vie sociale : leur développement peut être inégal, mais il est simultané. Est-ce que par hasard, lorsque le christianisme et le catholicisme s'établirent, ils ne durent pas leur avénement et leur puissance aux progrès de l'individualité et de cet esprit de charité fraternelle que Cicéron avait depuis long-temps appelé *caritas generis humani?* Cependant M. Louis Blanc ne voit dans cette époque que le triomphe exclusif du principe de l'autorité. C'est déjà une première erreur; mais en voici de plus graves. S'il faut en croire cet écrivain, le principe d'autorité est celui qui fait reposer la vie des nations sur des croyances *aveuglément* acceptées, sur le respect *superstitieux* de la

tradition. Qu'est-ce à dire? L'homme n'obéirait-il au principe d'autorité qu'en abdiquant sa raison? Cependant, même dans la société la plus démocratique, il y a un principe d'autorité qui se fait reconnaître. Le citoyen s'y soumet, parce qu'il voit dans cette autorité l'expression même de la raison. Cette expression est plus ou moins pure, suivant les temps, suivant les progrès de la sociabilité; mais c'est l'honneur de l'homme d'identifier toujours en principe l'autorité avec la vérité. M. Louis Blanc aurait pu se rappeler que M. de Lamennais, dans sa célèbre théorie de l'autorité, l'avait définie la *raison générale* manifestée par le témoignage ou par la parole. Ce qui préoccupe surtout M. Louis Blanc, c'est la crainte d'effaroucher le lecteur par l'aridité de quelques définitions nécessaires. Les lecteurs raisonnables ne condamneront pas une définition parce qu'elle est aride; seulement ils exigeront qu'elle soit juste. Or, que penseront-ils de la phrase suivante : « Le principe d'individualisme est celui qui, prenant l'homme en dehors de la société, le rend seul juge de ce qui l'entoure et de lui-même, lui donne un sentiment exalté de ses droits, sans lui indiquer ses devoirs, l'abandonne à ses propres forces, et pour tout gouvernement proclame le laisser-faire. » Ces paroles témoignent d'une étrange méprise de la part de l'écrivain, qui confond l'individualisme et l'individualité. Quel est l'incontestable fondement de la liberté moderne, si ce n'est la reconnaissance expresse de l'individualité et de ses droits tant par la religion que par la philosophie? Dans les temps antiques, le citoyen seul était vraiment homme, parce que seul il était souverain. Aux yeux du christianisme, le dernier misérable n'est pas moins l'ouvrage de Dieu que les puissans de la terre, et c'est pourquoi, dans le langage mystique de la religion, il est appelé membre de Jésus-Christ. Plus tard, la philosophie identifia l'être avec la pensée, et elle fit de l'intelligence la source du droit. De ce double mouvement dont saint Paul et Descartes furent surtout les glorieux promoteurs est sortie la révolution française, qui n'a jamais été plus méconnue que par les contempteurs de l'individualité humaine. Telle fut l'erreur des *penseurs de la montagne*. Ceux-ci, oubliant que la liberté sociale embrasse à la fois l'homme et le citoyen, l'individualité et l'association, mutilèrent le problème de la science politique au lieu de le résoudre. En effet, ils sacrifièrent l'homme aux masses, les droits imprescriptibles de l'individu à un absolutisme démocratique sans limites comme sans entrailles, et ils s'imaginèrent ainsi avoir inventé la fraternité. Ces théories n'ont pas entièrement disparu avec ceux qui les exprimaient à la tribune de la convention et des jacobins; elles ont aujourd'hui quelques représentans de la main desquels M. Louis Blanc les a reçues avec une docilité singulière. Aussi établit-il dès le début que dans ce qu'on a coutume d'appeler la révolution française, il y a eu en réalité deux révolutions parfaitement distinctes, dont l'une s'est opérée au profit de l'individualisme et porte la

date de 89, et dont l'autre, essayée tumultueusement au nom de la fraternité, est tombée le 9 thermidor. Or, l'individualisme qui a vaincu en 89 avait depuis long-temps remporté des victoires successives qui devaient aboutir à un triomphe définitif. On sera peut-être étonné d'apprendre que Henri IV a fait monter sur le trône avec lui l'individualisme, au profit duquel travaillent aussi Richelieu et Louis XIV. Quelle triste influence n'exercent pas sur l'histoire ces idées mal conçues, mal digérées, qui, avec la prétention de l'éclaircir, la travestissent et la dénaturent!

Dans le domaine littéraire, nous retrouvons encore ce terrible individualisme. M. Louis Blanc a découvert que Voltaire n'était pas socialiste, et pour prouver qu'il n'aimait pas assez le peuple, il cite quelques passages de sa correspondance. Il y avait en effet chez Voltaire un penchant très marqué pour l'élégance des mœurs aristocratiques et les traditions de la monarchie. Toutefois il n'est pas exact de prétendre, comme l'a fait M. Louis Blanc, que ce génie si juste et si clairvoyant n'ait jamais eu de préoccupations politiques et n'ait jamais cru à la possibilité d'une rénovation sociale. Voici ce qu'écrivait Voltaire en 1764 au marquis de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement rapprochée de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses. » Ce n'est pas la seule des assertions téméraires de M. Louis Blanc que nous puissions relever au sujet des grands hommes du XVIIIe siècle. Que dirons-nous de ce jugement sur Montesquieu? « Quand on étudie sérieusement Montesquieu, on s'étonne de le trouver si affirmatif à la fois et si faible. Sa profondeur prétendue n'est qu'à la surface : c'est un déguisement de ses erreurs. » Ce n'est pas à Montesquieu que ces lignes feront du tort, et elles ont achevé de nous convaincre combien peu M. Louis Blanc a l'esprit historique et critique. Nous le voyons entièrement subjugué par les opinions qui ont cours dans son parti et dans ce qu'il appelle l'école de la fraternité. Ainsi Morelly et Mably sont de grands penseurs, et nous apprenons en revanche que *l'esprit de Turgot manquait d'étendue.* A la vue de pareilles étourderies, n'est-on pas consterné quand on songe que l'étendue est précisément le principal caractère du génie de Turgot?

Un ton continuellement oratoire imprime à l'élégance du style de M. Louis Blanc de la monotonie. Il a, nous l'avons dit, des pages brillantes, et cependant la vivacité des couleurs n'empêche pas que la physionomie générale de la composition n'ait quelque chose de commun. Quelquefois aussi, par son emphase, l'auteur détruit les effets qu'il avait commencé de produire. C'est ainsi qu'il interrompt un récit

qui promettait d'être piquant de la lutte de Beaumarchais contre le parlement Maupeou par cette apostrophe : « Puissans de la terre, gardez que votre bras n'atteigne un homme de génie! Si un tel homme se trouve enveloppé dans quelque injustice, sa seule indignation est capable d'engendrer des événemens. Un moine irrité peut changer la face du catholicisme, si ce moine s'appelle Luther. Un particulier aux prises avec toute une magistrature peut la jeter par terre, s'il s'appelle Beaumarchais... » Bon Dieu! c'est trop de fracas pour Figaro. Faut-il donc évoquer ici Luther, et ne pouvons-nous prendre les choses plus simplement? M. Louis Blanc a besoin de temps et d'efforts pour arriver à une allure naturelle; jusqu'à présent, c'est plutôt un avocat qu'un historien, et l'on s'aperçoit qu'il prête plutôt sa plume aux opinions d'un parti qu'il ne pense par lui-même. Nous désirons vivement que des études plus approfondies, que la réflexion et une plus grande expérience de la vie permettent à l'écrivain de s'élever peu à peu à la gravité de l'histoire, et qu'il mûrisse son talent à l'école impartiale des faits. N'aura-t-il que d'injustes préventions contre la bourgeoisie en face des grands travaux de la constituante, magnifique sujet qu'il est possible de traiter à fond aujourd'hui? Depuis plus d'un demi-siècle, les théories et les créations de nos pères ont été soumises à l'épreuve de la pratique, à des changemens reconnus nécessaires. Que d'enseignemens! que de matériaux! Une histoire de la constituante qui présenterait à côté des événemens révolutionnaires une exposition critique de notre organisation administrative aurait une grande valeur politique.

Nous pouvons d'autant mieux proposer un pareil but à l'ambition de quelque esprit sérieux, qu'un sujet aussi considérable a été presque entièrement négligé dans l'histoire de la révolution française que compose en ce moment M. Michelet. Le premier volume, qu'il vient de publier, embrasse un espace de six mois, depuis le 5 mai 1789 jusqu'aux 5 et 6 octobre. Cet espace est rempli par de grands débats et d'importans travaux parlementaires. Jeter les bases d'une constitution, arrêter les principes d'une déclaration des droits, organiser le pouvoir judiciaire, réformer la législation criminelle, sonder l'abîme ouvert par la pénurie des finances, voilà quelles étaient alors les pensées et les occupations principales de l'assemblée constituante. Non-seulement M. Michelet s'y arrête peu, non-seulement il n'expose pas les discussions auxquelles se livre l'assemblée, mais il en fait un chef d'accusation contre elle. « L'assemblée nationale, dit M. Michelet, ne souffrait pas assez des souffrances du peuple; autrement elle eût moins traîné dans l'éternel débat de sa scholastique politique... Tout le monde voyait la question, l'assemblée ne la voyait pas... Retardée par les résistances royalistes, aristocratiques, qu'elle portait dans son sein, elle l'était encore par les habitudes de barreau ou d'académie que conservaient ses

plus illustres membres, gens de lettres ou avocats... » Au moment où la constituante discute les questions du *veto* absolu et du *veto* suspensif, M. Michelet va jusqu'à dire : « On eût pu croire que l'assemblée ne s'était point aperçue qu'il y eût une révolution. La plupart des discours auraient servi aussi bien pour un autre siècle, un autre peuple... Cette assemblée était mûre pour la dissolution. Née avant la grande révolution qui venait de s'opérer, elle était profondément hétérogène, inorganique, comme le chaos de l'ancien régime d'où elle sortit. Malgré le nom d'assemblée *nationale* dont la baptisa Sieyès, elle restait *féodale*... » Or, c'est après la nuit du 4 août que l'assemblée constituante est accusée d'être *féodale* par M. Michelet, et c'est après cinq mois d'existence que, s'il faut l'en croire, elle eût mérité d'être dissoute. En effet, la discussion sur la balance des trois pouvoirs s'ouvrit le 30 août; elle se termina, le 11 septembre, par l'adoption du *veto* suspensif. Affirmer que, dans l'intérêt de la liberté, il n'y avait alors, à cette époque, d'autre remède aux difficultés de la situation que la dissolution de la constituante, assurément voilà une idée neuve. Personne ne l'eut alors, remarque naïvement M. Michelet. Nous le croyons sans peine. La cause de la liberté était identifiée avec l'autorité de la constituante, et tout acte qui eût frappé celle-ci eût été une coupable folie, même aux yeux des révolutionnaires les plus exaltés.

Si, aux yeux de M. Michelet, l'assemblée constituante a si mal servi la révolution, quels sont donc les hommes qui l'ont servie? Personne et tout le monde. En d'autres termes, suivant M. Michelet, il n'y a eu qu'un grand acteur, c'est le peuple. « Plus j'ai creusé, dit-il, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. » M. Michelet fait une guerre acharnée à la grandeur individuelle, au profit des masses. L'apothéose de la multitude compose aujourd'hui toute sa philosophie politique. Ceux que nous avions pris jusqu'à présent pour des grands hommes sont d'*ambitieuses marionnettes* que l'écrivain *a dû ramener à leurs proportions*. M. Michelet prend en pitié Mirabeau. Rien, à l'entendre, n'a été prévu ni préparé par les chefs de parti. Le peuple a tout fait, et il a toujours raison. Quand les paysans brûlent les châteaux, M. Michelet nous explique que la prise de la Bastille les avait encouragés à attaquer leurs bastilles, et il s'écrie : « Que vous avez tardé, grand jour! Combien de temps nos pères vous ont attendu et rêvé!... J'ai vécu pour vous raconter! » Jamais l'enthousiasme n'a plus égaré un écrivain, en dépit de l'honnêteté de son cœur.

Pour expliquer ces aberrations étranges, il faut se remettre en mémoire comment M. Michelet, en interrompant des travaux qui semblaient jusque-là être le but de sa vie, est arrivé à l'histoire de la révolution française. Il y est arrivé par le pamphlet. Il avait écrit un petit livre sur *le prêtre, la femme et la famille;* il en avait composé un autre sur *le peuple*. De pareils sujets, la manière de l'auteur, l'imprévu de

ses divagations, le lieu commun et le paradoxe relevés plus d'une fois par les saillies d'un talent inégal, tout cela avait fait un bruit qui avait charmé les oreilles et l'amour-propre de M. Michelet. Il sembla doux à un savant qui jusque-là avait vécu un peu obscur, même au milieu des justes témoignages de considération que lui attiraient ses honorables labeurs, d'entendre tous les échos de la publicité lui renvoyer son nom dans sa solitude, et peu à peu ce plaisir nouveau lui devint nécessaire. Mais comment occuper sans cesse la renommée? Quand on a exploité les jésuites, tonné contre le prêtre et adulé le peuple, il n'est pas facile de trouver matière nouvelle à pamphlet. Alors M. Michelet imagina de combler ce vide par l'immense sujet de la révolution française, et de s'assurer, par la publication d'un volume tous les six mois, deux ou trois ans d'une bruyante popularité. A l'œuvre donc! Quel plus beau thème pour se donner carrière, pour parler de tout, de soi d'abord, de sa vie, de sa famille, de ses promenades au Champ-de-Mars, à Versailles, et pour reparler du prêtre, du peuple, des jésuites et des philosophes! Malheureusement ici M. Michelet s'est heurté contre un sujet qui se prête peu aux caprices de la fantaisie, et dont la sévère grandeur a des conditions inflexibles. Quelle méprise que de transformer l'histoire tantôt en élégie, tantôt en pamphlet! Quand l'an dernier, en parlant ici des débuts de M. Michelet comme pamphlétaire, nous l'engagions à reprendre ses premiers travaux, c'était dans l'espérance que ce retour au culte de l'histoire l'affranchirait des récentes et fâcheuses habitudes qu'avait contractées son esprit. Mais non, ces habitudes ont fait dans la raison de l'auteur un ravage plus profond; elles sont restées les plus fortes, et c'est sous leur joug qu'il a écrit ces pages incohérentes, si étrangement baptisées du nom d'histoire, pages que le désordre des idées rend presque douloureuses à lire, même au milieu des lueurs de talent qui brillent d'intervalle en intervalle, mais qui sont impuissantes à débrouiller ce chaos. Aussi l'impression générale a été pénible. M. Michelet ne s'est-il pas aperçu du silence gardé autour de lui par ses meilleurs amis?

Cependant, qui mieux que lui, s'il fût resté fidèle aux grands principes de la science et de l'impartialité historique, se trouvait préparé pour entreprendre cette introduction à l'histoire de la révolution française dont nous signalions tout à l'heure les difficultés? Malheureusement M. Michelet semble dédaigner aujourd'hui les recherches historiques. Il dogmatise, il se propose surtout d'établir l'incompatibilité du christianisme et de la révolution française, défigurant ainsi quelques idées qui sont raisonnables et justes, pourvu qu'on les analyse et qu'on les définisse avec précision et netteté. Il est très vrai, et nous avons souvent insisté sur ce point, que l'origine de la révolution française est surtout philosophique; mais faut-il en conclure, comme le fait aujour-

d'hui M. Michelet, que la révolution est nécessairement hostile au christianisme, et que l'un des deux principes doit dévorer l'autre? La nature des choses et l'expérience de l'histoire répondent, au contraire, qu'ils doivent et peuvent coexister dans le mutuel respect de leur indépendance. M. Michelet est dans un mouvement ou plutôt dans un vertige d'esprit qui lui fait tout confondre. Ne compare-t-il pas le dogme chrétien de la prédestination au favoritisme de l'ancienne monarchie? Il revient, il insiste sur cette comparaison par ce singulier jeu de mots : « La religion de la grace, partiale pour les élus, le gouvernement de la grace, dans les mains des favoris, sont tout-à-fait analogues. » Voilà où en est aujourd'hui la critique philosophique et historique de M. Michelet.

Il est toutefois un point de son introduction qui nous procure le plaisir, malheureusement trop rare, d'être d'accord avec lui : c'est le jugement qu'il porte sur la grandeur du XVIII[e] siècle et sur le génie de ses représentans illustres, Montesquieu, Voltaire et Rousseau. M. Michelet n'a pas toujours eu le même enthousiasme. En 1835, la philosophie du XVIII[e] siècle s'appelait dans les livres de M. Michelet (1) *philosophisme*. Montesquieu, que l'écrivain considère avec raison aujourd'hui comme le représentant de l'idée du droit, n'était alors, à ses yeux, que l'*auteur d'une théorie matérialiste de la législation déduite de l'influence des climats*. M. Michelet ne trouve pas maintenant de termes qui puissent exprimer son admiration, son idolâtrie pour Voltaire; il s'écrie : « Vieil athlète, à toi la couronne... Te voici encore, *vainqueur des vainqueurs!* » En 1835, il était très avare d'éloges pour ce vainqueur des vainqueurs; il le montrait allant chercher en Angleterre quatre mots de Locke et de Newton, puis préparant une histoire générale *anti-chrétienne*. Pour Rousseau, le contraste n'est pas moindre. Aujourd'hui c'est un révélateur, plus puissant, plus admiré, plus adoré que jamais. En 1835, M. Michelet rappelait que Rousseau fut tour à tour un *vagabond* et un *laquais;* il le représentait maudissant la science en haine du philosophisme et de la caste des gens de lettres, maudissant l'inégalité en haine d'une noblesse dégénérée. « *Cette fièvre de dissolution niveleuse,* ajoutait-il, coula par torrens dans les lettres de la *Nouvelle Héloïse.* » Aussi nous ne reprocherons pas ici à M. Michelet le ton du dithyrambe qu'il prend aujourd'hui pour célébrer le XVIII[e] siècle et ses grands hommes, parce que dans ses élans il y a du repentir et comme une réparation du passé.

En passant de l'introduction à l'histoire même, nous la trouvons fort courte à analyser. Dans les trois cents pages consacrées par M. Michelet à l'année 1789, il n'y a véritablement que deux faits mis en lumière, la prise de la Bastille et les journées d'octobre. Ces deux coups d'état populaires ont vivement ébranlé l'imagination de M. Michelet; il les

(1) *Précis de l'Histoire moderne.*

raconte avec amour, avec un enthousiasme que les plus funestes épisodes ne peuvent modérer. La commotion électrique qui a parcouru Paris le 14 juillet est surtout sentie profondément et rendue avec bonheur. Maintenant, en dehors de ces deux grandes scènes, il ne faut rien chercher dans M. Michelet de précis et de continu. L'écrivain saute, au gré de son esprit, d'une idée à une autre, associe les détails les plus disparates, élève des pauvretés, des misères, à la notoriété, à l'importance historique. C'est une assez triste manière d'écrire, de renouveler l'histoire, que d'aller chercher dans des libelles oubliés, dans le coin d'un journal du temps, des anecdotes suspectes, d'invraisemblables calomnies. Nous ne nions pas les droits de l'historien, nous ne méconnaissons pas non plus qu'il a parfois de sévères et tristes devoirs à remplir; seulement il faut que dans l'accomplissement de son ministère il porte de l'équité, de la modération, et enfin du goût, puisqu'il s'agit d'une œuvre littéraire. Nous avons eu, en plusieurs endroits, le chagrin de chercher inutilement ces qualités dans le livre de M. Michelet, notamment dans ce qu'il a écrit au sujet de la reine Marie-Antoinette, qu'il semble poursuivre avec un rare acharnement. Par quelle bizarre inconséquence le même écrivain entreprend-il la réhabilitation de Théroigne de Méricourt? Souvent M. Michelet n'a ni pour l'histoire ni pour son propre talent le respect nécessaire. Ne pouvait-il caractériser le cardinal de Rohan que par cette parenthèse : « (Un polisson, mais, après tout, charitable.) » Il semble affectionner cette épithète, car nous la retrouvons au sujet de Camille Desmoulins, qu'il appelle « un polisson de génie, aux plaisanteries mortelles. » Une pareille manière d'écrire, qui transporte dans le style l'abandon familier ou cynique de la conversation, est blâmable à plus d'un titre, car elle dénote chez l'auteur qui se la permet non moins de prétentions que d'impuissance. Il se propose en effet de trancher sur les autres écrivains par l'audace de ses expressions, la bigarrure de ses couleurs, l'allure débraillée de ses phrases; mais pourquoi plutôt ne pas prouver sa force en acceptant toutes les conditions, en se jouant en maître de toutes les difficultés de l'art d'écrire? C'est dans l'accord des qualités individuelles avec les lois générales du beau et du bon qu'éclate la véritable originalité.

Transporter dans l'histoire de la révolution française une sorte de fantaisie humoristique qui prend tous les tons, tous les styles, qui veut mêler la plaisanterie d'Aristophane à la sombre énergie de Milton, ce n'est déjà plus chose nouvelle; Thomas Carlyle l'a fait en Angleterre, et les critiques de la Grande-Bretagne peuvent seuls porter un jugement souverain sur le mérite littéraire de cette entreprise. Nous dirons seulement que ni les forces de M. Michelet ni le rôle qu'il a pris ne lui permettaient guère le même essor et les mêmes hardiesses que l'auteur anglais. Thomas Carlyle ne fait pas le démocrate, il n'identifie la justice et la vérité avec aucune cause et aucun parti, il garde à tous les

hommes, à toutes les factions, la même ironie, la même équité, et, comme il a l'esprit entièrement libre, il peut l'avoir fantasque avec une piquante énergie. Si nous revenons à M. Michelet, quelle différence! L'écrivain français soutient des thèses, flatte des passions; il est sincère sans doute, mais il n'a plus la véritable indépendance du penseur; il est mentalement affecté par une sorte de fanatisme politique qui l'exalte et le pousse. Qui ne s'en aperçoit à son style? L'exclamation, l'apostrophe, l'interjection, y dominent. Dans un endroit il éclate ainsi : « Ah! monsieur de Sartines, ah! madame de Pompadour, quel poids vous traînez! » Ailleurs il s'écriera comme Démosthènes, raillé sur ce point par Eschine : « O terre! ô ciel! ô justice! » Il termine un de ses chapitres par le cri de *vive la France!* Cependant le récit même, qui est le fond principal d'une histoire, est haché, souvent obscur, plutôt brisé que rapide, offrant çà et là des traits remarquables, mais dénué d'ampleur. La phrase de M. Michelet ne marche pas devant elle; nous dirions plutôt qu'elle sautille. Enfin les effets que l'écrivain produit ressemblent à de petits coups souvent répétés : jamais il ne vous donne l'impression vivifiante de ces grands développemens de l'art et de la pensée qui, par leur éclat et leur richesse, ont pour l'esprit tout le charme des magnificences de la nature.

L'ambition est le droit du génie. Lorsque Dante, qui d'abord avait été guelfe, se déclara gibelin, lorsque, pour soutenir les prétentions de l'empereur Henri VII en Italie, il écrivit en latin son traité *de Monarchia*, quel homme de sens eût pu contester à Alighieri le droit d'exposer des théories politiques, parce que celui-ci passait en Italie pour avoir fait d'admirables vers? Apparemment un grand poète ne sera pas moins libre au XIXe siècle qu'au XIIIe dans l'emploi de ses facultés et de la puissance de son talent. M. de Lamartine, d'abord monarchique, est devenu démocrate : illustre dans la poésie, il a voulu conquérir dans la politique une autre renommée, et il n'a pas échoué dans ses efforts. En effet, si sévèrement que l'on juge le fond des opinions que dans ces dernières années il a portées à la tribune, on ne saurait nier l'éclat qu'il a su leur prêter. Il se révéla dans M. de Lamartine un don oratoire d'autant plus remarquable, qu'il s'alliait, dans la même imagination, à cette verve poétique dont les merveilleux effets nous avaient enchantés tant de fois. Cependant, même au milieu des applaudissemens décernés à la brillante abondance de sa parole, M. de Lamartine voulut encore par de nouveaux moyens donner à son caractère politique plus de consistance, plus de gravité. Il avait en face de lui dans le parlement des hommes d'état qui, avant d'entrer aux affaires, s'étaient rendus célèbres par leurs travaux historiques; il envia l'autorité que leur donnait nécessairement une pareille initiation à la politique : lui aussi voulut être historien. Dans la seule pensée d'une rivalité aussi difficile, il y avait déjà une force audacieuse qui excita une vive attente.

C'est un dessein bien pris. M. de Lamartine a résolu d'écrire l'histoire, et c'est l'histoire de la révolution française qu'il a choisie. Un sujet pareil répond à toutes ses intentions, à tous ses désirs : il doit lui permettre de développer à son aise les théories démocratiques, qui ont désormais toutes ses prédilections; il lui offre aussi l'occasion d'une lutte littéraire avec un grand talent que déjà en maintes circonstances il s'est attaché à combattre. Enfin, avant qu'il ait pris la plume, les amis de M. de Lamartine annoncent que l'école fataliste et révolutionnaire va rencontrer un contradicteur qui vengera éloquemment la moralité politique.

C'est ici qu'il faut admirer l'invincible ascendant du naturel et son empire indélébile. Ce que M. de Lamartine a conçu avec l'instinct de l'ambition politique, il l'exécute en artiste impatient; il avait compris quelle force pouvaient lui apporter dans l'avenir des travaux solides et sérieux, fruit d'une réflexion longue et profonde, et il prend l'engagement d'écrire huit volumes en dix-huit mois; il l'a tenu. C'est vraiment un prodige. Peut-être néanmoins n'est-il pas impossible de s'en rendre compte.

En face de la réalité, tout historien sérieux reconnaît qu'il a l'obligation de l'étudier tout entière, qu'à ce prix seul il pourra discerner où commence véritablement son sujet, et jusqu'où il s'étend. Il sait que la connaissance complète des faits peut seule lui livrer la vérité, l'empêcher de se méprendre sur le caractère, sur la valeur relative des événemens et des hommes. M. de Lamartine a-t-il eu tant de scrupules et de précautions, quand il a voulu peindre la réalité? Au lieu de l'approfondir, ne lui a-t-il pas plutôt donné l'empreinte de son imagination? N'a-t-il pas fait dans le domaine de l'histoire ce qu'Horace se permettait quelquefois dans la pratique de la vie?

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Je le vois d'abord qui taille l'histoire comme un poème : il lui faut une action saisissante, des héros remplissant les conditions de la tragédie, assez vertueux et très infortunés. Ainsi l'histoire de la révolution française devient sous sa plume l'histoire des girondins, qu'il commence au lit de mort de Mirabeau et termine par l'échafaud de Robespierre. Tout cela n'est-il pas dramatiquement combiné? Le drame sera tellement pathétique, que, sans craindre de le refroidir, l'auteur pourra semer çà et là des généralités, des théories. D'ailleurs, pour que l'attention du lecteur ne languisse pas, l'écrivain la stimulera par des assaisonnemens du plus haut goût. Nous aurons à chaque pas dans cette histoire les surprises, les effets du roman. La biographie prendra des proportions sans mesure et usurpera la place que devraient occuper les événemens politiques. L'écrivain multipliera les portraits et leur prodiguera les plus riches couleurs de sa palette : dans le récit des aventures

et des morts tragiques, il sera intarissable, déchirant. Enfin, dans la peinture des fureurs populaires, des excès commis par les proconsuls de la révolution, il portera l'horreur à son comble. Il y aura dans ces pages ardentes une accumulation de supplices et de douleurs, une vapeur de sang, un enivrement de carnage, qui exerceront sur les sens éperdus des lecteurs comme une fascination poignante. Qu'on juge si surtout les femmes, les jeunes gens lisant pour la première fois une histoire de la révolution, dévoreront avidement un pareil récit. Que d'émotions! puis, pour l'écrivain, quel succès! Il remue toutes les ames, réveille toutes les passions, toutes les controverses. On ne s'aborde plus qu'en se demandant des nouvelles de l'*Histoire des Girondins*, en se communiquant ses impressions, ses jugemens. Tout a contribué à cette vogue, jusqu'à la rapidité avec laquelle se sont succédé toutes les parties de cette immense improvisation.

Élevée à toute sa puissance, l'imagination a de merveilleux priviléges. Il a suffi à M. de Lamartine de la lecture hâtive des mémoires relatifs à la révolution et de documens inédits tels que des lettres, des correspondances, de quelques entretiens avec des fils de conventionnels ou avec quelques vieillards qui avaient connu Danton et Robespierre, pour écrire en dix-huit mois non pas une histoire, mais un éblouissant ouvrage qu'il est impossible de caractériser d'un mot, car il mêle tous les genres, toutes les prétentions, tous les effets, car il a tour à tour les allures de l'épopée, de la biographie, d'une harangue de tribune, d'une chronique scandaleuse, d'une dissertation philosophique. Devant un aussi étonnant assemblage de beautés littéraires, de paradoxes, d'inexactitudes, de détails charmans, futiles, monstrueux, de déclamations erronées et d'expansions éloquentes, la critique a des devoirs, et elle ne saurait éprouver aucun embarras à les remplir. Elle se sent d'autant plus libre, qu'elle s'adresse à un talent plus puissant; elle n'a pas affaire ici à une de ces renommées fragiles qui ont besoin de ses ménagemens et de ses réticences.

Dès le début, comment n'être pas frappé des inconvéniens auxquels s'expose un écrivain qui substitue un plan arbitraire au cadre tracé par la nature des choses? En identifiant l'histoire de la révolution française avec celle d'un parti politique qui n'a paru sur la scène qu'après la constituante, M. de Lamartine se condamnait à rejeter dans l'ombre cette grande assemblée. Cependant il reconnut qu'il lui était impossible de passer entièrement sous silence cette représentation nationale qui a laissé dans nos institutions une trace si profonde. Aussi tout le premier volume se ressent-il de la manière plus dramatique qu'historique avec laquelle l'écrivain a choisi et posé son sujet. Ce sont à chaque moment des retours non-seulement sur la constituante, mais sur ce qui l'a précédée, sur la philosophie du XVIIIe siècle. Ainsi, après la fuite de Varennes, après les efforts de Barnave pour déterminer la constituante à

consacrer l'inviolabilité du roi, le lecteur n'est pas peu surpris de rencontrer une longue digression où Voltaire est magnifiquement célébré. C'est pour le rival de Rousseau une nouvelle et éclatante réparation. « Voltaire, dit M. de Lamartine, est incontestablement le plus puissant des écrivains de l'Europe moderne.... Sa plume a soulevé tout un vieux monde et ébranlé, plus que l'empire de Charlemagne, l'empire européen d'une théocratie. Son génie n'était pas la force, c'était la lumière. Dieu ne l'avait pas destiné à embraser les objets, mais à les éclairer. Partout où il entrait, il portait le jour. La raison, qui n'est que lumière, devait en faire d'abord son poète, son apôtre après, son idole enfin. » Ces lignes remarquables paraîtront encore plus piquantes à ceux qui se rappelleront ces vers de M. de Lamartine à M. de Bonald :

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités..., etc.

Que dirait l'auteur de la *Législation primitive*, s'il lisait aujourd'hui l'*Histoire des Girondins?* Pour revenir à la constituante, M. de Lamartine, en dépit de son plan, a été tellement préoccupé de l'importance de cette assemblée, qu'après avoir raconté les premières séances de la législative et nous avoir fait entrevoir ses héros, les girondins, il retourne une dernière fois sur ses pas pour consacrer un livre entier, le septième, à un jugement sur *la plus imposante réunion d'hommes qui eût jamais représenté non pas la France, mais le genre humain.* Voici l'arrêt de M. de Lamartine : L'assemblée constituante avait le droit de choisir entre la monarchie et la république, et elle devait choisir la république. Si la constituante se fût arrêtée à ce dernier parti, il n'y aurait eu, selon M. de Lamartine, ni 10 août, ni 21 janvier, ni massacres de septembre, ni 31 mai; Marie-Antoinette ne serait pas montée sur l'échafaud; enfin la guerre pouvait être évitée, ou, si la guerre était inévitable, elle eût été plus unanime et plus triomphante. Voilà comment, toujours suivant M. de Lamartine, une origine légale donnée à la république eût changé le sort de la révolution. Ainsi, devant une loi de la constituante proclamant la déchéance de la monarchie se serait arrêté le torrent populaire! Ne fût-il pas au contraire devenu plus rapide? Déjà, en 91, de pareilles idées eussent été des illusions; mais de quel nom les appeler en 1847, après les leçons de l'expérience et de l'histoire, qui donnent un si complet démenti à cette thèse étrange et frivole?

Enfin nous arrivons aux girondins. « J'entreprends d'écrire l'histoire d'un petit nombre d'hommes qui, jetés par la Providence au centre du plus grand drame des temps modernes, résument en eux les idées, les passions, les fautes, les vertus d'une époque, et dont la vie et la poli-

tique, formant pour ainsi dire le nœud de la révolution française, sont tranchées du même coup que les destinées de leur pays. » C'est par cette phrase que M. de Lamartine a commencé le premier livre de son histoire. *Arma virumque cano.* Ou ces lignes n'ont point de sens, ou l'intention de l'écrivain qui les a tracées a été de signaler au lecteur les girondins comme les véritables représentans de la révolution, comme les hommes qui l'avaient le mieux comprise et servie. Dans la première partie de son ouvrage, M. de Lamartine semble fidèle à cette pensée. Après la proclamation de la républiique par la convention, au moment où Roland était ministre de l'intérieur, M. de Lamartine nous dit : « Les girondins avaient pour eux la *raison*, l'éloquence, la majorité dans l'assemblée (1). » Qui nous expliquera comment, à partir de cet endroit de son livre, M. de Lamartine change de point de vue et de langage comme dans quelques-uns de ses harmonieux discours de tribune, où il n'est pas rare que la dernière partie contredise la première? Quelles idées ont traversé son esprit? Nous l'ignorons, mais, en tournant quelques pages, nous lisons : « Les girondins n'étaient que des démocrates de circonstance. Robespierre et les montagnards étaient des démocrates de principe (2). » Et ailleurs, à l'époque de l'immolation de Mme Roland sur l'échafaud révolutionnaire, M. de Lamartine s'exprime ainsi : « Les girondins étaient enchaînés à son rayonnement. Parti d'imagination, ils avaient leur oracle dans l'imagination d'une femme (3). » Pauvres girondins! ne voilà-t-il pas leur historien qui, lui aussi, les exécute, et qui, après nous les avoir présentés comme les vrais modèles du républicanisme, ne voit plus en eux que des démocrates de circonstance et des hommes d'imagination!

C'est que, chemin faisant, M. de Lamartine a changé de héros. Des girondins il a passé aux jacobins. Les girondins l'avaient d'abord séduit par leur éloquence, par l'éclat de leur talent et de leur fin tragique, mais, dès qu'il y regarda d'un peu plus près, il dut reconnaître combien il s'était trompé en prenant ce parti pour le centre et le nœud du drame révolutionnaire. Les girondins, entre la constituante et la convention, n'ont rien commencé ni rien fondé : par leurs nobles qualités, par leur jeunesse, ils ornent un moment la révolution plus qu'ils ne la servent. Pour le fond des choses, c'est un parti transitoire et impuissant. Dès que M. de Lamartine s'en fut convaincu, nous le voyons, par d'autres préoccupations non moins exclusives, faire à leur tour des jacobins les véritables représentans de la révolution. A ses yeux, Robespierre en est le philosophe. « Il y a un dessein dans sa vie, dit à la fin de son huitième volume (4) M. de Lamartine, et ce dessein est grand, le règne de

(1) Tome IV, p. 115.
(2) Tome IV, page 260.
(3) Tome VII, page 246.
(4) Page 376.

la raison par la démocratie. Il y a un mobile, et ce mobile est divin! c'est la soif de la vérité et de la justice dans les lois. Il y a une action, et cette action est méritoire, c'est le combat à mort contre le vice, le mensonge et le despotisme. Il y a un dévouement, et ce dévouement est constant, absolu, comme une immolation antique; c'est le sacrifice de soi-même, de sa jeunesse, de son repos, de son bonheur, de son ambition, de sa vie, de sa mémoire, à son œuvre. Enfin il y a un moyen, et ce moyen est tour à tour légitime ou exécrable, c'est la popularité.» Ici s'arrête l'admiration de M. de Lamartine : elle se change en anathème pour cet homme qui permet que son nom serve pendant dix-huit mois d'enseigne à l'échafaud. Toutefois, à côté de cette indignation exprimée sans équivoque et avec énergie, il y a dans l'ensemble du jugement de M. de Lamartine sur Robespierre une erreur fondamentale et dangereuse. M. de Lamartine condamne le terroriste, mais il admire le philosophe.

Ce que M. de Lamartine ne pardonne pas à Robespierre, c'est de *tacher de sang les plus pures doctrines de la philosophie*. C'est avec enthousiasme qu'il raconte la fête consacrée le 8 juin 1794 à l'Être suprême, qu'il nous montre Robespierre s'écriant à la vue de la foule qui remplissait les parterres et les allées des Tuileries : « Que la nature est éloquente et majestueuse! Une telle fête doit faire trembler les tyrans et les pervers! » Que Robespierre ait été de bonne foi en proclamant la Divinité, l'immortalité de l'ame et la vertu au nom de la république; qu'il ait cru, pour parler son langage, « recréer l'harmonie du monde moral et du monde politique, » nous ne le nierons pas. Il ne fut pas moins sincère dans son fanatisme qu'envieux et cruel. Seulement il est bizarre que M. de Lamartine semble aussi dupe du déisme de Robespierre que Robespierre lui-même, et qu'il nous dise que c'était *la politique élevée à la hauteur du type religieux du philosophe* (1). Il y a quelques années que dans ce recueil (2), en examinant l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* de M. Buchez, et en appréciant un système qui cherche à s'appuyer à la fois sur Jésus-Christ et sur Robespierre, nous signalions dans le jacobinisme deux élémens qui sembleraient ne pouvoir s'unir, et dont néanmoins il faut bien reconnaître l'association, un machiavélisme qui laisse bien loin derrière lui les théories du *Prince* et la pratique de César Borgia, et un naturalisme qui, se séparant de toute l'expérience acquise du genre humain, aspire à fonder une société entièrement nouvelle. C'est néanmoins dans ce naturalisme insensé, rompant avec l'histoire et toutes les traditions du possible, que M. de Lamartine croit apercevoir les plus pures doctrines de la philosophie! En écrivant cette phrase, M. de Lamartine n'avait pas

(1) Tome VIII, page 198.
(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1840.

sans doute présens à l'esprit certains axiomes de cette philosophie de Robespierre et de Saint-Just, qui flétrissait l'opulence comme une infamie, et déclarait l'industrie indigne d'un véritable citoyen.

Le célèbre écrivain était aussi dominé par le désir de trouver à son histoire, je me trompe, à son poème, un idéal qui pût lui servir de glorieux dénoûment. Aussi nous dit-il qu'avec Robespierre et Saint-Just finit la grande période de la république, qu'après eux la république tombe du spiritualisme dans l'ambition. Il faut à M. de Lamartine des types, des personnifications des choses et des idées nécessaires. Aussi Mirabeau, c'est la foudre; Danton, l'audace; Marat, la fureur; Mme Roland, l'enthousiasme; Charlotte Corday, la vengeance; Robespierre, l'utopie; Saint-Just, le fanatisme de la révolution. Mais enfin quelle est la part du crime et quelle est la part de la vérité? Écoutons encore M. de Lamartine : « Les individus sont innocens ou coupables, touchans ou odieux, victimes ou bourreaux. L'action est grande, et l'idée plane au-dessus de ses instrumens comme la cause toujours pure sur les horreurs du champ de bataille. » M. de Lamartine avoue bien qu'après cinq ans la révolution n'est plus qu'un vaste cimetière; il voit écrit sur la tombe de chacune de ces victimes un mot qui la caractérise : sur l'une *philosophie*, sur l'autre *éloquence*, sur celle-ci *génie*, sur celle-là *courage*, ici *crime*, là *vertu*, et sur toutes il est de plus écrit : *Mort pour l'avenir et ouvrier de l'humanité.* On conviendra que la tombe du crime est singulièrement placée entre celle du courage et celle de la vertu. Dans son enthousiasme, M. de Lamartine déclare qu'une nation ne doit pas regretter le sang qui a coulé pour faire éclore des vérités éternelles. *Dieu a mis ce prix à la germination et à l'éclosion de ses desseins sur l'homme. Les idées végètent de sang humain. Les révolutions descendent des échafauds.* Voilà de terribles pensées. Toutefois rassurons-nous : par une heureuse et honorable inconséquence, M. de Lamartine ajoute que le crime a tout perdu en se mêlant dans les rangs de la république, qu'il ne faut pas chercher à justifier l'échafaud par la patrie, les proscriptions par la liberté, et qu'on doit se garder d'endurcir l'ame du siècle par le sophisme de l'énergie révolutionnaire. Si nous voulions être sévèrement logique, nous pourrions répondre à M. de Lamartine que souvent il a lui-même cédé à cette mauvaise pente, et qu'il a fait ce qu'il blâme; mais nous aimons mieux prendre acte des dernières paroles de son livre où il désavoue au nom de la démocratie tout avenir qui voudrait encore être sanglant.

Seulement, dans le domaine de l'histoire, il nous est impossible de ne pas remarquer que M. de Lamartine se montre au plus haut point fataliste et révolutionnaire. Qu'est devenu ce projet annoncé de nous donner le correctif et le contre-poids des opinions et des tendances attribuées souvent avec autant de légèreté que d'exagération à deux

historiens éminens, MM. Thiers et Mignet? Le système de la nécessité historique n'a jamais eu de partisan plus extrême et plus stoïque que l'auteur des *Girondins*. Les yeux fixés sur les lois irrésistibles et les inflexibles volontés de la Providence, à laquelle il donne l'insensibilité de l'antique destin, M. de Lamartine oublie trop souvent les principes et les conditions de la vérité morale. Que de fois on peut le surprendre à ressentir plus d'enthousiasme pour la force que pour la liberté!

Toutefois, en dépit de ces entraînemens dont M. de Lamartine a eu plus ou moins conscience, l'*Histoire des Girondins* inspirera plutôt l'effroi que l'amour des révolutions. Il y a dans ce livre tant de scènes descriptives des excès de la fureur populaire et de la terreur de 93, qu'en vain celui qui les a tracées montre en perspective au lecteur le bonheur du genre humain; il ne réussit qu'à réveiller dans les ames pour les violences de la démagogie une invincible horreur. Lorsque, dans les pages de M. de Lamartine, on a assisté au siége, à la prise de Lyon, aux vengeances exercées dans les murs de cette grande cité par les jacobins, par Albitte, par Collot d'Herbois et Fouché, à des exécutions qui durèrent quatre-vingt-dix jours, au supplice en masse appliqué tantôt à soixante-quatre jeunes gens, tantôt à deux cent neuf prisonniers; lorsqu'on lit les proclamations et les lettres de ces proconsuls en démence qui s'écrient : *Frappons comme le tonnerre, et que la république ne soit qu'un volcan!* on enveloppe dans la même exécration tous ces crimes et la cause au nom de laquelle ils ont été commis. Sous ce rapport, l'*Histoire des Girondins* est un livre contre-révolutionnaire, et nous pourrions la comparer à la coupe d'Atrée. *C'est du sang........* Il y a des momens où M. de Lamartine lui-même, si grandes que soient les ressources de son imagination, est à bout d'expressions et d'images au niveau de ces horreurs; dans un endroit, il parle d'Attila au sujet de Collot d'Herbois (1). En vérité, c'est calomnier Attila.

Robespierre a été traité avec une singulière faveur par M. de Lamartine, qui en a fait un grand philosophe; il a peint avec complaisance la simplicité de ses mœurs, l'intérieur de sa vie domestique, et n'a rien négligé pour rehausser sa physionomie et son caractère. Cependant le récit du 9 thermidor que trace M. de Lamartine dans son dernier volume est accablant pour Robespierre, car il le montre entièrement destitué du courage nécessaire au triomphe de ses idées et de ses désirs. Il y eut un moment où Robespierre comprit qu'il fallait arrêter la terreur, mais il n'osa pas. Il comprit encore que, pour sauver et constituer la démocratie, il devait saisir la dictature; il n'osa pas. Enfin quand, vaincu à la convention, il trouvait le salut et le triomphe dans une insurrection populaire, il n'osa pas non plus en donner le signal et

(1) Tome VII, page 204.

s'en proclamer le chef. C'est le même homme qui laissa monter à l'échafaud Mme de Sainte-Amaranthe et sa famille, après s'être assis à sa table, après y avoir parlé en dictateur maître de l'avenir. On avait cru, sur plusieurs témoignages, que Robespierre, au dernier moment, avait eu le courage d'une mort volontaire; mais non. Le coup de pistolet qui lui perça la lèvre gauche et lui fracassa les dents fut tiré par un gendarme nommé Méda. C'est ainsi que, par l'inflexible vérité des faits, M. de Lamartine est contraint de montrer l'homme dans lequel il a voulu incarner la cause de la démocratie, sans coup d'œil, sans résolution politique, sans courage moral, sans une de ces inspirations, sans un de ces mouvemens qui ravissent la victoire, ou du moins ennoblissent la défaite.

Il est vrai que l'historien des girondins abandonne et sacrifie facilement ses héros après les avoir mis sur le pavois. Nous avons vu comment il avait fini par caractériser les amis de M[me] Roland. Il a aussi pour d'autres personnages des momens de prédilection, puis des retours de sévérité, et il n'est pas rare qu'il laisse dans l'esprit des impressions contradictoires. Il nous dira de Danton qu'il joua le grand homme et ne le fut pas. Cependant, plus loin, Danton est le colosse de la révolution, et, quand il a disparu, la cime de la convention paraît moins haute. D'autres fois, M. de Lamartine prend le parti d'adopter les jugemens et les points de vue que les parties intéressées ont consignés dans leurs mémoires; ainsi a-t-il fait pour Dumouriez. On voit qu'il a été sous le charme du récit de ce général. Les mémoires de M[me] Roland ont été aussi découpés d'une manière brillante. Dans le deuxième volume, M. de Lamartine parle avec admiration du génie de M[me] Roland, et avec assez de dédain de la médiocrité du mari. Au septième volume, cette femme célèbre n'est plus tout-à-fait traitée avec la même faveur, et le mari est comparé à la fois à Caton et à Sénèque. Dans sa course rapide, M. de Lamartine oublie parfois non-seulement ce qu'il a écrit au début, mais aussi la mesure et la justesse dans les rapprochemens et les comparaisons. A-t-il le temps de peser les choses et les mots?

Bossuet, dans l'un de ses sermons, nous représente l'homme obligé de précipiter la course de la vie sous l'empire d'une irrésistible fatalité. La loi est prononcée, il faut avancer toujours. On voudrait arrêter; marche, marche. En écrivant l'*Histoire des Girondins*, M. de Lamartine a pu se rappeler ces impérieuses paroles. Lui aussi il eût voulu s'arrêter, parfois retourner sur ses pas, revoir ce qu'il avait traversé; mais il fallait marcher, il fallait courir. Nous n'apprendrons rien à M. de Lamartine en lui signalant les conséquences fâcheuses de cette précipitation; il les connaît mieux que nous. Il sait dans quels endroits de son livre il a incorporé des phrases, des pages entières des mémoires relatifs à la révolution, tantôt à propos de la captivité du Temple et du

21 janvier, tantôt sur les massacres de septembre, une autre fois au sujet du 10 août. Pour écrire l'histoire non-seulement de cette dernière journée, mais celle du 20 juin, M. de Lamartine s'est beaucoup servi d'un document publié par le comte Rœderer en 1832, sous le titre de *Chronique de cinquante jours, du 20 juin au 10 août* 1792. A cette époque, M. Rœderer était procureur-syndic du département de Paris; c'est lui qui, en cette qualité, a conduit Louis XVI à l'assemblée nationale le 10 août. Non-seulement M. de Lamartine a puisé dans cette *Chronique* les principaux faits de cette orageuse époque, mais il a emprunté au comte Rœderer les impressions morales que celui-ci avait reçues aux Tuileries de l'attitude de la reine et du roi. Dans une note, M. Rœderer s'exprime ainsi (1) : « Je ne sais sur quel témoignage presque tous les historiens ont prêté à la reine, dans la nuit du 10 août, des paroles et des résolutions d'une exaltation plus qu'héroïque, comme d'avoir dit qu'on la clouerait plutôt aux murs du château que de l'en faire sortir, ou d'avoir présenté au roi des pistolets en l'invitant à se donner la mort. Pour moi, je n'ai rien vu de semblable. La reine, dans cette nuit fatale, n'eut rien de viril, rien d'héroïque, rien d'affecté ni de romanesque; je ne lui ai vu ni emportement, ni désespoir, ni esprit de vengeance; elle fut femme, mère, épouse en péril; elle craignit, elle espéra, s'affligea et se rassura. Elle fut aussi reine et fille de Marie-Thérèse, elle pleura sans gémir, sans soupirer, sans parler. Son inquiétude, sa douleur, furent contenues ou dissimulées pour son rang, pour sa dignité, pour son nom. Quand elle reparut au milieu des courtisans, dans la salle du conseil, après avoir fondu en larmes dans la chambre de Thierry, la rougeur de ses yeux et des joues était dissipée; elle avait l'air sérieux, mais tranquille et même dégagé. »

Citons maintenant M. de Lamartine (2) : « Marie-Antoinette, que les pamphlets de ses ennemis ont représentée dans cette nuit suprême comme une furie couronnée poussant l'exaltation jusqu'au délire, l'abattement jusqu'aux larmes, tantôt déclarant qu'elle se ferait clouer aux murs de son palais, tantôt présentant des pistolets au roi pour lui conseiller le suicide, n'eut ni ces emportemens ni ces faiblesses. Elle fut avec dignité et avec naturel, sans héroïsme affecté comme sans abattement timide, ce que son sexe, son rang, sa qualité d'épouse, de mère, de reine, voulaient qu'elle fût dans un moment où tous les sentimens que ces titres divers devaient agiter en elle se traduisaient dans son attitude... Elle fut femme, mère, épouse, reine menacée ou atteinte dans ses sentimens. Elle craignit, elle espéra, elle désespéra, elle se rassura tour à tour, mais elle espéra sans ivresse et se découragea sans avilissement. Les forces et les tendresses de son ame furent égales aux

(1) Pages 362-363, *Chronique de cinquante jours*, etc.
(2) *Histoire des Girondins*, tome III, page 140.

coups de la destinée. Elle pleura non de faiblesse, mais d'amour; elle s'attendrit, mais sur ses enfans; elle voila ses angoisses et sa douleur du respect qu'elle devait à elle-même, à la royauté, au sang de sa mère Marie-Thérèse, au peuple qui la regardait. » On voit quel a été le travail de M. de Lamartine; il a répandu çà et là des phrases, des ornemens à travers la prose du comte Rœderer, il en a tout-à-fait adopté la substance; il a le même procédé pour un grand nombre de circonstances qui concernent Louis XVI.

Quand, après la lecture de l'*Histoire des Girondins*, on s'interroge sur les impressions définitives qu'elle laisse dans l'esprit, on s'aperçoit que les effets de ce livre se neutralisent les uns par les autres. *Contraria contrariis curantur*. Ouvert à toutes les impressions, à toutes les idées, M. de Lamartine a jeté d'admirables couleurs sur un fond emprunté à tout le monde. Il a tour à tour le langage d'un démocrate, d'un royaliste, d'un girondin, d'un montagnard; il évoque les partis et les hommes, il nous les montre comme autant de phénomènes curieux, qu'il décrit avec une intarissable verve. En réalité il est indifférent, indécis; l'enthousiasme n'est qu'à la surface. Oui, cette imagination merveilleuse s'allie à un scepticisme profond. Cette alliance est le principal caractère du talent de M. de Lamartine. C'est parce qu'il est tout ensemble un artiste puissant et sceptique que nous avons vu M. de Lamartine passer sans fatigue et avec une rare audace de la poésie à la politique, et de la politique à l'histoire. Dans cette dernière entreprise, il n'a réussi qu'à moitié. Il a réussi à augmenter encore sa renommée en montrant que son imagination avait des ressources, une flexibilité, une prestesse, qu'on pouvait ne pas soupçonner, même chez l'auteur de *Jocelyn* et de *la Chute d'un Ange*. Il n'a pas réussi à remplir les conditions d'une histoire grave et durable. Dans son septième volume, M. de Lamartine nous annonce le dessein de placer le récit des guerres de la Vendée dans un large cadre. Après les girondins, nous aurons les Vendéens. Dans cette nouvelle campagne, puisse M. de Lamartine être plus sévère pour lui-même! Qu'il songe que, si l'écrivain a l'incontestable droit d'écrire l'histoire d'après son propre génie, l'histoire a aussi des conditions fondamentales qu'il n'est pas permis de méconnaître et de violer. C'est ce qu'ont trop oublié les trois écrivains dont nous venons d'examiner les travaux sur la révolution française. L'histoire politique ne se construit pas avec des abstractions superficielles, comme l'a cru M. Louis Blanc, non plus qu'avec des impressions mélancoliques et des déclamations violentes, comme le fait M. Michelet; elle ne se prête pas enfin à la transformation que veut lui faire subir le génie de la poésie. Elle reste ce qu'elle est : la grande école des affaires, la mémoire et l'expérience du genre humain. Je vais relire Tacite.

LERMINIER.

GIORDANO BRUNO

ET LA

PHILOSOPHIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

JORDANO BRUNO,
par CHR. BARTHOLMESS. — 2 vol. in-8o.[1]

Le XVIe siècle a fait deux grandes choses. Dans le domaine de la religion, il a secoué le joug de Rome; dans celui de la philosophie, il a brisé le despotisme de la scholastique : double réforme, fille d'un même esprit, et qui, abattant une double tyrannie, émancipait à la fois les esprits et les consciences. Voilà la liberté dans le monde; laissez-la faire : elle saura bien marquer sa place dans les institutions sociales et politiques. De Luther et de Bruno à Descartes, de Descartes à Voltaire, de Voltaire à Mirabeau, chacun de ses pas sera une conquête. Elle marche, elle avance, elle triomphe. Du sein de l'homme intérieur, affranchi par trois siècles d'épreuves et de combats, la révolution française fait naître le citoyen.

Si le XVIe siècle est grand dans l'histoire, pour avoir préparé l'enfantement de la société moderne, ce n'est point à dire qu'il ait eu clairement conscience de cette haute mission. Comme la plupart des

(1) Chez Ladrange, quai des Augustins, 19.

révolutionnaires, les hommes de la renaissance ne savent qu'imparfaitement ce qu'ils font. Chose remarquable, ce n'est point vers l'avenir que se tournent leurs espérances, mais vers le passé. Que font les grands artistes de cette époque, les Brunelleschi, les Michel-Ange, les Germain Pilon, les Pierre Lescot, les Jean Goujon? Épris des types merveilleux de l'antiquité, ils veulent substituer aux formes vieillissantes de l'art gothique les beautés rajeunies de la Grèce et de Rome. Dans un ordre de réformes bien différent, c'est encore à une restauration que Luther, Zwingle, Calvin, s'imaginent travailler. Interrogez les écrits de ces pères du protestantisme, en qui nous saluons les plus hardis des novateurs; sous les violences de l'homme de parti, vous trouverez le théologien austère et subtil qui de la meilleure foi du monde croit restituer le pur christianisme de saint Paul, et caresse avec une naïve ardeur la chimère d'un retour à la primitive église. Dans la philosophie de la renaissance, même contraste. Tout l'effort de ses plus hardis interprètes se réduit à ranimer quelqu'un des systèmes de l'antiquité. Certes, on n'a pas plus d'imagination que Marsile Ficin, une humeur plus entreprenante, un esprit plus souple et plus ouvert que Pic de la Mirandole, plus de subtilité que Cesalpini, plus d'esprit que Telesio, plus de fougue et d'audace dans la pensée et dans le caractère qu'un Pomponace, un Ramus, un Bruno, un Vanini, un Campanella. Eh bien! quiconque dépouillera les conceptions de ces ardens génies de certaines formes bizarres, qui leur prêtent une apparente originalité, s'assurera qu'il n'en est pas une seule qui n'ait sa source, prochaine ou éloignée, dans les deux grandes écoles de la Grèce, celle d'Aristote et celle de Platon. On a beau s'exalter à Florence et à Rome; on a beau raffiner à Bologne et à Padoue; on a beau courir le monde et les universités, faire retentir Genève, Paris, Oxford, Wittemberg, de ses protestations contre la routine et l'antiquité : cette antiquité sainte dont on dissipe le prestige, c'est par une autre antiquité qu'on la veut remplacer. Le platonisme et l'aristotélisme, telles sont les deux seules machines de guerre dont on se serve pour miner et pour abattre la scholastique.

Ainsi, c'est Aristote et Platon qui, au XVIe siècle, ont vaincu la philosophie de l'église. Voilà un phénomène historique assez étrange. Comment cet Aristote, qui depuis trois siècles dominait en roi dans l'école et dont l'autorité semblait être entrée en partage de l'infaillibilité de l'église, cet Aristote qui n'était pas seulement pour le moyen-âge un grand philosophe, mais *le philosophe,* et qui n'échappa qu'avec peine à l'honneur bizarre d'être inscrit au nombre des saints, comment ce même Aristote a-t-il pu devenir, d'interprète consacré de la philosophie de l'église, l'oracle de ses plus décidés adversaires? Et, d'un autre côté, n'est-ce point une chose fort surprenante de voir le platonisme

créer, au XVIe siècle, un foyer actif d'opposition contre cette religion chrétienne dont il protégea le berceau? Était-ce à Giordano Bruno d'invoquer le nom du religieux génie qui inspirait à saint Jean le début sublime de son Évangile, de ce sage vénéré que saint Augustin comptait au nombre de ses deux maîtres, à côté ou bien près de Jésus-Christ, et dont les divins dialogues arrachaient à l'enthousiasme de saint Justin cette mémorable parole : que le Verbe de Dieu, avant de paraître sur terre, semblait s'être révélé aux philosophes?

L'explication de cette anomalie apparente serait très simple, si l'on n'avait pas aujourd'hui obscurci et altéré comme à plaisir le vrai caractère de la philosophie d'Aristote et de celle de Platon. Il suffirait de dire en deux mots que l'Aristote spiritualiste et orthodoxe de la scholastique était un faux Aristote, auquel la renaissance vint substituer l'Aristote véritable, et que le Platon de Marsile Ficin et de Bruno était aussi un Platon corrompu, le Platon d'Alexandrie, et non le vrai, le sage, le divin Platon. Cette simple remarque expliquerait tout; mais il semble, en vérité, à entendre quelques-uns des plus récens interprètes de la philosophie ancienne, que ces études si patientes, si vastes, si profondes, qu'ils ont consacrées à l'histoire de la pensée humaine, et où, du reste, ils font briller tant de science et de subtilité, surtout tant d'imagination, n'aient abouti trop souvent qu'à dénaturer les systèmes les plus originaux de l'antiquité et à en altérer les véritables rapports et le réel enchaînement. On recommence à faire d'Aristote une sorte de philosophe infaillible, comme au temps d'Averroës et d'Albert-le-Grand. On lui dresse un autel sur lequel sont tour à tour immolées à sa gloire toutes les écoles philosophiques. Pendant que les autres systèmes naissent et passent, on nous montre l'aristotélisme investi d'une sorte d'immortalité. Stoïcisme, épicurisme, académie, école alexandrine, tout se dissout et succombe sous le souffle chrétien. Aristote seul est debout. Que dis-je? le souffle du christianisme, c'est encore son souffle, et peu s'en faut qu'après avoir vu dans son système le suprême effort de la sagesse antique, on n'en fasse l'ame du monde moderne et jusqu'à la pensée de l'avenir.

Pendant que nos Averroës composent ce roman ingénieux, que devient l'honneur de la philosophie de Platon? C'est ce dont ils prennent infiniment peu de souci. Platon n'est à leurs yeux qu'un logicien ou plutôt un rêveur. On ne lui refuse pas, je suppose, une assez belle imagination, on accorde qu'il aurait pu réussir en poésie; mais la science n'était pas son fait. Sa dialectique tant vantée n'est qu'un jeu d'esprit stérile et frivole. Enfermée dans un monde factice, elle est condamnée à se repaître de vaines généralités. D'abstractions en abstractions, elle poursuit sa marche fantastique, s'éloignant un peu plus, à chaque nouveau pas, de la réalité, jusqu'à ce qu'elle aboutisse à une unité vide et

morte, le plus stérile des universaux. C'est cet être-néant où s'était perdu Parménide, où s'égara Alexandrie, abîme ou plutôt chaos où toutes les contradictions se rassemblent, Dieu sans pensée, sans amour, qui ne laisse à l'ame humaine d'autre asile que l'abrutissement de l'extase.

Voilà le Platon, voilà l'Aristote de nos nouveaux péripatéticiens. Entre mille questions qu'on pourrait leur adresser, je serais particulièrement curieux de savoir comment ils nous expliqueraient la philosophie du XVIe siècle. Quoi! cet Aristote, si profondément d'accord avec l'esprit du christianisme, il se trouve qu'aussitôt qu'on a commencé de le connaître et à mesure qu'on l'a mieux connu, on l'a jugé de plus en plus contraire à la philosophie de l'église! Quoi! Pomponace, Zabarella, Cesalpini, ont moins bien compris Aristote que ne faisaient Raban Maur et Pierre le Lombard! Quoi! c'est au moyen-âge seulement qu'on s'est aperçu de l'harmonie parfaite de la métaphysique d'Aristote et des dogmes du christianisme! et saint Justin, saint Clément, saint Athanase, saint Augustin, ne s'en étaient pas douté! et ils s'étaient accordés à lui préférer Platon! Quel amas d'impossibilités! Évidemment, si nos péripatéticiens ont raison, le XVIe siècle reste une énigme impénétrable. Essayons pourtant de la déchiffrer, et prouvons par quelques argumens très simples et très décisifs que, le vrai Aristote étant contraire au christianisme autant que le vrai Platon lui est conforme, il a fallu que le XVIe siècle retrouvât le vrai Aristote et altérât le vrai Platon pour les faire servir tous deux au renversement de la scholastique.

I.

Tout le monde sait que le moyen-âge ne connut d'abord d'Aristote que sa logique. Or, la logique d'Aristote est parfaitement indépendante de son système proprement dit. Des yeux clairvoyans peuvent bien reconnaître dans les *Catégories* et surtout dans les *Analytiques* la trace de certaines vues particulières sur l'intelligence et sur l'ame humaines; mais, au total, l'*Organon* reste un monument distinct et complet. En général, la logique est un terrain neutre pour les philosophes. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le mot spirituel et profond de Dante, que le diable, lui aussi, est bon logicien. Qu'est-ce en effet que le syllogisme, sinon un pur instrument qu'on peut mettre indifféremment au service des doctrines les plus contraires? Or, ce n'est point telle ou telle doctrine que le moyen-âge pouvait demander à Aristote. Le moyen-âge avait la sienne, que lui enseignait l'église et à laquelle il donnait toute sa foi; mais elle était bien haute, cette doctrine; il était bien profond, bien épuré, le spiritualisme de saint Paul et de saint Augustin. Que de difficultés à lever, de contradictions à résoudre, de lacunes à combler! Venu de sources diverses, résultat compliqué de la sagesse des

conciles et d'une lente élaboration, l'on peut dire que le dogme chrétien satisfaisait et surpassait à la fois les besoins intellectuels d'une époque encore barbare. Il fallait donc se rendre compte de cette vaste doctrine; il fallait en disposer toutes les parties, en coordonner tous les principes, en éclaircir tous les aspects, en déduire toutes les conséquences; il fallait lui imprimer le caractère de la science et les formes régulières de l'enseignement. Voilà ce qu'il fallait au moyen-âge, et il trouvait tout cela dans la logique d'Aristote. On dit que le célèbre calife Aaroun-al-Raschild, voulant donner à Charlemagne un témoignage expressif de sa sympathie, lui envoya un exemplaire de l'*Organon*. Le présent était choisi avec une sagacité admirable, et l'on ne pouvait s'associer plus finement aux vues d'organisation intellectuelle et morale du grand empereur. Au surplus, que l'exemplaire du calife fût grec ou arabe, personne, à la cour de Charlemagne, pas même Alcuin, n'en pouvait directement profiter. C'est à travers les traductions latines de Boëce, de Cassiodore, de Martien Capella, que le moyen-âge arrivait jusqu'à certaines parties de l'*Organon*. Malgré cette extrême ignorance et un peu aussi à cause de cette ignorance même, on s'explique à merveille que cet art consommé d'analyser la pensée et le langage, cette science, toute géométrique, des lois et des formes du raisonnement, cette théorie si complète et si ingénieuse de l'argumentation, cet ordre, cette rigueur, cette subtilité partout répandus, aient inspiré au moyen-âge le plus vif enthousiasme. La sublime philosophie du christianisme pour fond, l'art accompli d'Aristote pour forme, n'est-ce point l'idéal de l'esprit humain? De là ces *Sommes* du moyen-âge, où la magnifique suite des vérités chrétiennes, depuis les mystérieuses merveilles de la Trinité jusqu'aux plus humbles facultés de l'ame humaine, et depuis la naissance et la chute de l'humanité jusqu'à la consommation éternelle de ses destinées, se déroule sous la discipline uniforme et sévère du syllogisme aristotélicien; œuvres imposantes encore à travers la poussière qui les couvre et la rouille qui les dévore, monumens à demi écroulés, mais pleins dans leur ruine de grandeur et de majesté, et dont le chef-d'œuvre est la *Summa theologiæ* de saint Thomas.

Déjà cependant, avec saint Thomas comme avec son maître Albert-le-Grand, nous entrons dans une période nouvelle. Le moyen-âge s'est éclairé. Par ses communications avec l'Orient et surtout avec les Arabes, il a acquis une connaissance déjà assez profonde des monumens du péripatétisme. Ce n'est pas, en effet, seulement à l'*Organon* qu'avaient affaire les commentateurs arabes, Al-Kendi, Al-Farabi, Avicenne. L'*Histoire des Animaux*, le *Traité de l'Ame*, la *Métaphysique*, avaient été l'objet de leurs subtiles et savantes recherches, et ils en livrèrent le trésor à la scholastique.

Ici, à de grandes lumières vinrent se joindre de grands embarras;

car l'Aristote des Arabes, bien plus près du vrai Aristote que celui du XIIe siècle, était par cela même beaucoup plus éloigné du dogme chrétien. Comment concilier le culte d'Aristote avec l'orthodoxie? Comment admettre à la fois une philosophie qui fait la matière éternelle et nécessaire, nie la Providence et supprime l'immortalité de l'ame, et une religion qui proclame un divin créateur, père des hommes et asile de l'ame purifiée? Certes, si le problème s'était posé dans ces termes pour Alexandre de Hales, pour Albert-le-Grand, pour saint Thomas, pour Duns Scott, nul doute qu'il ne leur eût paru insoluble et qu'Aristote n'eût été sacrifié; mais il n'en fut pas ainsi, pour diverses raisons : d'abord les Arabes avaient commenté Aristote à l'aide de l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire en atténuant, autant que possible, les différences profondes qui le séparent de Platon, et en mêlant à sa philosophie des idées spiritualistes et mystiques qui lui sont radicalement étrangères. Le génie arabe est subtil, et, par cet endroit, il s'accommodait à merveille du péripatétisme; mais il est en même temps exalté et enthousiaste, et de là le vif attrait que lui inspira le néoplatonisme. On comprend que cet Aristote, modifié par l'éclectisme alexandrin et tout pénétré du génie mystique de l'Arabie, ait paru aux docteurs scholastiques très conciliable avec la doctrine chrétienne. Ajoutez à cela l'habitude invétérée de suivre Aristote, l'enthousiasme que son génie excitait, l'autorité de sa logique, qui s'était incorporée avec le dogme, et ce prestige d'infaillibilité qui, faisant considérer le *philosophe* comme la raison même, portait à lui attribuer aisément toutes les doctrines qui paraissaient saintes et vraies, et vous aurez tout le secret de cette alliance qui se maintint, pendant tout le moyen-âge, entre l'église et Aristote; alliance unique, si forte, qu'il fallut trois siècles de luttes pour la dissoudre, et qu'il en reste encore aujourd'hui plus de traces qu'on ne croit dans la langue et dans l'enseignement de l'église.

Ce qui dessilla les yeux des hommes pénétrans et hardis du XVe et du XVIe siècle, ce fut la lecture même des écrits d'Aristote, faite dans l'original et éclairée par les commentaires de l'antiquité. Quand on eut dans les mains ces grands traités que les exilés de Byzance apportaient à l'Europe occidentale; quand on eut appris à les lire à l'école des Argyrophile et des Lascaris; quand on put interpréter Aristote à l'aide de commentateurs fidèles, tels que Simplicius et Alexandre d'Aphrodise; quand l'imprimerie eut rendu plus facile et plus général l'abord de tous ces monumens, il n'y eut plus alors à se faire d'illusion sur les doctrines du philosophe de Stagyre, et la chimère de son orthodoxie s'évanouit. En même temps, un esprit nouveau soufflait dans le monde, excitant les intelligences à l'examen, ébranlant toutes les vieilles doctrines, discutant toutes les autorités, appelant l'Europe aux nouveautés et à l'indépendance. Dès-lors, l'hétérodoxie profonde d'Aristote, loin de le

rendre suspect, devint un attrait. Plus d'un esprit hardi en doctrine autant que prudent en conduite, Cesalpini, par exemple, trouva piquant et commode tout à la fois d'enseigner des nouveautés équivoques au nom d'Aristote, sous la protection de son antique infaillibilité. Deux grandes écoles de philosophie péripatéticienne se formèrent : l'une qui prenait pour guide l'éminent commentateur Alexandre d'Aphrodise, l'autre qui suivait le drapeau d'Averroès; mais alexandristes et averroïstes, élèves de Cesalpini ou de Pomponace, péripatéticiens plus timides ou plus décidés, partout, à Bologne comme à Padoue, comme à Toulouse, pour Cremonini, pour Zabarella, pour Achillini, pour Porta, pour Vanini, Aristote est un ennemi de l'orthodoxie, un auxiliaire de l'esprit nouveau, une arme contre l'église.

Je sais bien qu'aux premiers jours de la renaissance il se rencontra quelques écrivains pour soutenir que la doctrine d'Aristote était conforme au christianisme; mais, sans vouloir ranimer ici la vieille querelle de George de Trébisonde et de Théodore Gaza avec Gémiste Plethon et le cardinal Bessarion, je me bornerai à poser à nos péripatéticiens fanatiques les trois questions suivantes : 1° Est-il vrai, oui ou non, que le fond de la doctrine d'Aristote, ce soit le dualisme de la puissance et de l'acte, ou, pour parler plus clairement, l'existence nécessaire et coéternelle de la matière et de Dieu? 2° Est-il vrai, oui ou non, que le Dieu d'Aristote ne connaisse pas le monde, et, à ce titre au moins, n'en soit pas et n'en puisse pas être la providence? 3° Est-il vrai, oui ou non, que l'homme d'Aristote, en perdant la vie organique, perde la mémoire et la conscience, et, à ce titre au moins, soit incapable d'immortalité?

Je serais un peu honteux d'insister longuement pour établir ici de quel côté est le vrai entre ces trois alternatives. Il serait étrange que vingt années d'études sur Aristote n'eussent point abouti à nous faire savoir au juste ce que pensait ce personnage sur les trois ou quatre questions fondamentales de la philosophie. Ce serait à dégoûter de l'érudition et à donner gain de cause aux adversaires des études historiques. Grace à Dieu, nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité. Le système d'Aristote est aujourd'hui parfaitement connu. Ceux même qui font en ce moment du péripatétisme à outrance, quand ils ne songeaient qu'à comprendre et à exposer fidèlement le système qui depuis les a comme enivrés, rendons-leur hautement cette justice qu'ils en reproduisaient les véritables traits (1). Laissons donc à la scholastique et à la

(1) M. Ravaisson, que nous avons particulièrement en vue dans tout ce qui précède, a exposé avec beaucoup de force et de talent le système d'Aristote dans la première partie de son savant ouvrage. Il est malheureux que l'Aristote du second volume ne soit pas semblable en tout à celui du premier. M. Lerminier, avec sa sagacité et sa justesse ordinaires, a déjà touché un mot de cette contradiction. (Voyez la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er mai 1846.)

renaissance ces enthousiasmes sans mesure. Nous sommes dans un siècle équitable. Jugeons Aristote et Platon sans dénigrement et sans fanatisme, avec cette haute impartialité qui est l'ame de la vraie critique.

On est tombé et l'on tombe encore dans deux excès contraires en appréciant Aristote. Depuis Descartes, on s'est accoutumé à voir dans l'adversaire de Platon le père du sensualisme, et, à ce titre, il a été invoqué et glorifié par les matérialistes du XVIIIe siècle et du nôtre. Dans ces derniers temps, on a été frappé, et à bon droit, de l'inexactitude de ce jugement : on s'est attaché aux belles parties de la psychologie et de la théodicée péripatéticiennes, pour les remettre en honneur, et on a bien fait; mais bientôt le mouvement de réaction entraînant les esprits, l'on en est venu à proclamer dans Aristote le plus profond et le plus pur spiritualiste de l'antiquité. La dernière limite de cet excès, c'était de considérer l'auteur de la *Métaphysique* comme un philosophe éminemment religieux et presque chrétien. A moins de proposer de nouveau la canonisation d'Aristote, il semble impossible d'aller plus loin.

Ces deux jugemens extrêmes sont également erronés. Aristote est si peu un philosophe matérialiste, qu'il reconnaît expressément dans l'homme un principe invisible, parfaitement un, parfaitement simple, qui anime et gouverne le corps. Que nos matérialistes, admirateurs d'Aristote sur parole, veuillent bien jeter un coup d'œil sur le *Traité de l'Ame* que M. Saint-Hilaire vient de nous traduire; ils y trouveront la démonstration la plus ingénieuse et la plus concluante de l'immatérialité de la pensée, et, chose piquante, c'est cette même démonstration qu'on répète depuis des siècles dans nos colléges et dans nos séminaires, sans savoir qu'elle vient d'un philosophe grec et d'un païen.

Si Aristote n'est point un philosophe matérialiste, il est encore moins un athée. L'idée qui fait le fond de la physiologie et de la théodicée d'Aristote est l'idée de cause finale. Voilà encore nos matérialistes un peu surpris. Oui, Aristote est *cause-finalier*, pour parler avec Voltaire, et il l'est comme genre humain.

Tout être se meut dans ce monde et tout mouvement a une fin. Cette fin du mouvement des êtres, c'est la perfection de leur nature; mais chaque espèce a une perfection propre, et les êtres s'échelonnent dans l'univers, suivant qu'ils peuvent parvenir à une perfection plus ou moins grande. A chaque pas que fait la nature, elle monte un degré de cette échelle, toujours pressée de faire un pas nouveau, et comme aiguillonnée par un désir immense de progrès et de perfection. Une certaine espèce d'êtres n'est pour elle qu'un moyen d'atteindre une fin plus haute, qui sert elle-même de moyen pour une fin supérieure. L'homme est dans le monde sublunaire le dernier terme de cette ascension de la nature, il résume en lui tous les règnes, en concentre et en accroît toutes les beautés; mais l'homme n'est pas son idéal à lui-même. Il se

meut, s'agite, et tout être qui s'agite est imparfait. Supposez au-dessus de l'homme un être qui ne doive son mouvement qu'à sa propre force, qui accomplisse son évolution avec une régularité merveilleuse, qui pense en toute plénitude et qui jouisse pleinement de sa pure et libre pensée; cet être, s'il se meut, n'est pas encore l'idéal suprême. Il faut faire un dernier pas et concevoir par-delà l'univers visible, par-delà l'humanité, par-delà les intelligences supérieures, par-delà le ciel et tout ce qui se mêle à la matière, une intelligence absolue, immatérielle, qui, repliée éternellement sur elle-même, se pense éternellement et jouit dans cette contemplation immobile d'une ineffable félicité.

Tel est le Dieu d'Aristote, et cette haute doctrine, retrouvée par notre siècle, va sans doute refroidir singulièrement l'admiration qu'ont vouée à ce génie mal connu les matérialistes et les athées. Mais quelle est la misère des plus grands esprits et des plus profondes doctrines! Cette ame humaine, invisible et spirituelle, Aristote ne la sépare pas du principe de la vie organique. Digérer et penser, c'est l'ouvrage de la même cause. Le principe qui, dans l'homme, aime le bien et admire le beau, est un principe analogue à celui qui, dans le zoophyte, remue pesamment une matière presque inerte. La pensée est chose divine, et Aristote en parle magnifiquement; mais, dans l'homme, elle tient au corps. C'est une lumière qui vient de plus haut que la nature, et qui un instant illumine cet être privilégié où l'univers entier résume ses puissances; mais la mort emporte ce rayon dans des ténèbres éternelles. Oui, sans doute, l'intelligence en soi subsiste, quand Socrate a bu la ciguë, quand Platon s'est endormi, l'œil fixé sur son plus parfait chef-d'œuvre, quand Aristote s'est dérobé (par le poison peut-être) aux coups du fanatisme; mais, hélas! Socrate lui-même n'est plus, sa grande ame n'est qu'un vain souvenir. Que reste-t-il d'Aristote et de Platon? Rien, si ce n'est les vérités que ces bienfaisans génies ont déposées parmi leurs semblables. Que fait cependant la Providence, tandis que les plus belles de ses images disparaissent pour jamais? La Providence n'est qu'un mot pour les partisans d'Aristote. Cette pensée oisive et solitaire qui plane au-delà des mondes, que lui importe qu'au-dessous d'elle un être naisse, souffre et meure? que lui font les luttes du génie et les épreuves de la vertu? Absorbée dans la contemplation d'elle-même, elle savoure en paix les délices d'une égoïste félicité. Regarder au-dessous d'elle, ce serait déchoir; agir sur la nature, ce serait tomber dans le mouvement et s'exposer à la fatigue; aimer l'humanité, ce serait partager sa misère et ces alternatives d'agitation et de repos où notre faiblesse se consume. D'ailleurs, comment Dieu pourrait-il connaître le monde? Il ne l'a point fait. Le monde existe hors de lui, par sa force propre; il est éternel, et, pour être, n'a besoin que de soi. Son mouvement seul, qui fait son ordre et sa beauté, demande un moteur, ou, pour mieux dire, une loi

suivant laquelle il se dirige et une fin idéale où il se termine. Aristote était donc fidèle aux principes fondamentaux de sa métaphysique en établissant une barrière infranchissable entre son univers et son Dieu. Et de là, l'ame humaine condamnée à ne pas sortir de l'enceinte de la nature, comme Dieu est incapable d'y pénétrer; en un mot, Dieu sans amour et l'ame humaine sans avenir.

Est-ce là l'esprit du christianisme, et n'en est-ce pas plutôt la radicale négation? L'essence du christianisme, c'est d'établir entre l'homme et Dieu une alliance dont le nœud est l'amour. Les philosophes admirent avec raison la définition sublime que Dieu donne de soi-même dans l'ancien Testament : Je suis celui qui est; *ego sum qui sum*. J'en connais une plus sublime encore, c'est celle du nouveau Testament : Je suis amour; *ego sum charitas*. Toute la différence du mosaïsme et du christianisme est là; le Dieu de l'Évangile aime les hommes; il les aime à ce point qu'il veut s'incarner en eux. L'infini deviendra-t-il fini, le créateur créature? Oui, l'amour accomplit ce mystère qui déconcerte la raison. Dieu veut être homme, non tel ou tel homme, mais tous les hommes en un. Il veut boire goutte à goutte le calice entier des douleurs humaines. Il veut mourir pour les hommes, non une fois, mais toujours. Ce sang mystique qui coule sans tarir sur l'autel des chrétiens, c'est l'amour qui le répand, c'est lui qui le renouvelle et le féconde. Voilà l'esprit du christianisme, voilà sa force, voilà sa grandeur; c'est parce que la croix de bois est le symbole de l'amour, c'est parce qu'elle nous montre l'union de Dieu et de l'homme, consommée dans le sacrifice suprême, c'est pour cela qu'elle a conquis le monde.

Mais, avant d'être annoncé par les apôtres du Christ au genre humain, ce Dieu aimant et juste s'était révélé à la raison de quelques sages. Le *Timée*, le dixième livre des *Lois*, le *Phédon*, sont la préface de l'Évangile. Le Dieu de Platon n'est pas seulement une intelligence, mais un intarissable foyer d'amour. Son plus haut caractère, c'est d'être bon. Son nom le plus vrai est celui de père. S'il sort de son repos pour former l'univers, ce n'est point par un caprice de sa toute-puissance, ou par une nécessité de sa nature, c'est par une effusion de sa bonté. Quand il voit le monde s'agiter sous sa main, il frémit de joie. Image admirable, qui peut-être fera sourire de dédain plus d'une forte tête métaphysique, mais qui touchera le vrai philosophe, parce qu'elle fait descendre jusqu'au plus profond du cœur l'idée de l'être des êtres. C'est sans doute la lecture de ce passage du *Timée* qui faisait dire à saint Augustin : « J'ai eu deux maîtres, Platon et Jésus-Christ. Platon m'a fait connaître le vrai Dieu; Jésus-Christ m'a montré la voie qui y mène. » Qu'ajouterais-je à ce mot, et comment mieux marquer l'union étroite du platonisme et de la religion chrétienne?

Il devient de mode aujourd'hui de décrier la théodicée du *Timée* et

des *Lois*, et de n'y voir que des allégories brillantes où se complaisait l'imagination de l'artiste grec, ou tout au plus des inconséquences que le bon sens du disciple de Socrate arrachait à la logique du dialecticien. Le Dieu de la dialectique platonicienne, c'est, nous dit-on, l'unité absolue, sans détermination, et partant sans pensée, sans action et sans vie; tout le reste est étranger au système.

Ceux qui défigurent Platon de la sorte tombent dans une confusion contre laquelle il a protesté toute sa vie. Ils confondent la creuse dialectique d'Élée, ressuscitée plus tard par Alexandrie, avec la méthode de Platon. C'est confondre le spiritualisme avec ses excès; c'est entièrement méconnaître le vrai caractère de la philosophie platonicienne. La dialectique n'est point un procédé purement logique, partant de l'abstraction pour aboutir à l'abstraction et s'y consumer. C'est une méthode à la fois expérimentale et rationnelle qui plonge par ses racines dans la réalité vivante et atteint à son faîte le principe même de toute réalité. Pénétré de l'inconsistance des choses sensibles, Platon se replie sur la conscience, et, de ce ferme point d'appui, il s'élève sur les ailes de la réminiscence jusqu'aux idées, c'est-à-dire jusqu'aux types absolus de l'existence. Les idées une fois atteintes le conduisent d'elles-mêmes à leur principe, qui est la perfection absolue, le bien, soleil du monde spirituel, lumière de l'esprit, aliment de l'ame, principe de tout ordre, de tout mouvement, de toute beauté. Est-ce là, dirai-je avec Platon, une unité vide et immobile? « Mais quoi! par Jupiter! nous persuadera-t-on si facilement qu'en réalité, le mouvement, la vie, l'ame, l'intelligence, ne conviennent pas à l'être absolu? que cet être ne vit ni ne pense, et qu'il demeure immobile, immuable, sans avoir part à l'auguste et sainte intelligence (1)! » Voilà le Dieu légitime de la dialectique. Dira-t-on maintenant qu'avec cette méthode Platon n'a pas résolu tous les problèmes de la philosophie, qu'il ne s'est expliqué que d'une manière imparfaite, incertaine, sur le rapport de Dieu au monde? J'en conviens. Dira-t-on aussi que cette même méthode dialectique, entre les mains d'esprits téméraires, peut conduire au mysticisme, au panthéisme, au fatalisme, à toutes les folies? J'en conviens encore, et c'est, en effet, dans cet excès que s'est jetée l'école d'Alexandrie. Déjà Platon avait affaibli l'individualité et trop dédaigné l'expérience. Alexandrie, perdant toute mesure et ne gardant plus aucun souvenir de la sobriété socratique, atteint en trois pas, d'Ammonius à Plotin, de Plotin à Porphyre, et de Porphyre à Iamblique, jusqu'aux dernières extravagances d'un illuminisme sans frein. Aussi, tandis que le vrai platonisme s'était fait pour le salut du monde l'allié de la religion chrétienne, Alexandrie en devient la plus acharnée adversaire.

(1) Platon, trad. franç., XI, p. 261.

Cela devait être. Le Dieu de Platon et du christianisme est un Dieu profondément distinct du monde; le Dieu d'Alexandrie et le monde ne font qu'un. Le Dieu de Platon et du christianisme devient fécond parce qu'il aime et parce qu'il veut être aimé; le Dieu d'Alexandrie produit le monde comme la mer produit les nuages, comme le germe produit le fruit, comme un vase trop plein épanche une partie de son onde. Fait à l'image d'un Dieu libre, l'homme, pour Platon et pour le christianisme, marche librement à sa fin, sous l'œil de la Providence. L'homme et le Dieu d'Alexandrie obéissent à la loi de l'émanation, suivant laquelle les êtres se succèdent et se développent comme des ondes fugitives, ou, pour mieux dire, comme les anneaux d'airain d'une chaîne inflexible. Le Dieu de Platon et du christianisme, idéal de l'ame humaine, dénoue doucement les chaînes qui l'unissent au corps, et, purifiant son être sans altérer son individualité, lui ouvre dans son sein un asile éternel de contemplation et de bonheur. Cet idéal sacré ne suffit pas à Alexandrie : au lieu de délivrer l'ame, elle préfère l'anéantir; son Dieu, qui, sans le vouloir, a produit l'humanité, l'absorbe comme il l'a exhalée, ou plutôt il n'y a ici ni Dieu ni humanité; il y a un gouffre, et, sur ses bords, de vaines ombres qui, à peine sorties pour un rapide instant, n'ont rien de mieux à faire que de s'y abîmer sans retour.

Ainsi donc, autant le vrai platonisme est d'accord avec l'esprit chrétien, autant le faux platonisme lui est contraire. Voilà tout le secret des néo-platoniciens du XVIe siècle. La philosophie de Marsile Ficin, de Bruno, de Patrizzi, ce n'est pas la philosophie de Platon, c'est le platonisme panthéiste d'Alexandrie. Je n'entends pas dire que tous ces philosophes aient été au fond de leurs pensées, que tous aient eu conscience de l'opposition de leurs doctrines avec l'esprit du christianisme; mais orthodoxes ou hérétiques, adversaires d'intention ou simplement de fait, tous tombent dans le même excès. Gémiste Pléthon, l'un des premiers Byzantins qui aient porté dans l'Occident les lettres grecques, prétend associer Platon et Zoroastre. Le fondateur de l'académie platonicienne de Florence, Marsile Ficin, est un chrétien sincère et plein de candeur. Seulement, entre Platon et Plotin son enthousiasme hésite, ou plutôt il ne les distingue pas, et, en les traduisant et les interprétant tous deux, il croit de bonne foi les concilier. Pic de la Mirandole marche sur ses traces, et, comme autrefois Philon, il applique à la cosmogonie de Moïse une exégèse mystique. Patrizzi est un esprit violent et déréglé qui, sous le nom de Platon et d'Hermès, donne carrière à ses folles rêveries. Mais voici dans l'école platonicienne deux graves personnages, deux princes de l'église, le cardinal Bessarion et le cardinal Nicolas de Cuss : sont-ce là des interprètes fidèles du *Phédon* et du *Timée?* Non, ce sont des élèves d'Alexandrie mêlant et brouillant ensemble Platon, Aristote et Plotin. L'un voit la Trinité dans le *Timée;*

l'autre se forge aussi une Trinité fantastique dont l'unité plotinienne fait le fond et qu'il lègue, encore bien confuse, à Giordano Bruno.

Le trait commun de tous ces philosophes, c'est donc de substituer au vrai Platon, au Platon chrétien, le Platon défiguré, perverti, de l'école d'Alexandrie. Et c'est ce qui explique à merveille que le platonisme du XVI[e] siècle, frère de celui de Porphyre et de Julien, ait été, comme son aîné, un instrument d'opposition contre la religion chrétienne.

On peut maintenant se faire une idée juste de la philosophie de la renaissance. Cette philosophie manque d'originalité. Son mérite est dans la fougue et la hardiesse de son opposition. Elle puise toutes ses idées à deux grandes sources, le péripatétisme et le platonisme; mais, en substituant à l'Aristote orthodoxe et chrétien de la scholastique l'Aristote véritable, et en ramenant sur la scène le Platon mystique et panthéiste de l'école d'Alexandrie, elle tourne avec puissance et avec audace contre la philosophie de l'église les deux plus grandes forces intellectuelles et les deux noms les plus glorieux du passé.

II.

Au milieu de ce mouvement universel et fécond d'études historiques, où le goût de notre siècle entraîne les esprits, et qui a ramené tour à tour à la lumière les principales époques de la pensée humaine, restitué tant d'antiques systèmes, ranimé tant de souvenirs, remué tant d'idées, labouré enfin en des sens si divers le champ du passé, on peut remarquer que la philosophie du XV[e] et du XVI[e] siècle a été presque entièrement négligée. Autant la littérature de la renaissance est aujourd'hui bien connue, grace aux belles esquisses de M. Saint-Marc Girardin, de M. Chasles, et au tableau achevé qu'en a tracé depuis M. Sainte-Beuve, autant est restée dans l'ombre la philosophie de cette époque. Il ne faut ni s'en étonner ni même s'en plaindre. L'antiquité, les temps modernes, méritaient d'attirer les premiers regards de l'histoire par l'originalité de leurs idées et l'incomparable beauté de leurs monumens. Le moyen-âge a eu ensuite son tour, et il le méritait, car lui aussi a son caractère propre et ses durables créations. La renaissance n'est venue et ne devait venir que la dernière : c'est une époque de transition, et, par cela même, elle n'a pas de physionomie bien distincte, et n'a pu marquer ses créations intellectuelles d'une empreinte simple, forte, indélébile. Ce n'est plus la nuit du moyen-âge, ce n'est pas encore le plein jour des temps modernes : c'est une lumière mêlée de ténèbres, une agitation prodigieuse, mais sans règle, une aspiration immense, mais vers un but ignoré. De là des œuvres plus bizarres qu'originales, où le génie ne brille que par éclairs, où l'imagination anime et altère à la fois une érudition sans critique, et qui n'ont ni la régula-

rité imposante du siècle de saint Thomas ni la liberté réglée du siècle de Descartes et de Bossuet.

Si la vraie originalité et la vraie grandeur manquent aux monumens philosophiques de la renaissance, on peut dire, avec M. Cousin (1), que les hommes de ce temps valent mieux que leurs ouvrages. Ces hommes sont des martyrs. La règle a manqué, il est vrai, à leur esprit, mais la foi et la force n'ont jamais fait défaut dans leur ame; ils n'ont pas connu l'usage vrai de la liberté, mais ils ont su combattre, souffrir et mourir pour elle. En lisant leurs écrits, il est bien difficile de ne pas être sévère pour quelques-unes de leurs doctrines. Quand on les suit au fond des cachots et sur les bûchers, on ne peut que les plaindre, les admirer et les absoudre. Quelle tragédie que la vie et la mort des plus grands esprits du XVIe siècle! L'un, condamné au feu par ce parlement auquel s'attache le nom de Calas, marche au supplice d'un pas ferme et ne pousse un cri de douleur que lorsque sa langue est arrachée par les tenailles du bourreau; l'autre lutte vingt-sept ans dans les fers, livré sept fois à des tortures effroyables; un troisième est massacré dans la nuit de la Saint-Barthélemy, et d'ingrats écoliers, ameutés par le fanatisme, mutilent et déshonorent son cadavre; un autre enfin, hardi et courageux entre tous, précède Galilée dans les prisons de l'inquisition romaine, et, après huit ans de souffrances qui n'ont pu ébranler son courage, il est livré aux flammes au sein de cette Rome qui autrefois écoutait Lucrèce, applaudissait Cicéron, honorait Plotin.

C'est à l'honneur de cette dernière victime qu'un jeune écrivain vient de consacrer le premier essai de son talent (2). Disons sans hésiter que l'ouvrage de M. Bartholmess sur Giordano Bruno est un travail plein de savoir et de mérite; ajoutons que, s'il est déjà très précieux par tout ce qu'il nous donne, il l'est plus encore par tout ce qu'il nous promet. Si j'avais un idéal à proposer à M. Bartholmess, ou, comme dirait un homme du XVIe siècle, si j'avais à tirer son horoscope, je lui dirais qu'il est destiné à devenir l'historien de la philosophie de la renaissance. Le XVIe siècle est un siècle d'érudition, et M. Bartholmess est avant tout un érudit. L'érudition, une érudition universelle et sans bornes, voilà son goût, son talent, sa muse, quelquefois son mauvais génie. L'histoire de la philosophie de la renaissance demande, outre la connaissance des deux grandes langues de l'antiquité, celle de la langue et de la littérature de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne. M. Bartholmess sait le latin, il n'ignore pas le grec; il manie avec aisance l'italien, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le hollandais; il sait même, je crois, un peu d'hébreu; du moins il en cite, et je désire qu'il soit en effet bon hébraïsant

(1) Dans son savant morceau sur Vanini, inséré dans cette *Revue* le 1er décembre 1843.

(2) Je me trompe : M. Bartholmess s'est déjà signalé par un succès honorable dans le dernier concours de l'Académie des sciences morales et politiques.

pour mieux nous faire connaître une époque où les idées cabalistiques ont joué un grand rôle.

Deux grandes qualités, nécessaires à tout historien de la philosophie, sont particulièrement essentielles à un historien du XVIe siècle : d'abord, un esprit assez libre, assez souple, assez pénétrant pour comprendre les tentatives les plus hardies et même les plus déréglées de l'esprit humain; puis une critique assez ferme pour résister à la séduction des faux systèmes et pour les dominer en les expliquant. L'auteur de *Jordano Bruno* possède la première de ces qualités à un degré notable; il n'est pas dépourvu de la seconde. M. Bartholmess est une intelligence ouverte, sympathique, bienveillante, je dirais volontiers aimable et même caressante; mais en même temps il a des principes trop fermes pour manquer absolument de critique, pour rendre sa sympathie banale en la prodiguant, pour rester indifférent entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité. Il est d'une école très compréhensive, mais très décidée, et inébranlablement attachée à la cause du spiritualisme. Cette impartialité sans faiblesse est le véritable esprit de l'histoire. Que M. Bartholmess s'en pénètre de plus en plus; qu'il affermisse encore sa critique; qu'il concentre de plus en plus son érudition, qu'il lui donne en profondeur ce qu'elle a déjà en surface; qu'il préfère une idée juste à une anecdote, un bon raisonnement à une citation, le mouvement aisé, la lumière égale d'une composition simple et forte au scintillement éblouissant d'une science de détail, aux mille épisodes, aux mille sentiers tortueux et quelquefois épineux où s'égare l'érudition; en deux mots, que M. Bartholmess gouverne ses immenses lectures au lieu d'en être gouverné, et il a une belle place à prendre parmi les historiens de la philosophie.

Arrêtons-nous avec lui sur l'homme en qui le génie de la renaissance se produit avec le plus d'éclat. Giordano Bruno est généralement regardé aujourd'hui comme le grand métaphysicien du XVIe siècle. En Allemagne, depuis ces quarante dernières années, l'admiration qu'il a excitée s'est exaltée jusqu'à l'enthousiasme. Jacobi a donné le signal. C'est une des contradictions de cet esprit bizarre, à la fois sceptique et romanesque, négatif et sentimental, d'avoir choisi parmi les philosophes, pour l'objet de ses prédilections, deux panthéistes, Bruno et Spinoza. M. Schelling a rendu au philosophe napolitain l'hommage dont autrefois Platon honora Timée, en mettant dans sa bouche ses théories les plus hardies et les plus brillantes. Moins complaisant que M. Schelling pour le panthéisme exalté de Jordano Bruno, Hegel respecte en lui le précurseur de l'idéalisme. L'Allemagne a ses raisons pour tant célébrer Spinoza et Bruno; en les glorifiant, c'est elle-même qu'elle glorifie, car elle salue en tous deux l'avénement d'une idée qu'elle s'honore d'avoir pour jamais acquise à la science, l'idée de l'universelle identité. Et c'est en effet Bruno qui, le premier, a jeté cette idée dans le monde

avec l'imagination d'un poète et le courage fanatique d'un sectaire. C'est cette idée qui, au sein même du cloître, apparaît de bonne heure à ce fougueux jeune homme. Elle l'enflamme, elle le possède. Du couvent, elle le jette dans le siècle; elle l'entraîne sur tous les champs de bataille de la philosophie européenne; elle le met aux prises avec les théologiens de la Sorbonne, les docteurs d'Oxford, les réformés de Wittenberg; elle anime et colore de ses reflets ses dialogues, ses poèmes, ses comédies. Elle le conduit enfin sous les plombs de Venise, et remplit son ame de sérénité jusque sur le bûcher du champ de Flore. Cette persévérance dans la même idée, cette audace à la proclamer, cette ferveur à la répandre, cette fermeté à la soutenir jusqu'à la mort, voilà ce qui donne à Bruno une physionomie distincte. Parmi ces amans de l'antiquité, presque seul il conserve une certaine indépendance; parmi ces esprits ardens et confus, c'est celui qui s'entend le mieux avec lui-même, quoiqu'il ne s'entende pas toujours; c'est lui, enfin, qui, entre tous ces novateurs turbulens, sait le mieux pourquoi il combat à la fois la scholastique, Aristote et l'église.

Sans partager l'engouement de l'Allemagne pour un génie incomplet, il faut donc reconnaître qu'à plusieurs titres, comme le plus indépendant des néo-platoniciens, comme le plus audacieux des adversaires de la scholastique, comme père de l'école panthéiste qui a produit Spinoza, Schelling et Hegel, enfin comme serviteur dévoué et martyr héroïque de la philosophie et de la liberté, Giordano Bruno a une grande place dans le XVI[e] siècle, et offre un sujet très intéressant d'études à la philosophie du nôtre.

L'Allemagne a plus vanté Bruno qu'elle ne l'a fait connaître. Brucker, qui raconte savamment sa vie, n'entend pas sa doctrine; Tennemann la dédaigne, en bon kantien qu'il est. Moins exclusif, un autre disciple de Kant, Buhle, expose longuement et pesamment des idées dont il ne paraît pas avoir le secret. Les écrits de Bruno ont une réputation d'obscurité assez bien méritée, et de plus quelques-uns sont fort rares; il suffit de citer la *Cabala del Cavallo Pegaso*, qui coûta si cher au duc de La Vallière, et le fameux *Spaccio de la bestia trionfante*, bonheur ou désespoir des bibliophiles. M. Wagner est venu enfin nous donner la collection complète des écrits italiens de Bruno; mais les écrits latins, surtout le *De triplici Minimo* et le *De Monade*, ont aussi leur importance, et M. Gfrœrer, qui les avait tous promis, nous rendrait un grand service s'il tenait parole. M. Bartholmess a profité de tous ces travaux (1), et il y a considérablement ajouté. Dans une vie de Bruno très étendue et très complète, l'auteur débrouille et même éclaire d'un jour nouveau quelques particularités de cette existence orageuse et mobile.

(1) Je ne dois pas oublier une bonne thèse de M. Debs : *J. Bruni nolani Vita et Placita*, 1844.

Viennent ensuite des extraits abondans des écrits du philosophe napolitain. L'ouvrage se termine par une exposition générale et par une sage appréciation de la philosophie de Bruno. Voilà de grandes richesses. Profitons-en pour mettre en lumière les traits les plus saillans du caractère de Bruno et les lignes principales de sa philosophie.

III.

Giordano Bruno naquit à Nola, près de Naples, en 1550, dix ans après la mort de Kopernic, dont il devait recueillir et cultiver l'héritage, dix ans avant la naissance de Bacon, à qui il devait léguer le sien. La destinée, qui plaça son berceau au pied du Vésuve et le fit grandir sous un ciel de feu, lui avait donné une ame ardente, impétueuse, une inquiète et mobile imagination. Il arrive aux caractères de cette trempe de se croire destinés aux austérités du cloître, aux recueillemens de la solitude : Bruno prit l'habit de dominicain. Vingt ans après, un autre enfant de l'Italie, Campanella, dupe d'une pareille illusion, emprisonnait aussi sous le froc les ardeurs et les bouillonnemens de son génie. L'historien de l'ordre de Saint-Dominique, Échart, a nié que Bruno ait jamais été un des siens. La seule raison qu'en donne ce savant homme, c'est que, si Bruno eût été une fois dominicain, il n'eût jamais cessé de l'être et fût resté bon catholique. Adorable naïveté, qui croit l'éducation plus forte que l'esprit du siècle! Qu'eût dit l'honnête Échart, s'il eût vu Voltaire sortir, après Descartes, des mains des jésuites? En tout temps, même ironie de la destinée : du XIVe siècle au XVIe, la même terre, le même ordre, ont porté saint Thomas et Giordano Bruno. Que va devenir au cloître notre jeune Napolitain? Beau, spirituel, éloquent, nourri de poésie, avide de gloire, affamé de bruit, les triomphes et les orages du siècle l'appellent. La règle du couvent, et plus encore la règle de la foi, sont un insupportable joug à son indocilité. A peine a-t-il revêtu l'habit monastique, il n'est déjà plus chrétien. Ses questions hardies, ses doutes illimités sur la virginité de Marie, sur le mystère de la transsubstantiation, inquiètent et irritent ses supérieurs. D'un seul bond, cet esprit extrême s'est élancé de la foi d'un moine catholique aux dernières limites du scepticisme. Je crois voir Spinoza, élevé sous l'aile des rabbins, leur échapper tout à coup, et passer sans transition du culte de la synagogue à la religion sans autel des libres penseurs. Ce n'est point en effet à telle ou telle pratique, à telle ou telle institution que s'attaque le doute du moine dominicain. Il va droit au dogme essentiel, l'eucharistie, et le nie radicalement. Luther s'était borné à transformer le mystère eucharistique, croyant de bonne foi le ramener à sa pureté primitive. Bruno attaque la forme et le fond, car il nie la divinité de Jésus-Christ, base de l'eucharistie et de tout vrai

christianisme. C'est que le souffle qui de bonne heure a passé sur l'ame de Bruno, ce n'est pas celui de la religieuse et mystique Allemagne, c'est le souffle sec et brûlant de l'incrédulité italienne. Où est la foi chrétienne en Italie au XVIe siècle? Est-ce dans ces savantes écoles de Florence et de Padoue, de Cozence et de Rome, autour desquelles se groupent les hardis explorateurs de la nature, les adorateurs fanatiques de l'antiquité, ces ingénieux *Lincei*, ces académiciens *de la Crusca* et *de' Segreti?* Est-ce au sein de ce bas clergé, livré au plus scandaleux déréglement et à la plus profonde ignorance, ou parmi ces hauts prélats, éclairés et amollis à la fois par la richesse, les arts, le culte des lettres antiques? Est-ce parmi ces cardinaux qui délaissent la Bible pour Cicéron et attestent les dieux immortels sous les voûtes du Vatican? Non; la foi, dans l'Italie du XVIe siècle, n'est nulle part, pas même sur la chaise de saint Pierre. Il y a de savans théologiens, de profonds canonistes, un Baronius, un Bellarmin; il y a des artistes dont l'imagination s'est éprise des types chrétiens. On bâtit Saint-Pierre de Rome, et l'on peint la chapelle Sixtine. On fait des Vierges adorables; mais on n'a pas la foi du Giotto et de Cimabuë; on donne à la religion ses pinceaux, et son ame à la Fornarina. Jamais au surplus l'inquisition romaine n'a été plus vigilante et plus cruelle : on emprisonne, on torture, on brûle les hérétiques; mais on est soi-même plus qu'hérétique, car on est loin de la foi naïve et réglée du moyen-âge, et l'on n'a pas davantage la foi libre de Luther et de Calvin.

C'est cet esprit universel de doute et d'incrédulité qui s'empare de Bruno; il y joint un besoin profond de croire, une soif insatiable de nouveautés et de découvertes, le pressentiment confus et l'enthousiasme de l'avenir. Agité d'une inquiétude infinie, il commence sa vie errante et aventureuse. De Naples, il court à Gênes, à Nice, à Milan, à Venise. Partout il intéresse, il inquiète, il étonne; partout il appelle et brave les tempêtes. Chassé de ville en ville, il se décide, à trente ans, à quitter l'Italie, où il n'aurait jamais dû revenir, pour aller répandre dans toute l'Europe la fièvre d'opposition et d'innovation dont il est consumé.

A-t-il un but, et quel est-il? Bruno n'aspire point à un rôle politique. Il sent instinctivement ce qu'un calcul profond inspira depuis à Voltaire : c'est qu'il faut un point d'appui dans les forces temporelles pour attaquer plus sûrement les spirituelles, et il concentre son activité dans le domaine des idées. Sur ce terrain, il ne respecte aucune autorité, et marche audacieusement à une révolution générale. Quelles étaient alors les grandes puissances intellectuelles? L'école, l'église, la religion chrétienne. Bruno attaque tout cela à la fois. Ce qui dominait dans l'école et dans l'église, c'était la logique et la physique d'Aristote, avec l'astronomie de Ptolémée, étroitement associées au dogme chrétien. A la logique d'Aristote Bruno en substitue une nouvelle, dont il

emprunte le germe à Raymond Lulle; à l'astronomie de Ptolémée, il oppose celle de Kopernic et de Pythagore; à la physique d'Aristote, à son monde fini, à son ciel incorruptible, il oppose l'idée d'un monde infini, livré à une évolution universelle et éternelle; à la religion chrétienne, religion de la grace et de l'esprit, il oppose la religion de la nature, expliquant le surnaturel par la physique, et ne voyant dans les religions qu'un amas de superstitions et de symboles. La logique rajeunie de Lulle, l'astronomie de Kopernic, un panthéisme où Parménide, Platon, Plotin et Nicolas de Cuss ont chacun leur part, voilà le bagage qu'emporte Bruno, quand il quitte le cloître, la patrie, l'église, pour entreprendre sa croisade européenne, pour aller, sans autre appui que son audace, déclarer la guerre à toutes les autorités établies, défier tous les pouvoirs spirituels, braver les foudres de l'école et de l'église.

Aussi sa course est d'une rapidité prodigieuse. Il n'évite un orage qu'en courant en exciter un nouveau. Il semble choisir de préférence les pays où l'autorité la plus ombrageuse domine, où les périls sont les plus grands. Il commence par Genève, où régnait le sombre calvinisme qui avait immolé Servet; il y trouve, non Calvin, comme on l'a cru à tort, mais un autre Calvin, ce Théodore de Bèze, qui écrivait à Ramus : « Les Génevois ont décrété une bonne fois et pour jamais que ni en logique, ni en aucune autre branche de savoir, on ne s'écarterait chez eux des sentimens d'Aristote. »

De Genève, Bruno s'éloigne ou s'échappe pour aller à Lyon, où il ne s'arrête pas, puis à Toulouse, qui accueille sa parole par des clameurs, et, fuyant cette cité inhospitalière pour échapper au sort qui attendait Vanini, il se flatte de trouver un plus sûr asile dans la ville où fumait encore le sang de la Saint-Barthélemy. Bruno a séjourné deux fois à Paris, une première fois de 1582 à 1583; puis, après son voyage en Angleterre, de 1585 à 1586. Il y trouva des protecteurs puissans dans le grand-prieur Henri d'Angoulême et dans l'ambassadeur de Venise, J. Moro, qui le présenta à Henri III. Grace à ce haut patronage, il obtint du recteur de l'université de Paris, Jean Filesac, la permission d'enseigner la philosophie. On l'eût même admis, selon Scioppius, au nombre des professeurs titulaires, s'il avait voulu assister à la messe.

Bruno eut le plus grand succès. Il était jeune et beau. Il parlait avec une abondance merveilleuse, et fatiguait la plume de ceux qui recueillaient ses discours. Sa figure était pensive, ses traits délicats et fins; un nuage de mélancolie ardente était répandu sur son front. Son œil noir lançait des éclairs. Il parlait debout; dédaigneux des formes de l'école, confiant dans sa mobile et prompte inspiration, il prenait tous les tons, l'ironie, l'enthousiasme, quelquefois la bouffonnerie, mêlant le sacré avec le profane, et colorant les abstractions de la métaphysique des images de la poésie. Mais ce qui explique mieux encore son succès,

c'est l'audace de ses nouveautés. Lisez sa lettre au recteur de l'université, et vous prendrez une idée de la hardiesse étonnante de ses discours, et de l'effet que devait produire sur un auditoire jeune et enthousiaste cette parole fière et libre, cet audacieux appel à l'indépendance, dans la bouche d'un jeune homme au regard enflammé, à l'attitude inspirée, à l'accent énergique, qui semblait agité d'un démon intérieur, et dont le langage, tour à tour obscurci d'abstractions et brillant de poétiques symboles, faisait entrevoir, comme à travers un nuage, un monde nouveau, merveilleux, inconnu.

« On nous parle, disait-il (1), au nom de la tradition; mais la vérité est dans le présent et dans l'avenir beaucoup plus que dans le passé. D'ailleurs, cette doctrine antique qu'on nous oppose, c'est celle d'Aristote. Or, Aristote est moins ancien que Platon, et Platon l'est moins que Pythagore. Aristote a-t-il cru Platon sur parole? Imitons Aristote en nous défiant de lui. Il n'y a pas d'opinion si ancienne qui n'ait été neuve un certain jour. Si l'âge est la marque et la mesure du vrai, notre siècle vaut mieux que celui d'Aristote, puisque le monde a aujourd'hui vingt siècles de plus. D'ailleurs, pourquoi invoquer toujours l'autorité? Entre Platon et Aristote, qui doit décider? Le juge suprême du vrai, l'évidence. Si l'évidence nous manque, si les sens et la raison sont muets, sachons douter et attendre. L'autorité n'est pas hors de nous, mais au dedans. Une lumière divine brille au fond de notre ame pour inspirer et conduire toutes nos pensées. Voilà l'autorité véritable. » Ici Bruno se donnait carrière pour attaquer la logique d'Aristote et toutes les idées établies en physique et en astronomie. En exposant avec enthousiasme la théorie copernicienne, en déployant toute la souplesse de l'esprit le plus subtil à développer l'art ingénieux de Raymond Lulle, il laissait entrevoir une idée qui séduisait et fascinait les imaginations par je ne sais quel prestige de poésie, l'idée d'un principe unique qui se manifeste à la fois dans les catégories abstraites de la logique et dans les phénomènes vivans de la nature, force infinie, inépuisable, toujours agissante, qui soutient et renouvelle des mondes sans nombre dans l'immensité de l'espace et du temps; unité impénétrable en soi, dont tous les symboles religieux ne sont que d'imparfaites images, et qui ne trouve son expression la plus vraie et la plus complète que dans l'infinité de l'univers.

On devine que ces pensées audacieuses ne durent pas exciter moins d'ombrage en Angleterre qu'à Paris. Si Bruno s'était borné à attaquer le pape, il n'eût trouvé à Oxford que des sympathies. Si même il avait réduit son entreprise au renversement de la logique et de la physique

(1) Les paroles que nous citons sont extraites de la lettre que Bruno adressa à Filesac, à son second voyage à Paris, après cette grande soutenance de la Pentecôte où Jean Hennequin défendit des thèses contre Aristote, sous la présidence du novateur napolitain. Voyez M. Bartholmess, I, p. 87 et suiv.

d'Aristote, peut-être n'eût-il pas été entièrement isolé; mais il touchait aux fondemens de la religion, et l'orthodoxie d'Oxford n'était guère moins vigilante et moins rigide que celle de la Sorbonne.

Tout alla bien au commencement. Protégé par l'ambassadeur de France, Michel de Castelnau, ami déclaré de la philosophie, qui, dans ce siècle de fanatisme sanguinaire, tint à honneur d'être le traducteur de Ramus et l'hôte de Giordano Bruno; présenté à Philippe Sydney, ce magnanime esprit qu'on est sûr de rencontrer partout où il y a un opprimé à protéger, une cause généreuse à défendre, le philosophe napolitain fut en grande faveur à la cour de la reine Élisabeth. Il ne montra pas moins d'enthousiasme pour elle que Shakespeare, qui l'appelait « la belle vestale assise sur le trône de l'Occident. » Bruno la compare à Diane, et trouve réunis en Élisabeth la beauté de Cléopâtre et le génie de Sémiramis. Ne reprochons pas trop sévèrement à l'enthousiaste Italien ces éloges outrés pour une reine de génie. De retour dans sa patrie, ce grain d'encens brûlé en l'honneur d'une protestante ne lui coûtera que trop cher. Plein de confiance dans la protection d'Élisabeth, Bruno se rend à Oxford, fier d'attaquer le péripatétisme dans l'une de ses citadelles. Cette université était tellement attachée à Aristote, qu'un de ses statuts portait : « Les *bachelors* et les *masters of arts* qui ne suivent pas fidèlement Aristote sont passibles d'une amende de cinq *shillings* par point de divergence, ou seulement pour toute faute commise contre l'*Organon.* » Bruno obtint cependant la permission d'enseigner, et nous le voyons même paraître avec éclat dans une occasion solennelle. Un royal visiteur étant venu à Oxford, on lui donna une fête splendide appropriée au caractère de cette ville universitaire. Le *chancellor*, Leicester, conduisit son hôte dans tous ces colléges que le voyageur peut encore admirer aujourd'hui, avec leurs élégantes chapelles, leurs flèches élancées, leurs cloîtres rians, leurs parcs aux majestueux ombrages. Le collége du Christ, le collége de toutes les Ames (*all souls College*), furent tour à tour le théâtre de fêtes savantes. Au collége de la Vierge, on s'arrêta pour assister à une dispute philosophique où Bruno eut à lutter avec les maîtres éprouvés d'Oxford. La passe d'armes fut des plus brillantes. Il y eut un docteur quinze fois désarçonné. Ce qui relève la frivolité de cette joûte et lui donne un certain air de grandeur, c'est le sujet choisi pour la dispute. Bruno, organe de l'esprit nouveau, soutenait l'astronomie de Kopernic contre celle de Ptolémée, défendue par l'interprète orthodoxe de l'université d'Oxford.

Chaque jour plus audacieux, le philosophe napolitain osa aborder la redoutable question de l'immortalité de l'ame. Sans s'inscrire en faux contre l'orthodoxie, Giordano, renouvelant la métempsycose pythagoricienne, se hasardait à conduire l'ame, après cette vie, de corps en corps et de monde en monde, et la personnalité humaine paraissait un

peu compromise au milieu des transformations successives d'un principe immortel. Bruno dut quitter Oxford, comme il avait quitté une première fois Paris, comme il le quitta encore pour aller en Allemagne, toujours suspect et toujours audacieux, toujours fugitif et toujours infatigable. Après une courte halte à Marbourg, où le recteur de l'université lui ôte la parole *pour des motifs graves*, il arrive à Wittenberg, berceau et boulevard du protestantisme. Luther n'était plus, Melanchton l'avait suivi dans la tombe; mais il avait laissé après lui quelque chose de sa douce et pacifique influence. Bruno se loue d'avoir trouvé à Wittenberg, qu'il appelle l'Athènes de la Germanie, accueil bienveillant et généreuse liberté. Il s'en montra reconnaissant aux dépens du pape, qu'il appela *le Cerbère à la triple tiare*. Luther, au contraire, est le demi-dieu qui arrache Cerbère au ténébreux Orcus et le force à vomir son venin et à regarder le soleil. On a conclu de ce panégyrique enthousiaste du père de la réforme, que Bruno s'était fait luthérien. M. Bartholmess démontre fort bien le contraire. C'est ainsi qu'on a supposé que Spinoza s'était fait chrétien, sous prétexte qu'il avait quitté la synagogue et aussi peut-être parce qu'il allait quelquefois au temple ou à l'église. Raisonner de la sorte, ce n'est pas se faire une idée juste de la hardiesse de ces deux esprits. Bruno n'a pas plus adopté le luthéranisme à Wittenberg que le calvinisme à Genève, que l'anglicanisme à Oxford. La vraie religion pour lui, comme pour Spinoza, est au-delà de toutes les formes religieuses, et le protestantisme n'est légitime que comme un pas vers la pure philosophie. Il y a quelque chose de plus vraisemblable dans la tradition assez accréditée selon laquelle Bruno aurait publiquement loué le diable à Wittenberg. Leibnitz en doute, et je ne veux pas l'affirmer, n'ayant aucune envie de charger la mémoire de Bruno de ce nouveau scandale; mais je rappellerai que Spinoza a écrit aussi sur le diable un livre aujourd'hui perdu. Qu'y aurait-il de si étrange que Bruno, se plaçant au point de vue de l'optimisme des panthéistes, eût entrepris de démontrer que le mal, et partant le diable, qui en est le symbole, ne saurait avoir d'existence absolue, et que tout est bien dans le monde, parce que tout y est nécessaire et divin? Voilà Satan amnistié et convaincu d'innocence, ou, pour mieux dire, voilà le fantastique adversaire de Dieu obligé de courber la tête sous les lois victorieuses de l'harmonie universelle. Je ne suivrai point Bruno à Prague, ni à Helmstœd, où la confiance du duc de Brunswick le chargea de l'éducation de l'héritier de la couronne, ni enfin à Francfort-sur-le-Mein. A cette dernière étape de sa course rapide, l'histoire perd sa trace et ne le retrouve plus qu'à Padoue, au moment où commence la tragédie funèbre qui se dénoua sur le bûcher de l'inquisition.

De toutes les audaces de Bruno, la plus grande est d'avoir remis le pied en Italie. Et remarquez où il choisit un séjour : à Padoue; Padoue,

le premier foyer du péripatétisme; Padoue, dominée par Venise, où l'inquisition romaine tend ses lacets et pensionne ses geôliers. Il semble qu'une fatalité ennemie fût attachée à ce génie hasardeux et mobile, et le poussât de témérité en témérité jusqu'à l'abîme. Ne l'accusons pas, plaignons-le; suspect à tous les clergés, à toutes les universités d'Europe, ne pouvant trouver la paix sur la terre étrangère, il vint chercher un asile au pays natal et contempler ce doux ciel, *il cielo benigno*, dont il parle dans un de ses ouvrages avec l'attendrissement d'un exilé.

On ignore encore si Bruno fut arrêté à Padoue ou à Venise, et on avait mal connu jusqu'à nos jours la date exacte de son arrestation. Grace à la découverte du document de Venise, due à M. Léopold Ranke, l'illustre historien, et publié pour la première fois par M. Bartholmess, beaucoup de circonstances obscures du procès de Bruno se sont éclairées d'un jour inattendu. C'est en septembre 1592 que le père inquisiteur de Venise s'empara de la personne de Bruno et le fit détenir dans les prisons que la république mettait à la disposition du saint-office, aux Plombs ou aux Puits. Son arrestation fut promptement mandée au grand-inquisiteur siégeant à Rome, Santorio, dit San-Severina. Celui-ci ordonna sur-le-champ qu'on le lui envoyât sous bonne escorte, à la première occasion. Le 28 du même mois, une occasion sûre se présenta, et le père inquisiteur, accompagné du vicaire des patriarches et de l'assistant de l'inquisition, Thomas Morosini, se rendit aussitôt auprès des *Savi* (1) pour solliciter, au nom de son éminence, sur les motifs suivans l'extradition de Jordano : « Cet homme, disait-il, est non-seulement hérétique, mais hérésiarque; — il a composé divers ouvrages où il loue fort la reine d'Angleterre et d'autres princes hérétiques; — il a écrit différentes choses touchant la religion et contraires à la foi, quoiqu'il s'exprimât en philosophe; — il est apostat, ayant d'abord été dominicain; — il a vécu nombre d'années à Genève et en Angleterre; — il a été poursuivi en justice pour les mêmes chefs à Naples et en d'autres endroits. » Après cette énumération, le père inquisiteur insista vivement, se montrant aussi bien informé de tout ce qui concernait le prévenu, que si, depuis vingt ans, il ne l'eût jamais perdu de vue. Les *Savi* hésitèrent, éludèrent; la matinée s'écoula; après dîner, le père inquisiteur revint et redoubla d'insistance. Enfin les *Savi* refusèrent en ces termes : « L'affaire étant considérable et de conséquence, et les occupations de la république nombreuses et graves, on n'a pu pour le moment prendre aucune résolution. » — *Che essendo la cosa di momento e consideratione, e le occupationi di questo stato molte e gravi, non si haveva per allora potuto fare resolutione* (2).

(1) Les sages ou *Savi* formaient, avec le doge et la seigneurie, le conseil de la république. Voyez Daru, *Histoire de Venise*.

(2) On trouvera le précieux document de Venise dans le livre de M. Bartholmess, t. I,

Qui dicta cette réponse au conseil de Venise? Est-ce l'influence de Sarpi? On ne sait; mais l'hésitation de Venise était plus cruelle pour Bruno que la mort. Le voilà condamné sans jugement à une prison indéfinie. Quel supplice pour cet homme ardent, qui avait tant besoin de mouvement et d'action, que le silence d'un cachot! Quelle horrible torture que l'incertitude de l'avenir! Et qu'on songe qu'il resta six ans sous les Plombs! Venise l'y avait oublié; mais San-Severina ne l'oubliait pas. L'ame de Torquemada revivait dans cet Espagnol farouche et aigri, qui n'avait touché à la tiare que pour la voir échapper de ses mains, et qui veillait avec Bellarmin autour de Clément VIII pour empêcher la pitié d'approcher du trône pontifical. L'extradition de Bruno eut lieu en 1598. Ce qui se passa dans la prison romaine entre la congrégation du saint-office et sa proie ne nous est connu que par le court récit de Scioppius; mais on peut s'en fier à ce personnage, voué alors tout entier aux jésuites : on n'accusera pas d'exagération le témoin sans pitié du procès, le spectateur sans entrailles du supplice, l'atroce insulteur de la victime. Après l'examen des pièces qu'on semble avoir lues avec une résolution arrêtée, on procéda aux interrogatoires, qui se succédèrent rapidement. Quand on crut avoir convaincu Bruno, on entreprit de le convertir : ce fut impossible. On le somma dès-lors, sous peine de la vie, de déclarer que ses opinions étaient erronées, ses ouvrages impies et absurdes, faux en religion et en philosophie, en un mot, de se rétracter sur tous les points. Les premiers théologiens de Rome se piquèrent de le subjuguer. Rien ne put vaincre l'inflexible résolution de Bruno; il ne refusait pas de discuter, mais il refusait de se rendre. On pensa qu'il voulait gagner du temps; le saint-office se crut joué et résolut d'être impitoyable. Le 9 février 1600, Giordano fut conduit au palais qu'habitait San-Severina. Là, en présence des cardinaux et théologiens, consulteurs du saint-office, devant le gouverneur de Rome, Bruno fut agenouillé de force, et on lui lut sa sentence. Il était excommunié et dégradé. La lecture finie, Bruno fut remis au bras séculier pour être puni « avec autant de clémence qu'il se pourrait et sans répandre de sang » *ut quam clementissime et citra sanguinis effusionem puniretur*, formule atrocement ironique, reçue pour le supplice du feu, et où se peint le génie hypocrite et implacable de l'inquisition. Un délai de huit jours lui fut accordé pour la confession de ses crimes. Il refusa d'en reconnaître aucun, et, le 17 février 1605, il fut conduit en grande pompe au champ de Flore et livré aux flammes. « C'est ainsi qu'il a péri, » dit le témoin oculaire Scioppius, en ajoutant cette allusion infernale aux mondes infinis de Bruno : « Je pense qu'il sera allé ra-

p. 320 et suivantes, ainsi qu'un récit de la mort de Bruno, aussi savant et aussi complet qu'on puisse le désirer.

conter dans ces autres mondes qu'il avait imaginés de quelle manière les Romains ont coutume de traiter les blasphémateurs et les impies (1). »

La fermeté de Bruno ne se démentit pas un seul instant pendant le cours de cette horrible immolation. Quand on lui lut sa sentence, il se redressa, et, promenant un œil calme sur cette assemblée de prêtres fanatiques, il leur dit cette parole d'une simplicité supérieure : La sentence que vous venez de porter vous trouble peut-être plus que moi; *majori forsitan cum timore sententiam in me fertis quam ego accipiam.* L'attitude de Bruno au champ de Flore fut digne de ce mot héroïque. Sur le bûcher et jusqu'au milieu des flammes, cette volonté de fer garda sa constance, ce jeune et noble front conserva sa sérénité.

IV.

Quel était le crime de Bruno? Son crime, c'étaient ses idées. Pour le juger, et pour juger aussi le tribunal qui l'immola, ce sont ces idées qu'il faut apprécier. Étaient-elles véritablement impies, athées, immorales? Examinons. Rien ne peut plus troubler aujourd'hui l'impartialité de l'histoire : San-Severina n'est pas là pour nous entendre; nous pouvons caractériser sincèrement le système de Bruno et en apprécier la valeur sans complaisance comme sans déguisement.

Le nom de Bruno s'attache à trois entreprises : il voulait substituer le lullisme à la logique d'Aristote et l'astronomie de Kopernic à celle de Ptolémée, remplacer enfin la métaphysique de l'église par un platonisme rajeuni. Ces trois entreprises se tiennent étroitement. Bruno n'était pas astronome et mathématicien, comme l'a remarqué un savant critique (1). Il soutenait la théorie de Kopernic, non pas au nom de l'expérience, mais *a priori;* non pas à l'aide de calculs exacts, mais sur la foi de ses idées métaphysiques. Son astronomie était donc une partie de son platonisme. Quant à la réhabilitation qu'il essaya de la logique de Raymond Lulle, elle n'a d'intérêt que parce qu'il y introduisait l'idée panthéiste. On sait le rôle considérable qu'a joué au moyen-âge l'*Ars magna* du philosophe majorquain. Esprit subtil, imagination exaltée, cœur de héros, également passionné pour la Kabbale et pour l'Évangile, ce personnage romanesque, à la fois alchimiste, missionnaire et presque saint, avait imaginé sous le nom de grand art une sorte de machine à penser. C'était un alphabet d'idées abstraites, de

(1) On a contesté récemment l'authenticité de la lettre de Scioppius; on a voulu révoquer en doute le supplice et même la prison de Bruno. La découverte du document de Venise réduit à néant ces vaines dénégations de l'esprit de parti, que M. Bartholmess nous paraît avoir définitivement mises hors de cause.

(2) M. Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, t. IV, p. 144-59.

sujets et d'attributs logiques, lesquels répartis en de certains cercles, unis et divisés par de certaines lignes, devaient fournir des moyens termes à tous les raisonnemens, des ressources inépuisables à la dispute, des combinaisons infinies et tout un trésor de vérités nouvelles. On s'étonne moins de voir le génie de Bruno, subtil et exalté comme celui de Raymond Lulle, s'éprendre d'un pareil art, quand on songe qu'une idée toute pareille séduisit plus tard la jeunesse de Leibnitz (1), et que ce puissant et audacieux esprit, qui devait reculer les bornes des mathématiques, n'abandonna jamais le projet d'une algèbre de la pensée. Bruno, d'ailleurs, transformait la théorie de Lulle par un principe nouveau (2), persuadé qu'il était qu'une logique secrète préside à l'ordre universel, et que celui qui parviendrait à saisir les élémens premiers de la pensée et les lois de leurs combinaisons nécessaires atteindrait au dernier fond des choses. On reconnaît là l'idée fondamentale de la logique de Hegel. Le lullisme de Bruno, comme sa polémique contre Aristote, comme sa réhabilitation de Pythagore et de Kopernic, tout nous ramène donc à l'examen de son système métaphysique.

Le premier principe de ce prétendu athée, c'est qu'il existe au-dessus de la nature visible, par-delà ces existences mobiles et contraires qui remplissent l'espace et le temps, un principe infini et éternel, une unité invisible, une identité immuable qui règle et domine toutes les oppositions. Cet être des êtres, cette unité des unités, cette monade des monades, c'est Dieu (3).

On ne démontre pas Dieu; l'ame le sent et le respire dans la création infinie. Comment penser que Dieu n'est pas, puisque l'idée de l'unité absolue est la condition de toute pensée? Pour s'élever à Dieu, il ne faut pas entasser les syllogismes à la façon d'Aristote; il suffit de contempler la nature et de recueillir en soi l'écho de l'universelle harmonie. L'ame se monte alors au ton de l'infini; elle oublie tout ce qui

(1) Voyez dans l'édition d'Erdmann l'*Ars combinatoria* composé par Leibnitz en 1666, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans. — Comparez avec les écrits postérieurs : *De Scientia universali, seu calculo philosophico*, 1684. — *Guilielmi Pacidii Plus Ultra*, etc., etc.

(2) C'est surtout dans les écrits latins de Bruno que l'on trouvera sa logique. Nous indiquons ici les plus importans avec la date et le lieu probable de leur publication : *De Compendiosa architectura, et complemento artis Lulli*. Paris, 1582. — *De Umbris idearum*. Ibid. — *De Lampade combinatoria Lulliana*. Wittenberg, 1587. — *De Imaginum, signorum et idearum compositione*. Francfort, 1591. — La métaphysique de Bruno est surtout renfermée dans ses écrits italiens : *De la causa, principio ed uno*. Londres, 1584. — *De l'Infinito, universo e mondi*. Ibid. — Joignez à ces deux écrits fondamentaux le *De triplici minimo et mensura*, Francfort, 1591, et le *De Monade, numero et figura*, auquel se trouve joint le *De immenso et innumerabilibus, seu de universo et mundis*. Ibidem. — Sur toute cette partie bibliographique, consultez l'exact et savant ouvrage de M. Bartholmess, II, liv. II.

(3) « Deus est monadum monas, nempe entium entitas. » (*De Minimo*, lib. I, p. 17.)

change; elle n'est plus dans le monde des sens; transportée d'un divin délire et, comme dit Bruno, d'une *héroïque fureur*, elle s'unit étroitement à son principe (1).

Ce Dieu dont toute ame a le sentiment au fond d'elle-même, il faut renoncer à le décrire. On ne peut le saisir que dans ses manifestations; en soi, il est absolument inaccessible. Décrire Dieu, c'est le déterminer, c'est lui assigner une grandeur. Or, Dieu est supérieur à toute détermination et à toute grandeur; il est même, en un sens élevé, supérieur à l'essence et à l'être, *superessentialis, supersubstantialis*. Dire qu'il est l'infiniment grand, c'est le comparer encore. Il est sans doute l'infiniment grand, mais il est aussi l'infiniment petit; il est l'identité de l'extrême grandeur et de l'extrême petitesse, du maximum et du minimum. En lui, toutes les extrémités des choses se touchent, toutes les oppositions se réconcilient. On pourrait, dit Bruno, le définir : l'absolue coïncidence (2). Il est principe, fin et milieu; il est le centre et la circonférence, sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Dieu ne reste pas enfermé dans les profondeurs de son unité; il se manifeste par l'intelligence, et son intelligence est une source de vie. Ainsi, sans cesser d'être un, Dieu devient triple. Il est d'abord l'unité, l'être, le bien, dernier fond des choses; il est ensuite l'intelligence qui, enfermant les idées de tout, est déjà tout elle-même; enfin il est l'activité absolue qui réalise les idées et remplit l'espace et le temps de ses manifestations. Unité, Intelligence, Activité, voilà la Trinité véritable.

L'activité absolue de Dieu, c'est la nature. La nature est distincte de Dieu, mais elle n'en est point séparée; elle est sa fille unique, *unigenita;* ce n'est plus Dieu en soi, c'est Dieu incarné, Dieu qui est toute chose et en toute chose, *ogni cosa et in ogni cosa.*

Puisqu'il y a une puissance absolue de tout faire, il faut qu'il y ait une disposition absolue à tout devenir. Aucun de ces deux principes ne saurait être antérieur à l'autre. Ils sont coéternels et consubstantiels, ou, pour mieux dire, ils sont les deux faces d'un seul et même principe. Différentes et même opposées dans ce monde fini et relatif, l'activité et la passivité, la forme et la matière, la puissance et l'actualité se confondent dans l'absolu. De ce principe où tout s'identifie, une logique éternelle déduit la série harmonieuse de toutes les idées et de toutes les existences. C'est ce que Bruno exprime par ces mots tant cités et tant admirés de M. Schelling : « Pour pénétrer les mystères les plus profonds de la nature, il ne faut point se lasser d'étudier les extrémités

(1) *Gli eroici furori*, passim.

(2) « Indifferentia omnium oppositorum. » — « Coïncidenza. » (*De Min.*, p. 132 sq., cf. *De la causa, principio*, etc.)

opposées des choses. Trouver le point de réunion n'est pas ce qu'il y a de plus grand; mais savoir en déduire les contraires, voilà le secret et le triomphe de l'art (1). » Dieu n'est donc pas une cause extérieure au monde, comme le dieu d'Aristote. C'est un artiste intérieur, *un principio efficiente et informativo da dentro*. C'est de l'intérieur que ce principe donne la forme et la figure à toutes choses. « Il fait sortir la tige de l'intérieur des racines ou de la graine, les branches de la tige, les rameaux des branches et les bourgeons des rameaux. Le tissu délicat des feuilles, des fleurs et des fruits, tout se forme, se prépare et s'achève intérieurement. De l'intérieur aussi il rappelle les humeurs des fruits et des feuilles dans les rameaux, des rameaux dans les branches, des branches dans la tige et de la tige dans la racine. » C'est le cercle éternel des choses, *circolo di ascenso e descenso*, le mouvement alternatif de la vie et de la mort, *progresso, regresso*, l'échelle ascendante et descendante de la pensée et de l'être, *scala per la quale la natura discende a la produzion de le cose, e l'intelletto ascende a la cognizion* (2).

En résumé, ce que nous appelons l'univers est la manifestation d'un principe divin. *Ogni cosa hà la divinita latente in se :* Dieu n'est ni enfermé dans la nature, ni séparé d'elle. Elle est l'effet inhérent à la cause; il est la cause immanente dans son effet. Elle est la nature naturante, il est la nature naturée. Elle est proprement la nature; il est en quelque façon la nature de la nature (3).

Expression vivante d'un Dieu infini, l'univers est infini comme son principe. L'unité absolue de Dieu ne souffre dans ses attributs aucune inégalité. Son intelligence est infinie comme son être; son activité doit aussi être infinie, et réaliser sans bornes ce que son intelligence conçoit, ce que son être enferme sans mesure. Quel orgueil et quelle folie de faire tourner un monde fini autour de la terre immobile! Est-ce là un univers digne de Dieu? Quoi! Dieu est une puissance infinie, et ses effets sont finis! Mais si dans l'homme la volonté se distingue de l'acte, et la puissance de la volonté, ces distinctions dégraderaient l'unité divine. En Dieu, la volonté est adéquate à la puissance. Pouvoir, c'est vouloir, et vouloir, c'est agir. Dira-t-on que Dieu n'a pas pu faire le monde infini ou qu'il ne l'a pas voulu? Il ne l'a pas pu? Sa puissance est donc bornée; mais, si vous supposez des bornes à un attribut de Dieu, vous en supposez à tous, vous en supposez à sa nature. Il n'est plus l'in-

(1) Ces mots, qui servent d'épigraphe au livre de M. Schelling intitulé *Bruno, ou du Principe divin et éternel des choses* (trad. par M. Husson, chez Ladrange), sont à la fin du cinquième dialogue *De la causa principio ed uno*.

(2) *Dell' Infinito, universo e mondi*, p. 112. — Cf. Ed. Wagner, II, 308; I, 285, 287.

(3) « La Natura de la natura. » — « Natura naturans. » (*Spaccio de la Bestia trionfante*, p. 220 sq. — Cf. Wagn., I, p. 130, 191, 266.

fini, il n'est plus Dieu. Dira-t-on qu'il ne l'a pas voulu? Mais Dieu est bon, et il ne peut vouloir que ce qui est digne de lui. Comment comprendre que, pouvant faire un monde plus grand, c'est-à-dire répandre la perfection et la vie en proportion de son infinie fécondité, il ne l'ait pas voulu? C'est donc un Dieu avare, un Dieu paresseux, un Dieu plein de caprice, un Dieu égoïste, un Dieu impuissant. « Pourquoi, s'écrie Bruno, pourquoi dirions-nous que la divine efficace est oisive? Pourquoi penserions-nous que la divine bonté, qui se peut répandre à l'infini, a voulu être parcimonieuse et se resserrer dans le néant? car toute chose finie est un néant, au regard de l'infini. Pourquoi ferions-nous la Divinité envieuse et stérile, elle essentiellement féconde, généreuse, paternelle? Pourquoi supposerions-nous frustrée l'aspiration sans bornes, tronquée la possibilité de mondes infinis, altérée l'excellence de l'image divine qui doit mieux resplendir dans un miroir infini, selon le mode de son être, infini, immense (1)! »

Ainsi, le monde fini d'Aristote s'anéantit devant la grandeur de Dieu. L'homme n'est point le centre de l'univers : il faut en revenir avec Kopernic et Nicolas de Cuss à l'antique système de Pythagore et faire tourner la terre autour du soleil; mais ce soleil n'est qu'un atome parmi ces myriades de soleils qui resplendissent dans l'espace, et l'on ne trouvera pas plus de limite à l'univers en allant de monde en monde, de soleil en soleil, qu'on n'en trouvera au temps en remontant de siècle en siècle, du présent au passé et du passé à l'avenir.

On oppose à la raison l'Écriture sainte et les sens; mais l'Écriture n'est point une autorité en physique : elle a pour objet le salut et non la science (2). Les sens se révoltent contre un monde infini; c'est que les sens ne comprennent que ce qu'ils peuvent embrasser. D'ailleurs, est-ce aux sens que doit se fier un philosophe? Les sens eux-mêmes ont-ils vu, touché les bornes du monde? L'expérience a beau explorer l'univers, elle n'est jamais accomplie. Elle se fatiguera plus vite d'observer que la nature de produire. Essayez de concevoir la limite des sens, vous êtes obligé d'imaginer l'espace. Or, cet espace est-il vide? Cela répugne. Cet espace, d'ailleurs, est quelque chose; vous n'avez donc pas atteint

(1) « Per che vogliamo, o possiamo pensare, che la divina efficacia sia oziosa? Per che vogliamo dire, che la divina bontà, la quale si può comunicare a le cose infinite e si può infinitamente diffondere, voglia essere scarsa et astringersi in niente? Atteso ch'ogni cosa finita al riguardo de l'infinito è niente. Per che volete, quel centro de la divinità, che può infinitamente in una spera, se cosi si potesse dire, infinita amplificarsi, come invidioso, rimaner più tosto sterile che farsi comunicabile, padre, fecondo, ornato e bello?... Per che deve esser frustrata la capacita infinita, defraudata la possibilità d'infiniti mondi, che possono essere, pregiudicata l'eccelenza de la divina imagine, che dovrebbe più risplendere in un specchio incontratto, e secundo il suo modo d'essere, infinito, immenso? (*De l'Infin., universo e mondi*, p. 24.)

(2) *La Cena delle ceneri*, p. 177-186.

les bornes de l'être? Direz-vous que ce n'est rien? mais le monde est alors contenu dans un pur rien, dans un néant.

La raison, les sens, tout nous persuade de l'infinité des mondes. Comme cette pensée élève l'intelligence, et quelle haute sérénité elle inspire à l'ame du philosophe! Elle étouffait dans ce monde fini, indigne de Dieu et indigne d'elle-même; elle respire à l'aise dans cet univers sans limites, objet de ses sublimes contemplations.

Laissons parler Giordano Bruno :

« Ceux qui poursuivent attentivement ces contemplations n'ont à craindre aucune douleur; nulle vicissitude du sort ne saurait les atteindre. Ils savent que le ciel est partout, parce que de toutes parts est l'infini... N'est-ce pas cette possession de l'infini qui seule ouvre les sens, contente l'esprit, élève et étend l'intelligence, et conduit l'homme tout entier à la véritable félicité?... Que l'homme élève ses yeux et ses pensées vers le ciel qui l'environne et les mondes qui volent au-dessus de lui. Voilà un tableau, un livre, un miroir, où il peut contempler et lire les formes et les lois du bien suprême, le plan et l'ordonnance d'un ensemble parfait. C'est là qu'il peut ouïr une harmonie ineffable... Étudier l'ordre sublime des mondes et des êtres qui se réunissent en chœur pour chanter la grandeur de leur maître, telle est l'occupation la plus digne de notre intelligence. La conviction qu'il existe un tel maître pour soutenir un tel ordre réjouit l'ame du sage et lui fait mépriser la mort, épouvantail des ames vulgaires... Qu'est-ce en effet que la mort? Un pur fantôme. Rien ne peut diminuer quant à la substance; tout change seulement de face en parcourant l'espace infini. Soumis au suprême agent, nous ne devons ni croire au mal ni le craindre; comme tout vient de lui, tout est bien et pour le mieux (1). »

Bruno développe ici avec force un optimisme plein de grandeur. Il se plaît à appeler Dieu : l'*ottimo efficiente*. Or, un Dieu très bon n'a pu créer qu'un monde excellent. Les sens nous disent qu'il y a des imperfections dans l'univers; mais l'univers embrasse l'infinité de l'espace et du temps, tandis que nos sens ne saisissent que des parties. Sans doute, aucune chose n'est parfaite et achevée; chaque partie s'achève, se perfectionne : c'est le tout qui est accompli (2).

Du sein de la monade suprême s'échappent éternellement une infinité de monades inférieures. Chacune d'elles est une image de Dieu, mais chacune le réfléchit sous un angle particulier et dans une certaine mesure. Elles se groupent, elles s'échelonnent suivant leur perfection relative; tout en ayant sa vie propre, chacune participe à la vie univer-

(1) *De l'Infin.*, Dial. 5. — *De Immenso*, I, cap. 1.

(2) « Nihil est absolute imperfectum, sed ad aliquid tantum; substantia absolute bona. » (*De immenso et innumerabilibus*, p. 11.)

selle; elles sont les membres d'un même corps, les organes d'un seul animal (1).

L'ame humaine est une de ces monades. Elle n'est pas l'harmonie des unités qui composent le corps; c'est elle qui constitue et maintient l'harmonie corporelle. Être simple, elle est destinée à parcourir des transformations infinies. La vie n'est qu'un développement, la mort qu'un enveloppement : « La naissance, dit Bruno, est l'épanouissement du centre; la vie est la sphère qui se maintient, la mort est la contraction qui ramène la sphère au centre. *Nativitas expansio centri, vita consistentia sphæræ, mors contractio in centrum* (2).

Quelle sera la destinée de l'ame? Que deviendra-t-elle en quittant sa terrestre demeure? Ira-t-elle former et vivifier d'autres corps? Voyagera-t-elle de planète en planète à travers l'immensité de l'univers? Se replongera-t-elle dans cet océan de lumière et de perfection qui constitue l'intelligence divine et qui est sa vraie patrie, *il natio seggiorno*? Quoi qu'il en soit, l'ame connaît et veut l'infini, elle cherche partout les moyens de s'identifier avec lui; elle est donc faite pour vivre toujours, aussi bien que le soleil est fait pour éclairer toujours notre monde. — Ainsi que tout ce qui respire loue et bénisse l'être très haut et très simple, l'être infini et absolu, cause, principe et unité (3)!

En jugeant la doctrine de Bruno d'après cette esquisse rapide, mais fidèle, tout homme de bonne foi, si peu qu'il soit versé dans l'histoire de la pensée humaine, reconnaîtra aisément deux choses : la première, c'est que Bruno ne mérite pas ces accusations d'athéisme et d'impiété dont on a chargé sa mémoire; la seconde, c'est qu'il ne mérite pas davantage ces élans d'enthousiasme que lui a adressés l'Allemagne contemporaine. En face de ces deux formidables problèmes, le problème de la nature de Dieu, le problème des rapports de Dieu avec le monde, la pensée de Bruno a pu s'égarer, s'obscurcir, se contredire; mais ses erreurs mêmes ont un caractere de noblesse, et on sent circuler dans ce système, à travers les tâtonnemens d'une pensée mal sûre d'elle-même et au milieu des dernières témérités, un sentiment profond de l'infini. Bruno ne se borne pas à affirmer Dieu de bonne foi; il y croit, il y tend sans cesse, entraîné par le torrent de l'harmonie universelle, où son ame ardente aime à se plonger, et l'on peut dire de ce poète du panthéisme plus justement que Novalis ne faisait du géomètre Spinoza, qu'il a été ivre de Dieu.

(1) « Quidquid est, animal est. » — Cf. *De la Causa*, passim.

(2) *De Triplici minimo et mensura*, p. 13.

(3) « Lodati sieno li Dei, e magnificata da tutti viventi la infinita, semplicissima, unissima, altissima ed assolutissima causa, principio ed uno! » (*De la causa, principio*, etc., ad finem.)

Toutefois, si le système de Bruno est au-dessus des anathèmes qu'on lui a prodigués, il reste un peu au-dessous de l'admiration tardive qu'on lui a vouée au-delà du Rhin. Disons-le nettement : cette doctrine, comme toutes celles du XVIe siècle, manque de vraie originalité et de vraie grandeur. Je suis loin de penser que Bruno fût un homme ordinaire; je crois qu'il avait non-seulement de l'esprit, comme l'avoue assez dédaigneusement Leibnitz, mais même du génie. Je ne conteste pas que dans ses écrits, rapides comme sa course, il n'ait jeté une foule d'aperçus féconds, de vues pleines de hardiesse et d'avenir. L'évidence comme criterium de la vérité, le doute comme initiation à la science, voilà ce qu'il donne à Descartes. L'idée d'un Dieu immanent, la distinction tant célébrée de la nature naturée et de la nature naturante, voilà ce qu'il lègue à Spinoza; le germe de la théorie des monades et de l'optimisme, telle est la part qu'il fait à Leibnitz; il n'y a pas jusqu'aux sciences mathématiques et physiques, que pourtant il s'est contenté d'effleurer, où l'histoire ne trouve sa trace : le centre de gravité des planètes, les orbites des comètes, le défaut de sphéricité de la terre, peut-être l'idée première du système des tourbillons, sont autant de traits de génie qui justifient le titre expressif que prenait Bruno en s'appelant le *réveilleur, excubitor*. Enfin les plus hardis penseurs de notre époque s'honorent de lui emprunter le principe de l'identité absolue du subjectif et de l'objectif, de l'idéal et du réel, de la pensée et des choses. Certes, il n'y a qu'un homme de génie qui puisse laisser un pareil héritage et compter de pareils héritiers. Néanmoins, si vous considérez, non les vues éparses de Bruno, les éclairs qui sillonnent cette pensée orageuse, mais la doctrine en elle-même, il est certain qu'elle est essentiellement dépourvue de cette force de cohésion qui enchaîne les parties d'une pensée riche et féconde, et de cette initiative suprême qui introduit dans le monde une idée vraiment nouvelle, mère d'un système nouveau. On peut dire qu'il n'y a dans les livres de Bruno que deux choses, des souvenirs et des pressentimens, rien par conséquent de ce qui constitue une philosophie véritablement organisée.

Les principes fondamentaux de la doctrine sont visiblement empruntés au platonisme, non pas à la doctrine sublime du disciple de Socrate, à l'idéalisme tempéré de ce précurseur du christianisme, mais au mysticisme confus et déréglé des alexandrins. Ce Dieu absolument inaccessible, cette unité absolue que la pensée ne peut concevoir, que la parole peut à peine nommer, c'est l'unité de Parménide et de Plotin. Cette trinité, où au-dessous de l'unité s'échelonnent l'intelligence, source des idées, et l'esprit, principe de la vie, reproduit dans ses traits généraux la trinité alexandrine, et c'est sans doute par un sentiment de juste reconnaissance que Bruno appelle Plotin le prince des philosophes. Cette ame du monde d'où s'échappe et où retourne le torrent des éma-

nations dans un mouvement et un cercle perpétuels, c'est encore une idée que Bruno emprunte à l'école néo-platonicienne. Qu'il ait puisé dans Raymond Lulle, dans Scott Érigène, dans Amaury de Chartres et David de Dinant, dans Nicolas de Cuss, plutôt qu'aux pures sources de l'antiquité, cela est possible; mais c'est une raison de plus de reconnaître que son système manque de nouveauté en même temps que de simplicité, et qu'il faut en chercher la première origine, à travers une foule d'intermédiaires, dans l'école de Plotin.

Au surplus, je conviens volontiers que Bruno, en se faisant le disciple des alexandrins, adopte librement leur système. Il y a là tout à la fois un inconvénient et un avantage. Bruno assagit le plotinisme et en même temps il l'altère. On sait que l'unité de Plotin est une unité absolument inconcevable, qui, ne tenant par aucun lien à ce qui émane d'elle, ne conserve plus aucun rapport avec l'être ni avec la pensée; de là, pour atteindre cette unité, l'intervention d'une puissance supérieure et contraire à la raison, l'extase. Bruno a la sagesse de confondre dans une seule et même nature l'être, le bien et l'unité. Par suite, il n'est pas obligé, pour s'élever jusqu'au principe suprême, de faire un saut brusque, de rompre avec la raison, de recourir à une extase impossible. Il suffit à la raison de prendre possession d'elle-même, de se dégager des sens, pour arriver à cet enthousiasme, à cette fureur héroïque qui fait atteindre le divin. Je ne pense pas que ce double correctif soit tout-à-fait analogue, ainsi que M. Bartholmess le conjecture, à celui que Proclus fit subir à la doctrine alexandrine (1). Quoi qu'il en soit, si ce tempérament a ses avantages, il a aussi dans Bruno ses inconvéniens. Le système alexandrin en est profondément altéré. D'une des formes du panthéisme, nous quittons la plus élevée pour tomber dans celle qui est à la fois moins noble et plus périlleuse.

On peut distinguer, en effet, deux sortes de panthéisme : l'un qui, pénétré de l'insuffisance du fini, de la vanité des choses sensibles et de la vie humaine, cherche un asile au sein de Dieu, et ne voit plus dans le monde qu'un rêve et un fantôme : c'est le panthéisme mystique de Plotin, où tant de contemplatifs chrétiens ont incliné; il y a un autre panthéisme, qui, frappé de la beauté de l'univers, fermement attaché à l'individualité et à la vie, ne voit en Dieu que le principe insaisissable des choses et concentre dans le monde visible la pensée et les affections de l'homme : c'est ce panthéisme, qui fut professé jadis avec éclat par les stoïciens, et dont se rapprochent chaque jour de plus en plus les derniers hégéliens. Bruno incline, il faut l'avouer, vers cette espèce

(1) Voir un remarquable chapitre de M. Jules Simon sur la différence de Plotin et de Proclus. *Histoire de l'École d'Alexandrie*, II, p. 404 et suiv. — Consultez aussi les savans ouvrages de M. Vacherot (*Histoire critique*, etc., tom. II, p, 235) et de M. Ravaisson, *Essai sur la Métaph. d'Arist.*, tom. II, p. 503.

de panthéisme, bien que sa pensée paraisse souvent flotter de l'une à l'autre, sans jamais parvenir à se fixer.

Dans les deux cas, Bruno était panthéiste, et, à ce titre, il se montrait conséquent avec lui-même en attaquant le christianisme. Il avait pour cela les mêmes raisons que ses maîtres, Plotin, Porphyre, Proclus, et ses aïeux plus récens, Amaury de Chartres et David de Dinant. Il y a, en effet, une opposition profonde entre le christianisme et le panthéisme. Tout l'effort du panthéisme est de fondre ensemble Dieu et la nature; tout l'effort du christianisme est de les distinguer. Soutenir que le monde est consubstantiel à Dieu, c'est la plus grande hérésie peut-être où un chrétien puisse tomber, et cette consubstantialité est le fond même du panthéisme. Il n'y a pour les chrétiens que les trois personnes de la sainte Trinité qui soient coéternelles et consubstantielles. Elles forment au-dessus du monde, par-delà l'espace et le temps, une existence accomplie, une vie heureuse et parfaite, à laquelle l'être sert de fond, l'intelligence de lumière, l'amour de lien. Le monde n'a rien de nécessaire. Si Dieu le crée, c'est que sa bonté le lui conseille, c'est que sa libre volonté, dirigée par sa sagesse, réalise les inspirations de sa bonté; c'est surtout que Dieu veut être aimé, et, comme dit l'Évangile, qu'il se complaît parmi les hommes. Aussi veut-il habiter au milieu d'eux. Il se fait homme; mais, en enseignant ce mystère, le christianisme est si fermement attaché au principe de la distinction de Dieu et du monde, qu'au moment même où il proclame l'incarnation de Dieu, il ordonne de croire qu'au sein même du Christ, dans l'union mystérieuse de la personne divine et de la personne humaine, la distinction des natures n'est pas effacée. Bruno ne pouvait pas plus que les alexandrins accepter ce symbole d'une métaphysique dédaignée. Pour lui, Dieu sans le monde n'est qu'une abstraction vaine, et l'infini ne se réalise qu'en traversant la chaîne entière des existences possibles. Qui a raison ici, du christianisme ou du panthéisme? Pour nous, la question n'est pas douteuse, et l'on peut dire que, douze siècles avant Bruno, la force des choses avait décidé souverainement la question, en faisant prévaloir sur le panthéisme d'Alexandrie la doctrine à la fois plus sensée et plus profonde qu'enseignait le christianisme.

Ici on m'arrêtera peut-être et on me dira : Quel est donc le sens de la philosophie du XVIe siècle? A quoi bon cette levée de boucliers contre la doctrine de l'église? Pourquoi cette résurrection doublement hostile du véritable Aristote et du platonisme corrompu d'Alexandrie? Pourquoi cette sympathie que vous ne dissimulez pas pour l'entreprise de Giordano Bruno? Je réponds qu'il s'agissait, au XVIe siècle, d'atteindre un but plus élevé que la substitution de telle ou telle doctrine à telle ou telle autre; il s'agissait pour l'esprit humain de conquérir un bien qui n'a pas de supérieur, je parle de la liberté. Et c'est ainsi que je com-

prends le XVI[e] siècle tout entier, non-seulement dans ses tentatives philosophiques, mais aussi dans ses agitations religieuses. Sans vouloir faire le théologien, je me permettrai de dire, au nom du bon sens, que Luther et Calvin, sur la question du libre arbitre et de la grace, ont certainement tort contre le concile de Trente. Je dirai de même que, sur le fond de la doctrine, Bruno avait tort contre Baronius et Bellarmin : je veux dire qu'autorité à part, la métaphysique chrétienne était plus raisonnable que la sienne; mais qu'on ne se hâte pas trop de triompher de cet aveu contre le libre examen et les droits de la raison. Je prétends, au contraire, le faire servir à témoigner par un exemple éclatant combien la liberté est forte, combien ses droits sont légitimes, combien sa puissance est irrésistible. Oui, je le répète, Bruno, sur le fond des doctrines, s'est trompé, comme Luther et comme Calvin. Et cependant la réforme a triomphé; la philosophie de la renaissance a triomphé aussi, car, à travers les cachots et les bûchers, elle a frayé la route à la victorieuse philosophie de Galilée, de Bacon et de Descartes. C'est que la réforme et la renaissance, à travers mille erreurs, poursuivaient un objet essentiellement légitime, savoir la rénovation du sentiment religieux et la conquête de la liberté philosophique. Je ne veux pas d'une religion, même la plus sainte, si on me l'impose; je ne veux pas d'un système, même le plus vrai, si je ne puis le contredire. D'ailleurs, la vérité cesse d'être elle-même, si je ne sais pas qu'elle est la vérité. On aura beau faire, on ne mutilera pas l'homme, on ne lui persuadera pas d'abandonner la moitié de soi. Intelligent et libre, il ne lui suffit pas d'exercer son intelligence, il faut qu'il exerce sa liberté; il ne lui suffit pas que la vérité lui soit offerte, il faut qu'il s'en empare et qu'elle soit sa conquête. La vérité absolue d'ailleurs est-elle dans le monde? Ceux même qui le croient doivent reconnaître qu'au moins en un sens elle ne saurait jamais être complète. La vérité elle-même a donc besoin de la liberté, d'abord pour l'épurer et la maintenir, et puis pour l'accroître sans cesse. Si Bruno n'a pas toujours été un serviteur fidèle de la vérité, toujours du moins il l'a cherchée d'un cœur sincère; toujours surtout il a été un amant passionné de sa grande sœur, la noble et sainte liberté. Dors en paix, infortuné génie, dans la tombe où le fanatisme t'a précipité vivant. Si le sentiment de l'harmonie universelle t'a quelquefois enivré, c'est un noble délire, et la postérité te le pardonnera. La gloire, que tu as si ardemment aimée, ne manquera pas à ton nom. Tes écrits, consacrés par tes malheurs, seront pieusement recueillis. Tu as vécu, tu as souffert, tu es mort pour la philosophie : elle protégera ta mémoire.

ÉMILE SAISSET.

ÉTUDES

SUR

LE ROMAN ANGLAIS.

IV.

LE ROMAN DE MŒURS JUDICIAIRES.

I. — *Tales by a Barrister*, by J.-F. Liardet, of Lincoln's Inn. London, C. Edmonds, 1847.
II. — *Ten Thousand a Year*, by S. Warren. — Baudry, Paris, 1842.
III. — *A Whim and its Consequences*. — Smith, Elder and Co.

L'Angleterre offre encore, au XIXe siècle, le singulier spectacle d'un peuple qui n'a point de lois écrites, ou chez lequel, pour mieux dire, la tradition d'une jurisprudence flottante remplace, dans la plupart des transactions civiles, les codes systématiquement rédigés, les corps de lois immuables et d'une interprétation à peu près certaine. Il en résulte que la loi nommée par nos voisins *loi commune*, — jamais antiphrase ne fut plus flagrante, — ne saurait être connue de quiconque n'y consacre pas sa vie entière. Le vieux commentateur Fortescue, et Blackstone après lui, en ont fait l'aveu, vingt années d'étude suffisent à peine pour compulser les répertoires, les dictionnaires, les traités innom-

brables d'où peuvent à la rigueur être extraites ces notions précieuses que livrent chez nous à tout étudiant un peu appliqué ses trois années de licence. Avec un an de plus, notre licencié devient docteur, et, grace à la merveilleuse simplification de nos lois fondamentales, ce qu'il sait alors équivaut à ce que peut apprendre en vingt ans un *barrister* anglais.

La loi, qui demeure inconnue, même de ceux qui l'appliquent, se trouve virtuellement annulée, et les juges, qui devraient en être les interprètes dociles, en deviennent les régulateurs absolus. Ils supposent, il est vrai, — mais ils ne font que la supposer, pour donner une autorité plus grande à leurs décisions, — l'existence d'une coutume ignorée de tous et à laquelle personne, équitablement, ne peut être tenu de se conformer. Et cependant cette jurisprudence arbitraire, sans autre autorité que celle de l'intelligence et de la loyauté individuelles, est environnée de respect; à peine quelques esprits, pour ce fait réputés fort téméraires, se permettent-ils d'en contester les avantages et la certitude. D'éminens jurisconsultes, tels que lord Mansfield par exemple, ont même été jusqu'à proclamer la supériorité de la *loi commune*, mieux adaptée à toutes les circonstances, plus flexible, moins limitée dans ses prescriptions, sur la *loi-statut*, dont les prévisions incomplètes ne fournissent presque jamais tous les élémens d'une décision conforme à la stricte équité.

Un pareil état de choses, énorme à nos yeux, qui n'y sont plus faits, mais très facilement toléré par un peuple marchand dont l'industrie absorbe, dirait-on, toute l'ardeur et toute l'activité, donne aux avocats, et surtout aux agens d'affaires, une liberté d'action, une audace, une puissance dont ils doivent fréquemment abuser. En vertu d'un concert tacite, où des intérêts identiques ne souffrent pas la moindre discordance, ils augmentent encore, par toutes les rubriques de la chicane, l'obscurité favorable qui enveloppe le mécanisme des opérations judiciaires. Le moindre acte est par eux allongé, surchargé de mots barbares, de définitions redondantes, de clauses énigmatiques; fatras indigeste dont les cinq sixièmes pourraient être supprimés sans rien ôter à la teneur essentielle de ce document, si l'on ne prétendait ainsi décourager par avance l'homme assez prudent pour lire ce qu'il va signer et vouloir en comprendre les mystérieuses formules. Il est bon, il est indispensable que tout ce grimoire terrifie dès l'abord le client qui voudrait jeter dans un procès l'incommode lumière du bon sens. Il faut que, contrit et perplexe, il s'abandonne aveuglément à la bonne foi de ses conseillers, à l'équité de ses juges. Toute autre façon d'agir est sacrilége au premier chef et attentatoire aux droits de Thémis.

Moyennant ces précautions, tout Anglais à qui échoit, pour son malheur, l'obligation d'*ester* en justice, est aussi complétement à la merci

des hommes de loi que le naufragé sans armes à la merci des sauvages chez lesquels il aborde. Ses biens, son honneur, dépendent absolument d'eux. Passif et résigné, il participe au drame dont la catastrophe ne menace que lui, comme le plus humble et le plus silencieux des comparses. On débat dans une langue qu'il ne comprend même pas ses intérêts les plus chers. Son individualité, son nom, disparaissent dans la bagarre. Il reçoit des sommations qu'il pourrait croire adressées à son voisin, car on le désigne sous quelque sobriquet de convention, reste bizarre de la symbolique judiciaire du moyen-âge, — John Thomas, John Doe ou tout autre. S'agit-il de quelque domaine qu'il réclame ou dont il défend les limites, ce domaine, transfiguré par l'argot descriptif des grossoyeurs d'étude, prend à ses yeux un aspect nouveau, des dimensions inconnues. C'est, nous le supposerons, un acre de lande stérile au sommet d'une montagne, et l'acte de vente, dont il entend lecture pour la première fois, énumère les maisons, édifices, bâtimens, cours, jardins, pâtures, marécages, parcs, garennes, tourbières, moulins, carrières, etc., — la nomenclature remplirait deux pages, — qui dépendent ou pourraient dépendre de ce malheureux champ où poussent quelques genêts sous le soleil et la pluie.

La plaidoirie a ses énigmes, sa tautologie barbare, ses désignations ambiguës, consacrés par un usage de six ou sept siècles, et qu'on se garderait bien de remplacer par des équivalens intelligibles. Ce sont les mêmes inepties, les mêmes exigences méticuleuses que Cicéron reprochait aux tribunaux de Rome (1). Encore faut-il dire que les modernes ont renchéri sur les bavardages du forum, et singulièrement étendu la durée des plaidoyers. Ils ont pour eux l'autorité du parlement, qui encadre ses *bills* dans un entourage gothique, aux proportions massives; — les discours des orateurs politiques, bavardages interminables qui noient en deux heures de fluide éloquence une dose homœopathique de bonne et concluante argumentation; — le style des arrêts, non moins verbeux, non moins surchargé; — celui de la chaire et des controversistes religieux, plus diffus qu'en aucune autre église du monde, — sans parler des enquêtes, des toasts, des leçons économiques, des harangues sur le libre échange et sur la taxe des pauvres, de tout ce qui caractérise enfin l'infirmité oratoire (*speechifying prurigo*), si invétérée chez nos voisins.

La plaidoirie est longue, disions-nous; le procès est loin d'être bref. Il absorbe d'ordinaire le quart d'une vie moyenne. Tel dossier qui passerait chez nous pour *avoir de la barbe*, — c'est l'expression favorite d'un célèbre président, — est encore, en Angleterre, à l'état d'embryon. Quoi d'étonnant à cela? Ce peuple si pratique, et qui se glorifie si vo-

(1) Plaidoyer pour Muréna.

lontiers de son bon sens, — *sterling good sense*, — ne s'est pas avisé que, la population ayant doublé depuis cent ans, et la complication des intérêts s'étant accrue dans des proportions plus considérables encore, il pourrait être sage d'augmenter le nombre des tribunaux et des juges. On en compte douze, pas un de plus, et cela par une excellente raison, c'est qu'il n'y en a jamais eu davantage. Trouvez-vous cette explication insuffisante? Coke et Blackstone vous répondront qu'il y avait douze tribus d'Israël, une loi des douze tables, et que Jésus-Christ s'est contenté de douze apôtres. Insistez-vous encore? Un érudit viendra vous raconter, d'après Snorro, l'Hérodote du Nord, que dans le royaume d'Asaheim, au-delà du Tanaïs, alors que la ville d'Asgard obéissait à Odin, les douze prêtres du palais, chargés de sacrifier aux dieux, l'étaient aussi de régler les différends d'homme à homme. Il ajoutera, et Saxo Grammaticus lui a garanti le fait, que l'emploi judiciaire des douze *aldermen* remonte à Regner Lodbrok, monarque mythe s'il en fut, — que les Rois de Mer composaient leur état-major de douze chefs, — et, ce qui tranche la question, que Charlemagne eut douze pairs.

Voilà justement pourquoi M. Smith, venant à réclamer de M. Johnson, en 1847, l'exécution de quelque clause testamentaire, ne saurait espérer, avant 1859, une première décision, sujette à plus d'un appel.

Et ne croyez pas que ces douze magistrats suprêmes, sur qui pèse le soin de décider, grandes et petites, toutes les questions litigieuses des trois royaumes, soient scrupuleusement choisis parmi les membres les plus valides, les plus actifs du barreau. Nullement. Ce serait mettre la vétusté des institutions en désaccord avec la jeunesse des hommes. On a évité ce contre-sens. Un juste sentiment de l'harmonie administrative fait choisir de préférence les avocats hors d'âge, les jurisconsultes blanchis sous le dossier. La plupart sont élevés au banc des juges lorsqu'une vie laborieuse, trente ans de pratique, et les infirmités qui en sont la suite, sembleraient les condamner au repos. Ils débutent, à demi perclus, presque aveugles, époumonnés, débiles, dans cette pénible carrière où les attire et les retient jusqu'à la mort un traitement considérable, hors de proportion avec les services qu'ils peuvent rendre. Entre leurs mains, la besogne judiciaire s'accumule, les greffes s'emplissent, les ajournemens se prolongent, et l'instance entamée par l'aïeul arrive intacte entre les mains des arrière-petits-enfans.

De tels délais entraînent des frais énormes et constituent un véritable déni de justice pour la grande majorité des citoyens, incapables d'affronter les coûts plus ou moins loyaux d'un procès qui dure vingt ans. C'est ce qu'indiquait nettement une réplique restée fameuse de Horne Tooke à l'un de ses adversaires politiques : « Les tribunaux anglais, lui disait ce dernier, sont ouverts à tout le monde. — Certes, répondit le

tribun, et la *London Tavern* (1) l'est aussi.... à quiconque peut payer la carte. » Inaccessibles au pauvre, complaisans aux riches, ces tribunaux peuvent en bien des circonstances, — et sans participer volontairement à cette œuvre odieuse, — servir d'instrument aux spoliations les plus effrontées, à l'oppression la plus tyrannique. Il en est, — nous citerons la cour de chancellerie, — où toute demande qui n'excède pas 500 livres sterling (12,500 fr.) ne saurait être portée sans imprudence, parce que, vainqueur ou vaincu, celui qui intente le procès est certain de perdre au moins cette somme. Ce seul exemple prouve de reste que le concours de la justice, en bien des cas, est un privilége exclusif, un objet de luxe, à la portée seulement des grosses fortunes, et dont le pauvre doit se passer, fût-il d'ailleurs mille et mille fois certain de son droit.

Il n'est pas étonnant qu'un état de choses si évidemment et si profondément vicieux ait été plus d'une fois attaqué. Il l'était du temps de Bacon, dont le génie philosophique dominait le chaos législatif, les conflits de juridiction, l'indécision des doctrines, qui éternisaient déjà, aux XVIe et XVIIe siècles, les actions judiciaires. Les sources du droit, les livres qui font autorité, sont aujourd'hui quinze fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient à cette époque (2), et cependant Bacon se plaignait de les voir assez multipliés pour « étourdir les juges, éterniser les procès, et faire sentir à l'avocat les avantages d'un code méthodique (3). »

De nos jours encore, les publicistes indépendans ne se sont pas fait faute de réclamer contre de si énormes abus, de demander un plus grand nombre de juges, d'insister sur la nécessité de réduire à une jurisprudence uniforme les coutumes, les précédens, les traditions au milieu desquels, comme en un dédale inextricable, s'égare la sagacité du juge et se complaît la cupide rouerie des *attorneys;* mais, sous le régime oligarchique, les vices de la constitution, solidaires les uns des autres, sont obstinément défendus, et ne tombent que sous l'effort répété de plusieurs générations. On n'y souffre guère que des modifications insignifiantes, auxquelles on donne, par l'énergie de la résistance, une importance factice. Derrière leurs fortifications gothiques, les hauts tories, comme on les appelle, ne cèdent aucun poste, si démantelé qu'il soit, jusqu'au moment où il va les écraser sous ses ruines. Aussi, sans l'indomptable opiniâtreté de leurs antagonistes, sans l'excitation continue de l'esprit public, qui, de l'autre côté du détroit, ne s'endort ja-

(1) Cette taverne était alors la plus chère des trois royaumes.

(2) Une autorité compétente porte à six cents volumes, écrits soit en idiome normand, soit en français, soit en mauvais latin, soit en anglais moderne, les différens ouvrages qui constituent le code civil et criminel de la Grande-Bretagne.

(3) Aphorisme 78.

mais et se distrait rarement, il faudrait désespérer des réformes les plus indispensables; il faudrait croire à l'éternelle durée de ces institutions judiciaires qui perpétuent au sein de la civilisation britannique les us barbares d'une juridiction surannée, les doctrines incertaines d'une législation incohérente.

En attendant que l'opinion, tardivement éveillée, prête sa force victorieuse aux réorganisateurs de la justice anglaise, le roman, qui, depuis quelques années, aborde volontiers les questions les plus sérieuses, s'est emparé de ces régions obscures, où se commettent tant de forfaits impunis. Il a paru à certains esprits que l'on pouvait, devançant l'œuvre des réformateurs et popularisant les critiques dont les tribunaux anglais sont aujourd'hui l'objet, dénoncer les mille piéges tendus à l'étourderie, à l'ignorance des plaideurs, les trames lentement ourdies autour d'une victime désignée, la rigueur mathématique de ces froides combinaisons qui doivent, au jour fixé d'avance, consommer sa ruine infaillible. Au premier abord, il y a dans les détails de la pratique une sécheresse qui effraie l'imagination; mais, si vous y regardez de près, si vous savez saisir l'ensemble d'une lutte judiciaire, analyser les passions qu'elle excite, raconter les péripéties qu'elle amène, cette aridité apparente cesse bientôt de vous rebuter. Tel papier timbré peut équivaloir, pour la terreur qu'il inspire, au poignard de la tragédie et du mélodrame. La plaidoirie criarde d'un avocat enroué, ses arguties subtiles et dont vous rirez volontiers si vous les croyez inoffensives, sont tout à coup investies de je ne sais quel intérêt poignant, si elles mettent en péril l'honneur d'un brave homme, l'avenir d'une famille, l'hymen d'une jeune fiancée, l'héritage d'un pauvre enfant sans protecteurs. Bref, sous bien des procès il y a des drames, et des drames au pathétique desquels la réalité ne gâte rien.

Les romanciers étaient donc bien avisés, qui les premiers sont allés chercher des caractères et des situations dans ces antres poudreux de la justice moderne. Walter Scott, greffier d'une cour supérieure, ne pouvait négliger les ressources qu'offre au roman la peinture des mœurs judiciaires. Le jugement si pathétique d'Effie Deans est là pour attester qu'il ne prenait pas toutes ses notes en vue de sa mission officielle. Dans *Guy Mannering*, le caractère du procureur Glossin, celui de l'avocat Pleydell et la mise en œuvre de cette *question d'état* si heureusement résolue au profit du jeune Ellangowan, prouvent qu'il comprenait la richesse de cette mine à peine ouverte. Il en a tiré des caricatures admirables, comme celle du voisin Saddletree (*Prison d'Édimbourg*), ou du vieux juge de paix jacobite (*Rob-Roy*), et sa connaissance intime de la procédure civile et criminelle, étalée parfois avec un peu trop de complaisance, n'est cependant pas, à nos yeux, le moindre de ses mérites.

Théodore Hook n'était ni un observateur du même ordre, ni surtout un aussi profond jurisconsulte. Nous lui devons cependant un excellent chapitre de mœurs judiciaires. La séance d'Old Bailey, telle qu'il la raconte dans le plus personnel de ses romans (*Gilbert Gurney*), est un petit tableau de genre, composé de verve par un amateur éminemment spirituel. L'importance niaise des jurés, l'irrévérence grotesque des prévenus, la surdité du juge et son impatience gastronomique, les objections narquoises du barreau, les résultats curieux de ce que Hook appelle le système des zigzags (1), l'étrange gaieté des magistrats, une fois quittes de leurs solennelles fonctions et réunis *inter pocula*, sont d'un effet à la fois sinistre et comique, parfaitement résumé dans le dernier trait de cette satire, qui serait parfaite si l'on en retranchait quelques détails exagérés. Ce trait final, le voici. Un des sous-sheriffs, remarquant l'intérêt profond que Gilbert Gurney vient de prendre aux débats criminels, croit lui faire plaisir et compléter la fête en l'invitant à l'exécution des condamnés : « Si vous acceptez, ajoute-t-il avec un accent de parfaite bonhomie, je serai heureux de vous offrir l'hospitalité. Nous pendons à huit heures, nous déjeunons à neuf. » — *We hang at eight and breakfast at nine.* — Heureux mot qui est, à bon droit, passé en proverbe.

Ces premières tentatives, indiquant et déblayant la route nouvelle, y ont peut-être amené un des conteurs les plus habiles que nous puissions envier, — riches que nous sommes en conteurs de toute espèce, — à la littérature anglaise contemporaine. Samuel Warren, connu chez nous par son *Journal d'un Médecin* (*Diary of a Physician*), s'était déjà dit que, pour appliquer sa pénétrante analyse à l'étude des mœurs modernes, rien ne valait un point de vue spécial, le coup d'œil professionnel de l'homme à qui toutes nos misères, physiques ou morales, sont nécessairement révélées, et devant lequel, grands ou petits, nous sommes contraints de lever le masque. Le prêtre, le médecin, l'homme de loi, quand leur ministère est requis, descendent, plus avant que l'observateur ordinaire, au fond de nos consciences, forcément ouvertes à leurs investigations. Cette robe noire qu'ils portaient jadis tous les trois était-elle, comme on l'a dit, le deuil de leurs illusions mortes? On serait tenté de le croire, quand on réfléchit à la nature de leur mission, qui leur livre à tout instant le triste revers de tous nos beaux mensonges. Quel parti le romancier anglais, s'armant du scalpel et transformé en docteur, sut tirer de ces douloureuses évocations, comme il nous initia puissamment à ces navrans secrets que la honte ou la mort gardent si

(1) *Zigzag System.* C'est la clémence et la rigueur, régulièrement alternées, dont les juges et les jurés usent envers les prévenus, absous ou condamnés selon que leur tour de rôle les y prédestine.

bien, nous n'avons pas besoin de le dire. Ses écrits, justement populaires, sont restés dans le souvenir de ses nombreux lecteurs, et s'ils ne jouissent pas, à l'heure qu'il est, de la vogue acquise pour long-temps à des productions d'un ordre bien moins élevé, c'est sans doute à cause de l'inexorable sévérité du conteur. On n'y respirait pas à l'aise, on les quittait attristé, oppressé, malade, comme on sort d'un amphithéâtre d'anatomie. Nonobstant son incontestable habileté, l'écrivain n'avait pas ménagé assez de contrastes, assez de douces oppositions, à ses lugubres et sanglantes images. Sa cruauté fut punie par l'espèce d'effroi qu'il inspira. Son premier livre est de ceux qu'on n'oublie pas, mais qu'on n'aime pas. Il atteste la puissance, il n'éveille pas la sympathie.

Warren, après quelques années de silence, — le silence profite à ces esprits vigoureux, — publia dans un *magazine* son second ouvrage. Ce n'étaient plus de courts récits, isolés l'un de l'autre, et réunis seulement par la personnalité du narrateur imaginaire, mais un roman de longue haleine, ayant une portée sociale bien nettement définie, celle-là même que nous indiquions en commençant : tendance agressive, appel direct au pays, réquisitoire virulent contre toutes les corruptions que développe la constitution judiciaire de la Grande-Bretagne; en un mot, la satire des gens de loi et de la loi même, satire d'autant plus inattendue qu'elle était l'œuvre d'un écrivain tory, d'un homme enrichi par les abus qu'il attaquait si vivement (1), et publiée dans un recueil qui sert d'organe au parti conservateur. Toutefois ne nous étonnons point trop de ce contraste, auquel, dans une sphère plus élevée, les inconséquences tant reprochées à sir Robert Peel peuvent servir de pendant et d'explication.

L'intrigue du roman n'est pas compliquée. D'habiles *attorneys*, rompus à toutes les subtilités de la chicane, entreprennent d'enlever un opulent héritage à une famille honorable. Pour cela, ils vont chercher au fond d'un magasin, où il végétait, un misérable jeune homme qu'ils présentent aux tribunaux comme le véritable *ayant droit*, le propriétaire légitime du beau domaine d'Yatton. Des titres généalogiques, dont seuls ils connaissent le néant, justifient cette prétention imprévue. Les Aubrey, — c'est le nom de la famille qu'ils veulent déposséder, — forcés à descendre dans l'arène judiciaire, y portent cette inexpérience, cette délicatesse, ces scrupules de loyauté qui font, dans ces sortes de combats, la faiblesse des honnêtes gens, la supériorité des fripons : les

(1) Parlant de je ne sais quelle procédure abusive, Warren ajoute ces quelques mots que nous croyons devoir citer sur cet écrivain en l'absence d'autres indications biographiques : « On m'a du moins rapporté que les choses se passent ainsi, dans ce vieil ermitage entouré de verdure où j'écris les souvenirs d'un temps déjà loin de moi, de ce temps où j'étais mêlé activement aux tracas d'une profession qui, Dieu merci! m'a fourni de bonne heure les moyens de la quitter. » *Ten Thousand a Year*, tome I, p. 287.

Aubrey sont vaincus, expulsés de leur noble résidence, où vient régner ce ridicule courtaud de boutique, dont la mauvaise foi de trois procureurs a fait tout à coup un grand personnage, un opulent gentilhomme. Tittlebat-Titmouse, étourdi par cette fortune soudaine, use et abuse de ses DIX MILLE LIVRES STERLING DE RENTE (1). Les artisans de sa fortune, qui le savent à leur discrétion, travaillent, pour leur compte, à le grandir. Ils veulent le voir siéger au parlement, et gagnent encore cette bataille à force de manœuvres, de corruptions, de tripotages électoraux. L'un d'eux cependant, Oily Gammon, follement épris de miss Aubrey, songe un moment à lui rendre la richesse dont il l'a dépouillée : qu'elle consente à devenir sa femme, et d'un seul mot il peut rejeter dans son néant originel le faux héritier qu'il en a tiré. Cette proposition qu'il ose adresser, en désespoir de cause et dans un paroxisme de passion, à la fière miss Aubrey est repoussée comme une insulte; mais elle éveille à bon droit les soupçons. La famille dépossédée a de puissans amis. On cherche à découvrir le vice caché de la possession d'état que Titmouse a revendiquée avec tant d'audace et de bonheur. Voici recommençant sur nouveaux frais le combat où il a triomphé. De part et d'autre, la tactique la plus savante préside aux manœuvres; tout ce que les jurisconsultes les plus éminens peuvent inventer de stratagèmes, tout ce qu'ils peuvent trouver d'armes dans le vieil arsenal des tournois judiciaires, est tour à tour employé. C'est une campagne complète, dont il est impossible de ne pas suivre avec un intérêt profond, fasciné qu'on est par l'exactitude des détails stratégiques, les chances et les fortunes diverses. A la fin, le bon droit triomphe. Yatton, reconquis, rentre dans les mains de ses anciens possesseurs, et l'ignoble parvenu qui les en avait chassés voit crouler comme un piédestal d'argile, voit se dissiper comme une vision prestigieuse, son éphémère et factice élévation.

Autant cette donnée, ainsi réduite, pourra paraître simple, autant elle est compliquée lorsqu'on envisage les détails techniques qui lui donnent un si frappant caractère de réalité. La plupart des lecteurs apprécieront difficilement la patience qu'il a fallu pour rassembler ces détails, l'art et le tact qui rendent supportables et parfois très attachans ces récits de procédure, ces passes d'armes d'*attorneys* et de *solicitors*. Pour eux, le roman sera tout entier dans les infortunes de Charles Aubrey et de sa sœur, dans les amours de celle-ci et du jeune Delamère, dans la passion impérieuse qui déjoue les sinistres projets d'Oily Gammon. Pour nous, Gammon lui-même est le véritable héros de ce drame mixte qui ressemble à *Othello* et aux *Plaideurs*, le Satan de cette épopée qui rappelle à la fois *le Paradis perdu* et *le Lutrin*.

Adresse consommée, hypocrisie profonde, énergie à toute épreuve,

(1) C'est le titre même du roman.

ambition sans bornes, voilà Gammon. Cet homme est doué d'un sang-froid, d'une activité, d'une richesse d'intelligence, qui commandent l'admiration, si odieux que soit l'emploi de ces hautes facultés. Ses honnêtes antagonistes, — pour la plupart magistrats éminens, qui ont l'œil sur lui, et dont il vient à bout de dérouter la science, — ne peuvent, tout en maudissant ce génie infernal, lui refuser d'involontaires hommages. Il y a dans les trames qu'il a tissues, dans les ténèbres dont il s'enveloppe, dans l'indomptable persistance avec laquelle il marche à son but, de quoi surprendre et fasciner souvent les gens du métier. La grossièreté, la vue courte, le sordide aveuglement de ses deux associés, Quirk et Snap, font ressortir encore cette habileté supérieure. Gammon les domine, il les soumet à sa politique, il les compromet, il sait profiter de leurs infamies sans en partager le triste reflet. Si rusés, si retors qu'ils soient, ce n'est qu'un jeu pour lui de maintenir cet ascendant qui le fait leur maître digne et hautain, et de réprimer leurs velléités de révolte. Vulgaires natures, ils ne sauraient lutter avec une organisation si puissante et si subtile.

D'autres tâches, plus ardues, réclament les véritables efforts de Gammon. Plébéien, il veut s'ouvrir le monde aristocratique. Simple tiers de procureur, — les études d'avoué se fractionnent à Londres comme chez nous les charges d'agent de change, — il rêve un siége à la chambre des communes. La magistrature n'a point de si hauts emplois qu'il ne se sente capable de les remplir. Dans une société où il ne rencontre jamais une intelligence supérieure à la sienne, il sent que les premiers rangs sont pour lui comme un patrimoine dont l'obscurité de sa naissance l'a injustement privé. Mieux servi par le hasard et pourvu de ce point d'appui qu'Archimède réclamait pour soulever le monde, Gammon n'irait pas chercher ailleurs qu'en lui-même la force nécessaire pour son ambition; mais il lui a fallu, de bonne heure, et devant les premiers obstacles, faire capituler sa conscience. La ruse, les fraudes de toute espèce, lui sont peu à peu devenues familières. La dangereuse habitude des moyens illicites s'est fortifiée chez lui par une longue épreuve de l'impunité. Il semble que son esprit perverti ne trouve plus de charme au jeu de la vie, si les émotions ordinaires de la perte ou du gain ne se compliquent, — aiguillon plus vif, saveur plus piquante, — du péril, sans cesse bravé, sans cesse évité, qui menace le joueur déloyal. D'ailleurs, il n'a pas le choix : le premier pas fait, le premier branle donné, l'abîme évoque l'abîme, le mensonge appelle le mensonge à son aide, et ce n'est pas la moins belle leçon donnée par Warren que de nous montrer plus d'une fois Gammon lui-même effrayé de cet entraînement fatal, mais incapable de s'y soustraire. Il a semé le vent, il faut, bon gré, mal gré, qu'il récolte la tempête; et l'inflexible main du convié de pierre n'étreint pas plus durement, plus irrévoca-

blement l'athée espagnol, que l'enchaînement providentiel de ses actions mauvaises ne pousse Gammon au suicide par lequel s'achève cette existence faussée et pleine d'angoisses.

Nous l'avons dit, ce n'est pas un scélérat vulgaire, endurci, irrévocablement perdu dans le lacis embrouillé de ses noires machinations. Son esprit est trop supérieur, son ambition est trop haute, pour qu'il s'absorbe ainsi dans de misérables complots. Gammon, avili par les moyens qu'il emploie et qu'il déteste, ne l'est point par le but auquel il aspire. Une singulière jalousie de sa dignité, un singulier souci de l'estime et de la considération publiques, ont survécu chez lui à l'irréprochable loyauté par laquelle il les aurait méritées. Ce parjure, ce faussaire, tranchons le mot, ce voleur est orgueilleux. Son ame, qu'il a contrainte à subir mille et mille souillures, est restée susceptible de généreuses émotions, et cet amour presque pur dont elle est encore capable atteste qu'il n'y avait pas en elle de dégradation native. Ainsi se relève et se distingue ce caractère à part sur lequel nous insistons, parce qu'en fait de vérité humaine et locale, de nuances fortes et tranchées, mais habilement et harmonieusement fondues, nous n'avons vu, parmi les créations du roman moderne, rien de plus exact, de plus vrai, de plus complet. Comparez-lui, par exemple, le galérien dont M. de Balzac se complaît à raconter les *avatars* miraculeux, et vous verrez pâlir la fantastique apparition près de l'image puissamment saisie et reproduite, la capricieuse et folle esquisse auprès d'une peinture sincère et solide. Celle-ci d'ailleurs a sur l'autre l'immense avantage de ne porter aucun trouble dans la conscience, de ne rien ôter aux principes éternels, aux croyances bienfaisantes. Elle ne dépouille pas le méchant de ses droits à la pitié; elle sait même, jusqu'au dernier instant, et sans porter atteinte à la droiture de nos jugemens, nous intéresser aux douloureuses expiations du crime puni par lui-même. Et, — nous le demandons, — le talent n'est-il pas ainsi mieux employé, la cause de l'art n'est-elle pas mieux servie, que lorsqu'on met sa gloire à couronner de je ne sais quelle chimérique auréole le front ras et souillé d'un misérable forçat?

Que dire des deux acolytes de Gammon, Quirk et Snap? Comment faire sentir le mérite de deux figures si minutieusement composées? Il faudrait montrer à l'œuvre ces deux vautours, d'âge et d'instincts différens. Le premier, blanchi dans cet affreux métier, engraissé de ruines humaines, glorieux de ses bons tours et de sa rouerie pratique, c'est le *senior partner*, le fondateur de cet office, de cette clientelle, maintenant exploités par les trois associés. Son front chauve et luisant, ses cheveux blancs, ses yeux noirs et sérieux, une certaine autorité dans ses manières, même vis-à-vis de Gammon, plus jeune et moins riche que lui, ne vous désignent-ils pas ce personnage? Bien décidé à lui

laisser la responsabilité des *spéculations hasardées* que la société pourrait entreprendre sans succès, Gammon sait les lui suggérer adroitement, et lui cède volontiers l'honneur de l'invention. S'il faut ou prendre une mesure délicate, ou montrer des exigences intraitables, Oily Gammon, l'homme aux expédiens, toujours poli, doux, insinuant, s'efface et se dérobe; mais auparavant il a montré du doigt la victime, et Quirk, dont il semblait jusque-là contenir l'insatiable appétit, se baigne avec délices dans le sang de la proie qu'on lui livre. Il n'a du scandale qu'une peur médiocre, la pitié n'a jamais trouvé place dans ce cœur endurci, et, pourvu que la loi le protége, il poursuivra sans crainte et sans remords son métier de bourreau.

Quant au troisième intéressé, qui a gagné ses éperons par dix ans d'humbles services, il est à Quirk ce que Quirk est à Gammon. Sauf ce qu'une pareille comparaison a de trop relevé pour ces misérables artisans de ténébreuses chicanes, on pourrait les assimiler au tigre, au jaguar, au chacal. Tandis que ses deux co-associés chassent en commun le gibier de quelque importance, Snap, incapable de les seconder, repaît de menues besognes son activité tracassière et stérile. A lui les rebuts, les cliens véreux, les procès ridicules, les sévères semonces des magistrats indignés, les imprécations des plaideurs de bas étage qui, tondus de trop près, crient, blasphèment et se révoltent sous le ciseau. Rien ne l'étonne, rien ne l'intimide, rien ne l'humilie. Menacé du bâton, il crierait, comme l'Intimé, auquel il ressemble en bien des points :

> Frappez! j'ai quatre enfans à nourrir...

Il irait plus loin, il provoquerait le coup pour avoir les dommages; et Snap n'est point une caricature. Entrez au hasard dans une de nos justices de paix, assistez à une seule audience de police correctionnelle, et vous verrez blémir, dans quelque angle obscur, son profil aigu, bestial, immonde; vous entendrez glapir et grincer sa raboteuse et tenace logique. Et les Quirk et les Gammon, n'en connaissez-vous point, par hasard?

Autour d'eux se meuvent des figures du même ordre, toute une meute d'avocats subalternes qui suivent les dossiers à la piste, et dont la redoutable trinité, Gammon, Quirk et Snap, emploie tour à tour les talens divers. Chacun a sa physionomie, son individualité distinctes; mais les uns et les autres sont pétris du même limon, armés de la même impudence, poussés par les mêmes mobiles. Une scène du roman, — le dîner chez M. Quirk (1), — les groupe de la manière la plus pittoresque et la plus instructive. Il y a là vingt pages qui, en mettant à part certaines exagérations trop manifestes, font vivre le lecteur au milieu de

(1) Tome Ier, p. 201 et suivantes. Édition Baudry.

ce que les bas-fonds du barreau cachent de plus ignoble et de plus grotesque. On respire à peine, on se sent mal à l'aise parmi ces hommes, qui cherchent en vain à cacher leurs habitudes grossières sous une dignité de commande; leur gaieté brutale et obscène, leur insolente familiarité, leurs jalousies, leurs haines à fleur de peau, la basse flatterie des uns, la sotte importance des autres, forment comme un chœur étourdissant dont le *crescendo* donne la nausée.

De ces régions inférieures, Warren sait nous transporter en meilleur lieu, sans rien perdre de la sagacité, de la finesse d'observation qui le distinguent. Introduits par lui dans ces *chambres* où les jurisconsultes de premier ordre s'enfouissent, pour ainsi dire, tout vivans, et d'où sortent leurs décisions d'autant plus précieuses que la loi est plus imparfaite, nous n'aurons rien à regretter de ce qui nous amusait tout à l'heure; la peinture, naturellement plus sobre et plus ménagée, n'est pas moins curieuse ni surtout moins profitable. Les consultations écrites et verbales auxquelles Gammon et Quirk ont recours avant de commencer leurs démarches en faveur de Titmouse, nous donnent une juste idée de ces conflits d'opinions au milieu desquels s'égare la bonne ou la mauvaise foi des plaideurs. Lorsque, après plusieurs conférences, il devient évident que les premiers consultans ne peuvent tomber d'accord, on a recours, pour fixer tous les doutes, à un *conveyancer* (1) éminent, dont voici le portrait singulièrement caractéristique :

« C'était, à vrai dire, un merveilleux *conveyancer*, un vrai miracle d'érudition pour tout ce qui concerne les lois sur la propriété réelle. Après quarante-cinq ans d'exercice, sa clientelle avait tellement augmenté, qu'il avait passé les deux derniers lustres sans mettre le nez hors de son cabinet, d'abord faute de temps, puis faute d'inclination. A force d'étudier les antiques statuts franco-normands et la loi romaine dans leur ancienne forme, c'est-à-dire écrits en vieux caractères anglais, il en était venu à oublier presque entièrement la calligraphie moderne et à ne s'en servir qu'avec peine. Il s'était fait ainsi trois *mains* différentes : la première, que son vieux clerc et lui pouvaient seuls lire couramment; la seconde, indéchiffrable pour tout autre que lui; la troisième, où ni lui ni personne au monde ne voyaient autre chose que d'incompréhensibles hiéroglyphes. L'emploi de ces trois écritures plus ou moins mystérieuses dépendait, mais en raison inverse, du plus ou moins d'obscurité qu'offraient les questions posées au laborieux jurisconsulte. Les plus aisées recevaient une solution à peu près lisible dans les caractères n° 1; le n° 2 était pour celles dont l'ambiguité lui avait donné quelque embarras; mais, s'il s'agissait de points excessivement délicats et d'intérêts particulièrement graves, le chiffre n° 3 ne manquait jamais de servir, comme pour faire expier aux indiscrets questionneurs le laborieux

(1) *Conveyancer*, celui qui rédige les actes ayant pour effet de transférer la propriété (*convey*).

enfantement de l'oracle, ou bien encore pour accroître l'admiration par la feinte négligence qu'il apportait à la solution de ces questions si ardues. Le fruit caché sous ces rudes écorces n'en avait pas moins son prix. La loi de M. Tresayle valait mieux que la loi de tout autre, et le bruit courait que lord Eldon lui-même lui accordait une respectueuse déférence, fort soucieux quand il se trouvait en désaccord avec le célèbre consultant. »

Parmi ces physionomies esquissées au courant du récit, on remarquera celle de Crafty, le tacticien électoral appelé à combattre les menées de Gammon, lorsqu'il veut faire entrer Titmouse au parlement. Cette dernière n'est pas un portrait en l'air. Après nous avoir dépeint Crafty, le romancier le met à l'œuvre, et, dans cette lutte électorale à laquelle il nous fait assister jour par jour, heure par heure, l'intrépide agent déploie un aplomb, une dextérité, un sang-froid, qui rendraient sa défaite inexplicable, si la corruption, la hideuse corruption, interdite à Crafty par le grand seigneur qui l'emploie, n'était aux mains de Gammon la principale raison du triomphe de Titmouse. Que de révélations curieuses dans ce tableau de mœurs politiques! Rapproché des procès retentissans qui affligent depuis quelques mois nos regards et nos consciences, combien de réflexions ne suggère-t-il pas! Nous nous étonnons, nous nous indignons de ces marchés, où le vote de quelques malheureux paysans est surenchéri par d'audacieux spéculateurs. Que dirions-nous si l'on venait nous signaler dans une de nos villes de province l'existence d'un club comme celui dont parle Warren, institué, organisé pour la vente en bloc de tous les suffrages que ses membres peuvent porter dans l'urne? Le *Quaint Club* de Grilston et ses cent neuf votans, marchandés tour à tour par Gammon et par Crafty, — traitant avec les deux par l'entremise de Ben Bran, le boulanger; — vendu au premier moyennant 10 livres (250 francs par tête d'électeur), — prêt à rompre le marché dès qu'on enchérit sur le prix convenu, — réservant sa décision finale jusqu'au dernier moment pour tirer meilleur parti de cette marchandise de plus en plus précieuse, — n'est-ce pas là, pour le lecteur français, une révélation, une surprise, même après ce qu'il a vu ou pu savoir? N'assiste-t-il pas avec une sorte de stupeur à ces conférences mystérieuses où, par un seul mot, quelquefois par un geste, se prennent des engagemens réprouvés et punis par la loi? Ne se demandera-t-il pas, effrayé, si la longue pratique du gouvernement constitutionnel a pour dernier résultat cette vénalité savante, insaisissable, qui a ses règles, son argot, sa police, que la justice du pays ne peut frapper, et que l'opinion blasée a cessé de flétrir?

Ce vaste édifice de la juridiction anglaise, où s'amoncellent juxtaposées tant d'institutions de dates diverses, Warren, nous l'avons dit, y a passé une notable portion de sa vie; aussi nous le fait-il parcourir en guide ex-

périmenté. Le procès d'York, qui dépouille les Aubrey de leur héritage, est un curieux échantillon des instances civiles portées devant le jury. L'élection de Titmouse, et les faits de corruption qui s'y rattachent, donnent lieu à une action parlementaire dont toutes les phases passent sous nos yeux. Enfin le dénoûment, c'est-à-dire la découverte de la fraude par laquelle a été dissimulée la naissance illégitime du faux héritier, nous fait faire connaissance avec une de ces bizarres créations du moyen-âge dont l'existence, au XIXe siècle, est un véritable problème. Lorsque Gammon, égaré par la passion, laisse planer quelques doutes sur les droits déjà reconnus de son misérable client, les amis de la famille Aubrey se consultent sur les moyens d'arriver à découvrir, dans les titres de Titmouse, le vice fondamental qui les annule. Une démarche conseillée par les éminens légistes, les habiles *solicitors* que Gammon est parvenu à dérouter une fois, et qui ont repris en sous-œuvre le procès perdu, a pour avantage de transporter devant la cour ecclésiastique toutes les questions qui se rattachent à la généalogie de Titmouse et d'Aubrey. Or, cette cour ecclésiastique n'est rien moins qu'un débris de l'inquisition, de l'inquisition détruite en Espagne, et qui pousse ses derniers rejetons au sein du protestantisme. La cour ecclésiastique, une fois saisie par la production des parties de la généalogie qu'elles prétendent, agit, en pareil cas, par voie de commission rogatoire. Un membre de la cour, un *proctor*, est chargé de diriger l'enquête, dont les procédures ont un caractère à part. Chaque témoin comparaît seul devant ce délégué du pouvoir religieux : les dépositions sont recueillies en secret et précédées de sermens solennels. Sous peine d'anathème et d'excommunication, les témoins entendus sont avertis qu'ils ne doivent communiquer à personne, et surtout à aucune des parties, un seul mot de l'interrogatoire subi par eux. Rien ne transpire au dehors de ces recherches, de ces examens qui passent en rigueur, en minutie, tout ce que la loi civile a pu imaginer d'analogue. « Rude besogne, rude besogne, dit à Gammon le *proctor* choisi pour suivre cette nouvelle instance. Nous serons là, mon adversaire et moi, fouillant les archives, les greffes, les cimetières; passant au crible fin tout homme, toute femme, tout enfant qui aura le moindre mot à dire sur notre affaire.... Nous ne laisserons, ni d'un côté ni de l'autre, une pierre à retourner. Mon Dieu! je me rappelle certain procès où un mariage, dûment constaté, à ce qu'il semblait, traversa sans encombre toutes vos cours de droit commun l'une après l'autre; mais, quand l'affaire fut dans nos mains, — ah! ah! — nous eûmes bientôt découvert que ce mariage était une chimère, et quelque quarante mille livres changèrent immédiatement de possesseur. » On juge de l'effet que produisent ces paroles sur celui à qui elles sont adressées, et des pressentimens sinistres qu'elles lui laissent.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre ce que présente d'intérêt sérieux le roman de Warren. C'est encore la critique des mœurs judiciaires qui recommande à notre attention les *Contes par un avocat*, de M. Frédérick Liardet, bien que cet ouvrage ne puisse en aucune manière affronter la comparaison avec un roman comme *Ten Thousand a Year*. Le dessein de l'auteur des *Tales, by a Barrister*, diffère d'ailleurs essentiellement de celui de Warren. Où l'un a vu les élémens d'une immense satire, d'un acte d'accusation porté contre une classe puissante, contre des institutions aveuglément vénérées, contre un état social tout entier, l'autre trouve seulement le motif de quelques conseils prudens adressés aux personnes qui traitent superficiellement les affaires et négligent de connaître, sinon les subtilités, du moins les dispositions élémentaires de la loi. Actionnaire de la Banque, si vous remettez à votre *attorney* un *pouvoir* pour toucher vos dividendes, prenez garde que dans les formules, dans les énonciations baroques de cet *instrument* légal, cet adroit agent ne glisse quelques mots obscurs que vous n'apercevrez point, dont vous ne comprendrez pas le sens, et qui l'autorisent à vendre vos actions sans vous en prévenir. C'est justement ce qui arriva au héros du premier récit de M. Liardet, au capitaine Manton certain jour qu'il allait rejoindre son régiment à Gibraltar. Un de ces *pouvoirs* ambigus lui fut adressé au moment où il surveillait l'embarquement de sa compagnie. Préoccupé de mille soins, chargé de mille détails, à peine jeta-t-il un coup d'œil sur le malencontreux parchemin, et il le renvoya dûment signé. Puis il n'y songea plus, et n'eut regret à cette préoccupation que plusieurs mois après, lorsqu'il apprit la déconfiture de son représentant. Encore ne croyait-il pas que le désastre pût être complet, et son modeste patrimoine entièrement perdu. Il l'était cependant. La Banque avait livré les titres de l'imprudent officier, dont le tour d'avancement était justement arrivé (1), mais qui, tout à coup ruiné, n'aurait pu acheter les épaulettes de major, si l'amour et le hasard n'étaient venus à son aide. Ces divinités propices réparèrent les torts de la fortune. Manton, avant sa mésaventure, avait échangé de tendres sermens avec une riche héritière. Clara Hardcastle, nonobstant les conseils intéressés de sa famille, tint à honneur de ne point faillir à ses promesses. Les deniers dotaux payèrent l'avancement du futur époux, et, pour l'intérêt qu'on doit porter à un hymen conclu sous de si favorables auspices, nous espérons que Charles Greville Manton, mis en

(1) Nous croyons devoir rappeler que l'ancienneté concourt avec l'argent à l'avancement des officiers anglais. L'officier nommé à un grade supérieur vend celui qu'il abandonne au plus ancien de ses subordonnés immédiats. Si celui-ci n'a pas le capital nécessaire, la vacance est offerte au plus ancien de ses collègues, et ainsi de suite jusqu'à ce que le marché soit conclu.

garde contre les gens de loi, n'aura plus signé qu'à bonne enseigne les procurations de la communauté.

Même aventure, ou peu s'en faut, mit l'honnête M. Barclay à deux doigts de sa ruine. Associé dans une maison de commerce, et désirant soustraire ses capitaux à l'instabilité des spéculations, il trouva sur sa route l'occasion éminemment séduisante d'un placement territorial à 25 pour 100. C'était un terrain admirablement situé, sur la côte, à peu de distance de Londres, et dans le voisinage d'une petite ville où il était allé prendre les bains de mer. Des plans déjà dressés pour le propriétaire actuel de ce terrain si précieux établissaient les immenses avantages qu'on trouverait à y construire une douzaine de maisons de plaisance, bonnes à louer, meilleures à vendre. Barclay, à qui l'affaire était adroitement présentée, la jugea magnifique, et la conclut en toute hâte. Les paroles échangées, et sur une simple promesse de réaliser la vente, il paya partie du prix, manda les architectes et les maçons, déblaya, creusa, bâtit.... et ne fut pas médiocrement surpris, lorsque, son vendeur étant mort, une nuée de créanciers hypothécaires vint s'abattre sur cette terre qu'il croyait avoir définitivement acquise, sur ce gage qu'il avait si bénévolement amélioré. A la vérité, il avait son recours en garantie contre les héritiers du stellionataire, mais leur biens, préservés par une clause dotale et placés sous la garde d'un *trustee* (1), demeuraient à l'abri de pareilles réclamations. Par bonheur, M. Barclay avait une fille, et miss Barclay un prétendu non moins généreux que l'héritière du conte précédent. Le mariage, encore une fois, vint tout arranger. Vous voyez que la formule ne change guère.

Si nous plaignons M. Barclay, que dirons-nous du major Barrington, la dernière et la plus intéressante de ces victimes de la rouerie judiciaire que fait passer successivement devant nous l'auteur des *Contes d'un avocat?* Épris d'une jeune héritière, pupille du vieil Overley, le major Barrington a pour rival le fils d'Overley lui-même, appuyé par les autres membres de la famille. Il l'épouse cependant, mais il reste veuf après quelques années de bonheur. Deux *trustees* administrent l'héritage de sa femme. L'un d'eux, — le vieil Overley, — étant venu à mourir, la prudence conseillerait de le remplacer; mais, en toute ri-

(1) Voici l'explication du mot *trustee*. Dérivé de *trust*, confiance, il signifie, — suivant M. Bailey, dont le dictionnaire, trop peu connu, traduit très fidèlement et très naïvement les termes légaux, — « quelqu'un qui a dans ses mains un domaine ou de l'argent pour l'usage d'un autre, » en un mot un tuteur réel, un dépositaire garant. L'époux survivant, usufruitier de la fortune conjugale, est ordinairement soumis, par les clauses du contrat de mariage, à cette espèce de *tierce-gestion*. Un *trustee*, — quand on n'en a pas nommé deux ou trois, selon l'occurrence, — touche pour son compte les revenus, et veille à la conservation des capitaux.

gueur, et avec le consentement du *trustee* survivant, Barrington peut se dispenser de cette formalité. Ce *trustee* passe d'ailleurs pour le plus honnête homme de la province; c'est un *lawyar* investi de la confiance générale. Où trouver une meilleure tête, des mains plus pures, une intelligence plus prompte, un esprit plus aimable, un zèle plus désintéressé que chez Frankberry? Ce n'est point là le *solicitor* vulgaire, partout créant des difficultés, partout fomentant des procès. Personne, au contraire, de plus conciliant, personne qui donne aux affaires un tour plus facile, un aspect plus dégagé d'embarras. Aussi faut-il voir de quelle popularité il jouit. Chargé d'intérêts nombreux, il négocie tous les prêts, fait tous les placemens, dresse tous les contrats à vingt lieues à la ronde, et sert d'agent à presque tous les grands propriétaires du comté. Lidbrook et Littlefield, — ces deux charmantes petites villes inconnues, — n'ont pour ainsi dire point d'autre conseil, d'autre fondé de pouvoirs, d'autre banquier, d'autre *factotum* en un mot; et l'on ne se fierait pas à Frankberry!

Barrington demeure donc, sans le moindre souci, à la garde de cet unique *trustee*. Il n'a, tout d'abord, qu'à s'en féliciter. Frankberry lui fait recouvrer une créance de 4,000 liv. sterl. résultant d'un legs jadis fait à mistriss Barrington, et que le vieil Overley lui avait habilement escamotée. Rien de plus naturel que de confier à l'intelligent *solicitor* le placement de cette somme, et Frankberry la fait servir à l'achat d'une créance hypothécaire (*mortgage*), prenant soin, dit-il, que Barrington soit valablement substitué au créancier primitif, moyennant le dépôt et le transfert des titres de ce dernier. Les choses restent ainsi réglées, — du moins on a tout lieu de le croire, — jusqu'au moment où une double crise vient mettre Barrington en face d'une situation nouvelle pour lui. Son fils Edward, élevé comme le sont par malheur la plupart des jeunes gens bien nés, sort de Cambridge avec une érudition fort douteuse et des goûts excessivement dissipés. Dupe d'une illusion assez commune chez nos voisins, il s'est cru très bien avisé de se lier avec ceux de ses camarades que leur richesse et leur naissance doivent maintenir dans les plus hautes régions sociales, et, pour s'assurer plus tard leur appui, sacrifiant le présent à l'avenir, il s'est mêlé à leurs plaisirs, associé à leurs dépenses, identifié à leurs fausses idées, à leurs préjugés de caste. Qu'arrive-t-il de là? C'est que le malheureux jeune homme, en entrant dans le monde, y porte une complaisance funeste, un entraînement irréfléchi vers une vie de luxe et de distractions coûteuses, une déplorable habitude de compter sur le patronage d'autrui plutôt que sur son propre mérite. Ses riches camarades qui, plus tard, l'écarteront peu à peu de ce monde brillant où il veut les suivre, l'y admettent un moment à ses

risques et périls. Les uns, — ce sont les meilleurs, — l'associent à leurs folies par pur élan de jeunesse, comme un joyeux compagnon pour lequel, au besoin, ils paieraient une dette d'hôtel garni, un voyage, un souper, une débauche à deux. D'autres, moins généreux et plus à craindre, l'envisagent au contraire comme une dupe de facile composition qui paiera tribut à ses initiateurs, et dont il est permis de rançonner l'innocence. Edward est bientôt la dupe de ces forbans. Ils le livrent pieds et poings liés à une espèce de vampire femelle, de juif en jupons, qui cumule les profits de l'usure avec ceux d'une table d'hôte. Une fois entre les mains de Mme Belzoni, Edward est perdu. Elle l'introduit auprès de certains banquiers de bas étage qui, sur sa fortune à venir, et moyennant la cession anticipée qu'il leur en fait, prêtent au jeune dissipateur une somme considérable. Ne vous étonnez pas de leur complaisance. Parmi les *partners* anonymes de la banque à laquelle Edward s'est adressé, figure Price Overley, le même que Barrington supplanta naguère, et le fils du tuteur infidèle dont Frankberry a déjoué la friponnerie. Price Overley ne laissera pas échapper l'occasion de vengeance que lui fournit, sans le savoir, Edward, le fils de son loyal ennemi.

Ce qui suit est facile à deviner : Edward est poursuivi pour les lettres de change qu'il a si imprudemment souscrites. Barrington, qui, toujours juste, s'attribue en grande partie les torts de ce fils si mal élevé, après avoir essayé d'amener à composition les usuriers dont Edward est victime, — les trouvant inattaquables devant les tribunaux, — se résigne à payer. Pour acquitter les dettes de son fils, il compte sur les 4,000 liv. placées chez le client de Frankberry; mais il apprend alors que Frankberry, dilapidateur des deniers d'autrui, dépositaire infidèle, banqueroutier, voleur enfin à tous les degrés, vient de disparaître subitement. Le prétendu transfert d'hypothèque n'a jamais eu lieu. Les actes qui semblaient l'établir étaient l'œuvre d'un faussaire. Barrington est décidément ruiné. L'unique gage de ses créanciers, ou, pour mieux dire, de son créancier, — car Price Overley a seul le droit de se considérer comme tel, — est le petit domaine où le brave major comptait finir en paix sa calme existence, tout à coup si compromise. Vendre « les Jardins (*the Orchards*) » est une dure nécessité dont l'amour paternel ne saurait effacer toute l'amertume; mais Barrington est bien décidé à ne pas reculer, puisqu'il s'agit de racheter l'honneur de son fils, l'intégrité de leur nom et l'avenir d'Edward qui, par son repentir, a mérité un entier pardon. Si la Providence n'intervenait, nous verrions s'accomplir là un très héroïque, mais très lamentable sacrifice. Par bonheur, au moment même où Price Overley va se faire adjuger « les Jardins, » on vient l'arrêter de par le lord-maire de Londres. Le

motif de cette rigoureuse mesure est la complicité de Price Overley et de ses associés avec un employé des bureaux de l'Échiquier accusé d'avoir mis en circulation, falsifiés quant à la signature, des billets ou bons du trésor anglais. Ce crime une fois prouvé, tous les biens, toutes les créances de Price Overley reviennent au gouvernement, et le gouvernement ne saurait se montrer bien exigeant envers un brave militaire comme le major Barrington. A la place de ce dernier, nous ne nous y fierions pourtant pas, et serions flatté, comme il le fut sans doute, d'avoir pour protecteur, auprès du secrétaire d'état que l'affaire concernait, un vieux général très proche parent de ce ministre. Grace à son ancien chef, Barrington obtint remise de sa dette. Les Jardins lui restèrent, et son fils Edward, associé à une puissante maison de commerce, finit par épouser, à Madère, une des plus riches héritières de l'île.

Le mérite de ce petit roman n'est pas celui d'une intrigue très compliquée ou de caractères très nettement nuancés, mais les détails sont vrais; les types choisis, à défaut d'originalité, sont au moins très fidèlement rendus. Frankberry n'est qu'un pauvre malfaiteur auprès du Gammon de tout à l'heure; cependant il nous plaît par la gaieté de commande, l'entrain un peu exagéré, la bonhomie joviale et familière qui masquent ses frauduleuses manœuvres. On comprend que cette manière si dégagée et si peu fatigante de traiter les affaires sérieuses ait une irrésistible séduction pour un loyal soldat comme Barrington, plus effrayé à la vue d'un parchemin, au pressentiment d'un procès, qu'il ne le serait au moment d'attaquer une redoute. La scène où le matois *solicitor*, sans avoir l'air d'y toucher, décide son client à ne point plaider contre Price Overley, et à terminer l'affaire par une transaction des plus coûteuses, est fort bien menée d'un bout à l'autre. Nous recommanderons ensuite deux ou trois chapitres où la vie des étudians à Cambridge est exactement et minutieusement décrite. Ensuite, et par ordre de mérite, viendrait le portrait de Mme Belzoni, la brocanteuse sentimentale qui amalgame si singulièrement les prétentions d'une coquette sur le retour avec les exigences de l'usure à 20 pour 100. Cette veuve ambiguë et le digne ministre, qui aspire, sigisbé silencieux, à remplacer le mari plus ou moins authentique dont elle affiche le deuil, doivent, ou nous nous trompons fort, avoir été peints d'après nature.

Ce qui distingue surtout les trois contes que nous venons d'analyser, ce sont des vues assez justes sur quelques anomalies sociales. Dans le premier (*the Power of attorney*), M. Liardet s'attache à faire comprendre combien est féconde en abus la vénalité des emplois militaires. L'*Acquisition* (*the Purchase*) est une satire dirigée particulièrement contre l'esprit de spéculation que les commerçans retirés conservent trop sou-

vent, et qui les ruine. Enfin, comme nous venons de le voir, le romancier, dans son troisième récit, ne s'en prend pas seulement aux gens de loi, mais aux camaraderies universitaires, aux *enfers* élégans de Londres, à ces industries illicites qui escomptent par avance les patrimoines et dévorent l'avenir d'une jeunesse étourdie.

Comme contraste aux folies du jeune Edward Barrington, l'auteur a placé le caractère froid, réfléchi, calculateur, de son ami Shirley. Shirley, dont Edward s'attache à mériter la protection, tient à une famille à la fois riche et influente; il sait à merveille le prix de ce double avantage dans un pays comme l'Angleterre, et pour rien au monde il ne gaspillerait ou sa richesse ou son crédit. Sa perspicacité ironique le met en garde contre les flatteries les mieux déguisées, et, dans toutes les transactions de la vie, il porte le même esprit d'égoïsme réfléchi, de prudence cuirassée. La coquette la plus habile n'a rien à gagner sur ce cœur impassible, que la fièvre du jeu ne fait pas battre plus vite. M. Liardet nous montre Shirley donnant audience à ses fournisseurs, et déjouant avec une merveilleuse adresse le savoir-faire mercantile de ces honnêtes *tradesmen*. Edward assiste, stupéfait, à ce débat dont il n'apprécie pas l'importance, et s'émerveille de voir que son opulent camarade ait perdu deux heures à obtenir une réduction de quelques livres sterling sur les notes d'un orfèvre et d'un tapissier.

« Pour vous, lui dit-il, et avec un aussi magnifique revenu que le vôtre, une aussi petite somme vaut-elle bien...

— Une petite somme! interrompt Shirley... le 10 pour 100 de celle qui m'était réclamée!... Permettez-moi de vous dire que pareille différence sur la totalité de mes revenus équivaut à la haute paie de six capitaines, au traitement de quinze curés, à la moitié de ce que rapporte un de nos meilleurs doyennés... Une petite somme!... elle suffirait pour me placer à la tête d'une douzaine de sociétés charitables, et donner à mon nom le plus beau lustre moral et religieux. A ce prix, les missionnaires me canoniseraient et chanteraient dans leurs hymnes ma béatification méritoire. Pour la dixième partie de ces 60 livres sterling, l'Association de la Réforme me proclamerait un modèle du plus pur patriotisme, et le club de Carlton (1) m'admettrait, à l'unanimité des suffrages, comme la fleur de l'opinion conservatrice et l'un des plus vigoureux défenseurs de la constitution. Demain, dans cette réunion où je dois vous conduire, prenez note des égards qui seront témoignés à Richard Shirley. Ce soir même, vous me verrez obtenir sans la moindre peine l'attention et les sourires de la beauté, tandis que plus d'un joli garçon, bien autrement séduisant, bien autrement brillant que moi, n'osera me les disputer.... Et croyez-vous par hasard que j'ignore la raison de tous ces succès? Non, certes. Je sais qu'ils reviennent à Richard Shirley pour les huit mille acres de bonne terre anglaise qu'il a le mérite de posséder, et pour l'héritage à

(1) Le club des tories.

peu près équivalent dont on s'attend à le voir investi un de ces jours. Sans cela, je me rends justice, Richard Shirley ferait dans le monde une beaucoup moins bonne figure que tel ou tel brave garçon, maintenant très heureux d'être connu de lui. Savoir, c'est pouvoir, dit-on généralement. En Angleterre, il faut retrancher la première lettre de cet axiome menteur. L'argent est devenu le signe représentatif de toute vertu comme de toute influence; la santé, la vie elle-même, ne sont quelquefois conservées ou perdues qu'à prix d'or ou faute d'or. Bien convaincu de cette vérité, je regarde comme très essentiel tout ce qui, de manière ou d'autre, augmente mon revenu, et tout homme doit penser de même, si ce n'est...

— Si ce n'est? demanda Edward.

— Si ce n'est un niais, répliqua Shirley (1). »

Au point de vue purement légal, la critique de M. Liardet est beaucoup moins hardie que lorsqu'il l'applique aux abus sociaux, beaucoup moins amère, d'ailleurs, que celle de Warren. Il semble penser, avec l'un de ses personnages, que les difficultés de la procédure viennent, en définitive, du plaideur autant que des juristes. Bacon a remarqué chez la plupart des hommes un caprice, un amour désordonné du pouvoir, qui les conduit à vouloir sans cesse révoquer les dispositions qu'ils ont faites de leur vivant, et rendre irrévocables celles qu'ils prennent pour la répartition posthume de leurs richesses. Obligés de satisfaire ces inconséquens et contradictoires désirs, les interprètes de la loi ne l'auraient, à ce compte, obscurcie et encombrée de chicanes que par complaisance pour leurs cliens. C'est là certainement une bienveillante et philosophique interprétation; mais la faut-il accepter sans contrôle? et, dans la bouche d'un avocat ou d'un avoué, ne ressemblerait-elle pas merveilleusement à un paradoxe?

Si la critique des mœurs judiciaires, telle que l'entend M. Liardet, manque un peu d'ampleur, du moins on peut recueillir dans ses trois volumes plus d'un détail curieux relativement à la procédure suivie dans certains cas particuliers, ou relativement aux usages du barreau. Nous apprenons par exemple qu'un avocat ne peut, sous peine de manquer à l'étiquette professionnelle, recevoir ses honoraires autrement que par l'entremise de l'*attorney* (2). Quelques pages plus loin, nous voyons afficher sur les murs de Londres le nom d'un banqueroutier qui a pris la fuite. Vient ensuite une virulente critique contre la *faiblesse* du jury en matière de faux, du moins aussi long-temps que le faux, crime qualifié, fut puni de mort. Il paraît que les scrupules d'humanité prévalaient alors en Angleterre sur toute autre considération, et que les acquittemens les plus extraordinaires protestaient contre la ri-

(1) *Tales by a Barrister*, tome III, p. 90.
(2) *Ibid.*, tome III, p. 271.

gueur excessive de la loi. Aussi a-t-on été contraint d'atténuer ces dispositions pénales, qui allaient directement à l'encontre du but que s'était proposé le législateur. Le rôle des *trustees* eux-mêmes, et leur intervention fréquente dans les affaires de famille chez nos voisins, mérite aussi quelque attention. Il n'est pas rare, en Angleterre, de voir immobiliser ainsi, par avance, soit des capitaux engagés dans les fonds publics, soit des valeurs industrielles de tout ordre. La dot d'une femme est confiée très souvent, non pas à son mari, mais à deux ou trois *garans* de cet ordre qui en touchent les revenus, prélèvent là-dessus la pension de toilette (*pinmoney*) stipulée au profit de la femme, et remettent le surplus au mari. Cette administration de la dot par des tiers continue après le décès de la femme, et, si quelque enfant naît du mariage, jusqu'à la majorité de cet enfant, dont le père ne conserve ainsi que la tutelle morale. Que certains avantages, dont notre code civil devrait nous faire jouir, soient attachés à l'emploi de ces administrateurs responsables, c'est ce que prouve assez le grand nombre de cas où l'on a recours à eux. Que ces avantages soient compensés par de grands risques, c'est ce qui se pressent aisément, et ce qu'a voulu prouver l'auteur des *Contes d'un Avocat*.

On pourrait regretter qu'il n'eût pas songé à mettre en lumière, à sa façon, les abus de la procédure criminelle, si un autre écrivain n'était venu combler presque aussitôt cette lacune importante. Dans un roman dont l'auteur, resté anonyme, n'en a pas moins obtenu les éloges de la presse (*A Whim and its Consequences*), plus d'un demi-volume est consacré à raconter minutieusement tous les détails d'un procès pour meurtre. Consultations et préliminaires de toute espèce, physionomies de juges et d'avocats, débats publics et plaidoiries, bref, toutes les phases de ce curieux duel qui s'engage entre l'accusation et l'accusé y sont exposées par un homme qui très certainement, de manière ou d'autre, s'est trouvé à même de noter et les lacunes de la loi et les principaux vices de l'administration judiciaire. Il nous fait apprécier la bizarrerie de cette escrime savante, de ces parades et flanconnades *secundum artem*, que les magistrats et le défenseur emploient tour à tour, les uns pour constater, l'autre pour obscurcir la vérité la plus palpable et la plus évidente. Il faut la dégager à grand'peine d'allégations et de dénégations également chimériques; il faut, par mille stratagèmes, établir légalement ce qui est, à première vue, incontestable pour tout homme de sens commun. Et ce qui jette sur ce curieux conflit un reflet odieux, c'est que l'accusation est tenue de réclamer contre l'accusé les peines les plus terribles dans les termes de la plus tendre commisération. Le glaive de Thémis, à demi caché sous les pans de sa robe, n'apparaît qu'au dernier moment du drame. C'est, selon

l'expression du poète, le poignard récemment trempé dans une huile onctueuse et qui va servir au meurtrier :

Like a murderer's knife newly steeped in sweet oil.

Vainement chercherait-on sous ces emphatiques apparences de candeur et de loyauté un éclair de compassion véritable : tout est supercherie systématique, fraude permise, subterfuge légalement hypocrite. A ne voir que les dehors, le juge est avant tout désireux de ne porter aucun préjudice à l'innocence, toujours présumée, du prévenu qu'il interroge; mais creusez un peu ces sophismes à l'aide desquels il déguise sa secrète impatience, et vous trouverez un homme animé d'un zèle souvent excessif, d'une soif de vérité qui ressemble à la soif du sang. L'avocat, en revanche, épris d'un bel enthousiasme pour sa thèse, ne songe qu'à triompher *per fas et nefas*, d'autant plus fier de réussir à tromper le jury, que les probabilités abondaient en plus grand nombre contre son client. On dirait d'un débat académique où la rhétorique seule est en jeu, où l'intérêt social et l'humanité n'ont rien à voir.

L'auteur du roman dont nous parlons a fait ressortir, avec un certain talent, ces abus dont une longue pratique émousse les reliefs et dissimule l'étrangeté. Ses bonnes intentions ont été reconnues; on a rendu hommage à la justesse, à l'opportunité, au mérite incisif de ses remarques, mais sans qu'il soit venu à personne la pensée qu'elles pussent avancer, ne fût-ce que d'un jour, la réforme législative en Angleterre. « Si nous pouvions attendre quelque bon résultat de pareilles *exhibitions*, nous croirions notre jurisprudence criminelle en bonne voie d'amendement, tant la fiction, cette fois, est vraisemblable, et tant sont palpables les maux qu'elle signale. » — Ainsi s'expriment, et sans trop d'espérance, les critiques les plus hardis, les plus favorables à cette guerre du roman contre la vieille jurisprudence anglaise. Si vivement attaqués qu'ils soient, les abus judiciaires ne sont donc pas, à en croire les Anglais eux-mêmes, à la veille d'être déracinés. Toute amélioration dans ce régime absurde et oppressif apparaît à peine à nos voisins comme une chance entre mille autres, comme une hypothèse difficilement admissible.

Et nous, cependant, nous augurons mieux du bon sens des masses. Lentes à s'éclairer, elles finissent pourtant par comprendre les questions les plus ardues, celles que la science vraie ou fausse enveloppe des doutes les plus épais. Vainement les théoriciens ont essayé d'obscurcir la question du libre échange : dès que cette question a pu se traduire en cette formule expressive : *Le pain à bon marché!* nous avons vu avec

quel élan, quelle énergie, quelle persistance indomptable John Bull en a poursuivi la solution, tête basse et les cornes en avant. Ne doutons pas qu'un jour, mieux éclairé sur les progrès que l'Europe entière doit à nos codificateurs, il ne veuille aussi revendiquer, comme un droit, la *justice à bon marché*, la justice prompte, la justice dégagée d'énigmes, de vieux us, d'accoutumances inexplicables, de précédens aveuglément suivis. Or, il est assez évident que, pour en arriver là, si les romans ne suffisent pas, ils servent du moins à quelque chose. Miss Harriet Martineau n'a point commenté sans utilité les doctrines d'Adam Smith et de Ricardo. Pourquoi MM. Warren, Liardet, pourquoi d'autres conteurs encore ne viendraient-ils pas en aide à Bentham et aux savans jurisconsultes qui ont successivement attaqué, soit dans la *Revue d'Édimbourg*, soit dans la *Revue trimestrielle*, les excentricités, les anomalies, les vices profonds, invétérés, et les ridicules énormes par lesquels sont déshonorées, en Angleterre, la législation civile et la procédure pénale? La polémique, même la plus sérieuse, eut besoin, à toutes les époques, de se rendre accessible et populaire en dépouillant l'abstraite majesté du raisonnement. L'apologue des philosophes indous réveilla plus d'une fois les échos des deux *Agoraï* athéniens, avant de se retrouver sur les lèvres de Menenius Agrippa, de retentir dans le Comitium, et de monter au Capitole avec Marcus Caton. Or, l'apologue ancien et le roman de nos jours, si différens de forme, pourraient avoir en commun l'utilité pratique, la portée morale, l'enseignement profitable et viril. Nous serions très certainement les derniers à nous en plaindre.

E.-D. Forgues.

LE BUCHERON.

I.

Le chêne aux flancs noueux dans l'herbe est couché mort;
Mais du vieux bûcheron c'est le dernier effort;
Il pose sa cognée et s'accoude au long manche,
Il se courbe en soufflant, le pied sur une branche;
Son morceau de pain noir est gagné pour demain;
Et, s'essuyant le front du revers de la main :

Triste et rude métier que de porter la hache!
A ce labeur de mort quel dieu m'a condamné?
Sur tes plus beaux enfans j'ai frappé sans relâche,
Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né!

Ton ombre est mon pays, j'y vieillis; je sais l'âge
Des grands chênes épars sur les coteaux voisins.
Jamais je ne dormis dans les murs d'un village;
Je ne cueillis jamais le blé ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce,
J'ai dans un nid pareil vu dormir mes enfans;
Et, comme moi jadis, fiers de leur jeune force,
Ils grimpaient, tout petits, sur l'arbre que je fends.

J'ai compté de beaux jours, hélas! et des jours sombres
Que savent tous ces bois complices ou témoins;
J'ai connu d'autres maux que la faim sous leurs ombres;
Dans un corps endurci l'ame ne vit pas moins.

Je la sens s'agiter sous le joug qui m'enchaîne;
Et l'arbre, gémissant de mes coups assidus,
Parle au noir bûcheron qui fend le cœur du chêne
Comme aux pâles rêveurs sur la mousse étendus.

J'eus chez vous mon printemps, mes songes, mes chimères,
Arbres qui modérez le soleil et le vent!
J'ai versé sur vos pieds des larmes bien amères,
Mais pour moi votre miel a coulé bien souvent.

J'entends parfois de loin monter la voix des villes,
Elle m'arrive en bruits douloureux et discords;
J'aime mieux écouter ces feuillages mobiles
D'où pleut un frais sommeil sur l'ame et sur le corps.

D'ailleurs, la voix qui siffle en traversant l'érable,
Le son calme et plaintif qui s'exhale du pin,
Ont un écho dans moi, profond, vague, ineffable,
Dont j'écoute en tous lieux le murmure sans fin.

Si j'ai vos bras noueux, vos cheveux longs et rudes,
J'ai mes chansons aussi, mes bruits graves et doux,
Et sur mon front ridé le vent des solitudes,
O chênes fraternels, frémit comme sur vous!

En ennemi pourtant, sur ces monts que j'outrage,
La hache en main frappant tous mes hôtes chéris,
Liés en vils faisceaux pour un sordide usage,
Des rameaux et des troncs j'entasse les débris.

Aussi mon ame est triste, et j'ai le regard sombre;
Destructeur des forêts, je me suis odieux;
J'ai déjà dépouillé cent arpens de leur ombre,
J'ai fait place aux humains; pardonnez-moi, grands Dieux!

Mais c'est la pauvreté qui par moi vous profane,
Saints temples des forêts, arbres que j'aime en vain!
Pour mes fils affamés dans ma pauvre cabane,
Chaque arbre, hélas! qui tombe est un morceau de pain.

La pauvreté! c'est elle avec qui ce fer lutte;
Elle fait taire en moi ces choses que j'entends;
C'est elle qui renverse, en pleurant sur sa chute,
Pour les besoins d'un jour, le chêne de cent ans.

Heureux! — si le bonheur visite un riche même
Loin de cette ombre antique où parle un dieu caché, —
Heureux le laboureur, heureux celui qui sème
Et reçut des aïeux son champ tout défriché!

Il ne récolte pas son pain du sacrilége;
Tranquille en son labeur, ignorant mes combats,
Il n'a jamais sapé le toit qui le protége,
Ces vieilles amitiés qu'en frémissant j'abats.

Adieu les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles et l'homme et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le flanc palpite
Ruisselant de fraîcheur, d'harmonie et de miel!

Il en reste un... marqué du sceau fatal du maître,
Mon plus cher souvenir à frapper quelque jour,
Mon vieil hôte, du bois l'ornement et l'ancêtre;
A lui de s'écrouler... Puis ce sera mon tour!

II.

Frappe, ô vieux bûcheron, et détruis sans murmures :
Les anciennes forêts pour la hache sont mûres;
L'orage est comme toi terrible et bienfaisant.
Oui, votre office est rude et ton fer est pesant,
Car ces bois sont pour toi consacrés par des tombes,
Ces rameaux ont porté le nid de tes colombes,
Et ce chêne entouré d'un culte filial
Prêta sa mousse épaisse à ton lit nuptial;
Dans le vague sommeil où son ombre te plonge,
De tes jeunes saisons le rêve se prolonge.
Il est dur de saper et de jeter au feu
Les vieux piliers du temple où l'on a connu Dieu.

Mais des vallons obscurs et peuplés de fantômes
Aux ailes d'or du jour il faut ouvrir les dômes,
Pour qu'un soleil fécond fasse, en dardant sur eux,
Fuir de l'humide sol les esprits ténébreux,
Et, préparant les champs à des moissons prochaines,
Livre à des bras humains le royaume des chênes.

Dieu le veut, les cités déplacent les forêts,
Et le désert souvent suit la cité de près.
Comme l'arbre à son jour quitte ou reprend sa feuille,
Quoi que fasse en ses flancs la ruche et qu'elle veuille,
Ainsi, docile au vent toujours prêt à souffler,
Le monde en ses saisons doit se renouveler.

Sur les coteaux ombreux pour qu'un peuple y fourmille,
Fais place avec la hache à ta jeune famille :
Là, sous les cerisiers encor rouges de fruit,
Mille bruns moissonneurs souperont à grand bruit;
De beaux enfans joufflus, rentrant le soir aux granges,
Passeront en chantant sur le char des vendanges,
Et les joyeux voisins viendront se convier
A rompre le pain blanc au pied de l'olivier;
Et tout ce peuple heureux des vastes métairies,
Uni pour le travail en douces confréries,
Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
Qui de l'âge de fer vit les jours orageux,
Prépara le désert à la culture humaine,
Et, pour faire à ses fils un plus libre domaine,
Brava, tout en pleurant l'ombre qu'il adorait,
L'amour et la terreur de l'antique forêt.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1847.

L'attention publique est douloureusement préoccupée des accusations de corruption qui, après avoir défrayé la polémique quotidienne, vont devenir le texte de débats parlementaires dont s'affligent d'avance tous les esprits vraiment politiques. Certes, nous ne professons pas pour notre temps une admiration sans bornes; nous croyons que la paix a ses misères comme la guerre, et qu'une nation ne saurait se livrer, pendant trente ans, aux travaux de l'industrie, à l'ardente recherche du bien-être, sans que les mœurs publiques et privées s'en ressentent. Le calme et la prospérité énervent nécessairement les ames, et lorsque la nature même des institutions oblige chacun à compter avec tout le monde, lorsque les ministres ont besoin des députés, comme les députés des électeurs, il est difficile que, dans cet échange obligé de services et de complaisances, il ne se glisse pas certains abus dont la répression est parfois impossible, lors même qu'elle serait le plus désirable. Pourtant, en fait de morale publique et privée, notre siècle peut à coup sûr regarder en face, sans rougir de lui-même, les deux siècles qui l'ont précédé. Ce n'est pas que notre intention soit de dissimuler le malaise moral qui travaille les esprits; nous voulons au contraire en rechercher les causes.

Dans la société, dans le gouvernement, les ressorts sont comme détendus; les forces qui devraient concourir au même but se divisent chaque jour davantage; elles s'annulent par l'isolement, ou bien elles se font la guerre entre elles. Pas de pensée générale, pas d'idée grande et féconde à laquelle chacun sacrifie ses intérêts ou ses caprices. Non-seulement chaque parti, mais chaque homme est à lui-même son but et son idole. Sous l'empire de ces préoccupations exclusives, on tient un langage, on prend une attitude qui, à un moment donné, deviennent autant d'obstacles au rôle utile que l'on pourrait jouer dans les affaires

du pays. C'est déjà là une cause notable d'affaiblissement; en voici une autre. Il semblerait que l'ambition politique ne doit surgir et croître qu'en proportion des services rendus. Jusqu'ici du moins, les prétentions aux premiers postes ne s'avouaient qu'après un long noviciat et de notables travaux dans le parlement. Nos jeunes hommes politiques ont changé tout cela, et ils ne veulent entrer, même pour la première fois, en campagne qu'en qualité de généraux. Les fantaisies, les amours-propres, ont pris la place des grandes ambitions. Les conséquences ne se sont pas fait attendre. On s'est séparé de son parti; on ne s'est pas borné à critiquer ses chefs, on a tiré sur eux. La confusion et la défiance ont gagné les rangs de la majorité. Le ministère, se voyant combattu non plus seulement par ses adversaires naturels, mais par des ennemis intimes, par des hommes qui étaient ses alliés la veille, s'est laissé déconcerter, et son attitude a trahi son indécision. Le gouvernement en a été affaibli; l'opposition sérieuse, celle qui peut aspirer à la direction des affaires, y a-t-elle gagné en force réelle? S'il en était ainsi, on pourrait peut-être se consoler de toutes les misères auxquelles nous assistons. Malheureusement il n'y a guère en tout ceci que des satisfactions de vanité pour des hommes en seconde ligne, qui se sont tout à coup emparés du premier plan. Quand les hommes éminens s'isolent et se neutralisent comme à plaisir, les esprits aventureux, chez lesquels se rencontrent d'ordinaire tous les genres d'ambition, prennent une importance qui dénote suffisamment le vice d'une situation.

N'est-ce pas, en peu de mots, l'histoire des derniers mois de la session? N'y a-t-il pas dans ces tristes symptômes des enseignemens pour tout le monde, pour le pouvoir et pour les partis? Deux épisodes ont encore assombri la scène politique : le procès commencé par la pairie contre un de ses membres, et la demande adressée par elle à la chambre élective afin d'être autorisée à juger un délit qui aurait été commis par un député. Le procès du général Cubières était une fatale nécessité à laquelle la pairie ne pouvait se soustraire. Les faits avaient eu un retentissement trop déplorable pour que l'honneur de ce grand corps ne se trouvât pas engagé, et son devoir, comme l'intérêt général, lui commande aujourd'hui de poursuivre ses recherches et de se montrer sévère, si les délits sont constatés. Cette satisfaction sera pénible à donner sans doute, mais elle est devenue nécessaire pour calmer la conscience du pays. Au reste, à toutes les époques, sous tous les régimes, il y a eu des agens, des fonctionnaires, même des plus haut placés, qui ont oublié ce qui constitue le premier devoir de l'homme public, ce qui doit être sa religion : nous voulons parler de la probité avec toutes ses délicatesses, avec toute son austérité. Si donc il y a aujourd'hui de pareils méfaits à signaler, on ne saurait y voir les indices extraordinaires d'une corruption inouie. Seulement la publicité, les commentaires et les attaques des partis donnent à des désordres qu'ont eu à réprimer et à punir tous les gouvernemens une notoriété retentissante qui en aggrave la portée. Les partis extrêmes s'autorisent du déplorable procès dont est saisie la chambre des pairs, et de toutes les rumeurs qui s'y rattachent, pour ébranler la foi du pays dans l'honnêteté des hommes publics, dans la probité des serviteurs de l'état. Ce n'est plus l'existence, mais la considération du pouvoir qui est attaquée; on ne lui livre plus d'assauts dans les rues, mais on le diffame, et l'émeute est remplacée par la calomnie. Ce doit être là un sujet de graves ré-

flexions, et les chambres comme le gouvernement ne sauraient rester indifférens aux sentimens divers qui ont ému l'opinion.

Il est à regretter cependant que la pairie ait compliqué une situation si difficile d'un incident déjà oublié, et qu'elle ait pu trouver une injure dans l'une de ces inculpations que les pouvoirs sont contraints chaque jour de laisser passer en silence. Nous nous étonnons qu'une assemblée aussi grave se soit laissé entraîner par les susceptibilités irréfléchies de quelques-uns de ses membres. On peut pressentir les difficultés de ce procès, mais il est impossible d'en entrevoir les avantages. C'était assez, ce semble, pour s'abstenir. Quoi qu'il en soit, la question est posée; elle sera résolue devant la cour des pairs avec plus de réflexion et de maturité qu'elle n'a été soulevée, et l'on peut compter sur sa justice, lors même qu'elle aurait fait douter un jour de sa prudence. Quant à la chambre élective, sa position est des plus simples : elle n'a ni à juger ni même à mettre en prévention l'un de ses membres; elle n'a qu'à autoriser un autre pouvoir à exercer dans son indépendance la part de juridiction que la charte lui confère. Que la chambre refuse l'autorisation lorsque le délit n'existe pas matériellement, comme dans l'affaire de M. de Cormenin, on le conçoit très bien; on concevrait moins facilement qu'elle revendiquât le droit de juger en première instance, et de préjuger la question de savoir si c'est à tort ou à raison que la pairie s'est tenue pour offensée.

Retrouverons-nous donc partout les préoccupations personnelles en lutte avec l'intérêt public? C'est avec un vif regret que nous avons vu M. le maréchal Bugeaud quitter brusquement le gouvernement général de l'Algérie. Le maréchal a trop facilement cédé à l'impatience que lui fait éprouver l'opposition que ses vues rencontrent dans la chambre des députés. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même, cette année, au sein du parlement, exposer ses plans, défendre ses idées? Quand même il ne fût pas parvenu à convaincre la chambre que sur tous les points son coup d'œil était juste et ses opinions les meilleures, il eût mieux servi sa renommée en les soutenant à la tribune qu'en laissant percer sa mauvaise humeur dans les proclamations par lesquelles il a fait ses adieux à l'armée et à la colonie. C'est parce que nous avons pour la capacité du maréchal, pour son énergie, une estime dont l'expression a été souvent consignée dans ces pages, que nous nous croyons le droit de ne pas dissimuler nos regrets sur l'attitude que tout récemment il a prise. M. le maréchal Bugeaud doit connaître à fond les sentimens de la chambre : il sait qu'elle est unanime pour désirer sincèrement la prospérité de l'Algérie, et que, si deux ou trois opposans incorrigibles répètent chaque année, non pas qu'il faut détruire Carthage, mais qu'il faut évacuer l'Afrique, ces voix solitaires ne sont pas écoutées. La chambre avait composé, cette année, la commission des crédits extraordinaires d'Afrique de dix-huit membres au lieu de neuf. Cette commission s'est livrée à des recherches approfondies, dont les résultats ont été exposés d'une manière remarquable par M. de Tocqueville. Elle s'est précisément autorisée de la soumission de la plus grande partie du pays et de la paix qui succède à une guerre habilement conduite, pour penser que cet état nouveau de l'Algérie appelle des résolutions nouvelles. Comme l'a fort bien dit M. de Tocqueville, nous avons vaincu les Arabes avant de les connaître; aujourd'hui la société indigène n'a plus de secrets pour nous. On peut donc maintenant rechercher quelles sont les limites naturelles de notre domi-

nation en Afrique, quel doit y être l'état de nos forces, et de quelle manière il convient d'administrer les peuples qui y vivent. Assurément la commission et la chambre, en posant ainsi les questions, ont montré qu'elles avaient pour notre établissement d'Afrique non-seulement une bienveillante sympathie, mais la volonté d'employer les moyens les plus propres à en hâter le développement. La commission et la chambre ont voulu aiguillonner le gouvernement : ceux qui voient dans l'avenir prospère de l'Algérie une des conditions nécessaires de la puissance française doivent-ils s'en plaindre? Ne doivent-ils pas plutôt se féliciter de ces excitations adressées par la chambre au pouvoir? Aux deux articles du projet de loi sur les crédits extraordinaires, la commission en a ajouté un troisième ainsi conçu : « Il sera rendu compte aux chambres, dans la session de 1848, de l'organisation de l'administration civile en Algérie. » Le cabinet a adopté l'article sans débat, avec empressement. Il a reconnu avec raison que cet article lui créait comme une nécessité salutaire d'imprimer plus d'activité à l'organisation civile de la colonie, et de ne rien négliger pour obtenir des résultats qui seront attendus et contrôlés.

Après la loi relative aux crédits extraordinaires de l'Algérie, la chambre devait examiner un autre projet par lequel on lui demandait 3 millions pour des camps agricoles. C'était là le plan de prédilection de M. le maréchal Bugeaud. Choisir parmi les soldats de bonne volonté les plus capables, leur donner un congé de six mois pour aller se marier en France; à leur retour, les placer avec leurs compagnes sur un petit domaine, leur donner un petit mobilier, des bestiaux, des instrumens de travail, leur laisser la solde et l'habillement pendant trois ans, leur fournir les vivres; enfin, à l'expiration de leur service militaire, faire passer les colons sous le régime civil : tel était en substance l'essai pour lequel le gouverneur-général désirait que le gouvernement et les chambres missent des ressources particulières à sa disposition. La commission, le second rapport de M. de Tocqueville en fait foi, s'est livrée à un examen sérieux du plan du maréchal; elle l'a comparé tour à tour aux régimens-frontières de l'Autriche, aux colonies militaires de la Russie. Après avoir établi que la mesure qu'on lui proposait devait être jugée plus par des considérations économiques que par des considérations militaires, elle s'est convaincue qu'un pareil projet n'était ni utile ni nouveau. Déjà des essais de ce genre ont été tentés, ils ont été malheureux. La commission s'est trouvée unanime pour voter le rejet du projet. En le retirant, le ministère a épargné à la chambre des débats dont il était facile de prévoir le résultat négatif, et, en vérité, après la brusque façon dont le maréchal Bugeaud avait quitté l'Afrique, il n'avait rien de mieux à faire. Au reste, les travaux et le rapport de la commission témoignent plus que jamais d'une intention sincère de fonder en Afrique une colonie puissante. La commission a étudié deux plans de colonisation que lui avait communiqués le gouvernement, l'un pour la province de Constantine, l'autre pour celle d'Oran; elle a approuvé les principes qui en forment la base commune; ce sont des jalons pour l'avenir.

Le ministère ne paraît pas encore avoir pris de parti dans l'importante question du gouvernement général de l'Algérie. M. le maréchal Bugeaud persévérera-t-il dans ses projets de retraite définitive? Il est en ce moment à Excideuil. Viendra-t-il à Paris comme il y a été invité? Nous comprenons que le cabinet ne veuille pas prendre au mot le maréchal, et qu'il l'interroge encore une fois

sur ses véritables intentions; mais il ne doit pas oublier non plus combien il importe de ne pas laisser long-temps l'Algérie sans un chef suprême et responsable. C'est là surtout que toute situation provisoire est funeste. Il faut que les populations arabes, dont l'humeur est si inquiète, si remuante, aient devant elles une autorité dont elles ne mettent pas en doute la force et la durée. Le temps, l'expérience et la guerre ont formé en Afrique des hommes dans lesquels le gouvernement et le pays peuvent mettre une confiance méritée. Le général Lamoricière vient de montrer à la tribune combien il connaissait à fond toutes les conditions nécessaires de notre domination en Afrique; il a vivement intéressé la chambre par un discours à la fois pittoresque et pratique, où l'homme d'opposition s'est entièrement effacé; cette preuve de tact et de goût n'a pas été une des moindres causes du succès de M. de Lamoricière. De brillans services et la fermeté de caractère ont placé très haut dans l'estime de l'armée M. le général Bedeau, qui ne s'est laissé enrôler dans les rangs d'aucun parti, et que tout semble désigner pour porter un jour le fardeau du commandement en chef. L'Algérie ne peut-elle enfin avoir pour gouverneur-général un des princes qui l'ont souvent visitée pour y partager les travaux et la gloire de nos troupes? Beaucoup de personnes ont souvent regretté que le pouvoir, dans notre colonie africaine, eût une physionomie exclusivement militaire. Si l'un des fils du roi était gouverneur-général de l'Algérie, n'aurait-il pas, par la force des choses, outre l'autorité militaire, un caractère civil qui serait pour tous les intérêts une précieuse garantie? Nous vivons, il est vrai, dans une époque où les grandes situations inspirent tant d'ombrages, tant de sentimens mauvais, que souvent on craint de leur offrir un aliment nouveau en donnant à des princes qui pourraient rendre des services un rôle actif dans les affaires. On aime mieux les laisser dans une stérile et brillante oisiveté. Quoi qu'il en soit, c'est pour le cabinet un impérieux devoir d'agir avec décision et promptitude, tant pour ce qui concerne le commandement en chef que pour l'organisation de l'administration civile.

Les problèmes difficiles abondent dans les projets soumis au parlement. Nous ne sommes pas étonnés que la chambre des pairs n'avance que lentement dans sa discussion de la loi sur l'enseignement et l'exercice de la médecine et de la pharmacie. Il ne serait pas exact de dire que la présentation d'une loi pareille est prématurée, car le corps médical a été presque unanime pour réclamer un remaniement complet de la législation qui le régit; mais les questions qu'il faut résoudre pour arriver à ce résultat sont encore obscures, même pour les hommes spéciaux. Ici, comme ailleurs, la vérité spéculative et la réalité pratique ne pourront être mises d'accord qu'après une longue élaboration. Quoi de plus rationnel, quoi de plus irréfutable en principe que de ne reconnaître qu'un seul ordre de médecins? C'est ce qu'a fait le projet de loi : en cela, il a adopté une solution foncièrement vraie, et il s'est trouvé d'accord avec l'opinion du corps médical, qui a demandé depuis long-temps qu'on fît disparaître *la monstruosité des deux ordres de médecins*. Cependant des voix s'élèvent pour exposer tous les inconvéniens de cette réforme radicale; elles demandent si l'on trouvera toujours des médecins pour les campagnes, et ce qu'y deviendra le docteur en médecine qui aura bu dans les grandes villes à la coupe des lumières et des jouissances. Enfin le plus puissant adversaire du projet de loi a maintenu que c'était à Athènes et non pas au village qu'on pouvait rencontrer les Hippocrates. Cet

adversaire est M. Cousin, qui n'a jamais été plus fécond, plus mordant, plus ingénieux que dans le débat ouvert en ce moment devant la pairie. Il y a dans la parole de M. Cousin une verve comique qui donne une physionomie tout-à-fait piquante aux considérations élevées présentées par l'orateur. Ici l'effet a été d'autant plus grand qu'il y avait plus de contraste entre sa manière et celle de M. de Salvandy. La parole de M. Cousin est vive, parfois familière; le ton de M. le ministre de l'instruction publique est toujours un peu solennel, même quand il devient chaleureux; il était difficile à deux orateurs aussi différens de se joindre, de se saisir, de se réfuter directement, et M. Cousin a pu dire avec raison, en faisant sourire la chambre, qu'ils avaient joué tous les deux au propos interrompu. Au surplus, tout le monde au Luxembourg a rendu justice à la conviction avec laquelle M. le ministre de l'instruction publique a défendu son projet, et qui l'a plus d'une fois heureusement inspiré. Après une discussion fort animée, M. de Salvandy a eu les honneurs de la victoire sur l'article 1er, qui contient le principe fondamental de la loi. La chambre n'est pas au bout de ses labeurs. Le projet contient quarante articles. Plusieurs questions, entre autres celles des médecins cantonaux, seront l'objet de sérieux débats.

La chambre des députés a fait trève un moment à l'examen des affaires intérieures pour s'occuper de politique étrangère, de l'intervention en Portugal. Nous n'avons aucun goût, nous l'avouerons, pour reprendre l'examen rétrospectif de tout ce qui a été dit, depuis bientôt dix-sept ans, pour et contre l'intervention; nous ne voulons pas non plus méconnaître tout ce que l'insurrection qui, depuis plus d'une année, agite le Portugal a de sérieux. Il est vrai que le peuple et une partie de l'aristocratie sont avec les insurgés; il est vrai encore que les exactions du ministère portugais, les désordres commis par les troupes royales, la conduite peu courageuse du roi, que tout s'est réuni pour mettre en péril le trône de la reine dona Maria. Maîtres de tout le pays, sauf Lisbonne, maîtres de l'esprit des habitans, les insurgés, s'ils n'eussent pas craint les vaisseaux de l'Angleterre, eussent, à l'aide des bateaux à vapeur dont ils disposent, transporté des troupes de Porto à Cascaës, et, par un coup décisif, ils eussent pu tout terminer. Maintenant faut-il déplorer, dans l'intérêt même de la liberté en Portugal, que l'insurrection n'ait pu pousser ses avantages jusqu'au bout et n'ait pas détrôné la reine dona Maria? Si l'insurrection a été obligée de s'arrêter devant l'intervention de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France, ces trois puissances ont imposé en faveur des insurgés au gouvernement de la reine dona Maria des conditions que déjà nous avons fait connaître, et qui sont désormais placées sous leur triple garantie. C'est en insistant sur ce point essentiel que M. Guizot a terminé sa réponse aux interpellations de M. Crémieux. La gauche a cru trouver dans la question portugaise un thème fécond d'attaques contre le ministère. Elle a montré que le gouvernement de 1830 avait fondé dès l'origine sa politique extérieure sur le principe de non-intervention; elle a rappelé toutes les occasions où ce principe avait été invoqué et mis en pratique. Cependant on le viole aujourd'hui en se mêlant des affaires du Portugal. A cette objection, qui, au premier abord, ne semble pas sans gravité, il y a néanmoins une réponse. En 1834, le traité de la quadruple alliance a mis sous la garantie spéciale de la France et de l'Angleterre les deux trônes constitutionnels d'Espagne et de Portugal. C'était une dérogation expresse au principe général de non-intervention.

Pour apprécier ce qui s'est fait à l'égard du Portugal, il faut donc rechercher si le traité de la quadruple alliance a été cette fois appliqué d'une manière opportune et légitime. Or, on ne peut nier que la couronne de dona Maria n'ait été mise en péril non-seulement par la junte d'Oporto, mais encore par de sérieuses tentatives des partisans de dom Miguel, qui ont voulu exploiter à leur profit l'insurrection. C'est pourquoi la cour de Lisbonne a pu invoquer le *casus fœderis*. Quant au jugement à porter sur cette récente application du traité de la quadruple alliance, au point de vue des intérêts et de la dignité de la France, il y a d'abord un indice qu'il ne faut pas négliger. L'Angleterre n'a rien épargné pour nous écarter de toute coopération dans les affaires du Portugal. D'abord elle a voulu exercer seule sa médiation, qui est restée impuissante; puis elle a cherché à conclure avec l'Espagne une convention dans laquelle nous ne devions pas figurer. Elle n'a pas réussi non plus dans cette autre tentative. C'est alors qu'a été dressé le protocole du 21 mai par les représentans des quatre puissances signataires du traité de 1834. Il ne serait ni juste ni politique de reprocher au gouvernement français une coopération qui est une conséquence nécessaire de notre alliance avec l'Espagne. Si la reine dona Maria eût été précipitée du trône, sa chute n'eût-elle pas singulièrement ébranlé le gouvernement de la reine Isabelle?

Ce débat sur le caractère de notre intervention en Portugal a fourni à M. le ministre des affaires étrangères l'occasion de montrer la France et l'Angleterre agissant de concert dans l'intérêt de l'ordre et des institutions constitutionnelles. Il est bien entendu qu'en Portugal, l'Angleterre, la France et l'Espagne ne prennent pas l'absolutisme sous leur patronage, et que les trois puissances sont intervenues pour y rétablir une liberté régulière. M. Guizot a reconnu que le gouvernement de juillet ne pouvait accomplir une autre mission. Là, en effet, est la force morale de la France. Tous les peuples constitutionnels, tous ceux qui veulent conquérir des institutions libérales par des voies pacifiques et légitimes, sont nos alliés naturels. Rien ne serait plus contraire aux véritables intérêts du gouvernement de 1830 que d'avoir au dehors des apparences de complicité avec des tendances absolutistes et contre-révolutionnaires. C'est ce dont paraissait bien convaincue la majorité, qui n'a pas entendu sans satisfaction M. le ministre des affaires étrangères protester que l'intervention en Portugal ne s'était exercée qu'au profit du régime constitutionnel. Après une réplique de M. Odilon Barrot, qui a persisté, au nom de la gauche, à condamner toute intervention de la manière la plus absolue, le débat est tombé de lui-même; tout s'est borné à une conversation politique qui ne pouvait aboutir à aucune conclusion, à aucun vote.

Le moment est mal choisi, il en faut convenir, pour condamner le principe d'intervention avec une inflexible rigueur, car sur plusieurs points de l'Europe nous voyons que ce principe a contribué au développement de la liberté. Où en serait la Grèce sans l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie, qui ont, il y a vingt ans, garanti son indépendance? Cette intervention honore ces trois puissances et leur impose des devoirs que dans ces derniers temps l'Angleterre a malheureusement trop oubliés. La Russie elle-même en a jugé ainsi. Elle a trouvé dures et excessives les exigences de lord Palmerston relativement à l'emprunt, et dans cette question elle s'est séparée de l'Angleterre. Le représentant de la Russie à Athènes, M. Persiani, n'a pas caché la pensée de son ca-

binet sur ce point à M. Piscatory, et M. de Kisseleff paraît avoir ici tenu le même langage. Il serait à désirer que dans l'affaire de M. Mussurus la Russie témoignât des dispositions aussi favorables au gouvernement grec. Peut-être M. Coletti n'a-t-il pas pris tous les soins nécessaires pour que M. Persiani ait pu faire connaître à fond à M. de Nesselrode toutes les circonstances de ce grave incident. M. Piscatory n'a rien négligé pour déterminer le représentant de la Russie à travailler avec franchise à la réconciliation des deux gouvernemens d'Athènes et de Constantinople. On sait que la médiation de M. de Metternich a été acceptée avec empressement par la Grèce, et, de son côté, M. de Nesselrode a bien accueilli cette entremise de la cour d'Autriche. Qu'obtiendra M. de Metternich? On assure que la Porte persiste à vouloir renvoyer à Athènes M. Mussurus, en faisant entendre qu'elle ne l'y laisserait pas long-temps, et qu'une fois satisfaite sur ce point, elle lui donnerait bientôt un successeur. Il s'agit maintenant de persuader au gouvernement turc de rabattre quelque chose de ces prétentions hautaines, qui sont de nature à blesser vivement le roi et la reine de Grèce. En attendant, M. Coletti a du moins la satisfaction de voir la nation répondre à son appel; tout lui annonce un succès complet dans les élections. L'opposition reconnaît trop tard que les instigations de sir Edm. Lyons lui ont fait faire fausse route; elle s'est compromise dans la question de l'emprunt, et aucune des promesses du représentant de l'Angleterre ne s'est réalisée. Il paraît que, pour se justifier auprès des membres de l'opposition grecque, sir Edm. Lyons accuse à son tour lord Palmerston.

En ce moment, la race anglo-saxonne se trouve exercer dans l'un et l'autre hémisphère une pression particulièrement intense sur le monde des affaires ou sur celui de la politique. Sur notre vieux continent, c'est l'Angleterre qui, par sa condition matérielle dans le sens le plus strict du mot, tient les intérêts en suspens. Dans le Nouveau-Monde, c'est la république fédérative, sortie il y a soixante-dix ans des flancs de l'Angleterre, qui paraît à la veille de changer la balance des pouvoirs dans l'univers, et non moins proche du jour où sa constitution et ses mœurs politiques subiront une transformation destinée à devenir de plus en plus complète.

L'Angleterre est arrivée à cet état où la population est si dense, qu'il serait chimérique de demander au sol de la patrie qu'il nourrît ses habitans. La liberté du commerce des subsistances, qui nulle part ne serait un mal, est pour elle une nécessité. Désormais on doit considérer le royaume-uni comme une sorte de gouffre où ira s'engloutir, dans les années même où la récolte s'y présentera bien, à peu près tout ce que les pays producteurs de blé peuvent présentement livrer. De ce jour, l'Angleterre agit comme une puissante machine d'épuisement sur le marché général des subsistances : elle doit y maintenir les prix à un niveau plus ou moins élevé, et cela abstraction faite de toute disette; mais, si la disette survenait, ce n'est plus un simple enchérissement qu'éprouveraient les grains sur le marché général; ce serait une de ces hausses extrêmes qui réagissent aussitôt sur le travail manufacturier pour le limiter. Ce serait une épreuve cruelle, semblable à celle que nous avons subie cette année. On se demande donc avec anxiété partout si l'Angleterre est menacée d'être frappée encore dans sa récolte. Cette question se confond pour le moment avec celle de savoir si les pommes de terre manqueront ou non cette année; car c'est sur la pomme de

terre que roule l'alimentation de neuf millions d'Irlandais, et dans la Grande-Bretagne proprement dite on en consomme une grande quantité. Si la fatale maladie qui a atteint le tubercule que l'ancien continent avait reçu du nouveau comme un bienfait de la Providence continue de sévir, l'Angleterre est hors d'état de se suffire, même avec les excédans ordinairement disponibles. Il faut que l'arrière-ban des réserves en céréales, y compris celle des régions les plus étrangères sous ce rapport aux opérations du commerce général, paraisse sur le marché, afin de combler le déficit, et il n'y fait son apparition que lorsque les prix sont assez élevés pour justifier de grands frais de transport. De toutes parts alors, les prix montent; bon gré, mal gré, la solidarité qui lie tous les peuples européens les uns aux autres se fait sentir. Si le blé est très cher à Londres, vous ne ferez pas qu'il soit à bas prix en Normandie et en Bretagne, et par conséquent à Paris, parce que pour l'empêcher de s'élever il faudrait porter les lois restrictives du commerce à un tel point de dureté, que les cultivateurs, qu'on prétend protéger par les restrictions douanières, en deviendraient aussitôt les ennemis acharnés. Ainsi le royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, par l'insuffisance de ses ressources alimentaires, aggravée des chances qu'on est fondé à supposer encore à la maladie des pommes de terre, tient suspendue sur l'Europe la prolongation d'une crise qui n'a déjà que trop duré. On conçoit que c'est une manière d'influence dont l'Angleterre n'est point jalouse. Elle l'exerce cependant, jusqu'à un certain point, par le fait même de sa puissance et de sa civilisation avancée; car la densité relative de la population qu'offre l'Angleterre n'est rien de plus qu'une des formes par lesquelles se manifestent et sa puissance et sa civilisation.

Dans cette situation matérielle de l'Angleterre, qui pèse sur l'Europe entière, tout ne vient pas cependant de l'amoindrissement de l'approvisionnement alimentaire. La rareté des subsistances est la plus grande cause de détresse qu'ait à redouter un peuple. La terre ne produit qu'une fois par an, tandis que chaque estomac crie famine trois fois le jour; mais l'Angleterre a d'autres maux dont ses intérêts sont profondément affectés en ce moment. Le coton, qui est la principale matière première qu'elle mette en œuvre, le coton, dont elle fabrique des tissus tous les ans assez pour faire je ne sais combien de fois le tour de la planète, a été renchéri cette année à un degré fâcheux; la récolte de l'an passé a été fort médiocre, et on estime que, pour en approvisionner ses ateliers, l'Angleterre devra pendant cette campagne débourser 100 millions de plus. Ainsi, par une déplorable coïncidence, la matière première de la production britannique est devenue plus difficile et plus chère à se procurer, précisément alors que la souffrance générale, au loin comme de près, resserrait le débouché des produits manufacturés. Tel est le second mal dont souffre en ce moment la Grande-Bretagne.

L'exagération des entreprises de chemins de fer en Angleterre est venue rendre plus pénible encore la condition matérielle du peuple anglais. On ne se fait pas une idée de l'impétuosité avec laquelle l'Angleterre s'est précipitée dans la construction de ces voies nouvelles dont elle attend, avec raison, un grand bien. Ce n'a pas été simplement une affaire de prospectus. Les Anglais, en gens pratiques qu'ils sont, prennent au sérieux même les folies quand ils s'y mettent. Je dis folie, car c'est une prétention insensée de vouloir établir partout en même temps ces lignes de fer si bonnes, une fois faites, pour économiser le temps et

l'argent, mais si dispendieuses à étendre sur le sol. On a évalué, par un calcul un peu forcé peut-être, que les appels de fonds des compagnies anglaises de chemins de fer représentaient actuellement un million sterling par semaine, ou un milliard 300 millions par an. Une pareille somme distraite extraordinairement du capital national y fait une saignée que le tempérament d'aucun peuple ne peut supporter.

De ces diverses causes de perturbation dans les intérêts de la Grande-Bretagne, qui toutes réagissent directement sur les autres pays, il n'y a guère que la dernière à laquelle le gouvernement puisse apporter quelque correctif. On est en effet à voter une loi qui ajourne toute entreprise nouvelle de chemins de fer, et qui doit même en supprimer quelques-unes, mais qui laissera les anciennes compagnies au milieu de leurs tribulations et leur permettra de poursuivre leurs efforts, afin d'attirer les capitaux dont le pays a besoin pour d'autres destinations. Quant au prix excessif du coton, Dieu seul, qui dispose des saisons et répand sur nos champs la pluie et les rayons du soleil, pourra y porter remède. A l'égard des subsistances, depuis un an chez nos voisins, le commerce est devenu irrévocablement libre pour la viande de toute sorte; il doit l'être de même pour les grains à partir du mois de février 1849, et provisoirement on y a pourvu par des lois temporaires. Cependant, nous ne le voyons que trop, la liberté du commerce des subsistances n'a pas la puissance merveilleuse que ses adversaires lui attribuent. Lorsque la récolte a été mauvaise dans plusieurs pays à la fois, ou même seulement dans un grand état qui habituellement ne se suffisait pas, tout ce que peut la liberté du commerce, c'est d'empêcher la disette de dégénérer en une affreuse famine où les hommes seraient portés à s'entre-dévorer; mais il ne lui est pas donné d'empêcher le pain d'être cher, bien cher, tant sont exigus les excédans disponibles qu'offre le marché général.

De ce point de vue, l'empire que possède la race anglo-saxonne dans notre hémisphère mérite de fixer l'attention immédiate des hommes sérieux, ainsi que leurs pensées d'avenir. Ce que font les États-Unis, puissans rejetons de cette même souche de l'autre côté de l'Océan, est un sujet qui n'appelle pas moins les méditations, à petite ou à longue distance.

Le spectacle que nous offre l'Amérique du Nord n'est rien moins que le nouveau continent tout entier apprenant à reconnaître ses maîtres dans la confédération anglo-américaine, et la belle et simple constitution de 1789 recevant, après un demi-siècle seulement d'existence, une atteinte sous laquelle il est difficile qu'elle ne succombe pas un peu plus tard. Le Mexique, de ce jour, peut être considéré comme appartenant aux États-Unis. Le cabinet de Washington aura probablement le bon esprit de ne pas se l'annexer en entier pour le moment. Il n'en prendra que les lambeaux qui sont le plus à sa convenance, des lambeaux cependant vastes comme la France d'outre-Loire par exemple; mais ce que les États-Unis en laisseront, quelque immense que ce soit, ne sera plus qu'un fief dépendant d'eux, qu'ils absorberont à leurs heures. Quand on possède la Californie et l'Orégon, l'on a besoin d'un passage dans l'isthme de Panama, et, quand on est le plus fort, de tous les passages on choisit le plus commode. On peut donc envisager les États-Unis comme étant virtuellement au moins les propriétaires du massif de l'Amérique du Nord jusqu'au lac de Nicaragua dans l'Amérique centrale, ou jusqu'à la ville de Panama. C'est la conséquence forcée

de ce qu'ils accomplissent aujourd'hui. Les gens de l'ouest sont en ce genre les plus intrépides logiciens qu'on puisse voir, quand il s'agit de marcher en avant la carabine dans une main, la hache du pionnier dans l'autre, et de porter devant soi, de station en station, de vallée en vallée, le drapeau étoilé de l'Union. Avec la possession de l'Amérique du Nord, on est le suzerain de l'Amérique du Sud, quelque étendue qu'elle soit. Les Américains des États-Unis ont l'esprit de conquête par voie de colonisation au-delà de tout ce qui est imaginable.

Mais avec ces conquêtes que devient la constitution de 1789? Ce premier magistrat grave et calme comme la loi que rêvaient les Jefferson, les Madison, les Hamilton, sur le modèle de leur illustre chef, pour leur descendance à perpétuité, se change désormais en un conquérant à cheval, surveillant de son quartier-général les populations soumises. Cette armée, qui était de six mille hommes autrefois pour la défense des frontières d'un pays dix fois vaste comme la France, il faudra la porter à cent mille. Il y aura un énorme budget de la guerre. Les mœurs militaires s'enracineront. C'est de mauvais augure pour la liberté sans limites dont jouissent les citoyens américains. C'est un pronostic non moins fâcheux pour leur système financier, jusque-là si admirable d'économie.

Si l'esprit de conquête porte préjudice aux libertés de l'Amérique, ce ne sera, il faut le dire, qu'une revanche, car c'est contre la liberté que la campagne du Mexique a été entreprise. Cette guerre, qui n'avait aucun motif et pour laquelle on n'a pu trouver que des prétextes futiles, est née d'une pensée qu'on ne s'explique pas de la part d'un peuple libre. Il est impossible de se le dissimuler maintenant, après les aveux qui ont eu lieu dans le sénat : on s'est précipité, ou plutôt quelques hommes hardis sont parvenus à précipiter les forces de la nation sur les provinces mexicaines, malgré l'opposition de presque tous les personnages les plus renommés des différens partis, afin de fonder dans les terres chaudes des régions tropicales de nouveaux états à esclaves, qui fussent en mesure de contre-banlancer par leur richesse et par leur nombre les états libres du nord, qui se multiplient ou se développent avec une rapidité inouie. M. Calhoun l'a déclaré, dans un discours préparé, au sein du sénat de la fédération : les états libres menaçaient de mettre les états à esclaves dans une condition de minorité dont la perspective désespérait ceux-ci. Sur vingt-huit états, quatorze ont des esclaves, et par conséquent, dans celle des deux chambres du congrès où tous les états sont représentés indistinctement par deux membres, les états à esclaves sont de pair avec leurs rivaux; mais, sur ces quatorze états, deux, le Delaware et le Maryland, méditent visiblement l'abolition de l'esclavage, et puis, du côté du nord, de nouveaux états libres sont déjà mûrs; plusieurs autres vont naître parce que le flot des émigrans d'Europe s'unit avec le courant sortant sans cesse des anciens états du nord, pour couvrir de population les terres vierges de la contrée des grands lacs et du haut Mississipi. Et puis, dans le sein de la chambre des représentans, où chaque état envoie un nombre de députés proportionné à sa population, et dans le collége électoral qui nomme le président, où la balance est à peu près la même, les états sans esclaves ont déjà une imposante majorité. Les états à esclaves ont donc craint d'être trop débordés. Ils ont pensé que, si les états libres acquéraient trop de suprématie, l'institution de l'esclavage serait compromise. De là le plan d'envahissement des terres étrangères du côté du sud, d'après lequel on a débuté en s'appropriant le Texas, et qu'on poursuit

maintenant en démembrant le Mexique. C'est M. Calhoun qui l'a dit, et il le sait mieux que personne, puisqu'il était secrétaire d'état chargé des affaires étrangères alors que ce programme d'une grande campagne en faveur de l'extension de l'esclavage a été conçu. Le projet est de lui, et c'est lui-même qui, en sa qualité de ministre dirigeant, a, par l'adjonction du Texas, donné avec éclat le signal de l'exécution. Il faudrait fermer les yeux à la lumière pour ne pas apercevoir ce que ces actes hardiment prémédités, plus résolûment accomplis, peuvent introduire de changemens dans la politique générale.

La *Gazette piémontaise* a publié, le 4 juin, le texte officiel d'une convention passée à Lugano, le 16 janvier dernier, entre le roi de Sardaigne et les cantons de Saint-Gall, Grisons et Tessin, pour la construction et l'exploitation du chemin de fer de Locarno à Rorschach et Wallenstadt, destiné à unir le lac Majeur au lac de Constance et traversant les Alpes près du col de Lukmanier. L'entreprise appartient à une compagnie piémontaise qui a obtenu en 1845, des trois cantons dont la route parcourra le territoire, une concession de soixante-quinze ans, des exemptions et des priviléges fort étendus. A son tour, le gouvernement sarde, justement préoccupé de l'importance d'une ligne qui, en se rattachant au chemin de fer de Gênes à Novarre prolongé sur le lac Majeur, mettrait en communication, à travers ses états, la Suisse, la Bavière, le Wurtemberg, etc., avec la Méditerranée, s'est montré disposé à appuyer le projet de tout son pouvoir. Il a stipulé en son propre nom de nouveaux avantages pour la compagnie, et, par l'art. 7 de la convention, il s'engage « à venir en aide aux concessionnaires actuels ou à tous autres qui pourront leur être substitués tant par son influence que par des moyens pécuniaires. » — Par l'art. 6, « la construction du chemin de fer de Gênes au lac Majeur est garantie avec promesse de prolongation jusqu'à la frontière suisse. » Et à dater du jour où cette ligne sera en plein exercice, le gouvernement sarde mettra en vigueur les dispositions les plus favorables arrêtées dès aujourd'hui et longuement énumérées dans les art. 8 et 9 : exemption de tout péage et droit quelconque, autre que le prix de transport, sur le transit des voyageurs et des marchandises; diminution des frais d'entrepôt de douane; réduction des tarifs sur l'entrée des produits agricoles des trois cantons et libre exportation en Suisse du blé, du riz, du vin, de l'eau-de-vie et de toutes les denrées du Piémont. De plus, les deux gouvernemens accorderont réciproquement le passage gratuit de l'un dans l'autre état à tous les ouvriers et artisans, et, pour les autres habitans, une réduction de moitié sur le visa des passeports.

Telles sont les clauses principales de ce traité qui ne peut manquer d'être désagréable à l'Autriche; mais le Piémont n'a pas à s'en inquiéter. Le gouvernement autrichien refuse obstinément de pousser de Milan à la frontière sarde son grand chemin de fer de la Lombardie. On pourra bien s'en passer. Si les communications restent fermées entre Milan et Gênes, le commerce de la mer Noire et de la Méditerranée affluera de ce dernier port au-delà des Alpes. Un intérêt commun unit contre le commerce de l'Adriatique la Suisse et le Piémont. Dans les négociations qui ont amené la signature du traité du 16 janvier 1847, le gouvernement sarde en a su habilement profiter pour entraîner les trois cantons dans sa sphère d'action. Au moyen du chemin projeté et en vertu des articles de la convention sur la libre exportation des céréales, il pourra approvisionner les marchés de la Suisse et ceux d'une partie de l'Allemagne et faire à la navigation de

Venise et de Trieste une concurrence redoutable. Déjà le nombre de ses bâtimens de commerce employés au transport des blés de la Russie est plus considérable que celui des navires autrichiens. En 1846, 864 navires sardes ont passé les Dardanelles; l'Autriche en a compté 797 seulement. L'établissement maritime de la Rivière de Gènes s'augmente de jour en jour. Dans la seule année 1844, 108 bâtimens de toute grandeur représentant un total de 4,275 tonneaux ont été lancés à la mer par les ports de Gènes, Nice, Savone, Chiavari, Spezzia, Oneglia. En deux ans, ce nombre s'est accru de 31, et les relevés de 1846 constatent 149 bâtimens, soit un effectif de 6,295 tonneaux.

On comprend le puissant intérêt qu'a eu le gouvernement du roi Charles-Albert à ouvrir un débouché nouveau et plus vaste au commerce de Gènes et la nécessité où il se trouve de tourner aujourd'hui tous ses efforts vers l'exécution de ses chemins de fer. Aussi s'est-il mis sérieusement à l'œuvre depuis l'année dernière. Le système des voies de fer sardes se composera de trois lignes principales, qui, d'Alexandrie, point central, se dirigeront, la première sur Gènes, à travers l'Apennin; la deuxième sur Turin par Asti, et la troisième par Valence et Novarre sur le lac Majeur. Les travaux sont commencés sur presque tous les points de la première ligne. Tous les ouvrages d'art sont adjugés à l'exception des abords de Gènes, sur lesquels les ingénieurs n'ont pu encore tomber d'accord. La galerie *dei Gioghi*, qui doit percer l'Apennin sur une longueur de près de 3,000 mètres, et qui coûtera, dit-on, 8 millions, est poussée avec une grande vigueur. On espère la voir terminée en 1850. L'hiver dernier, vingt ou vingt-cinq mille ouvriers ont été employés sur toute la ligne pendant quatre ou cinq mois. C'était faire une œuvre à la fois philanthropique et utile.

Sur la troisième ligne, celle d'Alexandrie au lac Majeur, les chantiers sont ouverts aux environs de Novarre, et l'on a mis la main au pont de Valence, magnifique viaduc sur le Pô, qui coûtera à lui seul 4 millions.

Enfin des études ont été faites pour la ligne qui de Turin doit se diriger sur la France par la Savoie. L'emplacement du tunnel du mont Cenis est déterminé. Du côté de l'Italie, le souterrain s'ouvrira au-dessus d'Exilles, à quelques lieues de Suze, en remontant la vallée de la Doire, et viendra aboutir sur la pente opposée au village de Modane, dans la vallée de l'Arc, près de Saint-Jean de Maurienne. Un tunnel de 10,000 mètres sous le mont Cenis! L'annonce de ce projet gigantesque a été accueillie en Europe par des sourires d'incrédulité. Rien de plus sérieux pourtant. Si, comme on l'assure, une galerie souterraine, dont on montre encore l'entrée dans les États Romains, a autrefois existé d'un revers à l'autre de l'Apennin pour le passage d'un aqueduc, pourquoi ne serait-on pas en droit d'attendre un travail semblable de la science moderne? M. Maus, ingénieur en chef du gouvernement sarde, a inventé une machine destinée à perforer la montagne. Les expériences faites à plusieurs reprises à Turin, et dernièrement encore en présence de M. Cobden, juge compétent en pareille matière, ont complétement réussi. Les calculs les plus modérés permettent d'espérer que le tunnel, attaqué des deux côtés à la fois, pourrait aisément être terminé en quatre ou cinq années. A une telle profondeur, les eaux ne seront probablement plus à craindre, et la construction de cet ouvrage pourra, entre autres avantages, fournir à la géologie plus d'une observation curieuse et la solution de plus d'un problème.

Ainsi, le gouvernement sarde marche dans la voie des améliorations matérielles, on ne saurait le contester. Le bon état de ses finances lui permet de soutenir le fardeau d'entreprises considérables; car, aux travaux que nous venons de citer, il faut encore ajouter l'ouverture de deux nouvelles routes, celle du mont Genèvre et celle du col de l'Argentière, destinées à multiplier et à faciliter les relations entre le Piémont et les départemens des Hautes et des Basses-Alpes, la construction d'un bassin de carénage dans le port de Gênes, etc. Près de 16 millions ont été affectés à ces constructions pendant l'année 1846, tant par le trésor royal que par les provinces et les communes; dans cette somme il ne faut pas comprendre les dépenses du chemin de fer de Gênes, qui se sont élevées à 8 millions. L'exercice 1847 de cette ligne a été porté à 32 millions, dont 6 millions pour achat de rails, etc.

Comme nous l'avons fait remarquer, l'achèvement de la grande voie de communication entre Gênes et le lac Majeur est le besoin le plus urgent du Piémont, et doit être l'objet de toute la sollicitude de son gouvernement. N'y fût-il pas, d'ailleurs, porté par le sentiment de son intérêt, il ne manquerait pas de bons et fidèles alliés empressés de l'en convaincre et de l'y pousser, surtout s'ils en pouvaient espérer pour eux-mêmes quelque avantage. On n'a point oublié les essais infructueux de l'Angleterre pour ouvrir à la malle des Indes un passage par Trieste et les chemins de fer de l'Allemagne. Les expériences répétées du lieutenant Whaghorn ont été décisives en faveur du trajet par Marseille; mais ni le *Post-Office* ni M. Whaghorn ne se tiennent pour battus. Forcé de recourir à la voie de Trieste, l'infatigable et obstiné M. Whaghorn cherche aujourd'hui à s'ouvrir un passage par différens points de la côte orientale de l'Italie, depuis Otrante jusqu'à Ancône, d'où, franchissant la péninsule sur une ligne diagonale, il gagnerait par Naples ou Livourne le port de Gênes. Dans ce projet, de quelle utilité ne serait pas pour le gouvernement anglais une voie de fer continue de Gênes à Constance! Nous ne serions nullement surpris de le voir, lui aussi, à l'exemple de sa majesté sarde, venir au secours des concessionnaires du chemin de Locarno par son influence ou par des moyens pécuniaires. Quoi qu'il en soit, sans en attendre l'ouverture, qui ne saurait être très prochaine, l'administration des postes anglaises s'est mise en devoir de préparer des expériences sur le trajet de Gênes à Bâle, et, pour cela, elle pourra profiter des bénéfices accordés au mois de mars dernier à la compagnie péninsulaire et orientale de navigation à vapeur. D'après cette convention, les paquebots anglais sont exemptés de la plus grande partie des droits d'ancrage à leur entrée dans le port de Gênes, et la compagnie a été autorisée à établir près du môle Vieux un dépôt de charbon et des magasins d'entrepôt pour ses marchandises. En retour, elle s'engage à transporter gratuitement les dépêches du gouvernement sarde et les lettres des particuliers aux prix de 50 centimes et 1 franc les trente grammes, suivant la destination. Les nouvelles tentatives de M. Whaghorn réussiront-elles mieux que celles de l'année dernière? Ceux que préoccupe la crainte de voir la France privée du transit de la malle des Indes peuvent tirer de ce fait un argument pour presser la construction du chemin de Paris à Lyon et de Lyon à Avignon; mais cette crainte nous touche peu, nous l'avouons. Nous ne pensons pas, quoi qu'il pût arriver, que la suppression de la malle des Indes fût de nature à nous causer un grand préjudice. L'administration des postes françaises

supporte des charges assez lourdes pour un profit nécessairement borné, et qui ne peut, en aucun cas, s'accroître d'une manière bien sensible. Au surplus, toutes les expériences de M. Whaghorn ne sauraient jamais prévaloir contre une proposition élémentaire de géométrie, et la ligne droite n'en restera pas moins toujours plus courte que la ligne brisée. L'Angleterre le sait bien aussi. Qu'elle s'efforce par tous les moyens en son pouvoir d'assurer dans l'avenir ses relations avec l'Orient et de les préserver des chances d'une rupture avec la France, rien de plus naturel; mais elle n'a pas la prétention d'inventer une communication plus rapide que celle que la nature a créée; et vînt-elle à conclure un arrangement avec quelque autre nation du continent, les transports effectués par cette nouvelle malle se trouveraient diminués de moitié. Les voyageurs, que nul traité ne lie, n'en continueraient pas moins, en temps de paix, à préférer la route plus courte et plus commode de Marseille à Calais.

Il n'est pas inutile de faire remarquer les tendances libérales, en matière d'économie politique, qui se font jour dans les deux conventions dont nous venons de parler. L'Italie, comprimée dans son essor, embarrassée jusqu'à ce jour dans mille entraves, coupée de mille frontières intérieures, morcelée en un grand nombre de petits états enclos et retranchés derrière leurs lignes de douanes, sent depuis long-temps le besoin d'élargir le champ de ses relations commerciales et de marcher à l'unité par l'abaissement des barrières de douanes; elle veut, elle aussi, son Zollverein. Aussi les principes de la liberté du commerce y ont-ils partout de nombreux adhérens. L'illustre chef de la ligue anglaise a pu s'en convaincre dans toute la durée de son voyage. Les manifestations enthousiastes dont il a été l'objet à Naples, à Rome, à Florence, Bologne et Livourne, n'ont pas été moindres en Piémont. A Gênes, à Verceil, à Novarre, M. Cobden a été accueilli avec les plus vives démonstrations de sympathie; à Turin, un banquet lui a été offert où deux remarquables discours ont été prononcés par M. le comte de Cavour et par le professeur Scialoja, qui, le lendemain, rouvrait, en présence de M. Cobden et d'une assemblée nombreuse, le cours d'économie politique interrompu depuis 1821, et rétabli l'année dernière par une ordonnance du roi Charles-Albert. Sans doute le libre échange n'a pas encore gain de cause en Europe. Le procès est encore pendant entre les *free traders* et les protectionnistes, et l'opportunité de la liberté absolue du commerce pour l'Italie peut être sujette à contestation. Toutefois, dans l'état actuel de ce pays, c'est un progrès que les manifestations qui viennent d'avoir lieu; c'est encore un progrès que la création d'une chaire publique d'enseignement économique, et les amis de l'Italie ne sauraient manquer de s'y associer et d'y applaudir.

— Rien n'intéresse plus les peuples que leur berceau; rien n'importe plus dans l'histoire que la question des origines. L'origine de l'Europe moderne est tout entière dans la lutte et la fusion des races barbares et de la civilisation romaine, qui dompte ces races par la conquête, puis les tranforme par le christianisme. Le XVIIIe siècle a commencé l'étude de ce problème, le XIXe est appelé à le résoudre. Deux ordres de recherches doivent concourir à la solution : l'étude de la vie morale, intellectuelle, sociale, des populations germaniques d'une part, et de l'autre l'étude de l'action exercée sur elles par la discipline de la Rome

païenne et les enseignemens de la Rome chrétienne. L'Allemagne et la Scandinavie ont beaucoup fait depuis quarante ans pour la connaissance des religions, des poésies, des institutions germaniques. A peine a-t-on besoin de rappeler les noms des Rask, des Geijer, des Müller, que la science a perdus, et le nom de J. Grimm dont elle se glorifie encore. En France, des travaux ont été entrepris sur le même sujet; quelques-uns ont paru dans cette *Revue*. L'influence des institutions romaines sur l'organisation sociale des peuples conquérans a été mise en lumière par plusieurs écrivains éminens du dernier siècle et de celui-ci, tels que Dubos, Montesquieu, Augustin Thierry. L'influence civilisatrice des missionnaires chrétiens sur les peuplades teutoniques a été décrite dans un beau travail de M. Mignet. Mais, en général, ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont attaqué la question par le nord et par le midi, qui ont étudié l'*Edda* et le droit romain, qui ont fouillé dans les *Sagas* et dans les *Vies des Saints*. Un ouvrage de M. Ozanam, intitulé *les Germains avant le christianisme* (1), offre le résultat et comme le couronnement de la science actuelle en ce qui concerne la triple génération de la société moderne. Digne héritier de cette chaire de littérature étrangère à laquelle M. Fauriel a attaché une si solide gloire, M. Ozanam était mieux préparé que personne à l'œuvre qu'il a entreprise. Nourri d'études classiques, familier avec le droit romain, il n'était pas exposé à tomber dans les exagérations de quelques érudits allemands qui ne voient que perfection morale et littéraire dans les anciens débris de leur histoire et de leur poésie, et, comme Olaüs Rudbeck, mettraient volontiers le paradis terrestre aux bords de la Baltique. On n'avait pas à craindre que le commerce des antiquités et des imaginations tudesques altérât chez M. Ozanam la sagesse du jugement et l'élégante pureté du langage. En même temps, appelé par les devoirs de son enseignement, qu'il a su rendre à la fois si sérieux et si brillant, à étudier profondément les monumens primitifs des littératures germaniques, il a compris tout ce qu'il y a de grandeur native et de beauté vraie dans ces curieux monumens. Non content de recueillir avec patience, d'exposer avec méthode, de résumer avec vigueur les travaux de l'érudition teutonique et de l'érudition française, il a joint aux résultats acquis par elles les résultats de ses propres méditations et de ses propres recherches; il a donné un ensemble concis et complet, savant et animé. M. Ozanam semble s'être voué à la tâche originale de refaire l'histoire de l'esprit humain pendant les époques intermédiaires entre la barbarie et la civilisation, qui forment comme le portique obscur, mais grandiose, des sociétés modernes, et dans lesquelles les peuples ont été préparés au rôle qu'ils devaient jouer un jour : véritable initiation accomplie dans les ténèbres du sanctuaire! Ce sont les mystères de cette initiation laborieuse que M. Ozanam se propose de nous révéler successivement. Nous souhaitons qu'il persévère dans cette importante et difficile entreprise.

(1) Lecoffre, rue du Vieux-Colombier.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.